

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME LXXXVIII  
ANNÉE 1997

**BU LETTRES**

S.U. DE BORDEAUX



OBXN0024305

publiée par la Société Archéologique de Bordeaux  
concours de la Municipalité de Bordeaux,  
conseil général de la Gironde  
Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine





*Revue archéologique de Bordeaux*

*Tome LXXXVIII*

*Année 1997*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux  
du Conseil général de la Gironde  
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*

*Société Archéologique de Bordeaux  
1 place Bardineau  
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873  
reconnue d'utilité publique  
par décret du 11 mars 1915*

Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses développées par les auteurs.

Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

Photographie de couverture :

Bordeaux, cathédrale Saint-André.

Peintures funéraires d'Arnaud de Puylehaut.

Ange désignant un phylactère au-dessus du défunt.

Cliché M. Gaborit.

L'archéologie girondine en 1997

Bilan et orientation  
de la recherche archéologique en Aquitaine en 1997

Nous avons attiré l'attention, dans le bilan scientifique de l'année 1996, sur la baisse des opérations de sauvetage archéologique en Aquitaine. L'année 1997 est venue confirmer cette tendance puisque vingt-six opérations seulement ont été effectuées contre trente-sept l'année précédente. Parallèlement, le nombre des diagnostics a augmenté, passant de trente-trois à trente-neuf. Bien souvent maintenant, les aménageurs préfèrent avoir une idée précise du sous-sol par un diagnostic afin d'établir, en concertation avec le Service régional de l'Archéologie, un projet d'urbanisme qui ne porte pas atteinte au sous-sol ou le moins possible. Tel a été le cas cette année pour Bordeaux (Cours du Chapeau-Rouge et Place de la Bourse), Bayonne (Caserne de la Nive), Périgueux (dernière tranche de la cité administrative) ou, plus récemment, l'Hôtel de Saige à Bordeaux.

Cela a évidemment des répercussions sur le nombre d'opérations annuelles mais, finalement, point sur les coûts financiers globaux de l'archéologie puisque 1997 aura vu treize millions de francs investis dans la recherche archéologique en Aquitaine (dont sept sur l'autoroute A 89) toutes opérations confondues, la somme la plus importante jamais atteinte dans notre région. Dans le même temps, le cap des mille dossiers d'urbanisme traités dans l'année par le Service régional de l'Archéologie était une nouvelle fois franchi. Force est donc de constater, et malgré les affirmations un peu rapides de certains, qu'avec un personnel constant — voire en baisse — depuis dix ans, le service a par son

activité triplé les financements accordés à l'archéologie et le nombre de dossiers étudiés comme le montrent les tableaux ci-après.

Bilan financier

1992 .....	5 102 795 francs
1993 .....	5 683 005 francs
1994 .....	11 104 055 francs
1995 .....	7 983 309 francs
1996 .....	12 961 735 francs
1997 .....	13 441 380 francs

Gestion des documents d'urbanisme

	Urbanisme (PC,PD,AL)	P.O.S.	Carières	Etudes d'impact	Opérations soumises à l'Imec	Nbr km linéaires soumis à l'Imec	Nbr de dossiers traités
1994	498	118	103	330	1	125	1049
1995	423	75	63	397	2		958
1996	429	122	129	440	2	150	1120
1997	507	123	111	268	2	113	1009

Notre inquiétude est toutefois toujours la même pour ce qui relève de l'archéologie rurale. Il serait fastidieux de citer *in extenso* les préfaces ou bilans de nos derniers bulletins



qui régulièrement soulevaient ce problème. Une fois de plus, nous rappelons qu'il est devenu quasiment impossible d'imposer une charge financière à des aménageurs tels que les communes rurales, les agriculteurs ou les petits pétitionnaires. Dans une région comme l'Aquitaine foncièrement rurale, la nécessité de création d'un fonds d'intervention, abondé peut-être par les collectivités départementales et régionales, est devenue une urgence si l'on veut conserver une possibilité de réaliser des sauvetages dans ce milieu autrement qu'à l'occasion de grands travaux linéaires.

## Les programmes en Préhistoire

Pour les périodes préhistoriques, l'ensemble des travaux et des études réalisés et entrepris en 1997 permet de dégager un certain nombre de points forts en Aquitaine.

### Dordogne

A Cénac-et-Saint-Julien, dans la grotte XVI de la falaise du Conte, les travaux d'exploitation du complexe sédimentaire supérieur, qui renferme plusieurs niveaux d'occupation du Paléolithique supérieur, arrivent à leur terme. Le sommet de la formation sous-jacente, dépositaire de vestiges moustériens et de structures de combustion étendues, est désormais accessible à la fouille sur une assez vaste superficie.

A Sergeac, dans l'abri Castanet, le niveau basal d'Aurignacien est bien particulièrement bien préservé au contact même de la roche mère sur le sol de l'abri. Son extension dépasse l'aire actuellement en cours de fouille. Une première série de datations par le radiocarbone (AMS) indique que cet Aurignacien est contemporain de celui d'autres sites sous-abri du Périgord et notamment de l'Abri Pataud.

A Menesplet, au Claud du Moulin, dans le cadre d'une opération de sauvetage urgent sur le tracé de l'autoroute A89, un décapage de 1300 m<sup>2</sup> a permis de fouiller sur 350 m<sup>2</sup> une phase d'occupation du Magdalénien ancien qui a livré plus de 4000 pièces lithiques. Déposé au sein de dépôts argileux de recouvrement de la formation alluviale FW2 de la vallée de l'Isle, le gisement se compose de plusieurs concentrations de vestiges lithiques non perturbées. Analogue aux autres occupations du Paléolithique supérieur étudiées dans le secteur de Montpon-Ménèsplet (La Croix de Trotte, Les Vergnasses), le Claud du Moulin fait partie des 17 % de sondages positifs enregistrés parmi l'ensemble des sondages effectués (plus de 600) sur ce tracé linéaire depuis 1996.

### Gironde

Un sondage archéologique dans une structure périglaciaire fossile proche du littoral vient de livrer un gisement

de la fin du Paléolithique supérieur présentant des caractéristiques typologiques aziliennes. L'étude géomorphologique et sédimentologique de ce type de formation désignée localement par le terme vernaculaire de «lagune», doit permettre de préciser son mode de formation et de conservation au post-glaciaire.

### Landes

A Brassempouy, le développement d'investigations complémentaires sous forme de sondages et de tranchées, en dehors des emplacements classiquement exploités par les fouilleurs précédents, a révélé une occupation paléolithique plus étendue qu'elle n'était habituellement admise. En outre, la perception dynamique et globale des étapes de la formation du site et de la mise en place des dépôts est désormais facilitée.

### Lot-et-Garonne

Après l'achèvement des recherches de terrain sur la monumentale séquence du Roc Allan à Sauveterre-la-Lémance, seule se poursuit dans ce département, la fouille programmée de l'abri sous-roche du Callan à Blanquefort-sur-Briollance. Concentrée sur l'occupation périgordienne, elle met au jour un abondant assemblage lithique associé à une faune d'ongulés bien conservée.

### Pyrénées-Atlantiques

Les recherches conduites dans le cadre d'une évaluation du potentiel archéologique du complexe de la colline de Gatzelu à Isturitz ont permis d'achever le levé topographique détaillé du site à l'exclusion du réseau d'Erberua dont l'exploration spéléologique avec plongée aura lieu en 1998. L'acquis scientifique le plus remarquable de cette opération est sans nul doute la découverte de niveaux archéologiques de «proto-Aurignacien» encore en place.

A Arancou, la municipalité a pu mettre en oeuvre, après acquisition du site, un programme de travaux de clôture et de protection par couverture de la grotte de Bourouilla, autorisant désormais la reprise des recherches dans des conditions de sécurité convenables.

A Sarrance, au chemin d'Apons, à la base de la séquence protohistorique en cours d'étude, a été mise en évidence une occupation néolithique.

En Béarn, sur le plateau du Gers et dans le Vicq Bihl, un inventaire des sites tumulaires menacés par le développement des travaux agricoles permettra de mieux protéger ce patrimoine et en particulier les nombreuses structures funéraires protohistoriques qui le caractérisent.

Sur tout le territoire de l'Aquitaine et, pour toutes les périodes du Quaternaire, les gisements à faune constituent une part importante des recherches programmées (Cénac-et-Saint-Julien, Castels en Dordogne, Unikoté dans les Pyrénées-Atlantiques) mais aussi des découvertes fortuites. Ces dernières sont généralement associées à l'activité spéléologique dans les cavités karstiques des Pyrénées et de la Dordogne (Gabillou, Grange-d'Ans, Sainte-Orse, Tourtoirac).

Le suivi systématique de ces découvertes, en liaison étroite avec les inventeurs, implique une présence accrue de personnel sur le terrain. Dans cette entreprise, la qualité des relations établies entre les représentants du Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine et les autorités spéléologiques départementales et locales est à souligner.

## Les projets collectifs de recherche en histoire

La dynamique créée en 1995 par l'apparition de projets collectifs de recherche commence à porter ses fruits. Sept thèmes d'étude ont été privilégiés en 1997 par différentes équipes et 1998 s'annonce encore plus prometteur. Trois projets ont concerné exclusivement l'Antiquité.

Le premier, dirigé par D. Tardy (C.N.R.S.), vise à analyser l'ensemble des éléments d'architecture conservés dans les grands musées aquitains afin d'essayer de déterminer l'existence d'ateliers régionaux et d'identifier si possible la provenance des matériaux. Cette année, l'étude a porté sur Périgieux où des chapiteaux appartenant à un monument public pré-augustéen ont été identifiés au musée du Périgord. Comme elle l'a fait pour Saintes, D. Tardy à travers cette recherche renouvelle aussi notre vision des villes et apporte notamment des éléments sur la précocité de leur parure monumentale.

F. Tassaux (Université Bordeaux III) continue d'organiser son atlas des agglomérations secondaires. Sollicitant les différents fouilleurs, il propose chaque année un bilan de nos connaissances sur les cités étudiées. En 1997, les Bituriges Vivisques et les Nitiobroges ont été traités. Il faut espérer que ce corpus permettra de dégager les grands axes de recherche pour les années à venir et sera l'occasion de publier certaines fouilles jusqu'alors inédites.

Le projet collectif de recherche sur les établissements viticoles antiques du Sud-Ouest, dirigé par C. Balmelle (C.N.R.S.), a lui aussi permis de faire un bon bilan documentaire et d'identifier les sites les plus intéressants du point de vue de la problématique développée par son équipe. Une campagne de terrain, sondages et prospections, viendra concrétiser ce travail en 1998 et devrait ouvrir la possibilité de réaliser une fouille programmée en 1999.

D'une toute autre teneur sont les deux réflexions menées par le laboratoire d'anthropologie de Bordeaux (responsable P. Courtaud) et par le Service régional de l'Archéologie (responsables P. Régaldo et S. Maleret). Ils visent tous les deux à constituer des banques de données sur le squelette humain et la céramique pour les mettre à la disposition des chercheurs. L'ostéothèque réalisée au sein du dépôt archéologique de Pessac compte plus d'un millier de squelettes, identifiés, fichés, datés qui sont déjà la base de travaux universitaires d'anthropologie. Le tessonnier et la céramothèque, organisés au dépôt de Pessac, forment l'embryon d'un groupe de travail qui réunit étudiants, bénévoles et chercheurs. En 1997 les premières réunions se sont tenues à l'occasion d'un programme européen (Raphaël) liant le Service régional de l'Archéologie, la société Arkeolan d'Irun et le musée de Londres (Molas). Des perspectives nouvelles de recherche sur la céramique antique de l'arc atlantique sont apparues à l'occasion des discussions qui devraient se traduire par la mise en place d'échanges et de publications communes.

Enfin deux autres projets collectifs de recherche, un sur les interactions homme-milieu durant l'Holocène dans la vallée de la Dronne (responsable C. Leroyer), l'autre sur les sanctuaires paléochrétiens du Sud-Ouest (responsable B. Camus), se sont poursuivis en 1997. Le premier a fait porter son effort sur la réalisation d'une multitude de carottages dans les zones tourbeuses repérées l'an passé afin d'établir un référentiel paléoenvironnemental qui fait défaut actuellement.

Le second, pour l'Aquitaine, s'est concentré autour du site de Sainte-Quitterie d'Aire-sur-l'Adour (responsable P. Vergain) dont l'antiquité ne fait maintenant plus aucun doute. L'importance des vestiges mis en évidence par l'analyse architecturale et les sondages effectués posent le problème de la nature d'origine de l'édifice : nymphée ? mausolée ? La poursuite des travaux en 1998 devrait amener quelques éléments de réponse essentiels avant d'envisager la restauration et la présentation de ce monument majeur de la chrétienté d'Aquitaine.

## Carte archéologique et prospections

Avec 13 000 sites archéologiques recensés, la carte archéologique régionale est loin d'avoir inventorié l'essentiel des gisements régionaux. C'est pour cette raison que depuis trois ans des conventions de co-financement avec tout d'abord le Lot-et-Garonne puis les Pyrénées-Atlantiques et peut-être maintenant les Landes, permettent de réaliser des inventaires systématiques, canton par canton. Ce travail couplé avec les résultats des prospections préalables aux grands travaux linéaires (A 89, gazoducs, etc.) donne lieu à la création d'un millier de sites nouveaux par an qui sont



entrés dans la base informatique. En 1997, avec la création au sein du Service régional de l'Archéologie d'un S.I.G., il est maintenant possible de documenter, d'identifier et de transmettre rapidement les principales contraintes archéologiques pesant sur un territoire tout en tenant compte évidemment des limites de fiabilité de la carte archéologique, instantané de la recherche. A l'heure où le débat porte sur la nature et le rôle de la carte archéologique au sein des services, il apparaît primordial de poursuivre cet effort d'inventaire archéologique afin d'affiner nos connaissances et de transformer cette banque de données scientifiques en véritable outil de réflexion pour l'aménagement du territoire régional. Dans ce cadre là, les plans d'occupation du sol historique et archéologique (P.O.S.H.A., Université de Bordeaux III) portant sur les deux cités médiévales de La Réole et de Saint-Macaire en Gironde (responsable S. Faravel) apparaissent comme des modèles du genre. Un travail similaire est en cours sur Bergerac (Y. Laborie), le Bazadais (J.-B. Marquette) et Libourne (C. Martin). Il est envisagé de réaliser ce type de document sur toute la Grande Lande, territoire actuellement dans l'emprise du parc régional des Landes de Gascogne.

En dernier lieu, signalons la publication en 1997 du volume de la carte archéologique de la Gaule consacré à la Dordogne par H. Gaillard et Cl. Girardy, ce qui clôt les publications départementales de cette collection pour l'Aquitaine. Des volumes spéciaux seront consacrés à Bordeaux et Périgueux, non encore traités.

## Archéologie de sauvetage

Trois opérations dominent en 1997 pour la période protohistorique : les fouilles de Laglorieuse (Landes ; responsable B. Gellibert), nécropole du Bronze final et du Premier Age du Fer, le sauvetage d'une tombe de la fin du Premier Age du Fer à Saint-Pey-de-Castets (Gironde ; responsables J.-B. Desbrunais et C. Sireix) et l'opération de diagnostic réalisée par J. Roussot-Larroque dans le marais médocain de Vendays sur un site de l'Age du Bronze.

Le site du Mouliot à Laglorieuse fait l'objet d'un sauvetage depuis 1995. Près d'une centaine de tombes ont maintenant été fouillées. Les conditions difficiles de l'intervention, au milieu d'un semis de pins, n'ont pas empêché les chercheurs de bien cerner cette année les contours de la nécropole, d'identifier une vingtaine de cercles de pierre, de faire des observations précises sur la morphologie des tombes, leur signalisation et leur recouvrement.

A Saint-Pey-de-Castets, un décapage réalisé par le Service régional de l'Archéologie, préalablement à l'extension d'une carrière, a permis de fouiller une tombe isolée contenant une urne, des vases accessoires et au moins une fibule. L'urne funéraire fera l'objet en 1998 d'une fouille en collaboration avec le laboratoire d'anthropologie de Bordeaux.

A Vendays, les fouilleurs ont pu identifier des structures de bois qui, d'après eux, seraient attribuables à des habitats du Bronze. Le mobilier, peu abondant pour l'instant, est toutefois remarquablement bien conservé. Une datation par dendrochronologie sera réalisée en 1998.\*

Comme chaque année, les opérations de fouille concernant l'Antiquité se concentrent essentiellement sur les villes (trois fouilles à Périgueux, deux diagnostics à Bordeaux) et sur les grands établissements ruraux. Deux nouvelles villæ sont à signaler à Cénac (Gironde) et à Bon Encontre (Lot-et-Garonne) où une mosaïque du Haut Empire a été déposée. La villa de Cénac présentait quant à elle des éléments importants de réoccupation médiévale peu courants puisqu'il semble s'agir, malgré l'état très arasé ou récupéré des vestiges, des restes d'une maison forte et de son enceinte.

Il est à noter que ces grands décapages, comme à Cénac ou surtout sur le tracé de l'A89, sont l'occasion de découvrir des sites jusqu'alors négligés par les archéologues. La difficulté pour les appréhender et les interpréter, l'ingratitude du travail de fouille expliquent probablement la réticence des fouilleurs régionaux à se lancer dans ce type d'investigations. Citons tout de même l'exploration d'une probable ferme indigène de la fin de l'Indépendance ou du début de l'ère aux Vergnasses à Gours (Gironde, travaux A89) et d'habitats de la deuxième moitié du XIIIe siècle à La Madelaine (Moulin-Neuf, Dordogne, travaux A89). Ces découvertes renouvellent progressivement nos connaissances de l'occupation du sol d'une vallée, l'Isle, que l'on croyait fort peu peuplée en l'absence de grands domaines ruraux classiques.

Le Moyen Age fait toujours l'objet d'opérations limitées, malheureusement souvent sans prolongements. Il s'agit d'interventions opportunistes liées à des rénovations ou des travaux Monuments Historiques sur des châteaux comme à Commarque et Castelnau en Dordogne ou à l'occasion de sollicitation communale comme à Espelette dans les Pyrénées-Atlantiques. Sur ce dernier site, des sondages réalisés par B. Pousthomis ont permis la localisation précise de l'ancien château du lieu, d'en dresser un plan, le tout complété par une excellente étude historique réalisée par A. Berri. L'absence de chercheurs professionnels (C.N.R.S. ou Université) dans ce domaine n'est probablement pas étrangère à ce faible développement de la recherche.

Dany Barraud,  
Jean-Michel Geneste  
Janvier 1998

## Travaux et recherches archéologiques de terrain

### Arbis

#### L'église

Une série de trois sondages archéologiques a été réalisée sur le pourtour de l'église d'Arbis en 1997. Cette opération a été menée à la demande de l'Architecte des Bâtiments de France : la municipalité ayant constaté une humidité permanente avait envisagé de drainer le bâtiment.

Cette église, datée du XIIe siècle, est située à une vingtaine de mètres du ruisseau l'Œuille qui coule vers Cadillac pour se jeter dans la Garonne.

Ces trois sondages sont situés respectivement l'un au chevet, l'autre à gauche du porche et le troisième contre le mur nord de la nef. Dans l'ensemble de ces trois excavations, il n'a été découvert aucune tombe ni structure quelconque. La densité d'ossements découverts, faible pour une opération de ce type, est notable. Ces résultats sont d'autant plus étonnants que les visites paroissiales attestent bien la présence du cimetière autour de l'église.

Le sédiment rencontré en partie basse de ces sondages est très argileux et ne faciliterait donc pas un excellent drainage. De plus, le jour des sondages, le niveau du ruisseau longeant l'église était de 50 cm en dessous du niveau du sol devant le porche ; c'est à dire bien plus haut que la base des fondations.

L'humidité constatée dans l'église serait due en grande partie à une élévation du cours de l'Œuille résultant de la construction d'un moulin à 200 mètres en aval.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

### Bordeaux

#### Ancienne Préfecture (Hôtel de Saige)

Le diagnostic mené dans la cour de l'ancienne préfecture de Bordeaux avait pour but de déterminer la faisabilité, au sens archéologique, d'un parking souterrain de deux étages et d'établir le cahier des charges pour une éventuelle opération préventive.

Les remblais consécutifs à la construction de l'hôtel de Saige dans les années 1770 par Victor Louis descendent à près de 2,50 m du sol actuel. Ils sont établis sur un remblais

de matériaux de démolition épandu sur le glacis du château Trompette qui a été étendu jusqu'aux « fossés du Chapeau-Rouge » vers 1685.

Les niveaux de la Renaissance et du Moyen Age sous-jacents, épais de près de 1,50 m, sont rythmés par au moins trois sols différenciés. Le dernier état est bâti en dur : la tranchée de sondage a coupé un mur de pierre qui marque la séparation entre deux sols, apparemment l'un d'intérieur et l'autre d'extérieur. Aucun tesson médiéval antérieur au XIIIe siècle n'a été observé ; les textes indiqueraient une occupation viticole jusqu'au XIIe.

Sous ces ensembles, différentes structures antiques ont été observées : un sol de béton ; l'angle de deux murs et un troisième accolé en retour, apparemment fondés dans l'argile marneuse grise. Le tout est ennoyé dans un bon mètre de remblais gris. Sur le sol on a pu recueillir un ensemble céramique homogène datable des années 20-50 de notre ère et, au contact des murs un autre datable de 50-150. Alors que le voisinage du centre civique, marqué par les « Piliers de Tutelle », pouvait le laisser envisager, ces éléments bâtis ne semblent pas revêtir un aspect monumental nettement caractérisé. Malgré quelques tessons isolés d'estampée recueillis dans les remblais modernes, rien n'indique une occupation postérieure au Haut-Empire.

Les tranchées n'ont par ailleurs montré aucun vestige d'aucune sorte attribuable à une période pré-romaine. Il faut reconnaître cependant que les profondeurs atteintes auraient empêché leur perception et que la quasi-totalité des creusements était occupée par des constructions antiques.

Pierre Régaldo-Saint Blancard

#### L.E.P. des Menuts (rue des Douves)

Le projet de construction d'un L.E.P. sur la rue des Douves a provoqué une série de sondages de diagnostic, appuyés d'une enquête d'archives.

Le terrain concerné se trouve sur le passage des fortifications de la troisième enceinte, immédiatement au nord du fort Louis (place André Meunier). Ce fort doit son nom aux remaniements effectués sous les ordres de Vauban dans les années 1675-1680. Il succède à une fortification établie au début du XVIe siècle sur les plans de l'architecte Anchise de Bologne. Auparavant la « grande porte Sainte-Croix », sans doute défendue par une barbacane, ouvrait le rempart à cet endroit.\*



L'emprise de l'opération est traversée par deux remparts : celui du XIV<sup>e</sup> siècle correspondant à la grande porte Sainte-Croix ; un second, construit un peu plus à l'ouest, appartenant aux modifications modernes des fortifications. Les deux murs se rejoignent un peu plus au nord dans un secteur où la plateforme d'artillerie s'appuyant sur eux est encore conservée.

Tous les sondages pratiqués sur le site se sont révélés négatifs, il ne subsiste que des vestiges de constructions de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (chais Descas) ou du XX<sup>e</sup>, directement sur les niveaux géologiques ; ceux-ci se caractérisent surtout par des affleurements de bancs calcaires qui justifient le nom ancien de «Peyrat de Sainte-Croix».

L'explication de cette absence inattendue de vestiges médiévaux et modernes réside dans les réaménagements de ce secteur de Bordeaux vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'établissement de la rue des Douves, partiellement sur les fossés de la ville, a provoqué un décaissement du second rempart au-delà même de sa fondation ; le danger que présente cette situation est souligné par une délibération municipale de 1847. La rue a donc été lotie sous condition que les acquéreurs démolissent la portion de rempart contenue dans leur parcelle. Le terrain situé en arrière a ultérieurement été décaissé suivant le même nivellement. Les constructions postérieures se sont donc établies directement sur les niveaux géologiques.

Pierre Régaldo Saint-Blancard

## Cadarsac

### Eglise Sainte-Eulalie

Dans le cadre de l'assainissement de l'église Sainte-Eulalie, un sondage a été réalisé au chevet de l'édifice afin de reconnaître l'importance des vestiges et des éventuels risques encourus par la pose d'un fil d'eau à 0,35 m de la surface du sol. La mise au jour en octobre 1992 de structures bâties et funéraires (murs, sarcophages, coffres en pierres et sépultures en pleine terre) devant la façade et sur le flanc sud de l'église, laissait envisager des éléments de la même ampleur à l'est (E. Gassie, 1992).

En ce qui concerne l'édifice, aucune mention de l'origine de sa fondation n'est connue. L'architecture, au plan fort simple (nef unique et chevet plat), témoigne par sa décoration des débuts du XIII<sup>e</sup> siècle. Une chapelle voûtée d'ogives a été ajoutée sur le côté nord, aux alentours des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles.

Les vestiges archéologiques exhumés, compris dans des niveaux de remblais modernes sur 0,80 m de profondeur,

concernent des résidus de travaux de réfection (déchets d'une aire de gâchage), des inhumations en pleine terre (3 niveaux) et des éléments architecturaux en position secondaire, dont les fragments épars d'une croix templière du XVI<sup>e</sup> siècle. La faible profondeur du sondage n'a pas permis de vérifier la présence de vestiges plus anciens.

Les aménagements de drainage prévus, restant en surface, ne portaient aucune atteinte aux niveaux archéologiques.

Christian Scuiller

## Cardan

### Eglise Saint-Saturnin

La petite opération menée auprès de l'église de Cardan avait pour but de surveiller l'enfouissement d'un réseau électrique et d'en limiter si possible la profondeur au seuil des niveaux archéologiques. Ce faisant, quelques observations ont pu être faites.

Cette église semble remonter au XII<sup>e</sup> siècle, elle est en tout cas attestée dès le XIII<sup>e</sup>. Elle occupe un replat dominant au nord le lit d'un ruisseau très encaissé. Sur ce replat septentrional, une maison d'habitation lui est accolée. La nef est doublée au sud par un bas-côté tardif.

Les tranchées ont entouré le chevet et rejoint le trottoir qui longe la route et le bas-côté. Au nord, le tracé d'une ancienne canalisation a été utilisé ; les remblais contenaient des ossements brisés. L'est du chevet s'est révélé vierge de tombes et même de débris jusque dans les niveaux géologiques. A l'angle sud-est de la parcelle, en revanche, près du bas-côté, cinq sépultures en pleine terre ont été partiellement découvertes ; toutes se trouvaient en dessous des niveaux minimaux d'enfouissement du réseau et ont donc été conservées. Enfin sur le côté sud, la tranchée a été menée dans les remblais soutenant le trottoir ; il semble que son installation ait provoqué la destruction de nombreuses tombes.

Ainsi le cimetière évite l'est du chevet, où l'espace est restreint, et semble se développer préférentiellement au sud de l'église. Pourtant les visites paroissiales attestent, depuis 1617 au moins, qu'il l'entourait et l'analyse du parcellaire montre une aire sub-ovoïde, en partie appuyée sur le relief, qui pourrait lui correspondre. On peut envisager que l'habitation ait gravement perturbé la partie nord du cimetière, et le trottoir ce qui subsistait de la partie sud après construction du bas-côté. Sur le cadastre de 1851, le cimetière n'est plus qu'une parcelle enclose se développant à l'ouest de l'église.

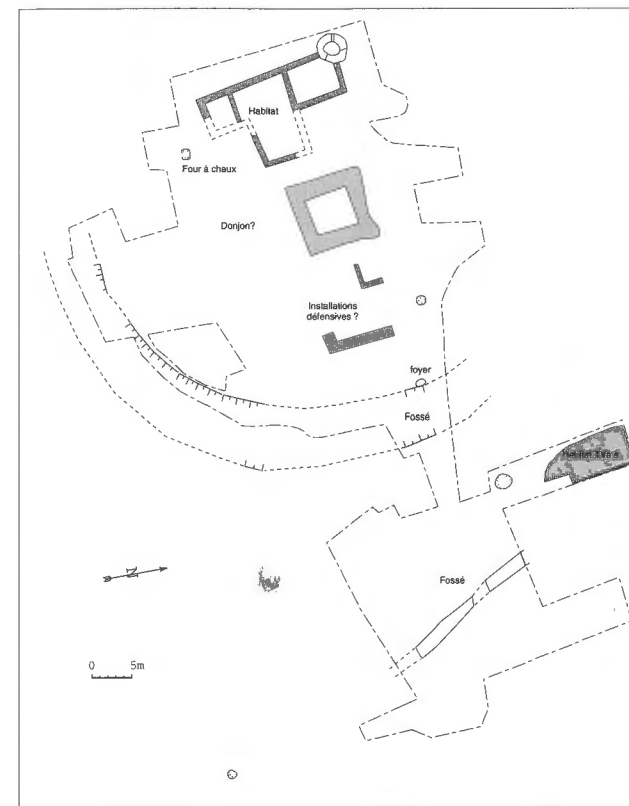
Pierre Régaldo-Saint Blancard

## Cénac

### Square Saint-André

Un projet de lotissement de 28 000 m<sup>2</sup> à l'ouest de l'église de Cénac, est à l'origine d'une évaluation archéologique puis d'un sauvetage urgent. Celui-ci a été réalisé en quatre semaines sur une surface de décapage de 5 000 m<sup>2</sup>. Il a fait apparaître des structures très arasées renvoyant à une occupation du site depuis la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère jusqu'au XV<sup>e</sup>.

Pour la période antique, deux secteurs s'individualisent. Le premier, au nord de l'emprise, correspond aux vestiges d'une villa de plan classique ; incomplètement dégagée, elle occupe une superficie minimale de 1 800 m<sup>2</sup>. Les murs ont été intégralement épierrés, sauf quelques rares fondations, un caniveau maçonné observé sur 27 m de longueur et l'*area* d'un hypocauste dont seules quelques pilettes ont été retrouvées en place. Cet ensemble a très probablement été remanié plusieurs fois mais l'état de conservation des structures ne permet pas une détermination précise.



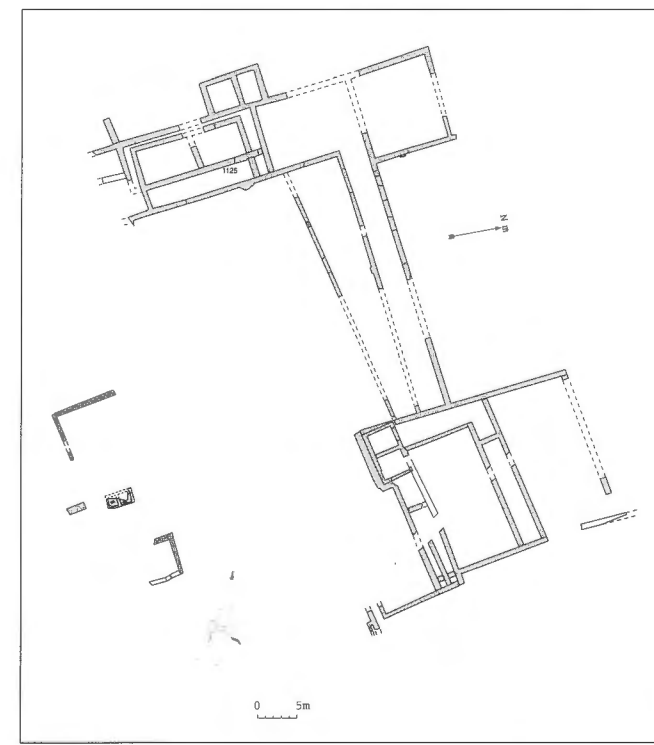
Principales structures médiévales.

Le second secteur, au sud, semble à vocation agricole : deux fonds de cuves contiguës, dont au moins une possédait une cupule rectangulaire ; un mur de 80 m de longueur, partiellement épierré, peut-être une limite entre l'habitat et ce secteur ; un réseau dense de fossés qui pourrait correspondre à des parcellaires.

Tous les niveaux de sol et de circulation de cette période ayant disparu aux époques ultérieures et notamment lors de la mise en culture de la parcelle, la durée de l'activité de cette villa ne transparaît qu'au travers du maigre mobilier archéologique récupéré dans le fond de certaines fosses dépotoirs, datable du IV<sup>e</sup> siècle.

A l'ouest, un bas-fourneau de type archaïque et un foyer d'affinage ont été fouillés. Ils marquent les premiers jalons de la chaîne opératoire du travail du fer. Quelques tessons de céramiques datables du Haut Moyen Age ont été récupérés sur le sol de l'activité sidérurgique. Ils confirment la présence d'une activité humaine sur le site entre les VI<sup>e</sup> et Xe siècles. On en retrouve aussi sur les niveaux d'abandon antique les rares fois où ils ont été conservés.

A l'époque médiévale, la zone ouest de la fouille est occupée par une demeure aristocratique, une maison forte de plan carré, et par une bâtisse de bonnes dimensions flan-



Cénac - Square Saint-André.

Principales structures antiques.



quée d'une tour d'angle ; le tout est enclos par un fossé circulaire de 2,50 m de profondeur pour une largeur supérieure à 5 m, avec un diamètre estimé à 65 m. Des phases successives d'activité foyère ont pu être observées sur le bord interne du fossé, comblé par la suite, probablement au début du XVe siècle. A l'est et à l'extérieur de cette enceinte, trois niveaux superposés de sols d'habitats ont été repérés ainsi que des fosses dépotoirs et un fossé.

Deux zones d'activités chaudières, assez mal datées mais l'une semblant en rapport avec les bâtiments médiévaux et l'autre relevant de l'époque moderne, montrent deux phases de récupération des structures bâties complétant l'oeuvre destructrice du Haut Moyen Age.

Patrick Massan

## Jugazan

### Souterrain de Labrie

Ce souterrain aménagé par l'homme se situe dans le petit village de Labrie, dans la commune de Jugazan. Le village de Labrie est construit autour de quelques sources qui engendrent une vallée descendante nord-ouest, rejoignant celle de l'Engranne. La plus importante de ces sources possède un joli lavoir. Tout proche de celui-ci, se trouve le souterrain taillé dans un banc rocheux calcaire, doté d'une entrée importante au pied du coteau rocheux orienté au nord.

Notre intervention sur ce site a été nécessaire pour l'intégrer à un circuit pédestre touristique, conçu dans le programme de développement paysagé et touristique de la Commune et du Canton : une décharge sauvage envahissait le site, le masquait et apportait nuisance et pollution.

#### Méthodologie

Le site a donc été nettoyé et les gravats évacués de l'intérieur du souterrain. Un travail pédagogique a été associé à ce chantier archéologique sous la forme d'un projet d'établissement du Collège Aliénor d'Aquitaine de Martignas-sur-Jalles. Notre analyse s'est décomposée en plusieurs phases :

- première topographie de la morphologie globale du souterrain, afin de servir d'outil de travail pour les différentes opérations menées sur place,
- compréhension du système de creusement à partir de la cavité naturelle,
- analyse des traces d'outils et identification,
- compréhension architecturale du fonctionnement du souterrain,

- analyse des aménagements en paroi des différents systèmes utilitaires, indissociables avec ce type de souterrain,
- stratigraphie des remblais, sur quelques zones de travail,
- analyse du matériel trouvé dans les remblais,
- typologie de la cavité et topographie finale.

#### Analyse du site

A l'origine, une cavité naturelle existait à cet emplacement avec son ouverture actuelle en forme de diaclase, au pied du coteau rocheux. Elle développait un volume intérieur à droite et à gauche de l'entrée suivant une fissuration, dont on voit encore l'orientation et le vestige en plafond. Il a donc été facile, au gré des besoins, d'agrandir cette cavité et de la retailler intérieurement sans toucher au coteau extérieur, ni même à l'entrée naturelle. Une galerie remontante sur le plateau a été creusée pour permettre une communication directe entre l'habitat de surface et l'espace souterrain. On compte six salles souterraines reliées entre elles, qui représentent une surface globale d'environ 77 m<sup>2</sup>.

Différents aménagements ont été créés en paroi pour le bon fonctionnement des lieux. Tout d'abord, chaque salle possède son système de fermeture par l'intérieur, avec feuillure de porte, et encoches à virgules pour le blocage par barres de bois. L'entrée principale, au pied du coteau, est dotée d'un système de fermeture intérieur important, avec une large feuillure pour la porte et une fermeture par trois barres horizontales qui venaient se loger dans trois encoches à virgules prévues à cet effet. De plus, une encoche supplémentaire dans la paroi ou pilier monolithe face à la porte, permettait de loger une autre barre de bois venant buter sur la porte. Ce système, d'une grande robustesse devait être efficace contre toute attaque de la porte, à coups de bélier.

D'autres aménagements ont été faits en paroi, tels que des niches de stockage et des niches pour l'éclairage par lampe à huile. Le souterrain a été creusé dans un calcaire dur à l'aide d'un outil à tranchant plat d'environ 3 cm de large.

Après son abandon, ce souterrain a subi quatre étapes de remplissage de remblais.

La première strate, en partant du sol rocheux, contient de nombreux tessons de poterie noire ou grise et des blocs calcaires. La deuxième contient les mêmes éléments, mais plus riche en terre avec l'absence de blocs calcaires. La troisième est riche en tessons rouges et ocre avec des glaçures au plomb, de nombreux débris et blocs calcaires y compris des calcaires rubéfiés et des traces de charbon. La quatrième est une couche de terre dure et compacte qui forme une croûte.

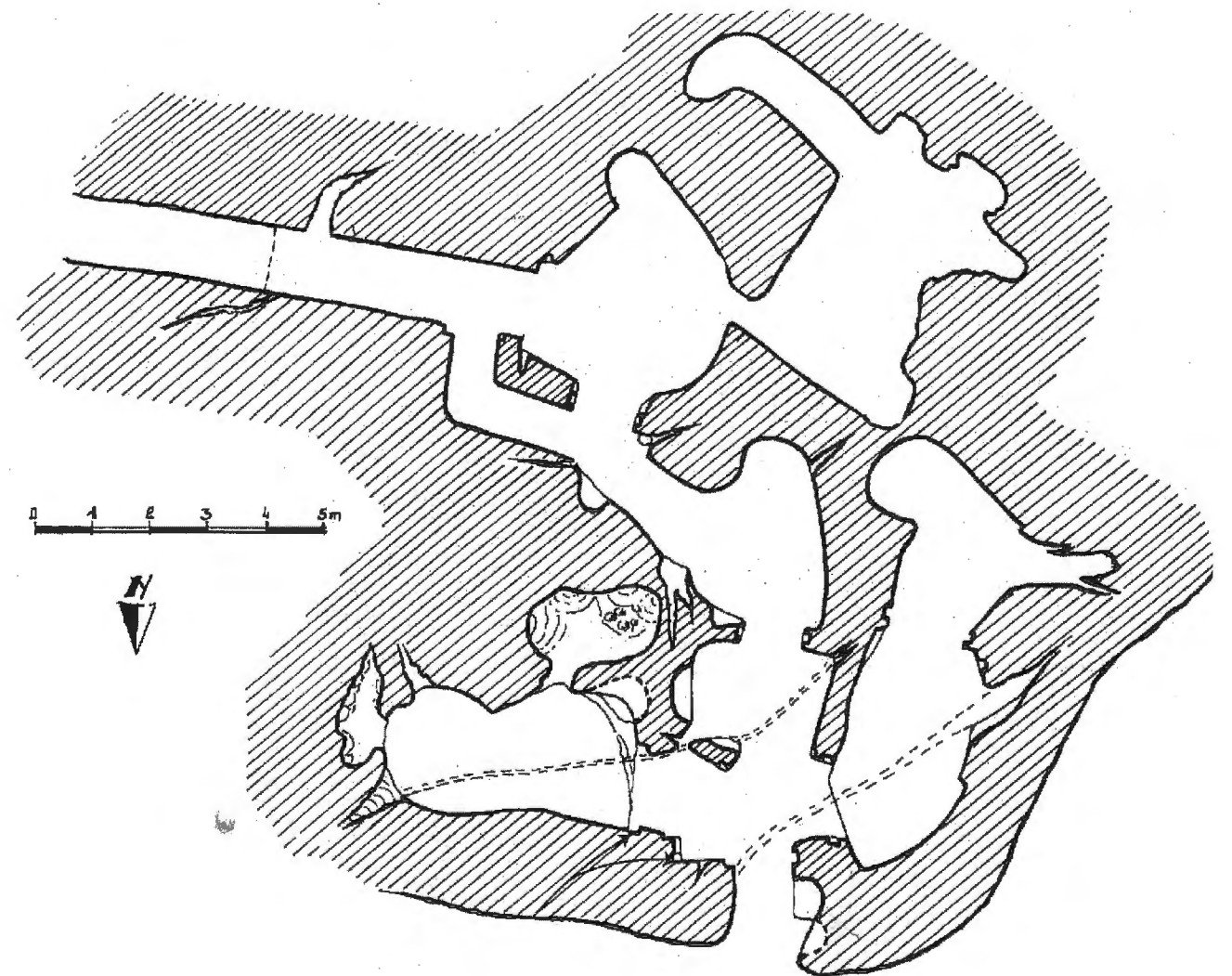
Dans la deuxième strate un déblayage ancien avait été pratiqué dans l'axe de la galerie ; peut être une éphémère réutilisation des lieux. Ces remplissages successifs proviennent tous de l'entrée haute sur le plateau. Lors de l'ouverture du bouchon de remblais qui obstruait cette entrée, nous avons trouvé un pavé en calcaire de petit appareil gallo-romain, avec la face de son parement rubéfié.

Les tessons noirs et gris des première et deuxième strates sont caractéristiques du VIIIe au XIIIe siècle. Ceux de la troisième strate, du XIVe siècle, ainsi qu'une lampe à

huile en fer excessivement corrodée et un petit élément en cuivre travaillé, représentant un pendentif d'arnachement équestre, identifié de la même époque.

L'analyse du type de creusement, des aménagements intérieurs du souterrain et de sa phase d'abandon et de la composition de son remblai permet de classer cette cavité parmi les souterrains refuges du début du Haut Moyen Age.

Stéphane Rousseau



Jugazan - Souterrain de Labrie.



## Saint-Emilion

### Hostellerie de Plaisance

A la suite de travaux d'agrandissement de l'hôtellerie de Plaisance, la découverte des restes osseux d'individus immatures, associés à des tombes, a entraîné la mise en place d'une opération de sauvetage urgent. La particularité du site dégagé est de présenter, en affleurement dans une paroi rocheuse, des structures funéraires étagées les unes au-dessus des autres.

L'hôtellerie est édifiée au-dessus de la moitié nord-ouest de l'église monolithe. Avant l'intervention archéologique, les terrassements ont entamé la roche dans laquelle se trouvent les sépultures. Outre la disparition d'éventuelles tombes, cette destruction ne facilitait pas la compréhension de ce qui restait du site, environ 8 m<sup>2</sup> cachés sous 4,80 m de remblais.

Sur les vingt-deux sépultures repérées, quatorze ont pu être fouillées. Toutes ces structures funéraires appartiennent à la catégorie typologique des tombes rupestres, à l'exception d'un petit sarcophage monolithe. Les tombes se présentent sous la forme de petites niches aménagées dans le calcaire ; le creusement horizontal est le plus souvent de forme anthropomorphe avec une alvéole céphalique assez bien dessinée ; les extrémités des cuves, en particulier les logettes céphaliques, ne sont pas ouvertes sur la niche, mais creusées par surcroît dans la masse rocheuse ; les couvertures sont constituées de dalles calcaires plates, le plus souvent quadrangulaires. Le sarcophage monolithe, fruste dans son aspect extérieur, présente une fracture interne plus aboutie avec un creusement de forme anthropomorphe (trapézoïdal) et une petite alvéole céphalique aux parois rectilignes ; le couvercle est massif en forme de bâtière à pans aigus.

Dans l'ensemble, il s'agit apparemment de sépultures primaires, orientées globalement nord-ouest/sud-est, hormis quatre d'entre elles, qui sont orientées nord-est/sud-ouest. La position des sujets est, dans les cas déterminables, en *decubitus* dorsal. La population inhumée présente une tranche d'âge homogène car il s'agit uniquement d'individus appartenant à la catégorie des immatures, caractérisée à première vue par des périnataux et des nourrissons.

Pour ce qui concerne l'organisation, c'est la cohérence de l'ensemble qui frappe tout d'abord, puisque les tombes présentent quasiment toutes les mêmes caractéristiques de structure ou de recrutement. La spécificité de la population suggère que l'on a affaire à un espace réservé aux tout-petits au sein d'un cimetière plus étendu. Des structures similaires fortement érodées ont été repérées à l'extrémité

sud-est de la paroi, témoignant de l'extension de ce secteur privilégié. Une estimation moyenne des tombes contenues sur l'ensemble de la falaise atteindrait le nombre de 524. Notons que d'autres structures quasiment identiques, situées à l'intérieur de l'église monolithe dans la partie dite des «catacombes» (notamment à proximité de l'accès à la galerie principale) ont été observées, en contexte non spécifique à l'inhumation des enfants. Plusieurs questions concernant le fonctionnement de ce cimetière restent non résolues. Sur le plan chronologique, les divers critères relevés permettent de supposer comme période de creusement et d'utilisation de ces tombes les XIIe-XIIIe siècles.

Pour conclure, nous insisterons sur la rareté de cette organisation sépulcrale, qui d'un point de vue archéologique, vient enrichir la typologie des structures funéraires médiévales, et qui, du point de vue anthropologique, en raison de la population rencontrée, s'avère exceptionnelle en raison de la classe d'âge représentée et du remarquable état de conservation.

Christian Sculler

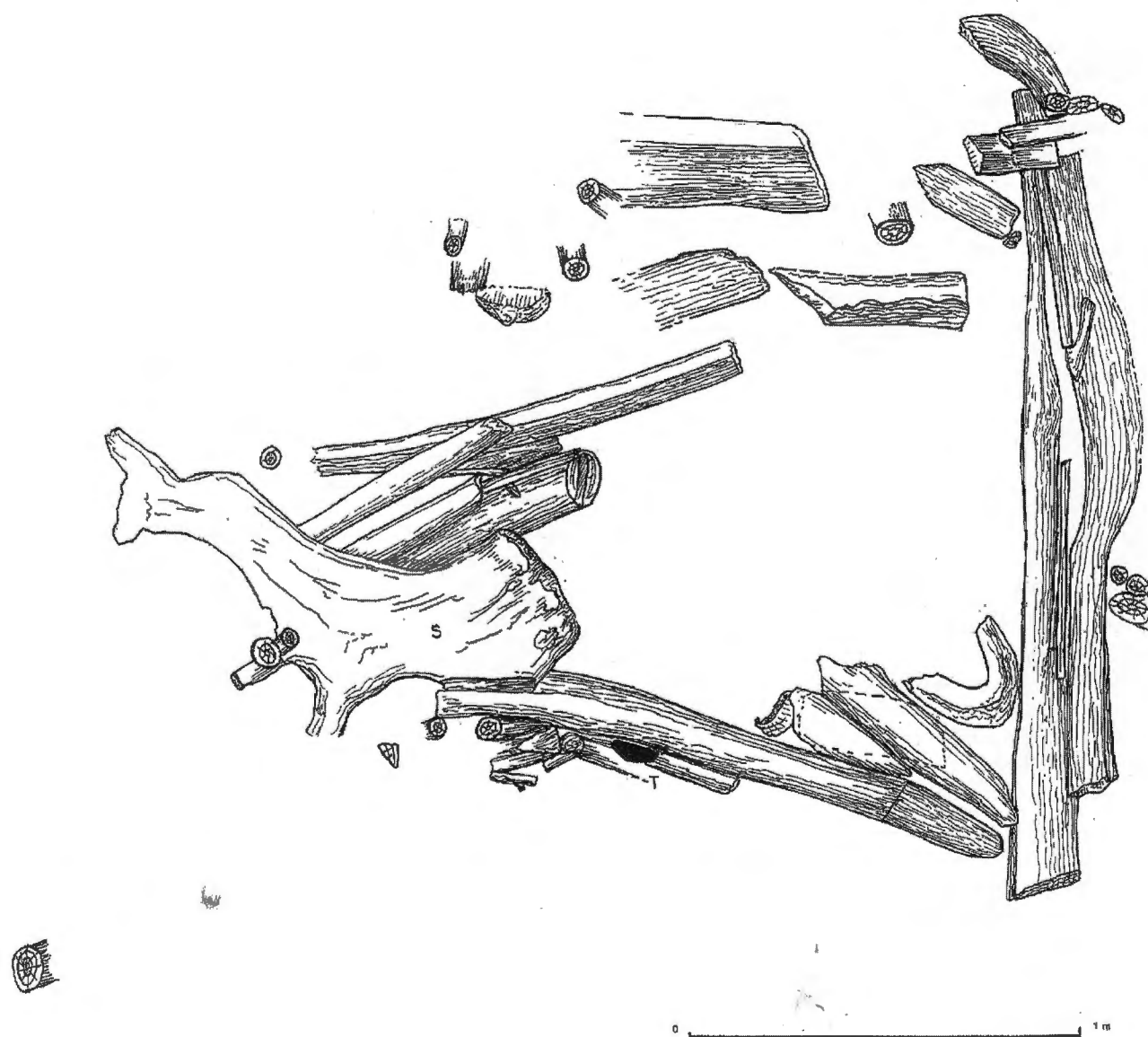
### Soulac-sur-Mer

#### L'Amélie

Suite à une période de gros temps, une structure est apparue sur l'Estran, au nord de l'Amélie, début décembre 1997. Elle a fait l'objet d'une opération très rapide, limitée au relevé et à la photographie des éléments dégagés par l'océan, et au prélèvement d'un échantillon de bois en vue de datation. Dès le lendemain, les vestiges avaient à nouveau disparu sous le sable. Ils n'ont pas été revus depuis, en dépit d'une surveillance journalière. La partie visible de cette structure était constituée exclusivement de bois, encore enfouis en partie dans un sable argileux de couleur gris bleu. Ces bois, horizontaux, délimitaient un quadrilatère d'environ deux mètres sur deux hors tout. Le chêne semble avoir été l'essence dominante. Certains éléments portaient des traces de travail (planches et madriers). L'angle nord-est était bien marqué ; deux piquets subverticaux maintenaient en place les deux longs bois formant le côté est de la structure. Les côtés nord et sud étaient délimités par de longs bois horizontaux, dont certains équarris. Le secteur sud-ouest, en revanche, avait subi une perturbation, probablement explicable par la présence de racines et d'une souche. A l'extérieur du quadrilatère ainsi délimité par les bois horizontaux, deux pieux subverticaux étaient plantés, l'un à 2 m environ de l'angle sud-ouest, vers le sud, l'autre à 0,80 m de ce même angle,

vers l'ouest-sud-ouest. Leur relation éventuelle avec la structure principale reste à préciser. A l'occasion de cette opération, un gros tesson à cordons digités du Bronze Moyen a été recueilli du côté sud de la structure. Il se trouvait plaqué, en position subverticale, le long du bois principal. Sa position à l'extérieur de l'espace délimité par les bois ne permet pas d'affirmer son association primaire avec ceux-ci, les vestiges de cette époque étant courants dans ces parages. Des informations recueillies sur place nous ont per-

mis d'apprendre que cette structure avait déjà fait une apparition rapide en 1995. Les témoins la présentent comme un dôme alors plus saillant, recouvert de bois (organisés?) sur lequel apparaissaient des os, dont une mâchoire de boeuf ou de cheval (?) et des tessons de poterie, attribués au Premier Age du Fer. Dans cette portion du littoral, l'érosion côtière a déjà fait apparaître de nombreuses structures de bois, ou combinant le bois et la pierre. Elles s'échelonnent probablement sur une longue durée. Leur attribution



Soulac-sur-Mer - L'Amélie Nord. Structures de bois.

S : Souches, T : Tesson à cordons.



chrono-culturelle et leur interprétation posent problème, le caractère fugace de leur apparition n'ayant que rarement permis des observations précises et des datations.

Julia Roussot-Larroque

## Le Tuzan

### La Honteyre

Le gisement de plein air de la Honteyre, se situe au coeur de la Haute Lande Girondine, tout près du village d'Hostens, dans un massif de pins maritimes, à proximité immédiate d'une petite lagune d'origine glaciaire. Il a été découvert en 1990 par G. Belbeoc'h à la faveur d'un fossé de drainage qui semble avoir détruit une partie du niveau archéologique.

La stratigraphie des dépôts observée sous les déblais de creusement du fossé qui ont livré en surface quelques silex taillés, est la suivante : terre végétale sur des niveaux de sables fins noirâtres, très humiques avec des petits graviers de quartz de l'ordre du cm localement sous forme de lit. L'industrie lithique provient de la partie basale de ce niveau au contact d'une lentille d'argile passant latéralement à des sables à graviers dessinant une dépression naturelle.

Ce gisement présente un intérêt particulier car le Paléolithique supérieur est très mal connu dans ce secteur de la Gironde. De plus, il se distingue des petits sites épipaléolithiques ou mésolithiques voisins, par l'exploitation de matières premières allochtones beaucoup plus rares dans les autres gisements où sont plus largement exploités les silex campaniens de Villagrains.

Des travaux d'étendue limitée effectués en 1997 ont permis de préciser l'extension du niveau archéologique et d'étudier la stratigraphie et le mode de mise en place des dépôts, parallèlement à une étude géologique centrée sur la lagune toute proche (travaux de J. P. Texier).

Tout comme celle recueillie en surface, l'industrie du niveau archéologique se caractérise par son débitage lamellaire et laminaire. Les produits sont pour la plupart de petites dimensions avec une relative abondance de petits éclats de taille et d'esquille. Les nucléus sont rares pour l'instant, tandis que les galets de quartzite sont pour la plupart fragmentaires. L'outillage, peu abondant, comporte de petites lamelles à dos, des burins, des perçoirs et des becs, une pointe à dos, des fragments de lames retouchées. L'ensemble évoque une industrie de l'extrême fin des temps glaciaires probablement du Magdalénien final.

Michel Lenoir

## Vendays-Montalivet

### Lapartens

En 1993, des vestiges du Bronze Ancien/Moyen en milieu palustre avaient été repérés lors d'une prospection diachronique dans le Nord du Médoc, lieu-dit Lapartens, suite au recalibrage du chenal dit craste de la Barreyre. En 1995, un premier sondage avait révélé des bois travaillés semblant organisés. Le site étant menacé par un nouveau reprofilage, une opération de sauvetage urgent a eu lieu en 1997. La pelle mécanique mise à notre disposition par la commune a évacué les déblais et enlevé en partie le mort-terrain sur une épaisseur de 1,10 m environ et une surface de 60 m<sup>2</sup> (ceci pour ménager un dégagement latéral), opération suivie d'un décapage manuel. La première tranche de travaux, du 7 au 24 juillet, a dû être arrêtée, la pompe ne parvenant plus à évacuer les eaux d'infiltration. La seconde tranche s'est déroulée de septembre à novembre en période de basses eaux et après qu'une nouvelle intervention de la pelle mécanique ait creusé un bassin de drainage.

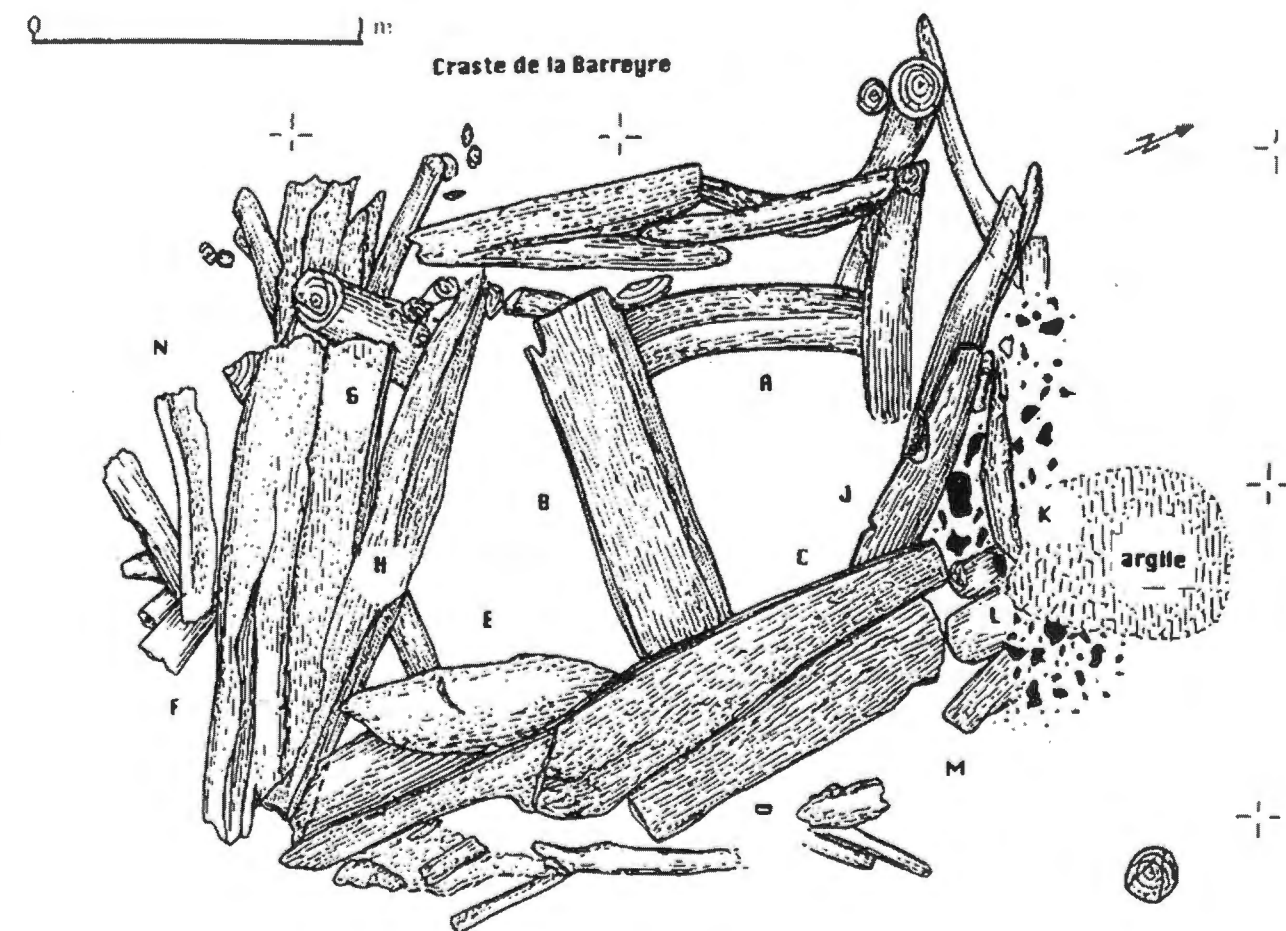
La fouille a porté sur 35 m<sup>2</sup> jusqu'à 1,85 m de profondeur sous le sol actuel. Elle a mis en évidence des aménagements du Bronze Ancien/Moyen : un niveau de sol stabilisé par l'apport de matériaux ; deux structures distinctes constituées de bois, la plupart travaillés ; au sud enfin, une zone semblant libre de constructions. Une coupe partielle montre, dans l'argile verdâtre, une dépression colmatée par un sédiment meuble riche en vestiges organiques. À l'Age du Bronze, les occupants de Lapartens ont dû s'implanter au bord d'une lagune ou sur la berge d'un méandre en voie de colmatage. Pour stabiliser le sol boueux, ils ont déversé des matériaux divers, tessons, galets de silex... et surtout fragments de briques d'argile modelées (70 kilos).

La structure 1 est un quadrilatère d'environ 6 m<sup>2</sup>, fait de bois sub-horizontaux semblant avoir glissé « en château de cartes » ; la plupart sont planés, certains travaillés en vue d'assemblages à enture ou à mi-bois. La structure 2, à l'est de la précédente et presque sur le même alignement, forme un quadrilatère un peu plus petit, 5 m<sup>2</sup> environ. Ses bois, horizontaux pour la plupart, sont moins volumineux. Un élément long de plus de 2 m à tenon mortaisé évoque un araire. L'ensemble a été laissé en place dans l'attente d'une solution assurant étude et conservation. Enfin, au bord sud de la structure 1 (zone 3), des tronçons de tronc de chêne évidé sont plantés, verticaux ou obliques, certains maintenus par des piquets. La tête de quelques pieux affleuré. Nous n'avons pu en tirer un plan compréhensible, d'autres devant être cachés sous les structures en place.

Les vestiges appartiennent au Bronze médocain : céramique à cordons et pastillages, empreintes de cordelette, fond de vase polypode, manche d'outil en os, rares restes de faune, outils en bois (battoir à lin ?). Le silex est pau-

vement représenté. La fonction des briques d'argile quadrangulaires perforées, ici en position secondaire, reste à élucider.

Julia Roussot-Larroque



Vendays-Montalivet. Site palustre de Lapartens.

Relevé planimétrique des éléments de bois travaillés constituant la structure.



## Opérations communales et intercommunales

### Blasimon et Rauzan

#### Les Bourgs

Au cours des mois de juin, juillet et août 1997, des surveillances archéologiques ont été entreprises sur les bourgs de Rauzan et de Blasimon en Entre-deux-Mers, dans le cadre de travaux pour la pose de conduites de gaz. Cette opération, confiée au bureau d'investigations archéologiques HADES, visait à suivre l'avancement des tranchées menées à l'aide d'engins mécaniques (pelles et tranches) sur l'emprise de la voirie actuelle.

Au fil des travaux, plusieurs vestiges enfouis ont été repérés, soit huit indices recensés dans les rues du bourg de Rauzan, contre un indice dans celles du bourg de Blasimon. Cet écart illustre les problèmes rencontrés dans l'observation des travaux. Pour une bonne partie, les tranchées effectuées à Blasimon ont souvent suivi le tracé des conduites du tout-à-l'égout, tronçons de voiries entièrement remaniés et devenus inexploitable d'un point de vue archéologique. Par ailleurs, la différence de matériel employé pour réaliser l'entaille de la chaussée a rendu plus difficile la lecture des coupes sur le site de Blasimon que sur celui de Rauzan où les tranchées, plus larges, étaient plus faciles d'accès.

Dans l'ensemble cependant, les quelques structures enfouies repérées ont permis d'apporter de nouveaux éclaircissements sur l'origine et le développement de ces deux cités voisines dont on a pu observer les nombreux points communs. Il faut savoir ainsi que les bourgs de Rauzan et de Blasimon sont nés de la proximité d'un château auquel un habitat groupé a été subordonné. Le Vieux-Château à Blasimon, fief de l'abbé de Blasimon, et le château de Rauzan, tenu par les sires de Rudel et de Madaillan, ont su fixer au pied de leurs murailles, une agglomération du type castelnau. Cependant, il ne semble pas qu'il y ait jamais eu d'enceinte fortifiée autour de ces deux bourgs castraux et la surveillance des tranchées n'a en tout cas rien révélé en ce sens. A Blasimon, on pouvait cependant avoir un doute puisque la fondation d'une bastide vers 1317-1322 sur l'emprise de l'ancien bourg castral, avait pu gommer une fortification préexistante. Mais, là encore, aucune découverte n'est venue appuyer cette hypothèse, ni d'ailleurs l'existence d'une enceinte autour de la bastide elle-même.

En fait, la mise au jour à Rauzan d'une construction du XIV<sup>e</sup> siècle, interprétée comme la section du mur de dé-

fense oriental de la basse-cour du château, a conduit à émettre des observations nouvelles sur le rapport entre le château et son bourg. A la lumière de ce vestige, il apparaît qu'une vaste basse-cour, placée au devant du château de Rauzan, était close de murailles et servait de place de refuge à la population du bourg situé alentour. L'existence de cet espace protégé aurait conduit à négliger la construction d'une enceinte de ville, laissant ainsi la cité ouverte sur la campagne. Or, le même principe d'organisation semble avoir prévalu à Blasimon où, devant le château situé sur la pointe d'un promontoire, se dégageait vers l'est, une basse-cour importante entourée de remparts. Les textes nous apprennent qu'un habitat était établi dans cette première enceinte et qu'une agglomération hors-les-murs avait émergé, sur laquelle vint se plaquer au XIV<sup>e</sup> siècle le nouveau plan de bastide.

Il résulte de ces observations comparées entre Blasimon et Rauzan l'impression de deux bourgades ayant connu visiblement le même phénomène de regroupement de l'habitat. Il s'agit du castelnau de type ouvert, forme d'habitat groupé qui a su perdurer à Rauzan, tandis que Blasimon opta par la suite pour le plan en damier d'une bastide.

En dehors de cette question sur les caractères originaux des deux agglomérations, on a pu en dresser un aperçu topographique, à travers notamment la reconnaissance de l'assiette rocheuse affleurante sur laquelle chacune d'elles s'est établie. Par contre, rares sont les données sur les aménagements de voiries anciennes pratiquement inexistants sous les chaussées actuelles. Il semble pourtant que peu de modifications soient intervenues dans l'organisation de l'habitat depuis le Moyen Age, sinon à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. On note par exemple à Rauzan, l'aménagement d'une nouvelle rue, le transfert du cimetière paroissial et le lotissement des anciens remparts de la basse-cour. A Blasimon, le XIX<sup>e</sup> siècle se démarque par une prolifération des ateliers de tuiliers et de potiers sur la commune, dont nous avons pu apprécier quelques témoignages à travers un remblai de tessons de poteries jeté à l'entrée du bourg.

Jean-Luc Piat

### Cantons de Branne, Cadillac, Créon et Targon

La surveillance systématique de l'Entre-deux-Mers par la photographie aérienne, en fonction des saisons et des

conditions climatiques, a apporté pour l'année 1997 un ensemble de découvertes souvent liées aux différentes recherches effectuées et au travail de fond mené en collaboration avec les archéologues et chercheurs, depuis de nombreuses années. De plus l'analyse fine des clichés aériens, réalisés lors d'un vol aux abords d'un site en cours de fouille ou détruit, a permis de repérer des structures qui n'auraient pu être repérées autrement.

La découverte par Jean-Luc Piat d'un édifice gallo-romain à Camiac-et-Saint-Denis lors d'un défonçage profond a permis lors d'un survol de la zone, de découvrir dans une parcelle avoisinante, en friche, des éléments de bâtiments.

La surveillance de zones sensibles ou ayant fait l'objet de prospections de sol a permis de découvrir dans la commune de Capiac deux sites importants : au Château Cou-teau, un édifice gallo-romain connu par le matériel recueilli lors de prospections au sol ; au lieu-dit Le Banqua, un bâtiment probablement médiéval, la tradition orale signale dans ce secteur un ancien monastère.

Dans la commune de Ladaux, au lieu-dit le Hourc une succession de bâtiments, sûrement le hameau du même nom aujourd'hui disparu.

Dans la commune de Targon, au lieu-dit La Motte, l'empreinte de son emplacement. Au nord du bourg, près de la R.D. 11, une petite structure avec deux fragments de *tegulae*.

Dans la commune de Coirac, au lieu-dit Estebelingue, quelques structures qui complètent l'ensemble des bâtiments déjà signalés en 1993.

Ce travail aérien est complété par des clichés réalisés lors de travaux archéologiques ou étude comme à : Bisqueytan pour Monsieur Piat, Cénac pour Messieurs Desbrunais et Massan, pour la Société archéologique du Canton de Créon dans le cadre de l'inventaire «Architecture et Paysage du Canton de Créon».

Jean-Pierre Petit

### Lège-Cap-Ferret

#### Courbey - Guagnet

Conformément à la demande du Service régional de l'Archéologie, du 17 au 21 mars 1997, une série de 21 sondages a été réalisée tous les 200 mètres sur l'itinéraire de pose de canalisations prévues entre l'emplacement du forage de Courbey et l'aire de stockage de Guagnet sur la commune de Lège-Cap-Ferret en Gironde. Les sondages ne devaient pas excéder la profondeur finale prévue pour la

pose des conduites, soit 2 mètres de profondeur. L'observation des niveaux de sable dunaire n'a révélé aucun indice archéologique.

Wandel Migeon

### Libourne

#### Territoire communal

Suite à la révision du plan d'occupation des sols de la ville de Libourne, la nécessité est apparue d'inventorier, de délimiter et de cartographier les zones précises archéologiquement sensibles sur le territoire de la commune.

En 1997 un travail de collationnement d'informations a été réalisé, principalement au travers des Bulletins des Sociétés historiques et archéologiques du Libournais, de Bordeaux, de la Société Linnéenne etc., ainsi que diverses notes éparses et témoignages, principales sources concernant la définition du Libourne gallo-romain. La mise en forme des documents graphiques et de synthèse concernant l'occupation du sol à partir des diverses découvertes archéologiques, est en cours.

Un recensement des sources a été commencé : documents d'archives à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, plans et dessins à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Sur le terrain, cette prospection a permis de mieux cerner le site gallo-romain «des Galets» à Condat ; le matériel collecté en 1997, vu par Ch. Sireix et Th. Martin, est en cours d'étude, il couvre les périodes du I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> siècle, et est complété par du matériel médiéval.

Concernant l'archéologie du bâti, un recensement des maisons anciennes et des vestiges architecturaux historiques intéressants a été réalisé : de nombreux vestiges architecturaux antérieurs au XVII<sup>e</sup> siècle, non encore recensés, ont été inventoriés lors de cette prospection, principalement dans le quartier de Fozera. Une analyse du parcellaire a mis en évidence les axes structurants antérieurs à la bastide.

Un début d'inventaire des collections archéologiques conservées par la Société historique de Libourne a été réalisé par Melle A. Marin (C.E.S. à la SHAL) et vient utilement compléter cette opération (le mobilier préhistorique a été inventorié, le mobilier gallo-romain est en cours d'inventaire).

Un important travail de mise en forme des données collectées et la production de documents de synthèse sont en cours d'élaboration.

Christian Martin



## Ligueux

### Les Vignes de Couronneau

Le lieu-dit Couronneau se trouve sur la pente de la rive gauche du Seignal. La route Ligueux-Saite-Foy séparait jadis le tènement de ce nom de celui des Crux. Aujourd'hui, ces deux lieux-dits s'étagent sur une même continuité de pente, plus ou moins accentuée, menant du Seignal jusqu'au plateau.

Les parcelles n° 72 et 76 B, situées au lieu-dit «Les Vignes de Couronneau», qui viennent d'être défoncées, ont fait l'objet d'une prospection en surface. Un premier labour très profond avait été effectué il y a une quarantaine d'années ; Madame Marvy, alors institutrice de Ligueux, y avait trouvé des bifaces et divers outils <sup>1</sup>.

#### Géologie

La terre, très argileuse, est du type «boulbène». Au sud de la parcelle, à mi-pente et sur le bref versant des ruissellements, où l'argile est à nue, ont été trouvés des galettes de silex calcédonieux brutes, des éclats et un biface épais, en silex calcédonieux, présentant une patine uniforme d'un blanc laiteux. De nombreux noyaux de calcaires arrondis, érodés et patinés tapissent ce sol.

La défriche a arasé des couches de mollasse et de calcaire fossilifère du stampien, donnant de nombreuses petites huîtres fossiles et une dizaine de fragments de côtes d'*Halitherium Cuvieri* silicifiées. Ont été trouvés aussi une tête d'os long et des fragments d'os fossiles présentant, semble-t-il, la structure de l'os. Des blocs calcaires présentent les fossiles classiques du littoral : bivaies et gastéropodes. Une dent fossile de squala a été trouvée presque au sommet de la pente et semble-t-il, hors de son contexte.

#### Préhistoire

La matière première utilisée est principalement le silex calcédonieux inclus dans le calcaire ludien que la falaise proche, donnant sur le vallon du Seignal, fournit en abondance : au XVIII<sup>e</sup> siècle, un faiseur de meules pour moulins exerce son activité dans ce secteur. Les galets de rivière en silex noir ou gris ont été utilisés en faible quantité (nucléus, lames et éclats). Des galets en quartz et des silex globuleux ont servi de percuteur.

Le site a fourni une quarantaine de nucléus divers : pyramidaux, de type Levallois et quelques nucléus à lames et à lamelles, ainsi qu'une trentaine de percuteurs en galets de quartz ou en silex. Ce matériel s'accompagne d'un grand nombre d'éclats divers. Les outils sont peu nombreux : une dizaine de bifaces, des fragments de biface, une vingtaine

de racloirs et grattoirs et plusieurs burins. Un fragment de lame ou d'éclat lamellaire, très large, assez plat, a subi le feu. Enfin, plusieurs fragments de haches polies et une pointe de flèche ont été trouvés.

Madame Marvy pensait avoir observé plusieurs bifaces acheuléens sur les sites des Crux et de Couronneau, et la question de cette attribution se pose pour au moins un des bifaces trouvés. Les autres bifaces sont vraisemblablement moustériens. Il semble qu'il y ait un peu plus de nucléus et de percuteurs attribuables au Néolithique qu'au Moustérien. Les fragments de haches polies appartiennent évidemment au Néolithique. Enfin, aucun silex taillé ne daterait du Paléolithique supérieur.

Il est difficile de dégager une cohérence de la localisation de matériaux lithiques appartenant à des époques différentes : les découvertes d'artefacts d'époques différentes se font sur l'ensemble de la parcelle. Cependant, tous les bifaces et de nombreux nucléus et percuteurs ont été trouvés à mi-pente de la parcelle. Toujours à mi-pente et au sud de cette parcelle, affleure un substrat argileux, bien dégagé par les pluies récentes, sur lequel ont été trouvés de nombreux éclats, un biface épais à patine blanc-laiteux et des galettes de silex lacustre brutes.

#### Le gallo-romain

Au nord-ouest de la parcelle, la pente forme un large arrondi riche en gallo-romain et en silex dont une grande quantité est probablement néolithique. À l'ouest de la parcelle, à l'approche du plateau, les découvertes d'artefacts gallo-romains sont plus rares mais on continue de trouver des silex taillés, en particulier plusieurs nucléus néolithiques.

Les vestiges antiques, fragments de *tegulae* et de poterie commune, se trouvent en abondance sur le haut de la pente et, dans la partie sud de la parcelle, aussi à mi-pente. On trouve quelques petits fragments de poterie commune en bas de la pente, tout le long de la partie est de la parcelle et aussi à l'ouest, à l'approche du plateau.

Des fragments d'os humains ont été trouvés au nord-est de la parcelle, sur le haut de la pente, associés au contexte gallo-romain : trois dents, de nombreux petits fragments de boîte crânienne et d'os longs ; aucun fragment de vertèbre ni d'os des mains ou des pieds. Une vingtaine de mètres plus haut, sur le plateau, ont été trouvés une autre

1. J. Gachina, J. Gomez et A. Coffyn. Supplément à l'inventaire des instruments perforés pour les départements de Charente, Charente-Maritime et Dordogne. *Bul. S.P.F.*, tome 72, 1973. Etudes et travaux, p. 368 et S. Marvy (A.). Mes recherches préhistoriques sur les coteaux du Seignal. *Cahiers de l'Association des Amis de Sainte-Foy et de sa région*. Deuxième semestre 1967.

dent humaine et quelques petits fragments d'os de crâne et d'os longs. S'il n'y a pas corrélation entre ces fragments d'os humains et le contexte gallo-romain, il pourrait s'agir d'un cimetière privé ayant été installé par des Réformés à partir de 1715, pratique fréquente en pays foyen.

Jean Vircoulon

## Soulac-sur-Mer

Les découvertes de petits objets, de traces de l'occupation humaine antique dans le territoire de la commune

## Autoroute A.89 - Section Bordeaux-Périgueux Préhistoire et Histoire

### Section Arveyres-Abzac

Une première partie de la section 1 de l'autoroute A89 (Arveyres-Coutras) a fait l'objet d'une phase de prospection sondage (4,5 km livrés ; 3,2 km effectués). Le substrat est constitué par l'étagement fluvial Fv appartenant au complexe alluvial de la vallée de l'Isle. La grave apparaît subaffleureante. La couverture limoneuse qui se développe dans ce secteur est en effet très faible. Le contact entre ces deux formations apparaît de type érosif, caractérisé par des faciès de résidualisation des composants fluviaux.

Quelques paléochenaux appartenant à un réseau de drainage secondaire des versants de la vallée de l'Isle ont entaillé la terrasse. Globalement antérieurs à l'avant-dernier interglaciaire, ils constituent des pièges de formations pédo-sédimentaires attribuables au Pléistocène supérieur. Une série de paléosols de rang interglaciaire et interstadiaire a pu être ainsi identifiée. Un des paléochenaux a fourni un indice de site du Paléolithique moyen (pièces bifaciales, racloir convergeant), recouvert de produits de débitage lithique très érodés attribués au Paléolithique supérieur (indice de site «Du Barrail des Files», commune de Saint-Denis-de-Pile, n° 33 265 015 AP).

Localement, la terrasse Fv a été totalement érodée à la faveur de versants abrupts. Quelques sources sont présentes au contact de la formation quaternaire et des dépôts fluviaux sous-jacents, d'âge Eocène moyen à supérieur. L'une d'entre elles a fait l'objet d'une fréquentation humaine au cours des périodes néolithiques et protohistoriques (indice de site du «Petit Sorillon», commune d'Abzac). Le fonctionnement de celle-ci a remobilisé secondairement

actuellement gagnée par la mer sont très nombreuses. Silex, poteries, monnaies et objets divers sont rencontrés presque à chaque prospection.

En 1997, ont été notamment découverts :

- une fibule type d'Estagel de l'époque wisigothique, époque rarement représentée dans ce secteur,
- une fibule attribuable au Bas Empire romain.

C'est une grande fibule à charnière, à arc très recourbé décoré d'un cabochon et dont le porte ardillon est décalé latéralement ; c'est un type qu'on ne retrouve dans aucune classification.

Jacques Moreau

l'ensemble des vestiges archéologiques au sein de dépôts d'origine hydrique.

Mais l'essentiel des indices de site a été mis au jour au sein ou à la base des dépôts de versant fortement marqués dans ce secteur par les pratiques agricoles, en particulier par la culture de la vigne. Deux enclos protohistoriques arasés ont été identifiés sur le tracé. L'un d'entre eux fait partie d'une nécropole beaucoup plus vaste repérée par photographie aérienne (indice de site de Picampeau, commune de Saint-Denis-de-Pile, n° 33 265 06 AH). De vingt mètres de diamètre, il n'était préservé que sur une dizaine de centimètres d'amplitude, aucun vestige archéologique funéraire n'était associé à cette structure. Un autre enclos a été repéré à 600 m au sud-ouest du précédent (indice de site du «Le Caillevat», commune de Saint-Denis-de-Pile, n° 33 265 017 AH). Il présentait le même état de préservation (diamètre 12 mètres). Aucun vestige archéologique n'a été mis au jour malgré la présence d'une fosse centrale de morphologie oblongue.

Les deux derniers indices de sites ont été identifiés en contexte de dépôts de versant. Le premier était constitué par une série de structures archéologiques (trous de poteau, fosse et fossés) pauvres en matériel archéologique. Certaines sont attribuables au Moyen Âge.

La dynamique de versant a tronqué vraisemblablement une partie importante des infrastructures appartenant à des bâtiments légers (indice de site «Du Bois des Vergnes», commune de Saint-Denis-de-Pile, n° 33 265 018 AH).

Le second indice était implanté en contrebas de la butte du Pétreau, commune d'Abzac. Ce plateau a déjà fait l'objet de fouilles importantes de structures néolithiques et de



l'Age du Fer (fouilles D. Barraud). L'étude des formations mises en place au pied du versant nord de cette butte a révélé la présence de formations colluviales riches en vestiges archéologiques diachrones. Elles masquaient des structures archéologiques éparses (trous de poteau et fosse) attribuées à la période gallo-romaine.

Nicolas Rouzeau, Thierry Gé

## Arveyres (Gironde)

### Petit-Marais

L'enquête documentaire, axée sur la zone d'emprunt du Petit-Marais et le tracé linéaire, a utilisé les ressources de l'analyse du parcellaire, de la toponymie, des archives et les travaux des géographes et historiens de la région.

Ceinturé sur trois côtés par une ample boucle de la Dordogne rejoint à cet endroit par l'Isle, le palus d'Arveyres se présente sous l'aspect d'une cuvette dont la bordure est coupée par des esteys (chenaux) encore actifs lors des grandes crues. La partie interne est occupée par deux dépressions, autrefois marécageuses, appelées Petit-Marais au sud et Grand-Marais au nord, séparées par un petit seuil.

La topographie du palus, modelée pour l'essentiel par la convergence de l'alluvionnement fluvial et de la remontée des eaux marines, à son maximum vers 200 BC, s'est stabilisée au début de notre ère. Les marais, appelés «padouent» au Moyen Age, restent jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle le domaine d'activités saisonnières ou marginales, pêche, pacage, récolte de l'osier et des roseaux alors que le cordon de rive, mis en valeur par les libournais, est le domaine des vignes dès le XV<sup>e</sup> siècle.

Amorcée vers 1480, l'exploitation, pour la culture céréalière, des zones basses, par drainage et assèchement, ne prend de l'ampleur qu'avec la réalisation de la «perceinte» du Grand-Marais vers 1665-1685 et de celle du Petit-Marais entre 1809 et 1818 ; ces deux entreprises sont dues à la famille de Gourgue, sire de Vayres depuis 1583 et qui détenait encore la plus importante propriété foncière à Arveyres en 1818.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le choix fait par le pouvoir royal de faire passer la grande route de Paris à Bordeaux à travers le palus d'Arveyres entraînera la réalisation d'une liaison routière (achevée en 1824) doublée ensuite par une voie ferrée (1845).

Ce tracé, maintenant repris par le projet autoroutier, fait de ce secteur un très important noeud de communications et dans le futur proche, la zone de développement de l'agglomération libournaise sur la rive sud de la Dordogne.

Les sites archéologiques, au nombre de trois, repérés sur le palus, sont modernes, éventuellement pré-modernes : les vestiges des installations du Grand-Marais (XVII<sup>e</sup> siècle) et les deux sites à double fossé du Petit-Marais (XVI-XVIII siècles ?).

### Grand-Marais

La partie éventuellement menacée de ces vestiges sont les ruines du pont-portail sud et de la ferme dite «du Portail», elles sont susceptibles de faire l'objet d'une fouille axée sur le dégagement et le relevé des vestiges architecturaux subsistants sous la terre et les gravats.

### Petit-Marais (zone d'emprunt)

Leur implantation a été observée par photographie aérienne. La plus petite de ces structures était en légère élévation en 1983 (50 cm) avant d'être arasée et actuellement les fossés sont encore perceptibles par une dépression ; la plus grande, à l'est, n'est pas repérable sur le terrain.

Leur forme quadrangulaire, leur double fossé et leur orientation les intègrent probablement à une phase de mise en valeur antérieure à l'aménagement du Petit-Marais par les Gourgue qui s'étaient réappropriés ce domaine vers 1730.

Leur datation et leur destination sont peut-être envisageables à partir d'une campagne de sondages ciblés sur les fossés et le secteur ouest de la grande structure.

Henri Molet

## Gours (Gironde)

### Le Bois de Pécou

Une opération de sondage-diagnostic a été réalisée du 18 août au 05 septembre 1997 sur l'emprise de la carrière du «bois de Pécou» à Gours. L'exploitation de cette carrière est directement liée au projet autoroutier de l'A 89.

Le terrain assiette de l'opération se situe en contrebas de la terrasse FW2, dont le rebord a révélé sur un linéaire de 800 m quatre gisements qui ont fait l'objet d'interventions préventives : «Loubat» (gallo-romain), «Les Vergnasses» (la Tène finale), «La Croix de Trote» (Paléolithique), «La Font du Figuier» (Age du Bronze, Age du Fer). Selon les prescriptions du Service Régional de l'Archéologie, 105 sondages de 20 m de long en moyenne, sur 2,25 m de large, ont été creusés à 40 m d'intervalle selon une trame en quinconce, sous la surveillance d'une équipe de quatre archéologues. Quelques petits décapages ponctuels ont été réalisés, mais ces approches plus déterminantes sont restées marginales faute de temps. Malgré une superficie impor-

tante, 26 Ha, et à l'exclusion de quelques secteurs boisés inaccessibles, l'emprise totale du projet a été sondée.

Le secteur étudié est localisé sur une terrasse d'âge Pléistocène supérieur (Riss III) notée FW3 sur la carte géologique au 1/50000e. L'extrémité sud du terrain jouxte le pied de la terrasse supérieure FW2. Le substratum est constitué d'argiles et de graviers d'âge éocène.

Le nombre des sondages positifs, 18 sur 105, soit plus de 17 %, le résultat de l'opération peut être considéré comme concluant. Ils font apparaître du mobilier céramique ou lithique en place à une profondeur minimale de 0,50 m par rapport au sol actuel (niveaux C2, C3, C4, sous la semelle de labour) et par quelques structures en creux. Deux secteurs se dégagent de l'ensemble de l'emprise. Le premier se situe approximativement au centre du projet, le second dans sa partie occidentale.

Le premier secteur est concrétisé par des vestiges d'une culture datable du Néolithique récent. La céramique, caractéristique de la période, a généralement une pâte grise légèrement orangée avec un dégraissant assez grossier mais régulier. Il faut noter des traces de polissage interne sur certaines d'entre elles. Le mobilier lithique est exclusivement débité dans du silex. Un élément (isolé ?) plaide en faveur d'une occupation du secteur et rejette l'hypothèse d'un épandage résiduel, accidentel ou simplement d'une perturbation. Il est représenté, par une jarre à fond arrondi enterrée dans le paléo-sol (le creusement a été clairement mis en évidence) de facture identique à celle décrite ci-dessus mesurant 0,40 m de diamètre et 0,50 m de hauteur environ. Sa position volontairement enfouie lui confère une fonction probable de silo ou de réserve à liquide.

Le second secteur se caractérise essentiellement par des structures en creux (fossés perpendiculaires). Le mobilier isolé dans ces fossés, en quantité relativement importante, permet de proposer une datation pour leur comblement : 2<sup>e</sup> moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Les formes identifiables sont caractéristiques de la période : écuelle non tournée, vase globulaire non tourné à pâte grise de tradition indigène, urne biconique, peson de tisserand, tessons de céramique noire peignée ou fumigée (fabrication locale, atelier de Vayres). Un pichet tourné à pâte micacée de facture plus récente (I<sup>er</sup> voire II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) a été isolé dans le comblement supérieur du fossé nord-sud. La datation proposée pour cet horizon, proche de celle des vestiges fouillés sur le site des Vergnasses, permet de mettre en relation les deux gisements.

Patrick Massan

## Les Vergnasses

La zone d'emprunt des «Vergnasses» à Gours, ouverte par les Autoroutes du Sud de la France, pour servir la chaussée de l'ouvrage autoroutier A89 a fait l'objet de sondages de prospection sur une surface de dix hectares dans le cadre de la convention qui lie la Direction Régionale des Affaires Culturelles au Maître d'Ouvrage.

Une cinquantaine de sondages ont été pratiqués durant le mois de juillet 1997 sous la responsabilité de N. Rouzeau, coordinateur des opérations archéologiques, sur le tracé courant d'Arveyres (Gironde) à Montpon (Dordogne).

La carrière est implantée sur l'un des premiers étages du système alluvial quaternaire de la vallée de l'Isle (FW ou FW2). Le site occupe un replat structural bien marqué dans la morphologie du paysage. La zone explorée constitue un promontoire dessiné à l'Est et à l'Ouest par le creusement de deux vallons, et au Nord par le rebord de la terrasse.

L'étude des profils stratigraphiques de cette prospection a confirmé les premières observations effectuées sur le tracé autoroutier, implanté sur la bordure sud de la zone concernée. La stratigraphie quaternaire de ce secteur démontre l'existence d'une importante couverture sédimentaire superficielle qui traduit l'évolution de la vallée de l'Isle au cours des périodes du Pléistocène moyen et supérieur et de l'Holocène.

Sur les 54 sondages ouverts, 27 ont livré des vestiges lithiques (soit 50 %), dont dix associés à des structures en creux.

La période paléolithique est assez bien représentée au contact ou dans un niveau ferro-manganique. Cinq sondages délimitent une zone cohérente de vestiges attribuables au Paléolithique moyen (pièces bifaciales, racloirs, etc.).

Les vestiges du Paléolithique supérieur sont concentrés dans la partie haute du site dans des horizons superficiels fortement bioturbés.

L'essentiel des traces archéologiques concerne une installation protohistorique datée de La Tène finale. Un réseau de fossés, à l'intérieur desquels sont dispersés des épandages de débris de constructions gallo-romaine et des trous de poteaux, a fait l'objet de décapages ponctuels et de relevés destinés à établir des relations chronologiques de structures à structures.

Le contenu archéologique des fossés se répartit de façon très inégale selon les sections observées. Les remplissages de ces structures d'enceinte témoignent essentiellement de mécanismes d'apport gravitaire massif et d'écoulements hydriques.



Le mobilier céramique localement très riche couvre principalement la période du premier siècle avant n-è.

Il est apparu que deux surfaces fossoyées se sont succédé à brève échéance, la seconde constituant un agrandissement de la première.

L'échelonnement stratigraphique, reconnu dans les remplissages de ces fossés, assurait d'aboutir à un affinement de la chronologie régionale de la fin de l'Age du Fer et de la Conquête.

En conséquence, la fouille de l'ensemble des assemblages de cette construction rurale a été proposée à la fouille.

Nicolas Rouzeau, Thierry Gé

## Les Vergnasses

Le projet de réalisation d'une zone d'emprunt en bordure nord du tracé de la future autoroute A89 a engendré, en juillet 1997 au lieu-dit «les Vergnasses», une campagne de sondages archéologiques commandée par les Autoroutes du Sud de la France et dirigée par N. Rouzeau, ingénieur au Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine.

Cette première opération a révélé les traces d'une importante occupation structurée de la fin du Second Age du Fer et du début du Haut-Empire et a engendré la mise en place d'une fouille de sauvetage pour une durée de deux mois.

Le plan d'ensemble, la nature et l'organisation des structures exhumées ainsi que leur datation permettent d'identifier le site des Vergnasses à un établissement rural (de type «ferme indigène»), à l'image de ceux bien connus en Gaule et notamment dans les régions voisines de Poitou-Charentes et Pays de Loire. C'est, par contre, la première fois qu'apparaît ce type de site en région Aquitaine.

Le site des Vergnasses a été doté de deux fossés qui se sont succédé dans le temps mais qui ont pu néanmoins comporter une courte phase de contemporanéité. Le fossé le plus récent répond à l'extension du site primitif, on passe d'un ouvrage curviligne à un ouvrage rectiligne et angulaire plus puissant. La présence d'un talus interne a pu être démontrée par T. Gé (géologue-sédimentologue A.F.A.N.) pour chacun d'eux. L'agencement interne des structures rencontrées, que l'on retrouve sur la plupart des sites de ce type, laisse supposer que la fouille des Vergnasses n'a porté que sur la zone réservée aux bâtiments annexes (granges, greniers, etc.). Le secteur dédié à l'habitat principal se trouvait vraisemblablement sur la partie nord du premier enclos, près de la rupture de pente de la terrasse sur laquelle s'étend le site (zone déjà détruite par des gravières au moment de notre intervention). L'occupation continue sur ce

site, comprise entre 120 av. J.-C. et 50 ap. J. C., s'inscrit parfaitement dans le cadre des datations habituellement proposées sur des sites similaires. Sa période d'abandon au milieu du Ier siècle ap. J.-C. correspond, dans notre région, à la mise en place des grands établissements ruraux de type *villae*.

L'élevage et surtout l'agriculture peuvent être considérées comme les activités prépondérantes de cette ferme. Les terres de la terrasse sur laquelle est implanté le site ne sont pas très fertiles. Par contre, celles de la vallée de l'Isle en contrebas, ont très certainement fait l'objet de mises en culture intensives, avec en particulier celles de céréales comme en témoignent les très nombreux fragments de jarres à provisions trouvés sur le site. Des activités liées à la sidérurgie sont bien représentées par des déchets qui ne semblent correspondre qu'à la fabrication (ou la réparation) d'objets usuels et non à la réduction de minerai. Une série de bassins très allongés alignés au fond d'un fossé pourrait être interprétée comme un système destiné au rouissage de certaines fibres végétales pour la confection de textiles.

L'observation du mobilier céramique de la fin du Second Age du Fer et du début du Haut-Empire permet de constater certaines mutations dans les productions : on observe, en effet, le passage d'une production locale et familiale typologiquement limitée, à une production plus diversifiée réalisée par un centre spécialisé, chargé de diffuser ses produits. Il s'agit du centre potiers de Vayres (Gironde), une étude pétrographique sur lames minces réalisée par F. Convertini (A.F.A.N.) permet de le confirmer.

Christophe Sireix

## Ménesplet (Dordogne)

### Le Claud du Moulin

Dans le cadre de l'ouverture d'une carrière par les Autoroutes du Sud de la France sur la commune de Ménesplet, au lieu-dit «Le Claud du Moulin», une campagne de connaissances archéologiques a été effectuée.

Sur les 143 sondages réalisés, 70 se sont révélés positifs. Ils ont livré des artefacts du Paléolithique moyen au Bronze Moyen et du mobilier et des structures agraires moderne et contemporaine.

Une grande concentration de mobilier lithique du Paléolithique supérieur, se présentant sous la forme d'amas de débitage, a été découverte dans la partie centre-est de la zone d'emprunt. Elle a donné lieu à une évaluation complémentaire, puis à une fouille.

Pour les périodes néolithique et protohistorique, la ponctualité et/ou la position spatiale des objets ont fait que nous n'avons pas poussé nos investigations plus loin.

Pour les périodes moderne et contemporaine, une recherche archivistique a été menée aux Archives départementales de la Dordogne afin d'exécuter une étude microtoponymique.

L'ensemble de l'opération s'avère très positif dans le sens où elle apporte de nombreux renseignements complémentaires à notre connaissance de l'occupation humaine de la vallée de l'Isle.

Marc Rimé

## Le Claud du Moulin

Découvert lors de l'opération de prospection-sondages d'une zone d'emprunt de l'autoroute A89 au lieu-dit le Claud du Moulin, ce site a fait l'objet en un premier temps d'un diagnostic complémentaire avec décapage extensif, puis d'une fouille de sauvetage.

La superficie totale décapée s'élève à près de 1300 m<sup>2</sup>, dont environ 250 ont fait l'objet d'une fouille.

L'occupation paléolithique est implantée sur un replat structural, marquant le rebord d'une des moyennes terrasses (Fw2) de la rive gauche de la vallée de l'Isle. Elle domine un paléochenal comblé, d'orientation sud-ouest/nord-est.

Un seul niveau archéologique, partiellement conservé, a été mis en évidence. Il est tronqué au nord et au nord-ouest par l'érosion corrélative à la mise en place du profil de pente actuel. Deux secteurs d'occupation préservés ont été reconnus, séparés par une bande d'une vingtaine de mètres de largeur où les travaux agricoles ont remanié le niveau faiblement enfoui. Le premier, situé à l'ouest, à la rupture de pente du paléotalweg, est conservé sur une faible superficie (30 m<sup>2</sup> environ) ; le niveau, faiblement enfoui (25 à 30 cm), a été affecté par des perturbations post-dépositionnelles (bioturbations). Le second, plus à l'est, en position géomorphologique haute, a été décapé sur 300 m<sup>2</sup> ; le niveau, subhorizontal, y est enfoui à une profondeur de 60 à 80 cm, et semble peu perturbé. Les limites est et sud du décapage ont été décidées du fait de l'appauvrissement en vestiges et des sondages négatifs réalisés au-delà durant la prospection.

Le niveau archéologique apparaît au sommet d'une formation de pseudo-gley. Dans le secteur ouest, il se situe à la base de l'horizon pédologique Ap. Dans le secteur est, il est inclus au contact des horizons E et B du sol holocène, marqué par le développement de glosses associées à un réseau de fentes polygonales. Celles-ci peuvent être interpré-

tées comme des structures cryogéniques héritées, en relation avec la mise en place d'une zone active d'un pergélisol. Classiquement, ce cryosol est rapporté au dernier maximum glaciaire. Les mécanismes et le contexte génétique restent toutefois à préciser. La présence de vestiges inclus dans le remplissage des fentes suggère l'antériorité de l'occupation préhistorique par rapport à la formation de celles-ci. Une telle relation stratigraphique a déjà été signalée à Solvieux.

Seuls les témoins minéraux ont été conservés. Une première étude technologique a montré que les assemblages recueillis dans les deux secteurs de fouille présentaient des caractères convergents. Elle a également mis en évidence la coexistence d'une production de lames selon un mode unipolaire et d'une production d'éclats.

L'outillage comporte une cinquantaine de pièces et correspond à un outillage de fond commun du Paléolithique supérieur (grattoirs, burins, perçoirs, supports retouchés).

A l'exception de l'outillage où sont présents quelques silex exotiques, la matière première exploitée sur le site est un silex gris-noir du Sénonien d'origine ultra-locale. Deux types de gîte, livrant des blocs aux caractères morpho-dimensionnels assez distincts, ont été exploités : la terrasse alluviale et le cône de déjection du paléotalweg.

La répartition des vestiges d'industrie lithique s'organise en concentrations marquées, d'une superficie comprise entre 2 et 4 m<sup>2</sup>, présentant une densité de dix à deux cent objets au m<sup>2</sup>. Elles sont entourées de zones de dispersion à faible densité d'artefacts (moins de cinq objets au m<sup>2</sup>). Les outils ont été découverts dispersés, en périphérie des concentrations. Des blocs de quartz, schiste et dolérite ont été apportés, mais leur agencement et leur fonction ne sont pas en l'état interprétables.

Les premières observations économiques semblent indiquer que les différents stades de la production sont représentés. Les principales concentrations de vestiges sont constituées par les restes du débitage d'un ou plusieurs blocs, et peuvent être interprétés comme des postes de débitage.

Les caractères typo-technologiques de cette industrie permettent de proposer l'hypothèse de son attribution au Magdalénien ancien/Badegoulien.

La proximité des gîtes de matière première a constitué un facteur structurant de l'implantation, et la production de supports lithiques est attestée comme une activité importante. Les modalités de l'occupation doivent cependant être précisées : la présence d'outillage tend en effet à indiquer l'existence d'activités autres que la production. Des études complémentaires sont en cours en ce sens. La recherche des remontages s'attachera à préciser la nature des différentes concentrations et leurs éventuelles relations, à



affiner la caractérisation des chaînes opératoires, à évaluer l'exportation des supports permettant d'argumenter la fonction économique de ce site.

Des comparaisons pourront alors être établies avec les nombreux gisements du Magdalénien ancien connus plus en amont dans la moyenne vallée de l'Isle.

Olivier Ferullo, Serge Vigier

## Minzac et Moulin-Neuf (Dordogne)

### Les Bouygeas

L'opération de sondages-diagnostic des «Bouygeas», classée parmi les opérations satellites de l'A 89, a été réalisée du 03 novembre au 15 décembre 1997, dans le cadre d'un agrandissement de carrière sur les communes de Moulin-Neuf et de Minzac.

L'ensemble de la zone appartient à la moyenne terrasse alluvionnaire de la vallée de l'Isle, sur une partie caractérisée par un paysage fermé, organisé autour de terres cultivées et de parcelles boisées.

Les nombreuses découvertes réalisées depuis deux ans sur un rayon de quelques kilomètres (A 89), laissaient supposer une forte potentialité archéologique de la zone prospectée.

Une partie des terrains n'étant pas déboisée lors de l'intervention, seulement vingt-huit hectares sur quarante ont pu être sondés. Au total 191 sondages de 2 x 20 m ont été ouverts, selon une trame en quinconce de 20 x 20 m. Un soin particulier a été porté à la géologie, avec une description sédimentologique systématique, accompagnée d'un relevé sous forme de log pour chaque sondage.

Quatre principaux indices de site ressortent de cette campagne :

#### Au lieu-dit «les Bouygeas» :

Un ensemble de fosses s'entrecoupant a livré du mobilier céramique attribuable à l'Age du Bronze, dont un fragment de plat-couvercle et des éléments de coupes à carène. Du mobilier lithique, en assez grande quantité, était en outre associé à ces structures. Il n'a pas pu être daté.

Un peu plus loin, un amas de débitage du Paléolithique supérieur, comprenant 132 pièces, dont deux nucléus et un percuteur, a été démonté. Le nombre important de pièces lithiques trouvées en surface et dans les sondages voisins, laisse supposer la possibilité d'avoir d'autres structures ou artefacts contemporains sur cette zone.

#### Au lieu-dit «Claud-Vieux» :

Un grand fossé (ou une grande dépression ?), large de 12,90 m et longue d'au moins 35 m pour une profondeur maximale de 0,80 m, a livré un grand nombre de tuiles gallo-romaines, associées à du mobilier céramique de la seconde moitié du IIe ou du IIIe siècle. De nombreux trous de poteaux et des fosses ont également été mis au jour dans les sondages voisins, ce qui rend crédible la présence d'un établissement rural antique sur ce secteur.

#### Au lieu-dit «le Cabanaud» :

Un décapage d'environ 400 m<sup>2</sup>, a révélé la présence de plus de 80 structures fossoyées (fosses, trous de poteau, fossés), datées pour certaines du Bas Moyen Age, qui pourraient traduire l'existence d'un établissement rural de cette période.

Qu'elle soit suivie ou non d'une évaluation, cette opération aura permis une fois de plus, de démontrer la richesse archéologique de la vallée de l'Isle, jusqu'alors encore peu étudiée.

Frédéric Gerber

## Moulin-Neuf (Dordogne)

### La Madeleine 2

L'opération de diagnostic menée sur ce site en 1996 par N. Pétorin sur une surface de 1500 m<sup>2</sup> avait permis de définir une opération de fouille préventive pour une durée de trois mois, réalisée au printemps 1997 par une équipe de dix archéologues de l'A.F.A.N. dans le cadre de l'opération archéologique générale préalable à la construction de l'autoroute A. 89, dirigée par N. Rouzeau (S.R.A. Aquitaine).

La superficie de 1500 m<sup>2</sup> décapée a permis de mettre au jour le gisement sur la quasi-totalité de son étendue comprise à l'intérieur de l'emprise des travaux de la future autoroute. Malgré l'arasement important, ayant occulté tous les niveaux de circulation, un bon nombre de structures a été conservé nous donnant un plan assez précis de l'organisation de l'occupation. La zone centrale semble liée à des activités domestiques ou d'habitat, représentée par des fosses et un bâtiment rectangulaire sur poteaux, limitée par une série de fossés. Autour de ce secteur se développent des zones avec des bâtiments généralement plus petits et de plans plus simples : le plus important d'entre eux a été identifié comme un grenier, dont les comblements des trous de poteau ont livré une quantité importante de graines carbonisées (étude confiée à B. Pradat). L'ensemble du site

a livré un réseau complexe de fossés dont la plupart ont dû servir au drainage du terrain, même si certains semblent s'intégrer également à un système de parcellaire ancien (fossés extérieurs limitant le site notamment).

Outre les produits des activités agricoles et domestiques mis en évidence sur le site, la fouille a livré également des déchets de métallurgie. Même si le nombre total de déchets récolté paraît relativement faible (quelques centaines de kilogrammes), la présence d'éléments de toute la chaîne opératoire de la sidérurgie extractive permet d'affirmer cette activité sur le site : le minerai n'est pas présent sur le site lui-même, par contre le travail d'affinage et de forgeage a été attesté par la découverte de scories, démolition de bas-fourneaux, battitures (étude J.-C. Leblanc). D'une manière générale, ces déchets de métallurgie ont été retrouvés dans les zones périphériques du site, avec une concentration dans un secteur particulier ; deux aires du travail de la forge ont pu être précisées.

## Opérations interdépartementales Projets collectifs de recherche

### Autoroute A65 Langon - Pau

#### Etude documentaire

La recherche documentaire s'est située aux prémices du projet autoroutier destiné à relier Bordeaux et Pau. Outre l'ensemble des informations intéressant l'archéologie, cette enquête a également intégré des données d'ordre géologique afin que soit évalué le potentiel d'enfouissement des niveaux d'occupation humaine dans certains secteurs et recensées les ressources en matières premières qui peuvent avoir été exploitées anciennement dans d'autres.

Au terme de l'étude, 409 sites ont été documentés et reportés sur cartes, auxquels il faut ajouter 31 mentions de sites non localisés. Sur ce total, ce sont 232 gisements qui se trouvent à l'intérieur de l'emprise autoroutière (sur un fuseau d'une largeur de 2 km) et 177 à proximité.

Au long d'un tracé de près de 200 kilomètres, 72 communes sont concernées par le projet (16 dans le département de la Gironde, 29 dans les Landes, 4 dans le Gers et 23 dans les Pyrénées-Atlantiques).

Du nord au sud le paysage archéologique est varié. Si ce que nous en connaissons est le fruit de recherches ancien-

L'homogénéité du mobilier et de l'organisation des structures suggère que le site a été occupé assez peu de temps, de l'ordre de deux ou trois générations peut-être. L'étude de la céramique (C. Ballarin) du petit mobilier, et notamment d'un petit lot de deniers d'argent, situe l'occupation du site au XIIIe siècle. Ce site offre l'intérêt d'avoir été dégagé sur sa quasi-totalité et d'avoir fourni un plan qui fait ressortir la possibilité de définir des zones d'activités (habitat, agriculture et artisanat). Ce gisement apporte des éléments tout à faits originaux sur l'occupation rurale de cette partie de l'Aquitaine, et plus généralement sur l'économie et la gestion des ressources à l'époque médiévale avec la mise en évidence ici d'un type d'occupation modeste où semble privilégiée la diversité des activités.

Jean-Philippe Baigl

nes ou plus récentes, il est aussi parfois le reflet de l'absence d'intérêt des chercheurs pour certaines régions, peu prospectées, qui ont l'allure de véritables «déserts» humains.

Ce dernier point peut expliquer, associé au contexte géologique, la sous-représentation de l'occupation humaine au cours de la préhistoire. En effet, seuls 27 sites sur un total de 409 appartiennent à cette période ; encore faut-il pour la plupart parler d'indices de sites isolés (mobilier lithique généralement découvert hors contexte). Si ces résultats sont faibles, il faut savoir que dans de nombreux secteurs, la couverture pléistocène du Sable des Landes, les colluvions holocènes ou les limons pléistocènes sont suffisamment développées pour masquer d'éventuels sites. Les niveaux d'occupation peuvent y être enfouis à plusieurs mètres de profondeur. Dans de telles zones, l'intérêt scientifique des découvertes qui restent à faire sur le terrain pour la Préhistoire sera majeur.

Pour la Protohistoire, on observe plusieurs pôles de densité : la région qui va de Bazas à Cudos en Gironde, le secteur de Sarbazan et Pouydesseaux au nord des Landes, le Vic-Bilh au sud d'Aire-sur-l'Adour, et la région de Lescar dans les Pyrénées-Atlantiques.

Avec ses multiples nécropoles tumulaires, cette période a la part la plus importante en nombre de sites, à savoir plus d'un site sur deux : 213 tumulus.



Pour les périodes historiques, les recherches sur le tracé mettent en lumière des régions beaucoup plus denses du point de vue du peuplement comme le Bazadais, le Marsan, le bassin de l'Adour à Aire et à Barcelonne-du-Gers, le Vic-Bilh de Sarron au nord de Bougarber ou enfin la région de Lescar. Trois cités de l'Aquitaine antique, qui seront de futurs évêchés, sont concernées par le projet (Bazas, Aire-sur-l'Adour et Lescar). Dans ces secteurs, l'occupation se maintient sans discontinuer entre le IV<sup>ème</sup> siècle (*villae* du Bazadais et du Marsan et sites ruraux plus diffus autour des voies) et le Moyen Age (édifices religieux précoces et motes castrales du Bazadais, du Marsan, du Tursan ou du Vic-Bilh pour les périodes anciennes, et bastides plus tardives, Barcelonne-du-Gers, Duhort-Bachen, Saint-Gein, Sarron et Garlin pour ne citer que les plus connues). Antiques ou médiévaux, ce sont près de 150 sites qui ont été recensés, sur ou à proximité directe du tracé autoroutier.

Pour l'époque moderne seuls huit sites ont été portés sur les cartes. Il s'agit simplement des sites déjà répertoriés dans la base de données DRACAR. Il est entendu que le tracé autoroutier concerne un nombre bien plus important de sites de cette période, pour ne citer que les habitats encore en élévation dans toute la région. Etant donnée la multiplicité de ce type de vestiges, ils ne pourront faire l'objet d'un travail de recherche précis qu'à partir du moment où le fuseau autoroutier aura été réduit à la bande des 300 m. Un élément cependant mérite dès à présent d'attirer notre attention. Il s'agit des mentions d'activités industrielles, et en particulier potières, qui sont faites au XIX<sup>ème</sup> siècle et dont les origines dans certains secteurs peuvent être médiévales (dans le Bazadais, la région de Castandet, celle de Garlède-Mondebat dans les Pyrénées-Atlantiques).

Pour conclure cette rapide présentation, il convient de dire que l'étude réalisée, si elle a permis d'augmenter la base de données DRACAR de 80 nouveaux sites, ne peut évidemment prétendre à l'exhaustivité. L'image que nous avons désormais du contexte archéologique associé au projet autoroutier devra être corrigée par des méthodes d'approche variées : dépouillements des cadastres et des photographies aériennes, études des parcellaires, bilan des archives, prospections pédestres et sondages archéologiques systématiques sur un fuseau réduit.

Cette enquête documentaire est un point de départ.

Sylvie Riuné-Lacabe

## Constitution et gestion d'une ostéothèque interrégionale

Ce projet collectif vise à permettre la mise en place et le développement d'un outil de travail original, une ostéothèque humaine, qui réponde aux besoins spécifiques des études paléanthropologiques. Les conditions les plus favorables sont déjà réunies avec les locaux nécessaires à l'implantation de cette structure et l'existence, à proximité sur le campus universitaire, du laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Bordeaux I. L' U.M.R. 5809, associant les anciens partenaires de l'U.R.A. 376 (Université Bordeaux 1 et CNRS) et le Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine, vient d'être créée.

### Objectifs scientifiques

#### Etudes de populations

Toute étude paléanthropologique impose des comparaisons qui font appel à des données différentes selon les thématiques concernées. Les recherches menées portent principalement sur les thèmes suivants :

**Origine et évolution d'*Homo sapiens*** : l'interprétation morphologique et fonctionnelle des pièces fossiles (Paléolithique) ne peut être abordée qu'en fonction de la variabilité des populations récentes. Or, les collections de squelettes actuels sont extrêmement rares et dispersées. Il est donc indispensable de pouvoir disposer de collections nombreuses et bien documentées ; le matériel issu de fouilles menées dans des conditions d'observations satisfaisantes constitue une référence de choix.

Pour les séries d'effectif important, c'est-à-dire le plus souvent les séries d'époques protohistorique et historique, l'analyse aura deux orientations distinctes et complémentaires. La première réside dans une approche biologique de la population concernée, l'échantillon est alors considéré comme représentatif de celle-ci ou biaisé d'une manière telle qu'il est possible de corriger les anomalies. L'autre voie interprétative concerne la restitution des règles qui ont présidé au recrutement de l'ensemble funéraire et à la distribution des sujets au sein de celui-ci.

#### Méthodes

Pour illustrer les travaux entrepris sur le perfectionnement et la mise au point de certaines méthodes, voici quelques exemples.

Le sexe est un paramètre biologique essentiel tant pour la connaissance des conditions de vie des populations anciennes que pour la compréhension du «recrutement» et

du fonctionnement des ensembles funéraires. Sa détermination est intimement liée à la conservation du squelette et ce n'est qu'en ayant à disposition plusieurs séries archéologiques que nous arriverons à développer de nouvelles méthodes. Dans cette optique, J. Bruzek a effectué des empreintes de la région sacro-iliaque de l'os coxal sur deux séries de référence d'âge et de sexe connus. La détermination sexuelle en aveugle à partir de ces moulages a été effectuée afin d'apprécier et de quantifier la valeur discriminante de certains caractères présents sur ce segment osseux.

Pour l'estimation de l'âge au décès, que ce soit pour les enfants ou pour les adultes, là encore les méthodes s'appuient sur l'appréciation et la quantification des variations individuelles et populationnelles qui nécessitent un travail sur des séries archéologiques d'origines diverses.

L'ostéothèque, telle que nous la concevons doit servir de base documentaire à des disciplines plus spécifiques comme la Paléobiologie moléculaire qui a pour objet la connaissance des caractéristiques morphologiques, physiologiques, pathologiques et démographiques des populations anciennes.

### Constitution de l'ostéothèque

L'élaboration d'une ostéothèque se fonde sur la sélection, selon certains critères, des séries ostéologiques :

1 - La fouille a été effectuée dans des conditions satisfaisantes.

2 - Les squelettes sont dans un bon état de conservation et s'inscrivent dans une chronologie bien établie.

3 - Les séries vont être lavées, conditionnées et étudiées. Les études ont été préalablement effectuées dans le cadre de contrats et de travaux universitaires.

4 - Les séries sont facilement accessibles, ce qui nécessite un bon conditionnement, un rangement ordonné, une documentation scientifique complète de chaque collection (rapports de fouille, publications,...) et un inventaire informatique de la conservation osseuse et des caractéristiques biologiques pour chaque squelette.

En conclusion, le dépôt ostéologique de Pessac constitue une structure tout à fait unique et originale dans la mesure où elle associe un vaste local voué au stockage et à l'étude de séries ostéologiques à un organisme de recherche qui offre un environnement et un support scientifique, par les chercheurs qui le composent et les étudiants qu'il forme.

Patrice Courtaud

## La céramothèque régionale

La constitution d'une céramothèque dans le cadre du dépôt archéologique de Pessac a pour objectif de développer un outil de travail qui réponde aux besoins spécifiques des études céramologiques. Il s'agit de mettre en place des collections de référence régionales des productions céramiques.

La céramothèque pour l'instant, s'articule autour de trois bases documentaires. Chacune réunit des collections d'objets ou d'échantillons et des fichiers informatiques.

La première concernant les productions est établie à partir des études d'ateliers. Elle réunit les différents éléments de connaissance et des échantillons représentatifs des productions issues des sites d'atelier identifiés : essentiellement des productions régionales mais d'autres ont été intégrées si, malgré une origine extérieure, leur commercialisation s'est étendue jusque dans la région. Des groupes de production, identifiés sans ambiguïté mais non encore liés à un site précis, peuvent être intégrés à la base, avec les précautions nécessaires. Une priorité a été donnée aux périodes de l'Antiquité, du Moyen Age et de l'époque moderne car elles correspondent à l'essentiel des connaissances actuelles. Ces groupes sont décrits dans un fichier d'inventaire. Cette collection de référence de productions, à terme, donnera accès dans la même salle à toutes les productions connues ; on pourra les confronter, les comparer et faire apparaître des faciès départementaux, des aires de production.

La seconde base concerne les catégories ; elle est issue de l'étude fine du mobilier recueilli en fouilles d'habitat. Il s'agit bien ici d'organiser la reconnaissance systématique de toutes les pâtes observées en Aquitaine et leur classement par la recherche de critères de différenciation : couleur de la pâte, des tranches, de la surface ; dureté, touché ; facture, mode de fabrication ; nature des inclusions, fréquence, taille, rondeur. La base se compose d'une collection d'échantillons et de fichiers descriptifs. Cela supposerait l'étude de tous les tessons, chantier par chantier, par un groupe de spécialistes qui décrit chaque catégorie au fur et à mesure qu'elle est observée et prélève un échantillon destiné à servir de référence dans la céramothèque. Actuellement le travail a commencé à partir de deux unités stratigraphiques issus du chantier de la place Camille Jullian dans le cadre d'un programme européen Caesar et, un échantillon de chaque catégorie identifiée a été inclus dans la céramothèque.

La troisième base concerne la bibliographie : par le biais d'un fichier informatique, elle est liée aux deux autres bases ; elle rassemble aussi des ouvrages, articles ou photocopies.



L'accès à la céramothèque est ouvert à tout chercheur qui désire se renseigner sur un type de céramique. Des réunions régulières sont prévues, sur un sujet précis soit chronologique, soit typologique, soit directement lié à un chantier...

La céramothèque doit être un lieu d'étude et d'échange, réunissant régulièrement céramologues et archéologues de terrain concernés, à propos du matériel d'une opération, d'une catégorie céramique particulière ou d'autres thèmes de réflexion ; ces réunions doivent servir à exploiter et à enrichir les bases documentaires.

Cette première approche de la céramothèque a permis d'établir une méthodologie qui permette de gérer les informations que l'on récoltera.

Sylvie Maleret

## Les agglomérations secondaires de l'Aquitaine atlantique à l'époque romaine (Ier siècle av. J.-C.-Ve siècle ap. J.-C), fonctions, morphologie et réseaux.

Ce projet a pour but d'établir un premier bilan de nos connaissances sur les agglomérations secondaires des quatre régions actuelles du grand Sud-Ouest, en les organisant et en les présentant sous la forme d'un atlas informatisé. Après une année probatoire, l'année 1997 a été consacrée aux *civitates* des Bituriges Vivisques et des Nitiobroges.

Certaines notices ont été réalisées par les responsables des sites : D. Coquillas (Bourg-sur-Gironde), B. Abbaz et S. Faravel (Sainte-Bazille), Ch. Sireix (Vayres et Lacoste), les autres sont le résultat d'un travail de documentation effectué par S. Maleret (pour les Bituriges Vivisques : Blaye, Coutras, Langon, Libourne, Saint-André-de-Cubzac, Saint-Loubés et Soulac ; pour les Nitiobroges : Aiguillon, Le Mas-d'Agenais, Tonneins et Villeneuve-sur-Lot), à l'exception de Saint-Germain-d'Esteuil, réalisée par F. Tassaux.

Ces premières notices ont été complétées par une étude des sites de Ph. Roudié, professeur de géographie à l'université de Bordeaux III (sur Blaye et Saint-Germain-d'Esteuil), une prospection aérienne de F. Didierjean, deux cartes informatisées des *civitates* par Y. Marion et un dossier sur la viographie antique des Nitiobroges par Ph. Jacques. Par ailleurs, une première évaluation du très riche matériel du site d'Eysses a été réalisée par Ch. Delplace, C. Carponsin et S. Soulas (centre Ausonius) en compagnie de J.-Fr. Garnier.

Ce premier bilan a permis de faire plusieurs constations importantes :

- l'existence de petits habitats groupés, sous la forme de villages-rues, qui avait peu retenu l'attention des archéologues de nos régions jusqu'ici ;
- la nécessité d'une prospection systématique par photo aérienne et au sol et d'une cartographie précise des découvertes anciennes ou récentes, sur la trame du cadastre ;
- le soin attentif qui doit être apporté à la transition entre Antiquité tardive et Moyen Âge ;
- l'importance de collections anciennes de mobilier, qui doivent être l'objet de réévaluations, voire d'études approfondies ;
- la richesse de l'épigraphie, et en particulier de l'*instrumentum inscriptum*, qui mérite bien souvent une meilleure publication ;
- enfin ce bilan fait apparaître de plus en plus nettement la hiérarchie entre les différentes agglomérations, qu'il conviendra de mettre davantage en valeur par la cartographie.

Le programme de 1998 prévoit deux axes de travail :

1 - l'achèvement de l'atlas informatisé des Nitiobroges et des Bituriges Vivisques avec d'une part, une rédaction définitive des notices en étroite collaboration avec chaque responsable de site, avec l'intervention de différents spécialistes (Ph. Roudié, C. Balmelle, J.-P. Bost, Ch. Delplace et l'équipe de céramologie du centre Ausonius) et d'autre part, une illustration graphique harmonisée pour l'ensemble des sites, avec plans normalisés au 1/2000 et au 1/400 et à chaque fois que cela est possible, au 1/10 000 ; ces travaux seront effectués pour une part à l'I.R.A.A.M. de Pau, et pour une autre au centre Ausonius de Bordeaux.

2 - l'extension de l'atlas aux cités voisines : Santons, Pétrucos et Tarbelles en priorité, mais aussi à une partie de l'énorme cité des Pictons.

L'objectif est d'arriver à un atlas informatisé présenté sur Internet, sur le modèle des *Monumenta Iulia Antiqua* de nos collègues et partenaires de l'université de Trieste, avec le double avantage de la plus large diffusion et d'une possibilité de mise à jour régulière.

Francis Tassaux

## Le décor architectonique de l'Aquitaine antique

Le projet collectif de recherches consacré au décor architectonique de l'Aquitaine antique, élaboré en 1996, s'est donné un double objectif : d'une part, réaliser un corpus de

l'ensemble des blocs architectoniques de la province et d'autre part, mener conjointement une recherche sur les matériaux mis en oeuvre afin de déterminer leur nature et leur provenance.

Ces deux volets de la recherche ont été abordés à Périgueux en 1997. Un travail, mené en collaboration avec Jacqueline Lorenz, géologue et spécialiste des roches sédimentaires, a permis d'identifier les calcaires utilisés sur les monuments antiques de la ville. Une prospection des gisements, programmée pour le printemps 1998, aura pour but de localiser les sources d'approvisionnement.

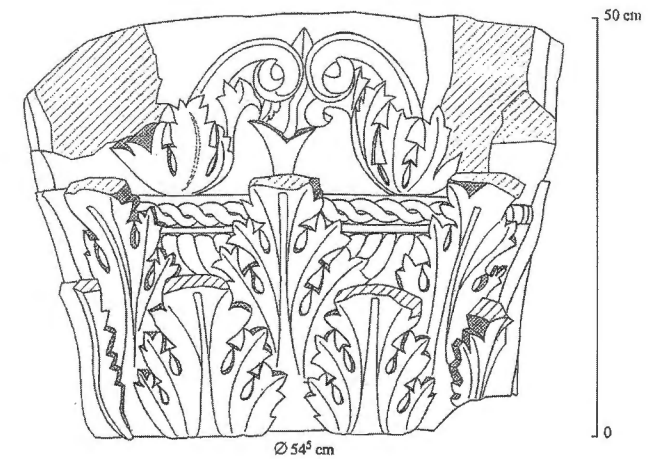
La constitution d'un corpus des blocs architectoniques, deuxième objectif de ce travail, a pu être amorcée à l'échelle de la province grâce aux travaux d'Alain Rebourg et de Marie-Christine Blot sur Poitiers et la région Poitou-Charentes. Pour cela, une banque de données a été mise sur pieds, collectivement, à partir du logiciel File Maker Pro. Elle consiste en un ensemble de fiches de gestion de ces blocs architectoniques dispersés sur les sites, dans les dépôts de fouilles et dans les musées qui devront permettre, à terme, d'obtenir le panorama le plus complet possible de la production des ateliers de sculpture architecturale de la province.

D'ores et déjà, le catalogue des chapiteaux de Périgueux, réalisé en 1997, apporte de précieux renseignements sur les phases d'urbanisation de la ville, sur l'origine et le cheminement des modèles à l'intérieur de la province.

Il sera complété, en 1998, par l'inventaire des autres séries architectoniques, aboutissant ainsi à un catalogue exhaustif de la production urbaine. Lui sera ajouté, afin de mieux cerner dans ce domaine, les rapports entre ville et campagne, l'inventaire des blocs architectoniques provenant des sites ruraux de Dordogne.

La mise en oeuvre d'un tel outil de travail impose également une réflexion sur la nature de la documentation graphique et photographique devant l'accompagner. Pour la première, la collaboration avec le bureau d'architecture antique et particulièrement avec Véronique Klettinger, chargée des dossiers infographiques, a permis de mettre au point un protocole de présentation normalisée des relevés graphiques, retravaillés par elle-même sur Adobe Illustrator (voir l'exemple joint). Pour la seconde, il sera indispensable d'envisager dans l'avenir, un stockage numérisé des images mais actuellement, l'impossibilité de s'équiper en matériel optique, nous a contraint à proposer un dossier photographique traditionnel.

Dominique Tardy



Chapiteau augustéen de Périgueux

## Les installations vinicoles antiques dans le grand Sud-Ouest

L'objectif primitif et principal pour l'année 1997 était de mettre en oeuvre une base de données documentaire des établissements antiques du Grand Sud-Ouest, supposés vinicoles, qui permettrait de définir assez rapidement des sites sur lesquels des recherches archéologiques pourraient être entreprises ultérieurement. Ont été aussi recensés les sites qui avaient livré des indices d'activités viticoles tels que les serpettes de vendangeurs et les *dolia*.

La recherche documentaire a porté sur sept départements relevant de trois régions distinctes : Charente, Charente-Maritime, en Poitou-Charentes ; Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne en Aquitaine ; Gers, Tarn en Midi-Pyrénées. Les principaux critères distinctifs pour la sélection des installations supposées vinicoles ont été les suivants : bassin pourvu, en son fond, d'une cuvette de vidange, bassins disposés en batterie.

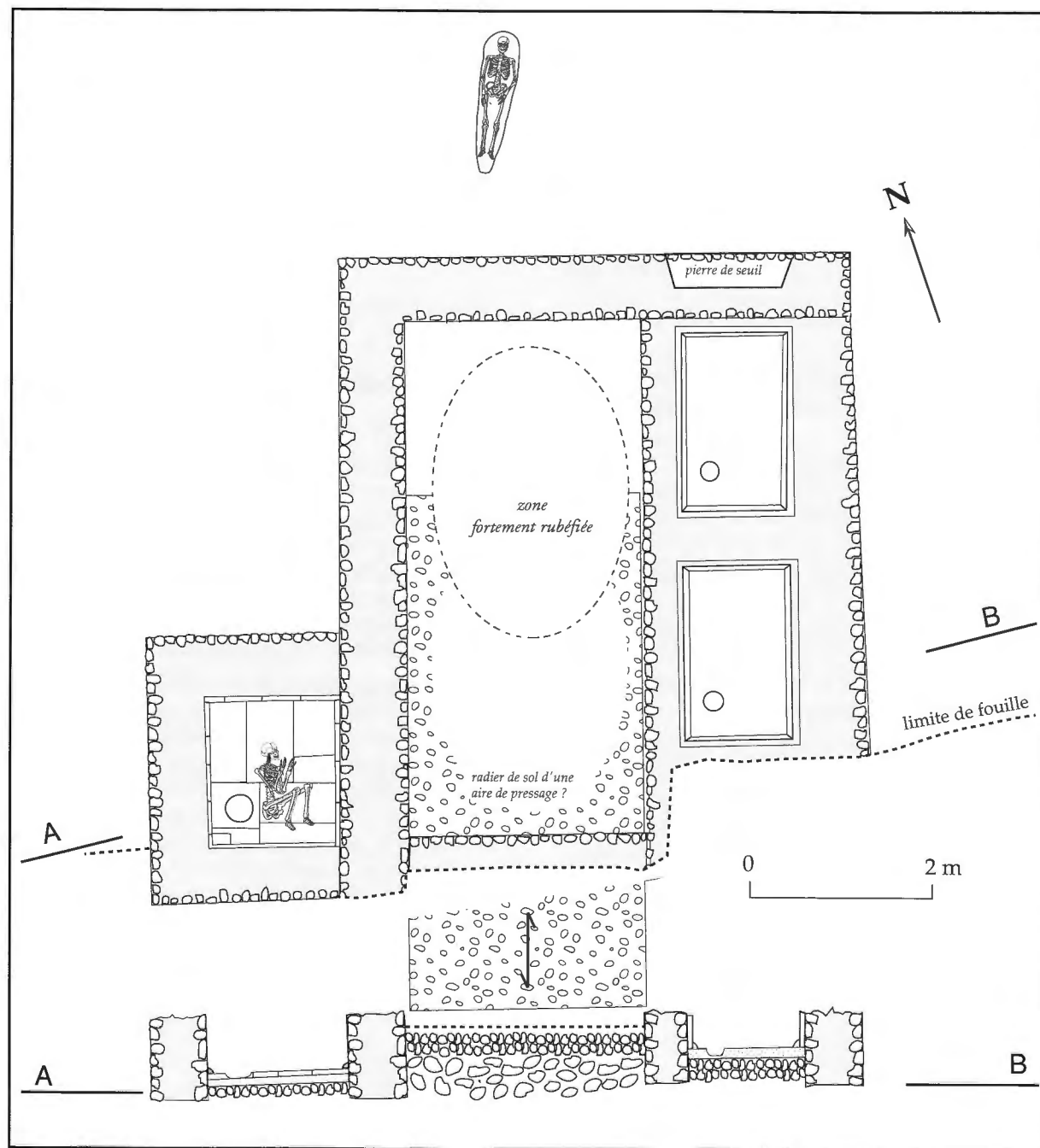
En vue de la réalisation de la base de données, une fiche (sur FileMaker Pro), inspirée au départ d'un modèle élaboré par J.-P. Brun pour des sites du département du Var, a été mise au point. Dans le même temps, on s'est accordé sur l'emploi d'un vocabulaire descriptif normalisé.

L'ensemble de la documentation réunie à la fin d'année 1997 (une soixantaine de fiches saisies, quelques documents graphiques informatisés dont une carte de répartition des sites) suggère un certain nombre de remarques et d'interrogations.



Les vestiges d'installations de production sont très inégalement répartis dans les sept départements étudiés. Les plus fortes concentrations s'observent actuellement dans trois secteurs de l'Aquitaine atlantique, comme du reste on le présumait au début de ce travail : Charente-Maritime, Charente, Gironde (Entre-Deux-Mers, Libournais). Cette

forte inégalité des trouvailles reflète sans doute en partie l'investissement des fouilleurs et des chercheurs. On soulignera que ces recherches documentaires ont permis de repérer de nouvelles entités archéologiques inédites ou peu connues.



Cadillac

Il est à l'heure actuelle prématuré de se prononcer sur la destination précise de l'ensemble des bassins inventoriés dans le corpus. Néanmoins, l'analyse attentive et critique de la documentation a permis d'établir une hiérarchie parmi les sites inventoriés et de mettre en valeur un certain nombre d'entités qui correspondent, de façon vraisemblable, à des installations vinicoles. Les principales structures maçonnées identifiables sont les fouloirs et les cuves de recueil du moût dotées d'une cuvette de vidange. Des variantes notables s'observent dans les dimensions et les aménagements des cuves (nature du sol et de la cuvette, présence ou absence d'une marche d'angle).

Dans l'état actuel de l'investigation, on est frappé par l'extrême rareté des blocs de pierre de pressoirs. Par ailleurs, il faut souligner qu'aucun cellier à *dolia* n'a été clairement identifié.

Le programme de recherche pour 1998 envisage plusieurs directions :

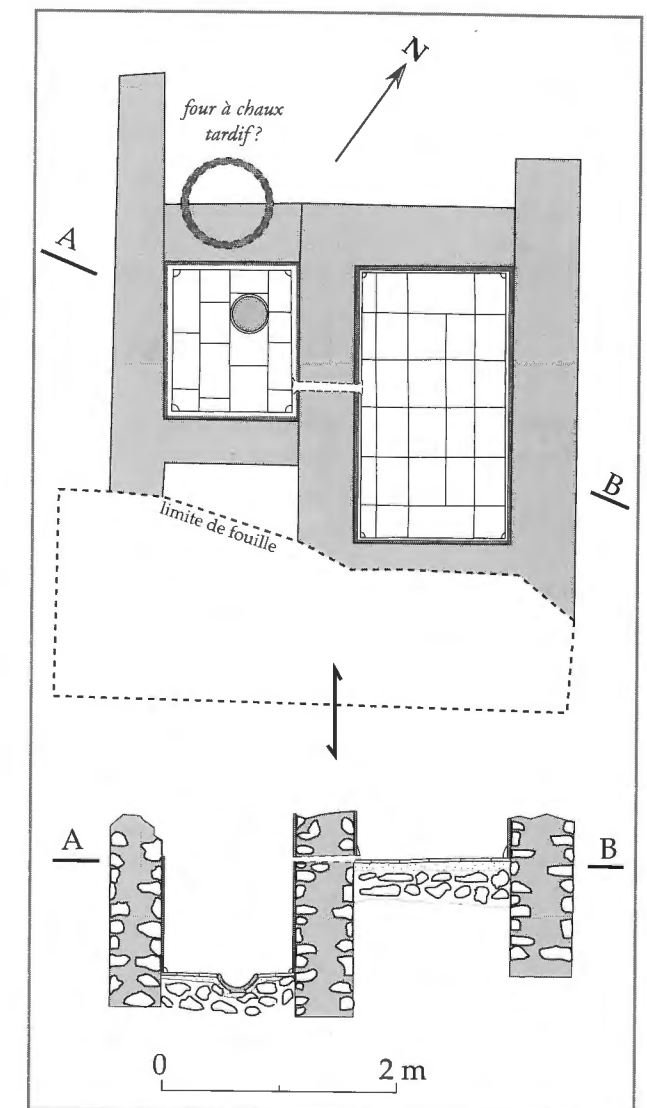
1 - Poursuite et achèvement de la base documentaire. L'enquête sera élargie à d'autres départements de Midi-Pyrénées (Lot, Tarn-et-Garonne, Aveyron) où des indices d'activités viticoles ont été ici et là décelés.

2 - Recherches archéologiques. Elles vont se limiter à des vérifications sur des sites qui ont livré des traces sûres ou probables d'installations vinicoles (en particulier Sainte-Colombe en Gironde).

3 - Bilan des connaissances sur les amphores vinaires, de production locale ou régionale.

Catherine Balmelle

Mérignas





---

# *La Lède du Gurg et la métallurgie du Bronze moyen dans le Médoc*

par Julia Roussot-Larroque \*

---

*A la mémoire de François Bordes.*

On trouvera peut-être étrange qu'un hommage à François Bordes<sup>1</sup> soit consacré à quelques réflexions sur la métallurgie du bronze. Chacun sait en effet, ou croit savoir, qu'il manifestait volontiers en public certaine répugnance pour la Préhistoire récente et la Protohistoire. Mais si d'aucuns - les moins intelligents sans doute de ses auditeurs - furent assez naïfs pour prendre au premier degré quelques déclarations fracassantes contre le Néolithique et l'âge du Bronze, nous l'avons assez bien connu pour assurer qu'il n'en méconnaissait nullement l'intérêt. Plus que «les pots cassés» du Néolithique, l'âge du Bronze l'attirait : il m'a même plusieurs fois confié qu'il se serait peut-être orienté vers l'étude de cette période, s'il ne s'était consacré au Paléolithique. En souvenir de sa patiente attention à l'intelligence des gestes, à la muette et précise logique de leurs enchaînements, j'ose lui dédier ce travail.

Dans le Sud-Ouest de la France, le Bronze moyen fut, pour la métallurgie, une époque particulièrement brillante, et le Médoc y tient le premier rang par son dynamisme, sa forte identité régionale et son rayonnement à l'extérieur. Nombreux sont les objets métalliques, isolés ou en dépôts, exhumés dans la région depuis un siècle, et avant tout les haches à bords droits dites médocaines dont on compte plus d'un millier. La répartition de ces trouvailles montre que les ate-

liers de bronziers devaient, pour la plupart, être installés sur place dans le Médoc, même si des imitateurs, ou des satellites, opéraient aussi dans des régions voisines. Cependant, de la métallurgie et des métallurgistes eux-mêmes, on savait encore bien peu de choses jusqu'à ces dernières années : leurs ateliers, leur habitat, leurs activités, leur économie demeuraient dans l'ombre. On manquait aussi d'une chronologie fiable, appuyée par des datations. C'est pourquoi la fouille d'un site archéologique de cette époque devenait indispensable.

## **Le site**

Dans le Nord du Médoc, le site de la Lède du Gurg (commune de Grayan-et-l'Hôpital), au sud de Soulac-sur-Mer, occupe une dépression marécageuse

---

\* Institut de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire, Université Bordeaux I.

1. Le présent travail avait été présenté lors de la réunion extraordinaire de la Société Préhistorique Française organisée à l'Université de Bordeaux I en hommage au professeur F. Bordes. Un volume spécial, rassemblant les contributions de préhistoriens internationaux, devait être édité à la suite de cette réunion. Des circonstances fâcheuses ne l'ont malheureusement pas permis. Depuis lors, certains articles ont été publiés, soit dans d'autres revues, soit même dans le bulletin de cette société, ce que nous n'avons pas jugé bon de faire.



entre les dunes. Il fut occupé presque sans interruption, du Mésolithique à la conquête romaine. Actuellement, l'érosion littorale démantèle les dépôts archéologiques, mais à l'âge du Bronze, le site devait être en retrait par rapport à la côte. Pendant plus d'un siècle, des glanes occasionnelles alimentèrent des collections particulières dont la plupart ont aujourd'hui disparu. En 1972, Guy Frugier entreprit les premières fouilles, qui durèrent jusqu'en 1983. Nous avons pris sa suite de 1984 à 1992, puis encore en 1994 pour une courte campagne.

### Les niveaux du Bronze moyen

Les vestiges du Bronze moyen proviennent d'un ensemble de niveaux d'abord argilo-sableux (4 b2), puis franchement argileux (4 b1), surmontés d'une tourbe compacte riche en débris organiques (4 a). La topographie des lieux a favorisé l'accumulation de dépôts sédimentaires et leur conservation : des pentes assez fortes, affectées d'un double pendage nord-sud et ouest-est, forment une sorte d'amphithéâtre, dont le fond est occupé en permanence par des eaux d'infiltration. Dans les parties basses du site, le niveau 4 b est constitué d'une argile plastique brun verdâtre, vase de marais pouvant atteindre 0,85 m d'épaisseur. Cet épais dépôt argileux, très compact, paraît dû à une sédimentation en eau tranquille, la fraction fine s'étant vraisemblablement déposée sous une faible épaisseur d'eau. En revanche, dans les parties hautes, explorées au début des fouilles<sup>2</sup>, les dépôts correspondants étaient bien plus sableux. On le constate encore au sud de la dépression centrale : ils s'y prolongent par une couche homogène de sables indurés, d'un gris verdâtre, recelant des vestiges archéologiques dispersés. Le long de la côte, sur plusieurs kilomètres, de Soulac, au nord, jusqu'au poste de secours du Gulp, au sud, et même plus loin encore, affleure de place en place la même séquence de tourbes coiffant des argiles ou des sables argileux. On y retrouve souvent des traces d'occupation sporadique du Bronze moyen.

L'existence à la Lède du Gulp d'un point d'eau douce pérenne ne pouvait manquer d'attirer les populations de l'âge du Bronze, pour leur propre consommation comme pour celle de leurs animaux d'élevage. La fréquentation de cette mare naturelle est attestée par les nombreuses empreintes animales demeurées inscrites alentour dans la tourbe et l'argile. Les

traces de bovins, de chevaux et de petits ruminants s'organisent en pistes à l'approche du point d'eau. Un chien les accompagnait parfois, et l'on a pu relever de place en place des trous cylindriques, marquant peut-être les points où le bâton du berger s'était enfoncé dans le sol<sup>3</sup>. Une de ces pistes occupait le sommet de la tourbe 4 a, une autre celui de l'argile 4 b1.

La zone fouillée n'a pas livré de structures d'habitat évidentes. Un seul trou de poteau a été reconnu, isolé à la limite septentrionale de la fouille. Les vestiges archéologiques se répartissaient largement sur toute la surface fouillée, de l'ordre de 300 mètres carrés. Relativement rares et dispersés dans la partie inférieure du niveau 4 b, ils devenaient plus abondants vers le haut. La céramique, fine ou grossière, y était abondante, quoique très fragmentée. L'industrie lithique frappait par sa facture, fort négligée d'ordinaire. Les ossements d'animaux étaient rares, et plutôt mal conservés. En revanche, le milieu humide avait mieux préservé d'autres éléments organiques, comme les bois, dont quelques éléments groupés avaient peut-être fait partie d'une barrière, ou même des feuilles et des élytres d'insectes, en particulier de scarabées.

Le répertoire céramique est dominé par des vases de taille moyenne à grande, à fond plat, pourvus de décors plastiques : cordons, pastillages ou traînées digitales, coups d'ongle, impressions de cordelette<sup>4</sup>. L'industrie lithique, encore abondante, frappe par sa pauvreté typologique. Les outils les plus courants sont les grattoirs, de formes et de dimensions variées, presque toujours sur éclat, et les denticulés. La tourbe sus-jacente (niveau 4 a) appartient encore au Bronze moyen, et seules de légères variations pourraient accréder l'idée d'une certaine évolution dans le temps.

### La chronologie

Pour le niveau supérieur, 4 a, de la couche du Bronze moyen, nous avons obtenu une datation par le radiocarbone :  $3350 \pm 69$  B.P. (Ly-7963), soit entre 1729 et 1525 avant notre ère. Elle concorde avec

2. Frugier, 1979.

3. Roussot-Larroque et Villes, 1988.

4. Roussot-Larroque et Villes, 1988.

une autre date, obtenue antérieurement pour un sol fossile de la coupe du Gulp, en bonne continuité stratigraphique avec l'ensemble 4 de la fouille :  $3300 \pm 120$  B. P. (Gif-1032), soit entre 1734 et 1429 avant notre ère.

Ces datations sont importantes, car le Bronze moyen du Centre-Ouest et du Sud-Ouest de la France souffrait, jusqu'ici, de l'absence d'un cadre chronologique précis et fiable, comme l'ont encore montré des discussions récentes<sup>5</sup>. A la suite d'A. Coffyn, certains ont cru à une longue perdurance du Bronze médocain. Subdivisé en plusieurs phases (Bronze Médocain I, II et III), selon des critères purement typologiques, comme la hauteur des rebords des haches, il aurait même empiété sur le Bronze final. Le «Bronze Médocain III» aurait été synchrone du Bronze final 1 continental entre 1250 et 1100 avant notre ère<sup>6</sup>. Demeuré fidèle à ces mêmes propositions chronologiques, J. Gomez a récemment encore invoqué l'exemple de la Lède du Gulp<sup>7</sup>, en s'appuyant sur une date  $^{14}\text{C}$  de  $2990 \pm 125$  B. P.<sup>8</sup> qui, calibrée, situerait cette phase d'occupation du site entre 1399 et 1007 avant J.-C. Aux écarts près, cela mettrait bien tard la couche archéologique qui a livré un moule de hache médocaine et des indices de métallurgie<sup>9</sup>.

Cette date tardive contredirait d'ailleurs les hypothèses chronologiques rappelées plus haut. En effet, le moule de la Lède du Gulp n'a pas produit de ces haches à hauts rebords, censées caractériser le «Bronze Médocain III». Les haches qu'on y a coulées, à rebords peu élevés, devraient au contraire appartenir à une phase ancienne du Bronze moyen, si du moins on se réfère à la typo-chronologie proposée par A. Coffyn, et adoptée par J. Gomez. Par ailleurs, cette datation de 2990 B.P. est dépourvue du numéro de laboratoire qui devrait normalement l'accompagner, et elle n'a jamais paru dans *Radiocarbon*, revue internationale qui publie régulièrement la liste des dates radiométriques provenant des laboratoires du monde entier, y compris les français. Il est donc permis de s'interroger sur sa recevabilité.

La datation que nous avons obtenue pour la Lède du Gulp se situe, au contraire, dans une phase plutôt ancienne du Bronze moyen, encore assez proche de la transition Bronze ancien-Bronze moyen. On remarquera aussi qu'elle concerne le niveau supérieur, 4 a, c'est-à-dire le plus récent de la séquence du Bronze moyen du Gulp, dont la majeure partie devrait être

un peu plus ancienne encore. Il n'est donc plus permis d'invoquer l'exemple de la Lède du Gulp pour soutenir que le Bronze moyen aurait persisté en Médoc jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

### Les moules à bronze

Jusqu'ici, aucun objet métallique n'a été découvert dans les niveaux du Bronze moyen de la Lède du Gulp, mais l'on a des preuves indiscutables que des bronziers ont travaillé sur place. Les premiers éléments significatifs ont été mis au jour en 1980 par G. Frugier<sup>10</sup>, puis nos fouilles ont permis de recueillir de nouvelles données entre 1990 et 1992 : deux moules à bronze, accompagnés de creusets, scories, débris de fourneaux, et un foyer muni de fosses annexes pour le calage des moules. D'autres éléments, moins faciles à interpréter, en particulier des outils en pierre, pourraient également avoir participé à ces activités métallurgiques.

### Le moule de hache médocaine

Un fragment de moule en terre fut découvert en 1980 lors des fouilles de G. Frugier. C'est une coque incomplète de moule bivalve pour hache à rebords de type médocain (fig. 1, 1). Ses dimensions sont les suivantes : longueur actuelle, 130 mm ; largeur au sommet, 72 ; largeur maximum, 98 ; épaisseur au sommet, 32 ; épaisseur maximum, 45.

Le matériau mis en oeuvre est une argile contenant du sable et des granules de quartz. D'après Philippe Andrieux, à qui l'on doit l'étude technique détaillée de ce moule<sup>11</sup>, l'examen à la loupe binoculaire révèle des cristallisations de carbone impliquant la formation de goudrons. Cela traduit donc la proba-

5. Gomez de Soto, 1995 ; Mordant, 1997 ; Gomez de Soto, 1997.

6. Coffyn, 1972, p. 27-83 ; Gomez, 1980, p. 62-63.

7. Gomez de Soto, 1997.

8. Frugier, 1982.

9. Frugier, Andrieux, Boudet, 1983.

10. Frugier, Andrieux, Boudet, 1983.

11. Frugier, Andrieux, Boudet, 1983.



ble présence d'une composante organique, soit naturelle, soit volontairement introduite (dégraissant d'origine animale ou végétale). Comme le rappelle Ph. Andrieux, l'adjonction de tels dégraissants (poil animal, débris végétaux, fumier...) est une technique fréquemment employée pour la préparation de terres cuites architecturales (torchis, enduits) comme pour celle des parois de fours : elle vise à améliorer la tenue du matériau et sa résistance aux chocs thermiques. Dans ce cas précis, l'introduction intentionnelle d'un dégraissant organique n'aurait en effet rien d'impossible. Cependant, à la Lède du Gulp, la couche 4 b du Bronze moyen est une argile plastique contenant des granules de quartz, et colorée en brun par des éléments organiques. Les qualités intrinsèques de ce matériau n'ont pu échapper aux praticiens de l'âge du Bronze. Prélevée directement sur place ou spécialement préparée, la terre utilisée pour la fabrication du moule n'est guère différente de celle qu'utilisaient à l'époque les potiers locaux.

L'extérieur du moule, soigneusement lissé, a dû être séché au feu, mais non cuit, toujours selon Ph. Andrieux qui pense qu'on ne cuisait pas les moules pour éviter que le bronze ne prenne un aspect «peau d'orange». La chaleur du métal en fusion a provoqué une cuisson *a posteriori*. L'extrémité proximale (correspondant au talon de la hache) est affectée d'une fracture transversale, et l'entonnoir de coulée a disparu. Les stigmates du choc thermique consécutif à la coulée sont visibles sous forme d'éclatements à l'extrémité proximale, et de points de rubéfaction de l'argile.

Sur la face interne du moule, le contact du bronze en fusion a entraîné des fissures et une nette rubéfaction de la surface. Dans la cassure, on distingue une zone beaucoup plus noire, charbonneuse. Les rebords et la face plane montrent des traces d'un arrachement probablement survenu au démoulage. Sous l'effet du choc thermique, le moule a dû éclater lors de la coulée du bronze en fusion. La fracture oblique de la partie distale a pu se produire simultanément, et pour la même raison. Lors d'une expérimentation sur un moule du même type, Ph. Andrieux a obtenu une cassure similaire, identiquement placée. De tels accidents devaient être assez fréquents, surtout quand le moule n'avait pas été suffisamment séché et chauffé, ou quand le refroidissement a été trop brutal. L'absence d'événements de dégazage, courante sur les moules

en terre cuite, les privait d'une soupape de sécurité, plus souvent prévue sur les moules en pierre ou en métal.

D'après l'empreinte intérieure laissée par la matrice, ce moule était destiné à faire une hache à bords droits du grand type médocain, défini par E. Berchon dès 1891. Ce type, majoritaire dans les dépôts du Bronze moyen de la région, se caractérise par une forme et des dimensions remarquablement standardisées : longueur moyenne de 180 à 200 mm, largeur au sommet de 25 à 30 mm, tranchant de 50 à 55 mm de large, épaisseur maximum de 22 à 26 mm, poids moyen entre 700 et 800 grammes.

Pour des objets de forme peu compliquée comme les haches à rebords, dont la dépouille n'est pas trop importante, la fabrication des moules à deux coques en terre était simple. Dans une plaque d'argile épaisse, on prenait d'abord l'empreinte de la moitié inférieure du modèle (par exemple une hache préexistante ou un simulacre en bois) qui formerait l'une des valves ou coquilles du moule, puis on répétait symétriquement l'opération pour l'autre moitié. Au moment de la coulée, les deux coques du moule, préalablement chauffées, étaient ajustées le mieux possible, et peut-être lutées (on distingue encore, sur les flancs des haches brutes, la trace de cette jonction, sous forme d'une bavure en relief). Les moules étaient calés en position verticale ou légèrement oblique et l'on y versait le métal en fusion par un entonnoir correspondant au sommet (ou talon) des haches. Après refroidissement, le surplus de métal ou «bouton de coulée» était cassé. La cassure demeure visible au sommet des haches qui n'ont pas été ultérieurement régularisées par martelage ; quant au bouton ou téton, on le retrouve parfois dans des dépôts renfermant des débris de fonderie.

Lors même qu'il n'était pas victime du choc thermique comme celui de la Lède du Gulp, le moule en terre ne servait qu'une seule fois ; après refroidissement, on devait le briser pour démouler la hache. Mais le même modèle, hache réelle en bronze ou simulacre en autre matière, pouvait resservir pour fabriquer de nouveaux moules. Ainsi s'explique que l'on ait pu observer des haches pratiquement identiques, non seulement par leur forme et leurs dimensions, mais encore par tout un ensemble de traits discrets, petits défauts en creux ou en relief, qui signent leur parenté. Elles peuvent former des séries plus ou moins impor-

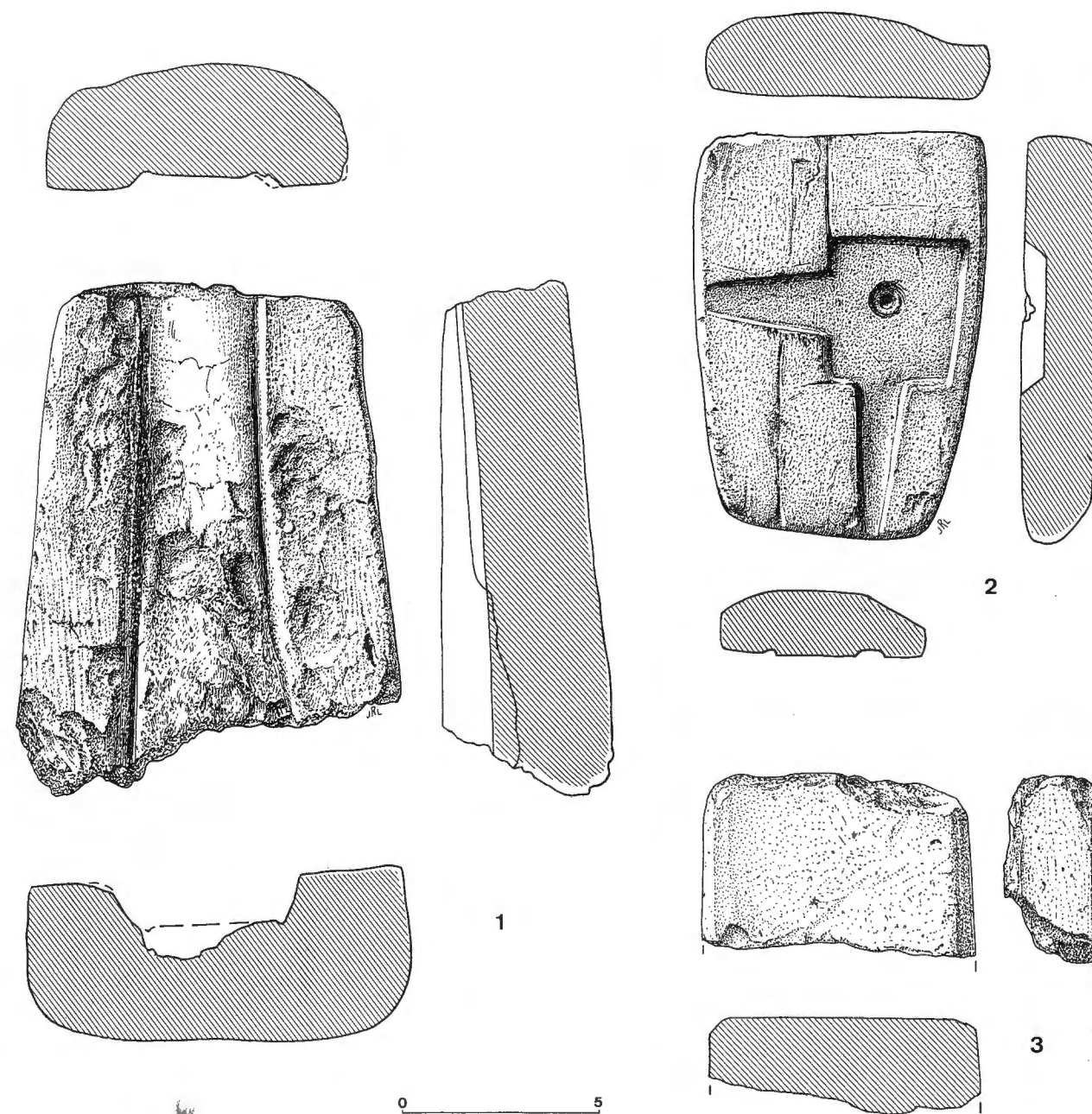


Fig. 1. — La Lède du Gulp (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde). Bronze moyen.

1. Moule d'argile pour hache médocaine ; 2. moule en pierre pour enclume ; 3. fragment de moule en pierre.



tantes, jusqu'à vingt-six haches pour le dépôt de Thonac, en Dordogne <sup>12</sup>. En Médoc, ces particularités ont été observées sur deux couples de haches du dépôt du Temple à Saint-Vivien-de-Médoc et sur les haches médocaines de l'un des dépôts de Pauillac <sup>13</sup>.

Si les moules de haches médocaines demeurent très rares à ce jour, cela tient sans doute à l'usage courant de matrices d'argile dont la conservation après usage était problématique. Parmi les nombreux fragments d'argile cuite des niveaux du Bronze moyen de la Lède du Gulp, certains pourraient provenir de moules brisés, mais aucun n'a conservé d'empreinte significative. Il est possible aussi que les bronziers aient très tôt utilisé des moules au sable. Notons, sans pouvoir en tirer de conclusions fermes, que nous avons, à plusieurs reprises, observé la présence de petites masses de sable verdâtre ou jaunâtre très fin, incluses dans l'argile de la couche 4 b. Nettement différentes du sable dunaire ou fluviatile local, elles pourraient faire penser au sable à mouler des fondeurs.

Deux autres moules pour haches à rebords ont été signalés, l'un et l'autre hors du Médoc. L'un d'eux a été trouvé en Gironde, mais sur l'autre rive de l'estuaire, au Terrier Ricard à Anglade <sup>14</sup>, l'autre en Charente, dans la grotte de Bois-du-Roc à Vilhonneur <sup>15</sup>. Tous deux sont en pierre et non en argile, et tous deux incomplets, ce qui ne permet pas de déterminer les dimensions précises et la morphologie des haches qu'ils ont pu produire. Tous deux, enfin, sont des moules multiples, pouvant produire des objets de types différents. A Anglade, dans le même moule, on pouvait couler, selon la face utilisée, une hache à rebords ou une barre allongée. Or justement, le même site a livré une portion sommitale de hache à rebords médocaine qui s'adapte parfaitement au moule, et une barre en bronze qui pourrait également s'adapter à la rainure latérale de ce même moule. A Vilhonneur, une coque de moule en pierre permettant de couler au moins deux haches à rebords de type médocain a été, par la suite, resculptée pour faire un moule de pointe de lance à œillets basaux, de type britannique.

Il n'est pas douteux cependant que la majeure partie des nombreuses haches découvertes en Médoc ait été produite localement. Dans un rayon de quelques kilomètres autour de la Lède du Gulp, de nombreux dépôts et des haches isolées ont été découverts. La trouvaille la plus importante a eu lieu en 1993 sur la plage

de l'Amélie à Soulac-sur-Mer, à deux kilomètres environ au nord de la Lède du Gulp. Un groupe de dépôts, placés à l'origine dans des vases, y a été mis au jour par J.-P. Cathelot et J. Dubarry <sup>16</sup>. La forme en tonnelet de ces vases, leurs décors de cordons digités, parfois associés à des pastillages, sont typiques du Bronze moyen, et parfaitement semblables à ceux de la couche 4 de la Lède du Gulp. Dans les vases qui avaient échappé à la destruction par les engins mécaniques et les vagues, et aux alentours, a été recueillie une centaine d'objets de bronze, pesant au total plus de cinquante kilogrammes. La majeure part est constituée de haches médocaines à bords droits, comme pouvait en produire le moule en terre de la Lède du Gulp.

### Le second moule

Dans la couche 4 b de la Lède du Gulp, nous avons recueilli un fragment de moule en roche blanchâtre, de consistance talqueuse, avec quelques phénocristaux noirs et des points micacés, roche certainement importée, dont la nature et la provenance n'ont pas encore été déterminées (fig. 1, 3). Ce pourrait être de la stéatite, matériau connu pour ses qualités réfractaires. Cette roche tendre a été soigneusement travaillée ; une face est parfaitement plane ; les deux bords sont équarris ; la quatrième face est profondément altérée dans l'épaisseur. Il s'agit visiblement de l'extrémité distale d'un moule dont, malheureusement, la partie utile n'a pas été retrouvée jusqu'ici. Sa longueur actuelle est de 46,1 mm, sa largeur de 67,7 et son épaisseur maximum de 24,5.

### Le moule d'enclume

Un moule d'enclume a été attribué à la Lède du Gulp, suite à la publication de J. Moreau <sup>17</sup> indiquant que cet objet avait été trouvé fortuitement sur la plage

en 1966, au droit de la Lède du Gulp. Or, d'après un renseignement que nous avons recueilli tout récemment de son inventeur, M. Larrieu, il aurait été ramassé, en réalité, parmi les galets de la plage de la Balise à Soulac-sur-Mer, à environ 1600 mètres au nord. Il s'agit d'un moule en pierre pour enclume bigorne. Il est de forme sub-trapézoïdale ; ses bords ont été régularisés et la face utile soigneusement aplaniée (fig. 1, 2). La roche utilisée, un petit bloc de micaciste gris clair, semble d'origine étrangère. Le négatif d'enclume a été minutieusement sculpté en creux dans ce matériau relativement tendre. Les dimensions sont les suivantes : longueur max., 120 mm ; largeur max., 74 ; épaisseur max., 21. Le moule a servi, car la roche porte des stigmates de brûlure par le métal en fusion, sous forme de traces noires sur les bords de la matrice, surtout en tête de moule, et une auréole noirâtre qui a quelque peu diffusé autour de la matrice. Contrairement aux moules d'argile qui ne pouvaient servir qu'une fois, les moules en pierre pouvaient supporter plusieurs coulées successives. Celui-ci étant en bon état, on peut s'interroger sur les motifs de son abandon sur le site.

L'enclume issue de ce moule était du type de Porcieu-Amblagnieu <sup>18</sup>, caractéristique du Bronze moyen. Elle possédait un corps trapézoïdal et des côtés carénés (longueur de la grande base, 31 mm, de la petite base, 28, hauteur, 33). De ce corps partaient deux appendices coniques, légèrement inégaux, l'un de 38 mm de long pour 10 de largeur maximum, et 3 de largeur minimum ; l'autre long de 30 mm pour 15 de largeur maximum, et 6 de largeur minimum. Le plus long a probablement servi d'entonnoir de coulée. Deux fines rigoles, partant du creux du moule et atteignant les bords, pouvaient servir d'évents de dégazage. Le corps de l'enclume portait un décor fait d'un gros globule au centre d'un cercle en relief, sculpté en négatif dans la pierre du moule <sup>19</sup>. La table exigüe semble avoir été destinée à des travaux fins.

Les enclumes en bronze de ce type sont rares. On en connaît quelques-unes au Bronze moyen, comme celle du dépôt de Porcieu-Amblagnieu (Isère) qui a donné son nom au type. Quant aux moules correspondants, ils sont au moins aussi rares : pour la France, en dehors de celui-ci, on ne peut citer que celui de Fort-Harrouard dans l'Eure-et-Loir <sup>20</sup> et un fragment d'un troisième, de Cuiry-les-Chaudardes dans l'Aisne <sup>21</sup>. Jusqu'ici, on n'a pas découvert les enclu-

mes issues de ces moules. Celle de Porcieu-Amblagnieu est de forme très proche de celles que produisait le moule de Soulac, mais elle s'en distingue par la fleurette qui la décore. Les enclumes issues du moule de Fort-Harrouard n'étaient pas décorées. Quant au moule de Cuiry-les-Chaudardes, il est trop fragmentaire pour qu'on sache s'il comportait ou non un motif en relief comme celui-ci. Rosace ou cercle pointé n'étaient pas là comme simple ornement ou marque de propriété : ils pouvaient servir de matrices à étamper des motifs décoratifs sur des objets en tôle de bronze.

Ces enclumes bigornes, de petite taille, pouvaient servir à des travaux de métallurgie fine ou, plus modestement, à rebattre des tranchants d'outils ou d'armes, haches, poignards, épées..., même si, pour cet usage quotidien, on devait généralement se contenter d'un outillage en pierre. Sinon, comment expliquer que les enclumes aient été si rares ? On y a vu des outils pour la bijouterie, des «tas» d'orfèvre, pour la mise en forme d'objets de parure en bronze ou métaux précieux. Dans le Bronze moyen régional, peu de témoins nous sont parvenus d'un artisanat spécialisé dans cette branche. En Médoc, les objets de parure sont surtout des bracelets massifs en bronze, coulés droits, puis mis en forme, sans doute sur des mandrins en bois. Leur décor semble le plus souvent obtenu à la coulée, ou parfois gravé (voire regravé après la fonte), mais non estampé.

Les bijoux d'or du Bronze moyen sont rarissimes dans la région. Deux torques torsadés de Talais ne sont connus que par une description ancienne peu précise <sup>22</sup>, leur attribution chronologique demeure fort hypothétique, et l'on n'est même pas sûr qu'ils aient vraiment été en or. En revanche, une trouvaille récente établit que des artisans médocains de cette époque ont aussi travaillé l'or. En 1993, sur la plage de

12. Roussot, 1973.

13. Roussot et Roussot-Larroque, 1996.

14. Roussot et Roussot-Larroque, 1996.

15. Mohen, 1980.

16. Coffyn, Moreau, Bourhis, 1993 et 1995.

17. 1971.

18. Nicolardot et Gaucher, 1975.

19. C'est par erreur que le moule d'enclume de Soulac-sur-Mer avait été crédité, lui aussi, d'un décor «en fleurette» dans la première publication (Moreau, l. c.) ; l'origine de l'erreur était un effet d'éclairage sur la photo illustrant la publication.

20. Mohen et Bailloud, 1987.

21. Letterlé, 1982.

22. Berchon, 1891.



l'Amélie à Soulac-sur-Mer, J. Dubarry et J.-P. Cathelot ont découvert un vase à cordons et pastillages, semblable à ceux dont la couche 4 de la Lède du Gurp livre de nombreux fragments<sup>23</sup>. Il recelait deux haches médocaines et de petites bobines de fil d'or enroulé, au nombre de quatre, enfilées dans une cinquième. Il s'agit certainement, non pas d'un bijou comme on l'a dit, mais de la réserve d'un orfèvre. Ce dernier avait même pris soin d'entortiller autour de l'une des bobines de courts tronçons de fil d'or, restes vraisemblables de la fabrication d'objets précieux dont nous ignorons la nature exacte, bijoux, incrustations ou appliques décoratives... Cet ensemble appartient à l'important groupe de dépôts de l'Amélie, déjà évoqué plus haut. La découverte ne se situe guère qu'à quelque cinq cents mètres de la Balise, d'où provient le moule d'enclume, et deux kilomètres environ de la Lède du Gurp, qui livre également du matériel de métallurgiste. Une pareille concentration de trouvailles n'est certainement pas fortuite.

Cette association, dans un même vase, d'un dépôt d'orfèvre avec deux haches médocaines en bronze ne manque pas d'intérêt. On a dit parfois que bronziers et orfèvres de l'âge du Bronze constituaient deux groupes différents et séparés, n'utilisant pas les mêmes techniques et ne travaillant pas ensemble. Ici, on penserait plutôt à une étroite association, peut-être même à un artisanat polyvalent, d'autant que ce dépôt n'est lui-même qu'un des éléments d'un ensemble plus important, qui rassemblait près d'une centaine de haches en bronze.

Les bigornes pouvaient aussi intervenir dans la chaudronnerie et le décor de la tôle de bronze, la fabrication de vaisselle de luxe, d'appliques ou de pièces d'armement, casques, cuirasses ou cnémides... Dans le Médoc, au Bronze moyen, les témoins de ce travail de la tôle de bronze étaient encore inconnus il y a peu, alors que la fabrication locale d'enclumes bigornes en bronze, attestée par le moule de la Balise, ouvrait pourtant une nouvelle piste de recherches. Or c'est encore grâce aux découvertes de l'automne 1993 sur la plage de l'Amélie<sup>24</sup> que s'est dévoilé un aspect inconnu de l'activité des bronziers médocains. Un autre vase du groupe de dépôts, voisin du précédent, était écrasé sous le poids de plus de sept kilogrammes de métal. Parmi les fragments de lingots et débris gisaient des restes de tôle, dont trois fragments de vases en bronze. Ce type de récipients est connu au Bronze

moyen, mais fort peu courant dans nos régions. La description et l'illustration sont malheureusement trop peu explicites pour qu'on puisse rattacher ces vases à l'un des types reconnus, à la même époque, dans d'autres régions d'Europe. Du moins peut-on voir que les ateliers du Nord Médoc ne se cantonnaient pas dans la fabrication de haches à bords droits en série : un artisanat métallurgique plus diversifié, faisant appel à des techniques plus spécialisées, s'y exerçait déjà à cette époque.

## Les creusets de la Lède du Gurp

Plusieurs fragments de creusets ont été recueillis au cours de nos fouilles, de 1990 à 1992. Des scories adhéraient encore à deux d'entre eux.

### Le premier creuset

Il est incomplet ; le fond et une partie du bord manquent. L'ouverture est de plan quadrangulaire avec des angles arrondis ; la lèvre n'est pas rectiligne, mais lobée. On note un net épaississement vers le fond (fig. 2, 1). La couleur varie du jaune-rougeâtre au gris cendré. La surface externe est fendillée et, à la partie inférieure, dans la cassure, on peut observer un large point de vitrification. Fissures et début de vitrification témoignent des hautes températures subies par ce récipient, probablement au-dessus de 1000°C, car cette argile du Gurp est sableuse mais non grésante. Des scories adhèrent encore à l'intérieur de la coupelle et débordent sur une partie de la face externe, confirmant qu'il s'agit bien d'un creuset. Ses dimensions sont les suivantes : largeur max. à l'ouverture, 97 mm ; épaisseur moyenne des parois, 15 ; profondeur, de l'ordre de 20 mm.

### Le deuxième creuset

Représenté par un fragment moins important que le précédent, il était, de même, large et peu profond, peut-être de plan ovale. Comme le premier, il s'épaissit fortement vers la base (fig. 1, 2). Sa couleur varie

23. Coffyn, Moreau et Bourhis, 1995.

24. Coffyn, Moreau, Bourhis, 1995.

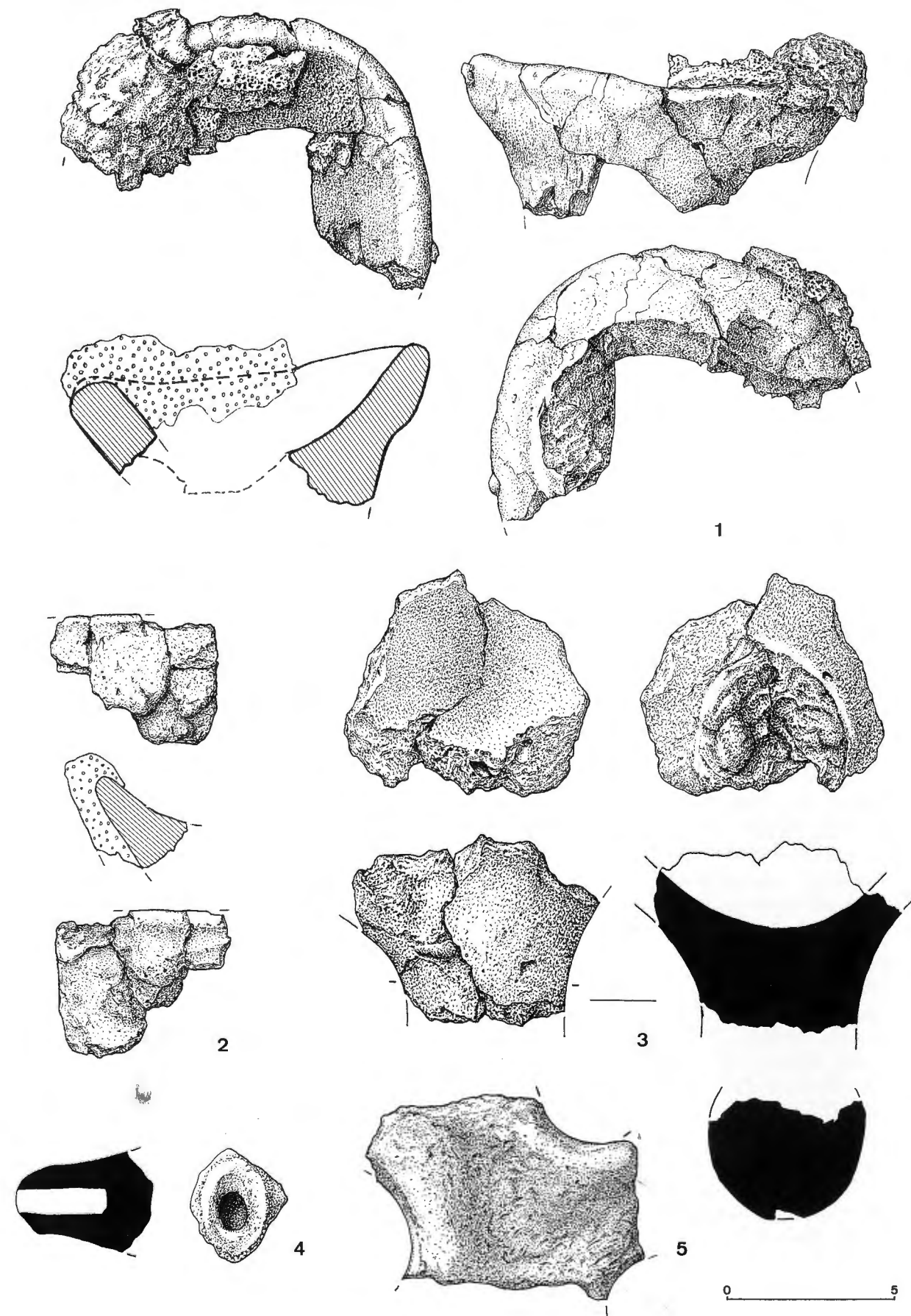


Fig. 2. — La Lède du Gurp (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde). Bronze moyen.

1-3. Fragments de creusets en argile ; les n° 1 et 2 ont des scories adhérentes ; 4. manche à douille de creuset en argile ; 5. fragment de grille d'argile.



du jaunâtre (à l'intérieur) au gris (à l'extérieur) ; des scories y adhèrent encore, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Dans ces mêmes niveaux, les restes d'autres réceptacles épais et grossiers, coupelles peu profondes ou gobelets plus étroits et plus hauts, ont été trouvés à la fouille. Faute de vitrification ou de scories adhérentes, leur usage comme creusets reste à démontrer. Deux d'entre eux, au moins, devraient pourtant appartenir à cette catégorie.

### Le troisième creuset

Incomplet lui aussi, il est un peu plus grand que le premier. Le bord manque ; le fond se prolonge par un véritable pied subcylindrique plein, du moins dans la portion conservée (fig. 2, 3). Ses dimensions sont les suivantes : diamètre max. actuel, 72 mm ; profondeur actuelle (minimum) de la cuvette, 30 mm ; diamètre max. du fond, 50 mm ; épaisseur min. du fond, 36 mm. Bien cuit malgré sa forte épaisseur, il n'est pas vitrifié, mais l'intérieur de la cuvette porte un dépôt noirâtre peu épais, gras et charbonneux.

### Le quatrième creuset

Il se réduit à un manche creux, détaché de son support dont il a arraché un fragment de paroi. De section ovale, il est muni d'une perforation longitudinale borgne, également ovale (fig. 2, 4). Longueur hors tout, 40 mm ; grand diamètre extérieur, 30 mm ; petit diamètre extérieur, 20 ; profondeur de la perforation, 27 mm ; diamètres, 10 et 7 mm.

La contenance de ces creusets de la Lède du Gulp pouvait être de l'ordre de 10 à 15 centilitres, soit près d'un kilo de métal. Cela suffisait pour couler, par exemple, une hache du grand type médocain comme celle qu'on a pu tirer du moule d'argile de ce même site, le poids moyen de ces haches étant de 750 à 850 grammes. C'est à peu près ce que pouvaient contenir la plupart des autres creusets de cette époque, dont plusieurs ont été découverts à Fort-Harrouard, en Eure-et-Loir<sup>25</sup>. Ces creusets de l'âge du Bronze sont de formes très variées ; on y reconnaît deux formes principales : les coupelles, larges et basses, et les gobelets, plus étroits et plus profonds. Ceux de la Lède du Gulp appartiennent plutôt à la première catégorie. Cette forme peu profonde présentait un avantage :

elle permettait une diffusion rapide de la chaleur dans la masse métallique chauffée par le dessus, le creuset étant placé au cœur de la fournaise. Mais cet avantage était compensé par un inconvénient : le refroidissement devait être plus rapide, et le métal pouvait aussi s'oxyder, « brûler » en surface dès que le creuset, sorti du fourneau, se trouvait à l'air libre. Certains ont supposé l'usage d'un couvercle<sup>26</sup> ; d'autres en doutent<sup>27</sup>.

La manipulation de creusets remplis de métal en fusion comportait des difficultés évidentes. Lorsqu'avaient été atteintes les températures élevées nécessaires à la fusion du bronze (de l'ordre de 900 à 950° C selon la teneur en étain de l'alliage), il importait d'enchaîner le plus rapidement possible la suite des opérations : extraire le creuset de la fournaise, le transporter jusqu'au lieu de coulée et, enfin, en verser le contenu dans un entonnoir de moule dont la largeur n'excédait pas 5 ou 6 cm dans le meilleur des cas. Sans doute s'arrangeait-on pour réduire au maximum la distance à faire parcourir au creuset entre le fourneau et le moule. Néanmoins, il fallait bien assurer la préhension du creuset brûlant, problème technique qui préoccupe les archéo-métallurgistes<sup>28</sup>. Ils mettent en doute l'exactitude d'une célèbre peinture de la tombe égyptienne de Rekmiré, près de Thèbes (vers 1500 B.C.) : on y voit un atelier de métallurgiste où deux compagnons sortent du fourneau, puis transportent, un creuset sans manche, rempli de métal en fusion, dans ce qui paraît être un berceau de branchettes (?). Or, expérience faite, il est peu probable que ces pincettes primitives, même enduites d'argile, aient pu résister le temps nécessaire, à une température proche de 1000° C. Des pinces en cuivre ont bien été trouvées à Enkomi, dans l'île de Chypre, mais on n'en connaît pas jusqu'à présent dans nos pays. Jusqu'ici, l'expérimentation n'a pas résolu de manière satisfaisante ce problème délicat, et pourtant des creusets simples, sans aucun moyen de préhension, sont largement attestés tout au long de l'âge du Bronze.

25. Mohen et Bailloud, 1987.

26. Tylecote, 1976.

27. Andrieux, 1991.

28. Tylecote, 1976 ; Andrieux, 1991.

L'originalité des creusets de la Lède du Gulp par rapport aux simples formes en coupelle ou en gobelet - comme ceux de Fort-Harrouard par exemple - est la présence d'un fond renforcé, de forme appendiculaire, suggéré par le n° 1 et mieux développé sur le n° 3. Tylecote (1976) a fait connaître des creusets à pied étroit et haut (ses types B 4, B 6 et B 7)... Pouvaient-ils être encastrés dans un support isolant perforé, ce qui aurait permis de les basculer plus facilement sans se brûler ?

A vrai dire, c'est seulement par comparaison avec le creuset n° 1 que nous avons interprété comme un pied l'appendice prolongeant le fragment n° 3, qu'on aurait pu considérer autrement comme une prise. Aucun de ces « pieds » n'étant complet, on ne saurait, en effet, exclure que leur extrémité ait été recourbée vers le haut pour former un manche, plein ou creux. Certains creusets-louches du Chalcolithique et de l'âge du Bronze, tel celui de Lerne V (vers 2750 B.C.) ont ainsi un manche dont l'attache est située très bas, vers le fond du récipient<sup>29</sup>. En tout cas, le fragment n° 4 confirme que les bronziers de la Lède du Gulp connaissaient déjà le manche creux où l'on peut fixer une tige en bois, d'un diamètre suffisant pour qu'on puisse manipuler rapidement le creuset plein sans se brûler. Des creusets à manche creux, ou « douille », sont attestés ailleurs dès l'âge du Bronze (type H de Tylecote). La perforation quadrangulaire paraît plus fréquente, mais la forme ovale limitait, elle aussi, le risque de voir le manche tourner dans son logement lors de la coulée et, en conséquence, le contenu du creuset se renverser. Enfin, le bord lobé du premier creuset de la Lède du Gulp, comme son asymétrie latérale, permettaient sans doute de verser plus facilement le métal en fusion dans l'entonnoir d'un moule en position verticale ou, mieux, légèrement oblique, bien calé en contrebas.

Comme on le voit, les bronziers médocains disposaient de creusets de forme élaborée, pour la refonte et la coulée du métal. Pour cette époque, les trouvailles de ce type ne sont pas courantes. C'est aux portes de la Normandie qu'il faut aller chercher les meilleurs éléments de comparaison, sur le site de Fort-Harrouard, considéré à juste titre comme un important centre métallurgique. Mais pour les régions voisines du Médoc, on ne connaît guère jusqu'ici que de rares fonds de vases ayant pu servir de creuset ou lingotière de fortune, comme celui de la grotte des Perrats à Agris, en Charente<sup>30</sup>.

### Les scories

Dans la portion conservée des deux premiers creusets, les scories occupent en totalité la face interne et débordent largement à l'extérieur, masquant la lèvre. A l'œil nu, la masse scoriacée encore adhérente aux parois du creuset paraît grisâtre et vacuolée à la cassure. Sa surface, d'aspect vitreux, est d'un gris verdâtre, coloré en rouge par places. Cette vitrification a lieu au contact des cendres de bois brûlantes dans lesquelles le creuset est enfoui lors de la fusion. A la loupe binoculaire, on distingue, outre des cristaux de quartz, un feutrage de fins cristaux rouge vif (rouge de cuivre) ainsi que des cristaux aciculaires très fins (fayalite ?). Le rouge de cuivre se forme d'ordinaire aux points qui reçoivent directement le courant d'air oxydant provenant, le plus souvent, de tuyères raccordées à des soufflets. Cet examen à la loupe binoculaire n'a pas fait apparaître, dans la cassure, de dépôts superposés de cuivre, d'étain et de matériaux argileux provenant d'éventuels rechapages du creuset, comme en ont constaté Queixalos *et al.*<sup>31</sup> dans un creuset de Fort-Harrouard. Ce dernier creuset procède, il est vrai, de la métallurgie du Bronze final, qui pratiquait des alliages plus complexes.

Un fragment de la scorie adhérent au premier creuset a été analysé par J.-R. Bourhis. Le résultat est donné en annexe. La composition de la scorie paraît confirmer la métallurgie d'un bronze d'étain.

Les scories de creuset se forment par une série de réactions entre le cuivre et les oxydes de fer présents dans le mélange, les constituants du creuset (qui sont surtout des silicates), et les cendres de bois en contact avec la paroi. Ces scories sont donc des silicates complexes, de composition très variable. Certains éléments détectés à l'analyse (en particulier l'élément calcium, absent de l'environnement) pourraient être des résidus de fondant provenant du traitement du minerai, et inclus sous forme de particules dans le cuivre utilisé.

29. Tylecote, *loc. cit.*, fig. 10.

30. Gomez de Soto, 1995, p. 222 et fig. 97.

31. 1987.



## Les vestiges de fourneaux

Indépendamment des fonds de creusets, d'autres débris scorifiés ont été recueillis en 1990 et 1991 dans les niveaux du Bronze moyen de la Lède du Gulp. Un échantillon a été également analysé par J.-R. Bourhis, et les résultats de l'analyse sont donnés en annexe. Il ne s'agit pas cette fois d'une scorie, mais vraisemblablement d'un fragment de paroi de creuset ou de fourneau, porté à haute température. Là encore, les résultats de l'analyse confirment la pratique de la métallurgie sur le site.

Des fragments de fourneaux similaires proviennent d'installations métallurgiques démantelées. L'expérimentation a montré que ces fourneaux de bronzier subissent, après usage, une dégradation très rapide ne laissant subsister à leur emplacement que des fragments d'argile brûlée, plus ou moins largement dispersés, dont l'intérêt peut échapper à l'observateur non averti. Comme le souligne Ph. Andrieux : «les structures métallurgiques ont pour caractéristiques générales d'être fragmentaires et, souvent, en piètre état de conservation. Leur aspect peu engageant les fait souvent délaissés ou, au mieux, passer pour un reste de torchis brûlé lors d'un incendie»<sup>32</sup>. Dans ces mêmes niveaux de la Lède du Gulp, nous avons également recueilli des fragments d'argile brûlée informes, dispersés, difficiles à distinguer des témoins d'autres activités de la vie quotidienne, domestiques ou artisanales. Encore moins spécifiques sont les pierres brûlées dispersées, observées dans ces mêmes niveaux, et dont certaines portent des traces de suie. Seuls nous retiendront ici quelques vestiges particuliers.

### Le fourneau de bronzier et ses fosses annexes

Un foyer ou fourneau fut découvert en 1980 par G. Frugier<sup>33</sup>, dans un secteur aujourd'hui disparu du site, à l'ouest de la zone que nous avons fouillée depuis. Creusé dans l'argile grise (notre niveau 4 b), il se présentait sous la forme d'une cuvette ovale peu profonde, d'environ 1,80 m sur 1,10 m, revêtue d'une chape d'argile très cuite (fig. 3). Le tout était surmonté d'une importante masse de charbons et de cendres, mêlée à de nombreux tessons de poterie. Visiblement associées à ce foyer, quatre petites fosses, étroites

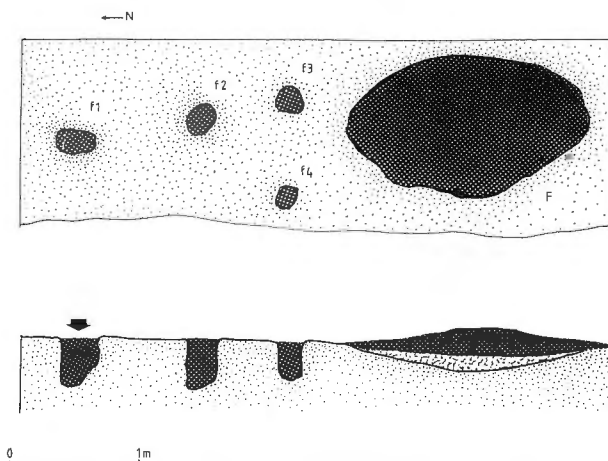


Fig. 3. — La Lède du Gulp. Bronze moyen.

Structures liées à la métallurgie du bronze découvertes en place lors des fouilles de Guy Frugier (d'après Frugier et coll., 1983). F : fourneau ; f1-4 : petites fosses associées ; la flèche désigne la fosse où fut trouvé le moule de hache médocaïne.

tes (de 15 à 30 cm à l'ouverture) et profondes d'une trentaine de centimètres, étaient groupées «en batterie» au nord du fourneau, la plus proche n'en étant éloignée que d'une trentaine de centimètres seulement. Comme le fourneau, elles étaient remplies de charbons, de cendres, de fragments de céramique et de masses d'argile cuite beige, dont une en forme de culot très épais. C'est précisément de l'une de ces fosses que provient le moule de hache médocaïne.

L'interprétation proposée par les auteurs précités, et à laquelle nous nous rallions entièrement, est de voir dans cet ensemble les restes d'une structure de fonte de bronze. «Le foyer aurait pu servir de four et les fosses, à caler des bivalves pour la fonte du bronze»<sup>34</sup>. Des expériences récentes tendent à conforter cette hypothèse<sup>35</sup> : l'installation adoptée par l'expérimentateur était du même type que le foyer de la Lède du Gulp. L'accumulation de cendres faisait barrière à l'air et au rayonnement thermique. Les tessons de poterie inclus dans le remplissage pouvaient également jouer le rôle de volant thermique. D'ailleurs, un tesson à pastillages provenant des fouilles de G. Frugier porte des coulures vertes de cuivre.

32. Andrieux, 1983, p. 53.

33. Frugier, Andrieux, Boudet, 1983.

34. Frugier, Andrieux, Boudet, 1983.

35. Andrieux, 1991.

Un problème subsiste : pour atteindre les hautes températures nécessaires à la fusion du bronze, un système de ventilation du fourneau était indispensable, le plus courant étant obtenu à l'aide de soufflets, connectés à des tuyères. Or jusqu'ici, aucun fragment de tuyère ni de tube à vent n'a été recueilli sur le site, du moins dans les niveaux du Bronze moyen (l'un des niveaux de l'âge du Fer en a en revanche livré, de même que des creusets).

### Les fragments de soles perforées ou de fours à grilles

D'autres types de fourneaux étaient-ils en usage à la Lède du Gulp durant le Bronze moyen ? C'est ce que pourraient suggérer des fragments de grilles d'argile, très cuits, épais de 4 à 5 cm, et percés de larges carneaux circulaires d'environ 3 cm de diamètre (fig. 2, 5). On connaît des grilles semblables au Bronze final, dans les fours de type Sévrier<sup>36</sup>. L'usage de ces fours sera également bien attesté en Aquitaine au Premier âge du Fer<sup>37</sup>. Mais il s'avère désormais que des fours à grille y étaient déjà utilisés dès le Bronze moyen : un site inédit des Landes a livré les fragments d'une sole perforée presque entièrement reconstituée. Certains ont pu être des fours de potier, comme celui de Sévrier. La sole perforée permettait à l'air chaud provenant du foyer sous-jacent de monter et de circuler dans la chambre de cuisson. Une expérience de cuisson de céramique dans un four analogue a permis d'atteindre une température de 900° C<sup>38</sup>. D'autres fours à grille pouvaient servir à des usages culinaires demandant des températures régulières, bien inférieures toutefois.

Les bronziers médocains utilisaient-ils aussi ce type de structure ? Au Proche-Orient, en particulier, on a décrit des fours à grille servant de fourneaux à creusets pour fondeurs de bronze, qu'il ne faut pas confondre avec les fours de réduction du minerai : on y refondait des fragments de lingots de cuivre, avec les autres éléments éventuels de l'alliage. Certains peuvent être très anciens. Celui d'Abu Matar, près de Beersheba en Israël, daté des environs de 3300-3000 B.C., était une petite construction cylindrique en argile de 30 à 40 cm de diamètre, fonctionnant à la manière d'un brasero perfectionné<sup>39</sup>. La partie inférieure était percée d'ouvertures permettant la circulation de l'air ; une grille d'argile en constituait le pla-

fond. Dans ce système, le foyer ne se situait pas à la partie inférieure ; il occupait la partie supérieure cylindrique, haute d'une quinzaine de centimètres. Un regard latéral, normalement obturé, permettait de charger le creuset. Le haut, ouvert, formait cheminée. Il s'agissait donc d'un système bien différent des fours de type Sévrier. Bien ventilé, ce fourneau devait avoir un tirage suffisant pour obtenir les températures de 900 à 950° C nécessaires à la fonte de l'alliage.

À la Lède du Gulp, nous n'avons pas de preuve formelle que les bronziers aient eu recours à de tels fourneaux. Quelques indices permettent seulement de s'interroger. Dans ce site très éventé, déjà proche de l'Océan au Bronze moyen, où les installations métallurgiques devaient être implantées sur les points hauts, la ventilation naturelle ne constituait pas un problème. Le fourneau pouvait aussi être connecté à des soufflets par l'intermédiaire de tuyères introduites dans des ouvertures à la partie inférieure. D'autre part, non loin de la Lède du Gulp, nous avons recollé, hors contexte, des fragments d'une semblable grille d'argile à laquelle adhéraient encore des parcelles de vert-de-gris, agglomérées avec du sable. Même si les conditions de trouvaille ne permettent pas de l'attribuer au Bronze moyen plutôt qu'à l'âge du Fer, du moins y a-t-il présomption d'un usage ancien de fours à grille pour la métallurgie du bronze dans le Médoc.

### Objets divers : pieds de fourneau, braseros, pilette d'argile et vases-moufles

Parmi les nombreux débris d'argile cuite du niveau 4 b, nous avons relevé deux autres éléments, visiblement façonnés, que nous interprétons comme des pieds de fourneau. Dans ce cas précis, rien ne permet, bien entendu, d'affirmer que ce dispositif ait nécessairement eu une vocation métallurgique. On en retiendra cependant qu'au Bronze moyen, les occupants

36. Bocquet et Couren, 1975.

37. Dautant, 1985.

38. Andrieux, 1976.

39. Tylecote, 1976.



de la Lède du Gulp utilisaient déjà des structures diversifiées, pour des activités spécialisées en relation avec le feu.

Un autre élément à signaler est une pilette d'argile cuite, à corps cylindrique et extrémité évasée, qui provient de ce même niveau 4 b du Bronze moyen. Ce type d'objet est surtout connu pour son rôle dans les fours à sel de l'âge du Fer. Les fragments de pilettes ne sont pas rares dans les niveaux supérieurs de la Lède du Gulp (couches 1 et 2) ; cependant, la possibilité d'une intrusion de mobilier venant de ces niveaux paraît exclue, vu l'épaisseur et l'extrême compacité de l'argile 4 b, comme de la tourbe 4 a qui la coiffe. Il serait certes imprudent d'inférer, de ce seul objet, une fabrication précoce de sel ignigène dès le Bronze moyen sur ce site. Il se pourrait néanmoins que l'on ait déjà commencé à utiliser des pilettes dans des fours à vocation non déterminée. Un objet similaire a d'ailleurs été recueilli lors des fouilles de l'abbé Philippe dans le locus B 553 de Fort-Harrouard à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir), également dans un contexte de l'âge du Bronze, et fort loin de la mer cette fois <sup>40</sup>.

Par ailleurs, l'usage de braseros est attesté sur le site par divers fragments. En dehors de leurs usages domestiques, certains auraient fort bien pu servir de réceptacles pour le charbon de bois et le creuset.

Enfin, certaines poteries auraient pu être utilisées à la manière d'un moufle, comme on l'a constaté dans la péninsule Ibérique. Dans le Médoc, on pourrait s'interroger sur les diverses fonctions des marmites et terrines à pastillages et cordons, si communes dans les habitats. Leur vocation normale devait être domestique, et avant tout culinaire : ils ont conservé assez souvent des «caramels», restes probables de nourriture brûlée, qui revêtent l'intérieur et débordent même à l'extérieur. Mais les Médocains de l'époque en faisaient aussi un usage particulier : ils y stockaient des objets de bronze avant de les enfouir. Plusieurs dépôts du Bronze moyen ont été découverts dans des vases de ce type, le Vignaud à Talais, Mayan à Vendays-Montalivet et, près du Gulp, le groupe de dépôts de l'Amélie à Soulac-sur-Mer... N'est-ce là qu'un simple détournement d'ustensiles de cuisine, occasionnellement promus au rang de cassettes ? Ces vases ne jouaient-ils pas, au contraire, un rôle plus usuel dans les activités métallurgiques ? Un fait curieux est que

certaines vases à pastillages, après avoir subi une cuisson normale, ont ensuite été revêtus extérieurement d'un épais crépi d'argile isolante, masquant totalement le décor plastique. Des fragments ont été recueillis à la Lède du Gulp, comme sur d'autres sites contemporains. Ce revêtement lui-même porte des traces de feu. Cet aménagement fait soupçonner un usage particulier de ces poteries : l'hypothèse d'une utilisation comme moufle, sans être la seule possible, mériterait peut-être d'être examinée de plus près.

## Outils de pierre ayant pu servir à des activités métallurgiques

La coulée du métal dans un moule n'est que l'une des opérations d'une longue séquence. Avant la coulée comme après, les bronziers se servaient d'un outillage où le métal semble avoir eu peu de part, à en juger du moins par ce qui nous a été conservé. En revanche, la pierre paraît y avoir encore joué un rôle important.

Il est naturellement presque impossible de séparer les outils ayant contribué à la préparation des chapes d'argile, parois de four, grilles, creusets ou moules... de ceux qu'utilisaient couramment les potiers de la Lède du Gulp. Toutefois, parmi les nombreux artefacts lithiques recueillis dans les niveaux du Bronze moyen du site, certains se distinguent de l'outillage courant, à la fois par leur morphologie et par des traces d'utilisation particulières. Cet outillage, généralement fruste, le plus souvent sur galets de roches microgrenues variées, s'avère trop différent des percuteurs et du matériel de broyage des niveaux néolithiques sous-jacents pour qu'on n'envisage pas son utilisation dans des domaines nouveaux d'activité (fig. 4, n° 2, 3 et 5). Il se distingue en particulier des précédents par les traces d'usage qu'il porte : fortes usures, fractures, traces de percussion sur des matières très dures ayant laissé des cupules ou de véritables arrachements. Certains percuteurs ou marteaux sur galets ont l'aspect «pelé» déjà signalé sur d'autres sites métallurgiques (fig. 4, 3). On remarque aussi, sur certains galets de roche dure, de fines coupures que l'on n'obtiendrait pas au silex (fig. 4, 6). Quelques-uns portent en outre

40. Mohen et Bailloud, 1987, pl. 88, n° 13.

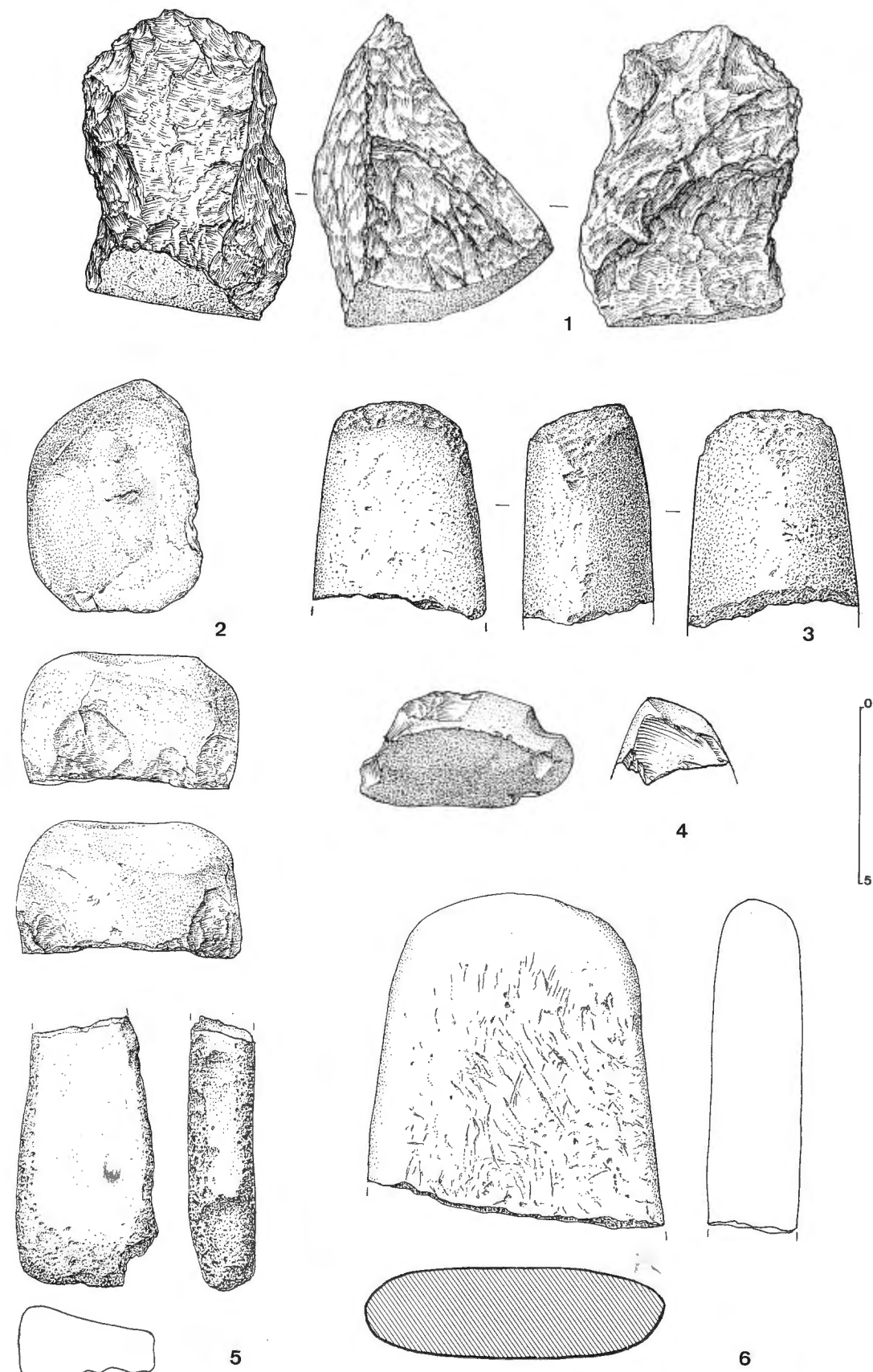


Fig. 4. — La Lède du Gulp (Grayan-et-L'Hôpital, Gironde). Bronze moyen. Outils de pierre probablement liés au travail des métallurgistes.



des traces de brûlures ou un enduit de suie. On ne saurait, bien sûr, affirmer que toute cette série d'outils ait été l'apanage exclusif des bronziers, mais il est vraisemblable que quelques-uns au moins aient pu intervenir à différents stades de l'œuvre métallurgique.

On soupçonne depuis longtemps qu'un outillage en pierre était utilisé pour les travaux de finition indispensables après la coulée des objets de bronze : ébarbage, martelage, polissage des surfaces, affûtage des tranchants et parfois décor. Les petites traces, souvent ovales, à disposition anarchique ou en files, encore visibles sur certaines haches médocaines, à Talais, à Lesparre, à Pauillac, entre autres exemples... semblent dues à des marteaux de pierre. D'ailleurs, les marteaux en bronze sont encore fort rares à l'époque (le plus proche connu a été trouvé en Charente). A la Lède du Gulp, des galets à méplats usés ont pu servir au polissage de finition et à l'affûtage des objets métalliques.

Toutefois, parmi les outils de pierre vraisemblablement liés à la paléométallurgie, un fort pourcentage devait plutôt intervenir à des stades antérieurs de la chaîne opératoire. Nous avons signalé la fréquence des traces de percussion violente et des fractures. Il n'est guère vraisemblable que des opérations de simple finition aient produit des chocs aussi brutaux. Parmi ces outils, on reconnaît en particulier quelques broyeurs, maillets ou marteaux polyédriques en pierre, assez proches de ceux qu'utilisaient les mineurs de cuivre de Cabrières, dans l'Hérault (fig. 4, 1). Un autre artefact dont la présence au Gulp peut paraître surprenante est un gros galet de basalte à cupule centrale piquetée. A Cabrières, ce type est considéré comme un outil de métallurgiste, utilisé non dans les mines, mais sur les stations de concassage et de lavage du minerai<sup>41</sup>. Sa présence ici, loin des gîtes miniers, pose un problème. Le concassage de minerai cuprifère sur le site, sans pouvoir être totalement exclu, paraît improbable. Ce galet à cupule servait-il pour broyer et réduire en poudre certains éléments de l'alliage, par exemple des morceaux de cuivre noir mêlés de scorie, ou encore des fragments de galène, avant de les introduire dans le creuset ?

Un autre outil enfin (fig. 4, 14) paraît être une «tranche», sorte d'enclume en pierre utilisée dès le Chalcolithique pour le travail du cuivre<sup>42</sup> et encore en usage au Bronze moyen et final chez les bronziers de Fort-Harrouard<sup>43</sup>.

## Le métal

A la Lède du Gulp, aucun objet métallique du Bronze moyen n'a été jusqu'ici mis au jour à l'occasion des fouilles, mais plusieurs auraient été découverts fortuitement aux alentours du site. Dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres, dépôts et trouvailles isolées ne sont pas rares. Même si tous ces bronzes ne sont pas nécessairement le produit de ce seul atelier, il n'empêche que le secteur devait être, à l'époque, le théâtre d'une importante activité métallurgique

## Cuivre, étain et plomb

Aucun gîte de cuivre ni d'étain n'existant à proximité, cet atelier ou ces ateliers étaient tributaires d'un réseau d'importations pour leur approvisionnement en matières premières. Il était assez courant à l'époque que la métallurgie de transformation s'installe à des distances parfois considérables des gîtes miniers. Seules, les premières opérations, broyage, tri, lavage du minerai, devaient s'effectuer à proximité immédiate des mines de cuivre, comme à Cabrières<sup>44</sup>. Pour éviter le transport à distance de produits pondéreux, les fourneaux de grillage et de réduction des minerais cuprifères devaient se situer non loin de là, pourvu que l'environnement puisse fournir suffisamment de combustible. Le cuivre impur (ou matte) issu de ces fours se présentait en général sous forme de «gâteaux» irréguliers, dont la forme calquait celle du fond du fourneau. Un raffinage ultérieur pouvait donner un métal épuré, coulé ensuite dans des lingotières ou simplement présenté, comme précédemment, sous forme de «gâteaux», encore appelés lingots plano-convexes.

On a souvent dit qu'avant le Bronze final, on ne savait pas obtenir de semblables lingots de cuivre, et que les fours de grillage du minerai ne pouvaient produire que des globules de cuivre inclus dans des blocs de scories. Après un concassage destiné à les en extraire, les morceaux de métal, dûment triés, auraient

été directement placés dans les creusets, et mêlés aux autres éléments de l'alliage pour couler des objets<sup>45</sup>. Mais en réalité, des lingots sont déjà connus au Bronze moyen, y compris en Médoc. Dans le groupe de dépôts de l'Amélie, déjà signalé plus haut<sup>46</sup>, l'un des vases renfermait des lingots et fragments pesant plus de sept kilogrammes. Plano-convexes à l'origine, ces lingots avaient été débités en morceaux, probablement au burin. La présence, dans le même vase, de deux petits fragments de haches, comme l'appartenance évidente de cet ensemble au groupe cohérent de dépôts découverts en 1993, permet de dater ces lingots du Bronze moyen. Leur analyse par J.-R. Bourhis a établi qu'il s'agissait de cuivres renfermant très peu (et même, dans certains cas, pas du tout) d'étain et de plomb. On y remarque en revanche une teneur appréciable en silice, reste probable de la gangue du minerai, ainsi que du fer, provenant sans doute aussi du minerai. Un autre lingot, trouvé antérieurement au même endroit, contenait 2 % de fer<sup>47</sup>. On pourrait penser à l'utilisation de minerais sulfurés comme la bornite, ou la chalcoppyrite, sulfures de cuivre assez régulièrement associés, dans les gîtes cuprifères, à la pyrite qui est un sulfure de fer. Longtemps, on a cru que la réduction de ces minerais sulfurés était hors de portée des métallurgistes du Bronze moyen, mais nous savons désormais que, dès le Chalcolithique, le procédé avait déjà été maîtrisé en Europe occidentale.

Certains ont pensé que la métallurgie du Bronze moyen avait été surtout une métallurgie de refonte, tributaire de la récupération d'objets brisés, ou passés de mode. On l'a envisagé, par exemple, à propos des ateliers de Fort-Harrouard<sup>48</sup>. Pour le Médoc, bien rares sont les documents qui appuieraient cette hypothèse. Les dépôts du Bronze moyen médocain sont presque tous formés d'objets entiers, parfois flambant neufs ou même bruts de coulée. Au nombre des bien rares exceptions figure un petit ensemble, encore inédit, de haches médocaines et à talon brisées, ainsi que des fragments isolés, peut-être perdus ou abandonnés sur des habitats (les Placettes et le Gulp, à Grayan-et-l'Hôpital). A supposer qu'ils aient été destinés à la refonte, ces objets inutilisables n'auraient fourni qu'un bien faible apport de métal, comparé à la quantité de bronze - largement plus d'une tonne - utilisée par les ateliers médocains de l'époque. A cet égard, le contraste est frappant avec la plupart des dépôts du Bronze final, qui réunissent des pièces cassées, des objets de

rebut, des lingots, des déchets de fonderie et des débris divers. D'autre part, à la refonte, des éléments présents dans le cuivre neuf, comme l'arsenic ou l'antimoine, auraient dû se perdre ou du moins diminuer notablement. Or ces éléments demeurent régulièrement présents, en quantité souvent appréciable encore, dans le métal des haches médocaines.

L'étain, nécessaire à l'alliage, semble avoir rarement circulé sous forme de lingots. On pense que les bronziers pouvaient ajouter directement dans le creuset de la cassitérite, un oxyde naturel d'étain. Ce minerai se récolte à la batée dans des cours d'eau, où il est souvent associé à l'or natif dans les mêmes placers. C'est le cas, par exemple, dans le Limousin, à proximité immédiate du Périgord. La même région livre d'ailleurs des indices de cuivre (principalement des sulfures, chalcoppyrite et bornite). Cette région approvisionnait-elle en étain les ateliers de l'Ouest aquitain ? Rien n'interdit de le supposer, bien que les sources aient pu être multiples.

Le plomb n'est généralement, au Bronze moyen, qu'un élément minoritaire, pour ne pas dire anecdotique, dans les alliages. En règle générale, il faut attendre le Bronze final pour que l'alliage ternaire - cuivre, étain, plomb - acquière droit de cité dans la métallurgie courante. L'introduction de plomb abaisse le point de fusion et permet une meilleure coulée, en particulier pour des pièces minces ou de forme complexe (ce type d'alliage sera plus tard adopté pour la statuaire). Ces qualités ont pour contrepartie une moindre dureté et une moindre résistance du métal. Au Bronze moyen, les teneurs en plomb sont en général trop faibles pour modifier sensiblement les caractéristiques de l'alliage : elles dépassent rarement 1 % et le plus souvent se tiennent plutôt au-dessous de 0,50 %. On penserait volontiers qu'il s'agit d'une impureté résiduelle, présente à l'origine dans le minerai, et que le traitement n'a pas su, ou pas pu éliminer totalement. On connaît en effet des filons polymétalliques où la galène, minerai de plomb, se trouve naturellement associée aux minerais cuprifères.

41. Ambert *et al.*, 1984 ; Espérou, 1988.

42. Hundt, 1975.

43. Par exemple celles des loci B 627 et B 629 ; Mohen et Bailloud, 1987, pl. 104, 12 et 17.

44. Ambert *et al.*, 1990.

45. Tylecote, 1976.

46. Coffyn, Moreau, Bourhis, 1995.

47. Coffyn, Moreau, Bourhis, 1993.

48. Mohen et Bailloud, l. c.



Mais ces minerais de plomb semblent avoir intéressé les bronziers médocains. A la Lède du Gulp, dans l'argile constituant le niveau 4 b, se trouvait incluse une petite lentille de poudre noirâtre, à l'éclat métallique, très lourde. L'analyse de J.-R. Bourhis a établi qu'il s'agissait bien de galène<sup>49</sup>. Étrangère au contexte sédimentaire, cette galène ne peut pas être parvenue fortuitement sur le site ; elle y a nécessairement été apportée par l'homme. De plus, la forme pulvérulente sous laquelle elle se présentait, lors de la découverte, doit résulter d'une opération de broyage car, dans la nature, ce minerai se présente généralement sous forme cristallisée. Nous apprenons ainsi qu'au Bronze moyen, les occupants de la Lède du Gulp se procuraient et manipulaient du minerai de plomb, mais à quelles fins ? Sans doute, la galène a-t-elle servi à des usages divers, maquillage ou pharmacopée, mais à la Lède du Gulp, le contexte suggérerait plutôt une utilisation métallurgique. On remarquera que, dans quelques haches de l'Amélie à Soulac, les teneurs en plomb se situent largement au-dessus de la moyenne ; deux d'entre elles atteignent même 4,65 %<sup>50</sup>. Ces fortes teneurs en plomb ont-elles un rapport avec la présence de galène à la Lède du Gulp ? On peut sans doute y penser, cet atelier métallurgique pouvant fort bien avoir été le centre (ou l'un des centres) de production des bronzes des dépôts de l'Amélie.

Les analyses métallographiques des haches en bronze du Médoc mettent en relief une relative stabilité de composition de l'alliage, bien accordée avec la frappante standardisation de la forme et des dimensions des haches médocaines. Ce caractère contraste avec la plus large variabilité observée durant le Bronze ancien, et même encore à la transition du Bronze ancien au Bronze moyen, par exemple dans le dépôt de Martillac, en Gironde<sup>51</sup>. Tout se passe comme si, au plein Bronze moyen, les divers ateliers opérant en Médoc et dans les régions voisines se conformaient à des normes relativement précises. S'agissait-il seulement d'une recette bien mise au point, ou les bronziers avaient-ils à leur disposition une même source d'approvisionnement, leur procurant un métal aux caractéristiques relativement constantes ? V. Rychner<sup>52</sup> s'est posé la question pour le métal du Bronze moyen de Suisse dont «la teneur en étain est parfois si constante qu'on peut [...] se demander si l'alliage était réalisé pour chaque coulée dans le petit creuset du fondeur, ou s'il n'était pas plutôt fabriqué

de façon plus centralisée, à un échelon supérieur de la distribution du métal, avant qu'il ne parvienne aux producteurs d'objets finis».

Dans le Bronze médocain, la variabilité est sans doute un peu plus grande qu'en Suisse, mais le type de cuivre utilisé conserve en général les mêmes impuretés caractéristiques : plomb, arsenic, antimoine, argent, nickel... Ces caractères excluent qu'on ait systématiquement refondu du vieux métal provenant de sources différentes. Ils plaident également contre une stratégie opportuniste et capricieuse d'acquisition des matières premières. Que les ateliers de fondeurs de l'Ouest aquitain aient pu, en général, disposer d'un approvisionnement relativement constant et homogène au cours du Bronze moyen, suggère l'idée d'un certain niveau de contrôle et de régulation, s'exerçant à l'échelle d'une société, plutôt que d'artisans villageois indépendants et dispersés. Le cœur de ce système se situait-il alors en Médoc ? Rien n'interdit après tout de le supposer.

L'origine géographique des cuivres demeure un problème non résolu. Les impuretés que décèle l'analyse métallographique, porteuse à ses débuts de bien des espoirs, ne caractérisent pas les sources de manière assez discriminante pour permettre de remonter jusqu'aux gîtes miniers. Le Médoc servait-il de relais sur les trop célèbres routes du cuivre et de l'étain de la zone atlantique - îles Britanniques, Armorique, péninsule Ibérique - dont le tracé sur les cartes relève en grande partie de l'imaginaire de la Protohistoire ? Tout au plus peut-on envisager, pour le Bronze moyen, une zone de rupture de charge au niveau de l'estuaire de la Gironde. De nombreuses sources potentielles de minerai cuprifère, souvent épuisées ou oubliées, ont existé à la périphérie de l'Aquitaine, de l'est de la Charente et du Périgord au Limousin, au Quercy ou au Rouergue, et aux Pyrénées occidentales et centrales.

La péninsule médocaine bénéficiait des larges facilités de communication offertes par sa situation géographique exceptionnelle entre, d'une part, l'estuaire

49. Cf. annexe.

50. Coffyn, Moreau, Bourhis, 1995.

51. Roussot-Larroque, 1991.

52. 1991.

de la Gironde, au débouché de deux axes fluviaux majeurs, Garonne et Dordogne, drainant les ressources du haut pays, et d'autre part l'Océan, dont la côte n'était pas encore cette barre sableuse rectiligne, presque dépourvue de ports, qu'elle est devenue de nos jours. A cette époque, l'aspect de la région pouvait être assez différent, avec un réseau de chenaux navigables pour de petites embarcations, et des terres basses formant des îles en période de hautes eaux. Côtière ou fluviale, la navigation pouvait apporter facilement jusqu'aux ateliers des bronziers médocains les matières premières nécessaires. Que le cuivre ait alors circulé sous forme de lingots, d'objets fabriqués ou à l'état de matte, mal raffinée donc plus pondéreuse, de toute façon le transport ne posait pas de problèmes insolubles. Des objets finis pouvaient être exportés en retour. La notable concentration de dépôts du Bronze moyen médocain autour de Pauillac pourrait correspondre à l'existence de petits ports sur l'estuaire, au débouché d'anciens chenaux de marais. La Lède du Gulp, encore mieux située, proche à la fois du littoral et de l'estuaire de la Gironde, occupe une autre position privilégiée, également soulignée par le nombre de dépôts et trouvailles isolées découverts dans ses parages.

### Le bronzier : spécialiste ou bricoleur occasionnel ?

Les facilités de communication ne suffisent pas à expliquer l'essor de la métallurgie dans cette région et à cette époque. Le phénomène s'insère nécessairement dans un tissu économique et social favorable. La multiplication des sites livrant des vestiges, surtout céramiques, du Bronze moyen médocain traduit une occupation du sol plus serrée, par des groupes humains probablement plus nombreux qu'auparavant, et peut-être aussi plus mobiles. En divers points de l'Ouest aquitain, comme en Médoc, l'impact de cette occupation se traduit dans les diagrammes polliniques, dès les alentours de 3 600 B.P., par d'importants déboisements, probablement liés au développement de l'élevage, une transhumance saisonnière permettant peut-être de nourrir des troupeaux plus nombreux. A la Lède du Gulp, les pistes fossilisées dans l'argile ou la tourbe de la couche 4 révèlent la présence de bœufs, de moutons ou chèvres et aussi de chevaux. L'agriculture en billons, qui convient aux sols mal drainés, y est également attestée, avec des

traces de cultures repérées sur plus de 500 mètres de longueur. Ces pratiques révèlent une mise en valeur des milieux semi-humides, à l'aide de techniques agropastorales bien adaptées à ce type d'environnement. Le plan géométrique orthonormé des lopins cultivés autour du site suggère que les sociétés locales du Bronze moyen étaient parvenues à un niveau d'organisation insoupçonné jusqu'ici.

Quelle pouvait être la place réservée aux métallurgistes dans ces sociétés ? Les documents n'en donnent qu'une idée bien vague. A la Lède du Gulp, les bronziers travaillaient sur le site même. Comme à Fort-Harrouard, les traces de leur activité se mêlent à celles de la vie quotidienne, à cette différence près, toutefois, qu'ici nous n'avons pu observer de loci distincts : les vestiges sont largement dispersés sur l'ensemble de la surface fouillée. A-t-on le droit d'en conclure que la métallurgie n'ait été sur le site qu'une activité de complément, dans le cadre d'une économie domestique encore largement autarcique ?

On a suggéré que deux systèmes relativement indépendants de production d'objets métalliques auraient pu fonctionner en parallèle. Le premier, œuvrant au niveau de petites communautés villageoises, s'en serait tenu à la fabrication ou à la réparation de l'outillage courant. N'exigeant qu'un niveau moyen de connaissances techniques, ces tâches auraient pu être confiées à des travailleurs à temps partiel, continuant par ailleurs à assurer leur propre subsistance par le travail des champs, comme les autres membres de la communauté. Le second système reposerait sur des ateliers spécialisés, capables de produire des objets plus élaborés, impliquant l'intervention de métallurgistes détenteurs d'un plus haut degré de compétence. Certaines catégories d'objets (par exemple les épées à manche métallique, au demeurant exceptionnelles) demandaient assurément un investissement technologique et un savoir-faire auxquels peu d'artisans pouvaient prétendre. Il se serait peut-être agi, dans ce cas, de spécialistes à plein temps, ayant subi un véritable apprentissage et disposant du temps nécessaire pour perfectionner leur art.

Les communautés du Bronze moyen médocain ont-elles réellement vécu sous le régime de cette métallurgie à deux vitesses, mieux adaptée à des sociétés-états de type oriental ? Au Proche-Orient ou en Méditerranée orientale, des bronziers étaient attachés, avec d'autres corps de métier, aux ateliers palatiaux.



En Europe occidentale, le peu que nous savons de l'état social et de l'économie ne permet guère d'appliquer de tels modèles. Bon nombre de nos bronziers possédaient sans doute une compétence polyvalente, même si la métallurgie comportait peut-être déjà plusieurs branches distinctes, des « métiers » exercés par des spécialistes différents : fondeurs, orfèvres, chaudronniers... L'exemple de la Lède du Gulp et les trouvailles faites au voisinage, à l'Amélie en particulier, suggèrent en tout cas qu'un même atelier ou groupe d'ateliers (voire un même artisan), devait être capable de produire toute une gamme d'objets variés.

La fabrication des haches à rebords, largement majoritaires dans les dépôts médocains (et accessoirement celle des haches à talon) ne constituait pas une grande prouesse technique. Mais encore fallait-il avoir pu d'abord se procurer la masse de métal nécessaire à la préparation de l'alliage, puisque la refonte ne jouait sans doute qu'un rôle subordonné, comme on l'a dit. En amont des activités du bronzier devait donc nécessairement exister un réseau d'approvisionnement en métaux constitutifs des alliages. En effet, les gîtes cuprifères et stannifères étaient loin des fonderies ; de plus, le cuivre et d'étain n'arrivaient pas nécessairement du même point de l'horizon. Il paraît exclu que chaque bronzier, ou chaque atelier, ait eu à se procurer individuellement ces matières premières. La relative stabilité de composition des bronzes, soulignée plus haut, suppose aussi une régulation, à l'encontre de ce que produirait l'individualisme de petits producteurs agissant en ordre dispersé. Il faut rappeler aussi le haut degré de standardisation de certains objets produits en série, comme les haches médocaines, dont les dimensions et le poids obéissent à des normes strictes. Enfin, la quantité de haches neuves mises en réserve ou abandonnées dans les dépôts médocains semble hors de proportion avec ce qu'aurait produit l'activité usuelle de quelques artisans à temps partiel, qui normalement se seraient contentés de fournir aux membres de leur communauté les outils indispensables, ou de les remplacer à mesure que le besoin s'en serait fait sentir.

A des fondeurs sédentaires, travaillant seulement pour les besoins d'une communauté locale, on a voulu opposer des fondeurs ambulants, circulant de village en village avec leur matériel, en particulier les moules et le stock de métal nécessaire pour produire des objets à la demande, mais colportant aussi des objets

neufs fabriqués à l'avance. Un des traits auxquels on les reconnaîtrait<sup>53</sup> serait l'utilisation de moules multiples en pierre dont toutes les faces étaient utilisées, permettant de fabriquer un maximum d'objets pour un poids et un encombrement minimum, avantage important pour un artisan voyageur. L'usage de moules d'argile caractériserait plutôt les bronziers sédentaires, car leur préparation devait impérativement être faite sur place, ce qui demandait un temps plus long.

Dans cette hypothèse, les bronziers de la Lède du Gulp auraient été des sédentaires, et les possesseurs des moules de haches médocaines d'Anglade et de Vilhonneur, des fondeurs ambulants travaillant hors de la zone nucléaire du Bronze médocain. Mais d'autres possibilités seraient envisageables, par exemple que les activités métallurgiques aient obéi à des rythmes saisonniers. Sédentaires une partie de l'année, et vivant et travaillant alors au sein de leur communauté d'origine, les bronziers auraient entrepris, à un certain moment de l'année, des tournées au cours desquelles ils auraient colporté une partie de leur production, échangeant peut-être à l'occasion quelques objets avec leurs "collègues" des régions voisines, et produisant aussi quelques objets à la demande.

On doit aussi se souvenir que les dépôts du Bronze moyen, en Médoc comme ailleurs, ne donnent pas une image fidèle du mobilier métallique effectivement produit et utilisé à l'époque. Ils se composent fréquemment d'objets semblables, des haches surtout. En outre, ces dépôts nous parviennent souvent incomplets. Les armes, à l'exception de quelques pointes de lance, en sont presque systématiquement exclues. En revanche, des poignards et de rares épées ont été retirés de cours d'eau comme la Garonne et la Dordogne, où ils avaient probablement été jetés en offrande. Dans ces dépôts aquatiques, les haches sont au contraire très rares, contrairement aux dépôts terrestres. Comme nous l'a suggéré le moule d'enclume de la Balise, une partie de la production des ateliers médocains - peut-être la plus intéressante - est à peu près absente des dépôts connus à ce jour. Ces enclumettes, comme le petit outillage normalement consacré au travail du métal, marteaux, burins, ciselets... devaient être fabriquées et utilisées sur place, mais ne figurent pas, d'ordinaire, dans les dépôts du

53. Tylecote, 1976.

Bronze moyen régional. Faut-il croire qu'on respectait déjà la pratique, traditionnelle chez les forgerons de fer comme dans d'autres corporations, qui veut que les outils ne se transmettent, ni ne se donnent, ni ne se vendent, mais sont définitivement retirés de la circulation au moment où l'artisan cesse son activité ? Par ailleurs, les parures personnelles, épingles, bagues... ont été généralement exclues des dépôts, à l'exception des bracelets, bien plus rares cependant que les haches. Il paraît avéré, en tout cas, que des règles différentes, relativement strictes et codifiées, régissaient les formes de circulation, d'accumulation, et de dépôt des diverses catégories de produits métalliques.

L'image que ces objets métalliques ont pu donner des sociétés de l'âge du Bronze est donc incomplète. Pourtant, depuis plus d'un siècle et tout récemment encore, l'étude de l'âge du Bronze moyen dans le Sud-Ouest de la France s'en est pratiquement tenue à une analyse typologique de bronzes provenant pour la plupart de dépôts, en ignorant presque tout de la vie quotidienne, des stratégies de subsistance, des formes d'exploitation agro-pastorale, des échanges... C'est à ce domaine qu'introduit enfin la fouille d'un site comme la Lède du Gulp, même si l'on déplore que l'interruption des recherches n'ait pas permis d'exploiter toutes les potentialités.

## Conclusion

Des activités des hommes de l'âge du Bronze, la métallurgie est sans doute l'une des plus riches, mais aussi l'une des plus difficiles à saisir dans une approche dynamique. Des traces fugaces, des vestiges difficiles à interpréter, des installations démantelées, tels sont les éléments dont on doit tenter de reconstituer les relations fonctionnelles. Dans ce domaine, la lecture des gestes techniques s'avère particulièrement complexe. Il s'agit ici d'un processus intégré dans lequel interviennent plusieurs chaînes opératoires distinctes, quoique complémentaires.

Une première série de ruptures territoriales s'observe au stade de l'acquisition des matières premières métalliques et de leur traitement (minéralurgie). Les composants principaux de l'alliage, cuivre et étain, provenant le plus souvent de régions différentes, représentent chacun l'aboutissement d'une séquence d'opérations d'extraction, de traitement et de conditionnement, suivies du transport vers les lieux de mise en œuvre.

Avant la coulée, un stade intermédiaire serait la préparation de l'alliage, et éventuellement la fabrication de lingots de bronze, opérations pour lesquelles - comme on l'a dit plus haut - l'homogénéité assez troublante des compositions suggère que cette opération n'était sans doute pas laissée à l'initiative d'artisans individuels, mais supposait un certain niveau de régulation et de contrôle social.

Sur site, la coulée elle-même impliquait, en amont, toute une suite d'opérations, de l'acquisition de roches étrangères propres à la fabrication de moules, et de la préparation des terres destinées à la fabrication des creusets, des moules, des fourneaux, à l'accumulation du combustible et à la conduite des feux... A l'issue de cette suite d'opérations à haut risque technique, on en venait enfin aux ultimes travaux de mise en forme et de finition des bronzes.

A ce degré d'intégration, où l'activité du bronzier ne pourrait se concevoir hors d'une structure sociale qui la soutient et la contrôle, elle-même insérée dans des réseaux d'échange stables et complexes, nous pouvons mesurer le chemin que l'homme a parcouru, depuis l'aventure individuelle des tailleurs de pierre du Paléolithique qui souvent pouvaient encore, au quotidien, maîtriser entièrement la production d'un outil de pierre, de l'acquisition de la matière première à l'objet fini, puis à son utilisation, immédiate ou différée...



Annexe

par J.-R. Bourhis \*

Fragments scorifiés

Un fragment de la scorie adhérent au premier creuset a été analysé

Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
0,20	0,02	tr.	-	-	-	0,01	-	XX	-	0,05

La présence de traces métalliques semble confirmer la métallurgie d'un bronze à 10 % d'étain avec des traces de plomb. Une analyse complémentaire a été faite sur un autre échantillon après fusion dans un mélange de carbonates de sodium et de potassium. La perle est reprise par de l'acide nitrique et évaporée à sec pour insolubiliser la silice (74,75 % de SiO<sub>2</sub>), le filtrat de la silice : (24,20 %) contient les oxydes de fer, d'alumine et des alcalinoterreux ; le fer est l'élément principal, les teneurs des oxydes de Al, Mn, Ca, Mg... ne dépassent pas les 1 %. L'échantillon peut en outre contenir de l'eau d'hydratation, de l'ordre de 0,70 à 0,80 % (perte au feu).

Un second échantillon scorifié a été également analysé

Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
-	-	-	-	-	-	0,001	-	X	-	0,005

Le second échantillon contient essentiellement de la silice ; les teneurs des éléments métalliques Cu, Sn, Pb, Ag, Zn... sont nulles. En pulvérisant l'échantillon on peut observer, sous la loupe binoculaire, des grains

de quartz translucides et blancs opaques, de tailles différentes dont les plus gros atteignent 1 mm de diamètre et une poudre plus fine jaune clair. L'analyse de l'échantillon donne une teneur en SiO<sub>2</sub> voisine de 95,80 %. Il ne s'agit pas de scorie car il n'y a pas eu fusion du sédiment mais vraisemblablement un fragment de creuset ou paroi de four ; les grains de quartz ont été agglomérés par un limon argileux et portés à haute température. Ces échantillons sont intéressants car ils sont la preuve d'une métallurgie sur le site.

Echantillon de minerai

Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	SiO <sub>2</sub>
1,17	0,01	63,96	-	0,20	0,50	0,001	-	1,95	-1,5	21,54

L'analyse spectrographique montre une teneur principale de plomb, des teneurs de l'ordre de 1 à 2 % de cuivre, de fer, de zinc et des traces notables d'antimoine et d'argent, normales pour un minerai de plomb. La teneur donnée en SiO<sub>2</sub> représente l'insoluble après l'attaque nitrique de l'échantillon ; il s'agit d'un limon contenant essentiellement de la silice et des oxydes de fer.

Il s'agit donc d'un échantillon de galène contenant un peu de blende et de chalcopryrite (PbS, ZnS, CuFeS<sub>2</sub>), sans doute une réserve de minerais ayant servi à une métallurgie ?

\* Unité mixte de Recherche 6566 Civilisations atlantiques et archéosciences, Rennes.

Bibliographie

Ambert, Espérou, Solari 1990 : Ambert P., Espérou J.-L., Solari M.-E., «Mines et mineurs chalcolithiques de Cabrières (Hérault) ; leur impact régional». Dans : Ambert P. (éd.) : *Cabrières-Hérault, le plus vieux centre minier métallurgique de France (2500 avant J.-C.)*. Etat actuel des connaissances. Archéologie en Languedoc, colloque international : hommage au Dr. Jean Arnal ; Le Chalcolithique en Languedoc ; ses relations extrarégionales. Saint-Mathieu-de-Trévières, 20-22 septembre 1990, Livret-guide de l'excursion du 24 septembre 1990, p. 27-30, 1 fig.

Andrieux 1976 : Andrieux Ph., «Essai d'un four de potier reconstitué du type de Sévrier (Bronze final)». *Etudes préhistoriques*, 13, p. 37-40, 5 fig.

Andrieux 1980 : Andrieux Ph., «Couler le bronze comme il y a 4000 ans». Revivre la Préhistoire. *Dossiers de l'Archéologie*, n° 46, sept. -oct. 1980, p. 72-77.

Andrieux 1983 : Andrieux Ph., «Esquisse d'une réflexion expérimentale sur l'identification de structures métallurgiques». *Journées de Paléométallurgie*. Université de Technologie de Compiègne, 22-23 février 1983, p. 53-66, 2 fig.

Andrieux 1991 : Andrieux Ph., «La reconstitution des comportements techniques et thermiques de foyers pour la technologie du bronze». Exemple : les technologies de l'âge du Bronze français. Archéologie aujourd'hui. Actes du colloque international : «L'expérimentation en archéologie : bilan et perspectives». *Archéologie expérimentale*, t. 1. Le feu : métal et céramique, p. 118-122, 4 fig.

Bocquet, Couren 1975 : Bocquet A., Couren J.-P., «Le four de potier de Sévrier, Haute-Savoie (âge du Bronze final)». *Etudes préhistoriques*, 9, p. 1-6, 8 fig.

Coffyn 1972 : Coffyn A., «Le Bronze final et les débuts du Premier Age du Fer autour de l'estuaire girondin». Thèse dactylographiée, Bordeaux.

Coffyn, Moreau, Bourhis 1993 : Coffyn A., Moreau J., Bourhis J.-R., «Quelques bronzes girondins inédits ou peu connus». *Revue archéologique de Bordeaux*, 84, p. 57-78, 13 fig.

Coffyn, Moreau, Bourhis 1995 : Coffyn A., Moreau J., Bourhis J.-R., «Les dépôts de bronze de Soulac-sur-Mer (Gironde)». *Aquitania* 13, p. 7-31, 18 fig.

Espérou 1988 : Espérou J.-L., «Un outil de métallurgiste aux fonctions imprécises». *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 85, p. 37-38, 1 fig.

Frugier 1979 : Frugier G., «Un site protohistorique médocain : La Lède du Gulp». *Cahiers méduliens*, 11e année, n° 27, novembre 1979, p. 13-41, 23 pl.

Frugier 1982 : Frugier G., «Le site littoral de la Lède du Gulp (Gironde)». *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 79, p. 168-171.

Frugier, Andrieux, Boudet 1983 : Frugier G., Andrieux P., Boudet R., «Les moules à bronze de l'habitat de La Lède du Gulp à Grayan-et-L'Hôpital en Gironde (Bronze moyen)». *Journées de Paléométallurgie*. Université de Technologie de Compiègne, 22-23 février 1983, p. 449-465, 6 fig.

Gomez 1980 : Gomez J., «*Les cultures de l'âge du Bronze dans le bassin de la Charente*». Périgueux, Fanlac, 118 p., 84 fig., IV pl., tabl.

Gomez de Soto 1995 : Gomez de Soto J., «*Le Bronze moyen en Occident. La culture des Duffaits et la civilisation des Tumulus*». Paris, Picard, 376 p., 108 fig., 77 pl. L'âge du Bronze en France, 5.

Gomez de Soto 1997 : Gomez de Soto J., «Au sujet du compte rendu de Claude Mordant» (1997) : José Gomez (1996) - Le Bronze moyen en Occident..., *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 94, 2, p. 145-148.

Hundt 1975 : Hundt H.-J., «Steinerne und kupferne Hammer der frühen Bronzezeit». *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 3, Mainz, p. 115-120, 4 pl.

Letterlé 1982 : Letterlé F., «Un site de l'âge du Bronze à Cuiry-les-Chaudardes (Aisne). Vallée de l'Aisne, cinq années de fouilles protohistoriques». *Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial, p. 175-185, 15 fig.

Maréchal 1983 : Maréchal J.-R., «*Préhistoire de la métallurgie*». Avignon, Revue Archéologique Sites, hors série n° 14.

Mohen 1973 : Mohen J.-P., «Les moules en terre cuite des bronziers protohistoriques». *Antiquités nationales*, 5, p. 33-44, 6 fig.

Mohen 1980-81 : Mohen J.-P., «Moules multiples des fondeurs de l'âge du Bronze». *Antiquités Nationales*, 12/13, p. 27-33, 4 fig.

Mohen 1985 : Mohen J.-P., «Les outils des métallurgistes de l'âge du Bronze en France». *Antiquités nationales*, p. 89-97, 7 fig.

Mohen, Bailloud 1987 : Mohen J.-P., Bailloud G., «*La vie quotidienne à l'âge du Bronze. Les fouilles du Fort-Harrouard*». L'âge du Bronze en France, 4. Paris, Picard.

Mordant 1997 : Mordant C., «Compte rendu de Gomez J., 1996, Le Bronze moyen en Occident...» *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 94, 1, p. 21-22.

Moreau 1971 : Moreau J., «Un moule d'enclume de l'âge du Bronze trouvé à La Lède du Gulp (Gironde)». *Gallia Préhistoire*, 14, 2, p. 267-269, 3 fig.

Nicolardot, Gaucher 1975 : Nicolardot J.-P., Gaucher G., «*Typologie des objets de l'âge du Bronze en France*». 5 - Outils. Paris, Société Préhistorique Française.

Queixalos, Menu, Mohen 1987 : Queixalos I., Menu M., Mohen J.-P., «Creusets pour la fonte des alliages à base de cuivre du Bronze Final au Fort-Harrouard à Sorel-Moussel (Eure-et-Loir)». *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 84, 1, p. 23-30, 8 fig.

Roussot 1973 : Roussot A., «Les haches en bronze de Thonac (Dordogne)». *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 103, p. 127-135, 5 fig.

Roussot, Roussot-Larroque 1996 : Roussot A., Roussot-Larroque J., «Haches médocaines coulées en série de deux dépôts du Bronze moyen de Pauillac (Gironde)». *Préhistoire du Sud-Ouest*, nouvelles études, 3, 2, p. 192-197, 9 fig., 3 tabl.



Roussot-Larroque 1991 : Roussot-Larroque J., «Le dépôt de Martillac (Gironde) et la transition Bronze ancien-Bronze moyen en Aquitaine». *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. 82, p. 31-52, 13 fig.

Roussot-Larroque, Villes 1988 : Roussot-Larroque J., Villes A., «Fouilles pré- et protohistoriques à La Lède du Gurp (Grayan-et-l'Hôpital, Gironde)». *Revue Archéologique de Bordeaux*, 79, 1988, p. 19-60, ill.

Rychner 1991 : Rychner V., «L'analyse chimique du bronze pré-historique : pourquoi ?» *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 47, p. 201-212.

Tylecote 1976 : Tylecote R.-F., «*A History of Metallurgy*». Londres, The Metals Society.

Tylecote 1983 : Tylecote R.-F., «The Evolution of the Metallurgy of Copper and Copper based Alloys». *Journées de Paléoméallurgie*. Université de Technologie de Compiègne, 22-23 février 1983, p. 195-221, 14 fig.

## Nouveaux bronzes découverts en Bazadais

par Alain Beyneix

Au sud-est du département de la Gironde, à la lisière nord de la Grande Lande, s'étend le Bazadais. Cette petite entité territoriale répond à une définition historique. Elle trouve, en effet, son origine dans l'ancien diocèse de Bazas et antérieurement dans les limites de l'antique cité des *Vasates* constituée autour de l'*oppidum* de *Cossio*.

Les témoignages archéologiques d'un peuplement ou d'une occupation humaine au cours de la Proto-histoire en terres bazadaises concernent essentiellement le Premier Age du Fer. Les nécropoles tumulaires de Marimbault et de Cudos et les séquences d'occupation du site actuel de la ville de Bazas durant les VIIe et les VIe s. avant notre ère illustrent parfaitement cet état de fait <sup>1</sup>.

Les époques précédentes du Néolithique et de l'Age du Bronze demeurent, en revanche, bien moins documentées <sup>2</sup>. Nous ne pouvons évoquer à ce titre que les quelques haches polies du château de Roquetaillade à Mazères <sup>3</sup> ou l'unique trouvaille de hache médocaine en bronze d'Illats <sup>4</sup>.

Quelques découvertes fortuites d'objets de bronze dont nous venons d'avoir connaissance pour cette région viennent toutefois combler utilement cette quasi-pénurie.

### Une hache à rebords médocaine à Saint-Symphorien (fig. 1)

Cette pièce fut recueilli à la suite de la mise en place d'une installation d'irrigation souterraine d'une pelouse d'un pavillon particulier au lieu-dit "le Tuzan" sur la commune de Saint-Symphorien.

#### Description

Il s'agit d'une grande hache à rebords de type médocain du Bronze moyen. Elle est dans un assez bon état de conservation, seuls un angle du sommet et la partie supérieure d'un rebord ont été écrêtés lors de la mise au jour. La presque totalité de sa surface est recouverte d'une belle patine verdâtre.

L'objet offre un sommet étroit et se termine par un tranchant convexe. La lame est épaisse et les rebords droits déburent à quelques millimètres seule-

1. Beyneix et Couhade, 1997.

2. Cadis, 1954 et Roussot-Larroque, 1985.

3. Mohen, 1966.

4. Bardié, 1898.



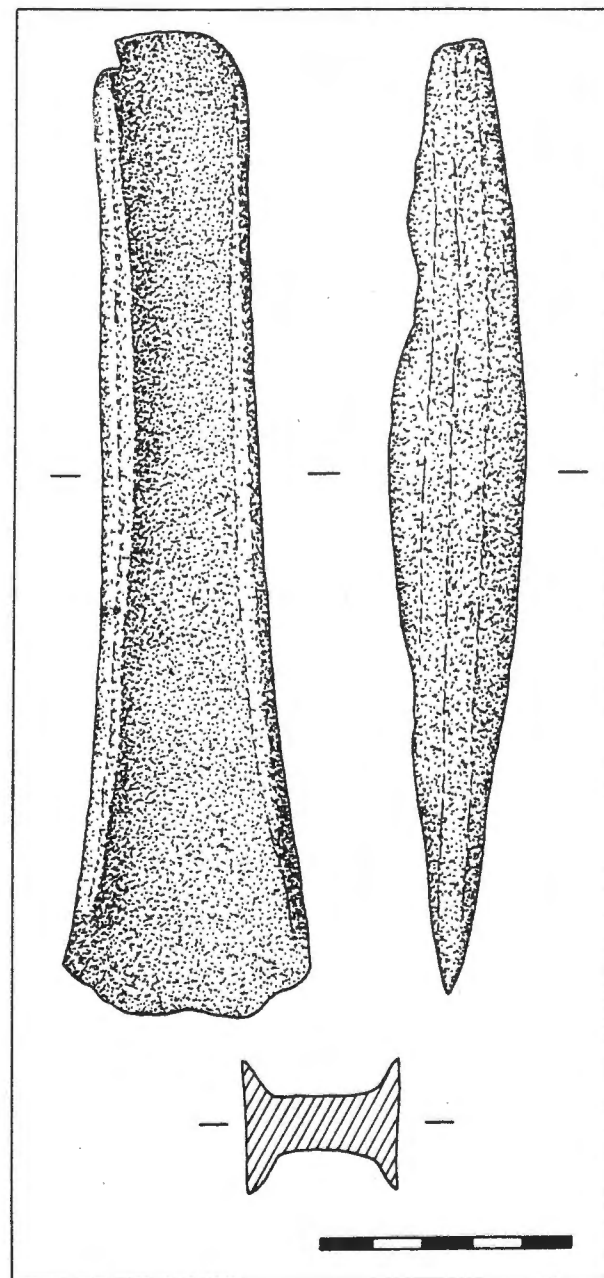


Fig. 1. — Saint-Symphorien «le Tuzan» (Gironde), hache à rebords médocaïne du Bronze moyen.

ment du sommet pour s'achever au tranchant. Ses rebords se rattachent au corps de la lame de manière anguleuse.

Longueur totale : 194 mm  
Largeur au tranchant : 48 mm  
Épaisseur maximale : 11 mm

## Implications

Ce type d'objet est l'archétype des productions des bronziers médocains entre environ 1500 et 1200 avant J.-C. soit au cours du Bronze moyen régional. La répartition de ces haches concerne principalement la péninsule du Médoc où des dizaines de dépôts de bronzes sont actuellement répertoriés<sup>5</sup>, dont 6 dépôts dernièrement découverts sur la côte de Grayan-et-l'Hopital qui totalisent à eux seuls plus de 55 kg de bronze<sup>6</sup>. En dehors de cette zone de production, ces pièces ont été introduites dans l'ensemble du Bassin aquitain et ses marges, au point que certaines se rencontrent au sud des Pyrénées<sup>7</sup>, en Languedoc<sup>8</sup> ou encore en Centre-Ouest<sup>9</sup> pour se résumer aux contrées les plus touchées par cette diffusion.

## Un ciseau à douille à Noaillan

(fig. 2)

L'outillage métallique de l'Age du Bronze du Sud-Ouest français demeure très largement dominé par les haches et dans une moindre mesure par les herminettes - c'est d'ailleurs un phénomène général<sup>10</sup>, il suffit de consulter les inventaires de découvertes, à commencer par celui de G. Fabre<sup>11</sup> puis ceux réalisés à l'occasion de synthèses régionales sur la Gironde<sup>12</sup>, la Dordogne<sup>13</sup>, le Gers<sup>14</sup> et le Lot-et-Garonne<sup>15</sup>, pour en juger. De même, un tel constat est observable pour les contrées limitrophes comme le Languedoc<sup>16</sup>, le Centre-Ouest<sup>17</sup> ou bien encore la Péninsule Ibéri-

5. Sion, 1994.

6. Coffyn, Moreau et Bourhis, 1993 et 1995.

7. Coffyn, 1985 : 17.

8. Guilaine, 1972 : 117.

9. Gomez, 1980 : 41.

10. Guilaine (dir.), 1976.

11. Fabre, 1952.

12. Coffyn, 1972.

13. Chevillot, 1981 et 1989.

14. Cantet, 1991.

15. Beyneix, 1997.

16. Guilaine, 1972.

17. Gomez, 1980 et Pautreau, 1979.

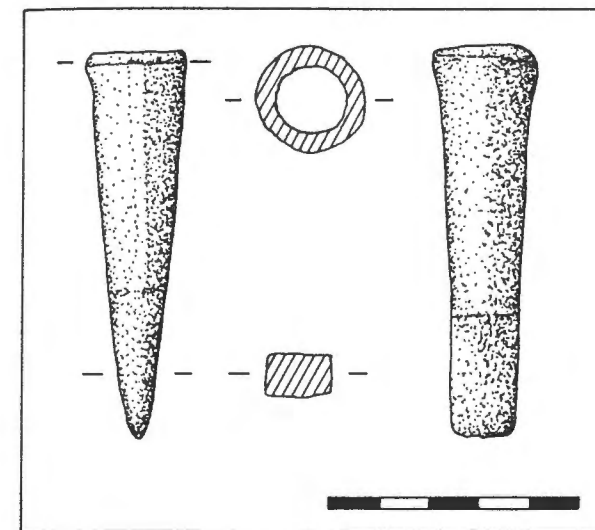


Fig. 2. — Noaillan «Peyrebernède» (Gironde), ciseau à douille du Bronze final.

que<sup>18</sup>. Il en résulte, fort logiquement, que les autres types d'outils, ciseaux, gouges, tranchets, racloirs ou tranchoirs restent discrets au sein de la documentation et apparaissent anecdotiques.

La découverte par un exploitant agricole d'un ciseau à douille sur la commune girondine de Noaillan vient donc combler sensiblement cette quasi pénurie.

## Découverte et description

Récolté fortuitement à la suite de la mise en culture de parcelles de prés au lieu-dit «Peyrebernède», l'endroit de la trouvaille se situe sur la rive droite du cours moyen du Ciron à l'extrémité ouest du Bazadais.

La pièce est dans un parfait état de conservation et est recouverte d'une belle patine. Il s'agit donc d'un ciseau - on trouve parfois au cours de lectures l'appellation de burin - dont l'utilisation devait être fréquente pour le travail de divers matériaux comme le bois, le métal, le cuir, la pierre, l'os...

Traditionnellement on distingue trois types. Les ciseaux simples, dont l'origine est à rechercher dans l'outillage en os du Néolithique qui continue à perdurer au cours du Bronze, les exemplaires à soie et enfin ceux à douille comme la pièce de Noaillan<sup>19</sup>.

Cette dernière présente d'ailleurs une douille circulaire, dépourvue d'anneau mais qui offre sur sa partie

proximale un bourrelet. La lame est épaisse, le tranchant se présente symétrique et droit, sa largeur demeure inférieure au diamètre extérieur de la douille.

Longueur totale : 78 mm

Longueur de la douille : 52 mm

Diamètre extérieur de la douille à l'ouverture : 22 mm

Largeur au tranchant : 13 mm

## Comparaisons et datation

Rares sont sur le plan régional les exemplaires comparables. Nous n'évoquerons à titre de comparaison que le ciseau à douille, de Gauriac en Gironde<sup>20</sup>, ou celui contenu dans le dépôt du Vénat en Charente-Maritime<sup>21</sup>. Enfin, pour information, si l'on désire se reporter à des exemplaires plus nombreux, il est possible de se référer à plusieurs pièces bourguignonnes conservées au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye<sup>22</sup>.

En matière de datation, leur présence dans plusieurs dépôts s'échelonnant tout au long du Bronze final ne permet pas d'apporter de grandes précisions chronologiques. En effet, ils demeurent tout aussi présent dans le dépôt de Kergoff-en-Noyal-Pontivy dans le Morbihan<sup>23</sup> attribué au Bronze final I, dans celui de Saint-Brieuc-des-Iffs en Ile-et-Vilaine<sup>24</sup> du Bronze final II (l'exemplaire de Gauriac est d'ailleurs attribué au groupe girondin contemporain de Saint-Denis-de-Pile) que dans ceux de Larnaud dans le Jura, d'Amboise en Indre-et-Loire<sup>25</sup> et du Vénat en Charente-Maritime<sup>26</sup> datés du Bronze final III.

Autant dire qu'il n'est possible de proposer pour l'exemplaire isolé de Noaillan qu'une fourchette large englobant au moins le Bronze final II et III (soit *grosso modo* de 1050 à 750 avant notre ère).

18. Coffyn, 1985.

19. Nicolardot et Gaucher, 1975 : 117-124.

20. Coffyn et Roux, 1991.

21. Coffyn, Gomez et Mohen, 1981 : pl. 24 n°29.

22. Nicolardot et Gaucher, 1975 : 124 ; Bonnamour, Mordant et Nicolardot, 1976.

23. Briard, 1965.

24. Briard et Onnée, 1975.

25. Cordier, 1976.

26. Coffyn, Gomez et Mohen, 1981.



## Bibliographie

Bardie 1898 : Bardie A., "Hache en bronze trouvée à Illats", *Société Archéologique de Bordeaux*, 23, p. 83.

Beyneix 1997 : Beyneix A., *Les cultures de l'Age du Bronze en Pays de Moyenne-Garonne*, Montagnac.

Beyneix, Couhade 1997 : Beyneix A., Couhade C., Le Premier Age du Fer en Bazadais, *Munibe*, 49, p. 143-152.

Bonnamour, Mordant, Nicolardot 1976 : Bonnamour L., Mordant C., Nicolardot J.-P., Les civilisations de l'Age du Bronze en Bourgogne, in : Guilaïne J. (dir.), *La Préhistoire Française t. 2 : les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, Paris, p. 601-617.

Briard 1965 : Briard J., *Les dépôts bretons et l'Age du Bronze atlantique*, Rennes.

Briard, Onnee 1975 : Briard J., Onnee Y., *Le dépôt du Bronze final de Saint-Brieuc-des-Iffs*, Travaux du Laboratoire de Préhistoire, Protohistoire et du Quaternaire Armoricaire, Rennes.

Cantet 1991 : Cantet J.-P., *L'Age du Bronze en Gascogne gersoise*, Périgueux.

Chevillot 1981 : Chevillot C., *La civilisation de la fin de l'Age du Bronze en Périgord*, Périgueux.

Chevillot 1989 : Chevillot C., *Sites et cultures de l'Age du Bronze en Périgord*, Périgueux.

Coffyn 1972 : Coffyn A., *Le Bronze final et les débuts du Premier Age du Fer autour de l'estuaire girondin*, thèse de III<sup>e</sup> cycle, Université de Bordeaux III.

Coffyn 1985 : Coffyn A., *L'Age du Bronze final atlantique dans la Péninsule ibérique*, Paris.

Coffyn, Gomez, Mohen 1981 : Coffyn A., Gomez J., Mohen J.-P., *L'apogée du Bronze atlantique : le dépôt de Vénat*, L'Age du Bronze en France, 1, Paris.

Coffyn, Moreau, Bourhis 1993 : Coffyn A., Moreau J., Bourhis J.-R., Quelques bronzes girondins inédits ou peu connus, *Revue Archéologique de Bordeaux*, 34, p. 57-78.

Coffyn, Moreau, Bourhis 1995 : Coffyn A., Moreau J., Bourhis J.-R., Les dépôts de bronze de Soulac-sur-Mer (Gironde), *Aquitania*, 13, p. 7-33.

Coffyn, Roux 1991 : Coffyn A., Roux D., Le Bronze atlantique : mythe ou réalité ? Approche d'une méthodologie des partitions : le cas de la Gironde, in : Chevillot C. et Coffyn A. (dir.), *L'Age du Bronze Atlantique : ses faciès de l'Ecosse à l'Andalousie et leurs relations avec le bronze continental et la méditerranée*, Périgueux, p. 165-182.

Cordier 1976 : Cordier G., Les civilisations de l'Age du Bronze dans le Centre-Ouest et les Pays de la Loire Moyenne, in : Guilaïne J. (dir.), *La Préhistoire Française t. 2 : les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, Paris, p. 543-560.

Fabre 1952 : Fabre G., *Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*, Paris.

Gomez 1980 : Gomez J., *Les cultures de l'Age du Bronze dans le Bassin de la Charente*, Périgueux.

Guilaïne 1972 : Guilaïne J., *L'Age du Bronze en Languedoc Occidental, Roussillon, Ariège*, Mémoire de la Société Préhistorique Française, 9, Paris.

Guilaïne (dir.) 1976 : Guilaïne J., *La Préhistoire française t. 2 : Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, Paris.

Mohen 1966 : Mohen J.-P., Quelques haches polies de Roquetaillade à Mazères, *Les Cahiers du Bazadais*, 10, p. 20-25.

Nicolardot, Gaucher 1975 : Nicolardot J.-P., Gaucher G., *Typologie des objets de l'Age du Bronze en France, Fascicule V : les outils*, Société Préhistorique Française, Paris.

Pautreau 1979 : Pautreau J.-P., *Le Chalcolithique et l'Age du Bronze en Poitou*, Poitiers.

Roussot-Larroque 1985 : Roussot-Larroque J., Protohistoire de la Grande Lande du 4<sup>e</sup> millénaire aux derniers siècles avant notre ère, in : *La Grande Lande : histoire naturelle et géographie historique*, Paris, p. 97-125.

Sion 1994 : Sion H., *Carte Archéologique de la Gaule : Gironde*, Paris.

## Bituriges du Bordelais et Bituriges du Berry : l'apport de la numismatique<sup>1</sup>

par Jean Hiernard \*

Il y a longtemps que les historiens de la Gaule, et en particulier les spécialistes de l'histoire de Bordeaux dans l'Antiquité, savent que le nom des Bituriges Vivisques<sup>2</sup>, peuple gaulois attesté en Bordelais par les sources littéraires à partir de Strabon (17 apr. J.-C.)<sup>3</sup> puis par la documentation épigraphique, est totalement et étrangement absent du *corpus* césarien qui ne connaît que les Bituriges qui donneront leur nom au Berry et à Bourges<sup>4</sup>, sans jamais d'ailleurs les qualifier de *Cubi*<sup>5</sup>, appellatif qui ne se rencontre, lui aussi pour la première fois, que dans l'œuvre de Strabon<sup>6</sup>. Pour expliquer cette apparente anomalie – compte tenu du rôle joué par la cité de *Burdigala* sous la domination romaine – deux écoles d'historiens se sont affrontées. Les premiers, aujourd'hui les plus nombreux, pen-

2. Si le mot *Bituriges* est bien attesté, les sources antiques divergent en revanche sur *Vivisci* : Strabon (IV, 2, 1) donne, selon les manuscrits (Ἐκβάλλει δ'ὁ μὲν Γαροῦνας...εἰς τὸ μεταξὺ) Βιτουρίγων τε τῶν Ἰοσκῶν, ou Ἰόσκων rectifié par les éditeurs en Ὀισκῶν (Kramer), Οὐβίσκων (Xylander) et Οὐιουίσκων (Lasserre), ces deux derniers d'après Pline. Toutes les autres sources, littéraires ou épigraphiques, d'époque impériale nous imposent la forme *Vivisci*/Οὐιου(β)ίσκοι : ainsi Pline (*N.h.*, 4, 108), "*Bituriges liberi cognomine Vivisci*" ; et Ptolémée (II, 7, 7), "Βιτουρίγες οἱ Οὐβίσκοι". Sur ce peuple et son nom, voir, entre autres, Holder (A.), *Alt-celtischer Sprachschatz*, III, Leipzig, 1907, s.v° "*Vivisci*", col. 418-419 ; Jullian (C.), *Inscriptions romaines de Bordeaux*, II, Bordeaux, 1890, p. 511-516, 528-529, 531 ; Goessler (P.), s.v° "*Vivisci*", *RE*, 2. Reihe, IX<sup>e</sup>, 1961, col. 498-503 ; Étienne (R.), *Bordeaux antique*, p. 72-73 ; Moreau (J.), *Dictionnaire de géographie historique de la Gaule et de la France*, Paris, 1972, p. 52 ; Id., *Supplément au dictionnaire de géographie historique de la Gaule et de la France*, Paris, 1983, p. 42.

3. IV, 2, 1.

4. Les Bituriges sont parmi les mieux connus des peuples gaulois cités par César (24 mentions), après les Éduens (126 mentions), les Helvètes (60), les Trévires (40), les Séquanes (35), les Rèmes (31), les Bellovaques (29), les Arvernes et les Nerviens (chacun 28) et les Carnutes (25).

5. À aucun moment n'apparaît chez César (ou Hirtius) le surnom *Cubi*, ce qui laisse supposer que, de son temps, il n'existait qu'un seul État biturige (*de bello Gallico*, I, 18, 6 ; VII, 5, 1 ; 5, 2 ; 5, 4 ; 5, 5 ; 5, 7 ; 8, 5 ; 9, 6 ; 11, 9 ; 12, 2 ; 13, 3 ; 15, 1 ; 15, 4 ; 29, 4 ; 75, 3 ; 90, 6 ; VIII, 2, 1 ; 2, 2 ; 3, 3 ; 3, 5 ; 4, 2 ; 11, 1).

6. IV, 2, 2 : "Βιτουρίγες οἱ Κοῦβοι καλούμενοι", "τοῖς Κούβοις Βιτουρίξει".

\* Professeur d'Histoire Ancienne à l'université de Poitiers.

1. La présente note est un résumé mis à jour des deux articles suivants, à peu près identiques, publiés en 1981 et 1984 : Hiernard (J.), "Aux origines de la *civitas* des Bituriges Vivisques", *Revue belge de Numismatique*, CXXVII, 1981, p. 75-92, pl. XIII ; Id., "La numismatique et la question des Bituriges Vivisques", dans : Grasmann (G.), Janssen (W.) et Brandt (M.) (éd.), *Keltische Numismatik und Archäologie, Numismatique celtique et archéologie (Veröffentlichung der Referate des Kolloquiums "Keltische Numismatik" vom 4. bis 8. Februar 1981 in Würzburg)*, Oxford, 1984, vol. I ("British Archaeological Report", International Series, 200 [I]), p. 130-150, 3 figures.



sent que ce silence viendrait de ce que César et ses lieutenants n'auraient jamais eu affaire à ce peuple celtique installé depuis longtemps en Bordelais : il aurait été occupé, durant le *bellum Gallicum*, à gérer ses intérêts commerciaux et n'aurait pas non plus participé au soulèvement de 52 avant J.-C. déclenché par Vercingétorix<sup>7</sup>. Les seconds, minoritaires, expliquent ce silence par le fait que les Bituriges Vivisques n'auraient pas été présents sur le pourtour de la Gironde au moment de la guerre des Gaules et auraient alors encore fait partie intégrante des Bituriges du Berry dont ils auraient constitué, comme les *Cubi*, un *pagus*<sup>8</sup>. Les premiers n'hésitent pas à faire jouer, depuis le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, un rôle majeur à la fraction bordelaise du peuple biturige et à son *oppidum* de *Burdigala* dans le grand commerce de l'étain à l'une des extrémités de l'"isthme gaulois"<sup>9</sup> ; les seconds avaient beau jeu, jusqu'à une date très récente, de faire remarquer la grande pauvreté de Bordeaux en vestiges préromains, en particulier monétaires<sup>10</sup>.

Un document numismatique permet aujourd'hui d'y voir plus clair dans ce débat déjà ancien. Il s'agit d'un type de monnaie d'argent (appelée "quinaire" faute de mieux) qui appartient à l'ensemble des séries du Berry défini par Daphné Nash<sup>11</sup>. Il porte au droit une tête à gauche, bouclée, et au revers un cheval à gauche, accompagné de la légende en caractères grecs OYI (au-dessus du cheval), KoY (au-dessous du cheval, le petit *omicron* étant inscrit dans la fourche de l'*upsilon*)<sup>12</sup> (voir fig.)<sup>13</sup>. Il date probablement de la



"Quinaire" gaulois du musée des Beaux-Arts de Lyon, provenant du trésor de Cheverny (Loir-et-Cher) (ex-collection de la Saussaye = Lyon 612) : dessin J. H. d'après clichés Musée de Lyon (x 2,5).

lier p. 20-21 : "Jusqu'au 2<sup>e</sup> tiers du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., *Burdigala* n'offre aucune trace en numismatique [...] d'une activité d'*emporion* ou même d'un habitat" ; cela rejoignait les idées exprimées en 1957 par J. Ducasse (*Bull. Soc. franç. Num.*, XII, 6, juin 1957, p. 130-131) : "Les monnaies gauloises trouvées à Bordeaux sont en accord avec l'école archéologique prétendant qu'à l'époque gauloise, Bordeaux n'était encore qu'une simple agglomération de cabanes primitives".

11. "Sword Group Silver and Bronze" : Nash (D.), *Settlement and Coinage in Central Gaul, c.200-50 B.C.*, Oxford, 1978, t. I ("British Archaeological Reports", Suppl. Series 39 I), p. 210-223.

12. On rencontre le même type de ligature dans la légende latine OXOBNOS sur une monnaie gauloise étudiée par J.-B. Colbert de Beaulieu ("Le bronze d'OXOBNOS et l'ensemble des monnaies tardives de la Loire moyenne", *Revue belge de Numismatique*, CXXVI, 1980, p. 9-30), où le O initial est inscrit dans la fourche supérieure du X.

13. De la Saussaye (L.), "Mémoires sur plusieurs enfouissements numismatiques découverts dans la Sologne blésoise", *Revue Numismatique*, 1836, p. 311, n° 12 et pl. VIII, 12 (cinq variétés pesant de 34 à 35 grains ; l'exemplaire illustré est celui du musée des Beaux-Arts de Lyon) ; Lelewel (J.), *Type gaulois ou celtique*, Atlas, Bruxelles, 1840, pl. VIII, 3 et 4 ; Duchalais (A.), *Description des médailles gauloises de la Bibliothèque Royale*, Paris, 1846, p. 9 ; Hucher (E.), *L'art gaulois ou les Gaulois d'après leurs médailles*, 2<sup>e</sup> partie, Paris-Le Mans, 1873, p. 73, fig. 107 ; Robert (P.C.), dans *Annuaire de la Soc. franç. de Num.*, 1878, p. 299 ; Muret (E.) et Chabouillet (A.), *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1889, p. 92, n° 4114 (1,85 g, ex-coll. de Saulcy), 4115 (1,75 g ; ancien fonds), 4116 (1,70 g ; ex-coll. de Luynes) [M. Dhénin m'a signalé que BnF 4115 a été échangé avec C. Robert en 1877 et ne figure donc plus dans les médailliers nationaux] ; La Tour (H. de), *Atlas de monnaies gauloises*, Paris, 1892, pl. XIV, 4114 (Bituriges Cubi) ; Mater (D.), "Bulletin numismatique n° 17", *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, 1892, p. 9, et pl. II, 15 ; Blanchet (A.), *Traité des monnaies gauloises*, Paris, 1905, p. 133 et 412-413 ; Id., *Manuel de numismatique française*, I : *Monnaies frappées en Gaule depuis les origines jusqu'à Hugues Capet*, Paris, 1912, p. 86 ; Colbert de Beaulieu (J.-B.), dans Forrer (R.), *Keltische Numismatik*

première moitié du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, en tout cas d'avant le déclenchement de la guerre des Gaules. Les rares exemplaires signalés ou parvenus jusqu'à nous sont de provenance indéterminée, sauf cinq qui figuraient dans le trésor de monnaies gauloises d'argent et de deniers romains républicains découvert en 1827 à *la Rousselière*, commune de Cheverny (Loir-et-Cher)<sup>14</sup>. La légende dont ils sont porteurs – et qui a été l'objet de diverses hypothèses de lecture plus ou moins hasardeuses<sup>15</sup> – ne peut, à notre avis, que correspondre aux premières syllabes des mots OYI(OYISKOI) [ou OYI(BISKOI)]<sup>16</sup> et KOY(BOI) désignant, en grec, ce que les auteurs latins nomment *Vivisci* et *Cubi*, c'est à dire les deux fractions principales (*pagi*) du peuple des Bituriges<sup>17</sup>. Comme il ne saurait être question de voir dans ces monnaies une quelconque commémoration d'un fait politique ancien, il faut considérer l'union, au centre de la Gaule, de ces deux *pagi* comme encore réelle au moment de leur émission et donner raison aux tenants d'une installation tardive des Vivisques dans la basse vallée de la Garonne. Certes, le site de la *Burdigala* celtique existait déjà avant la conquête romaine, comme le montrent de récentes découvertes archéologiques<sup>18</sup> ; il est possible également que le peuple celte des

der Rhein- und Donaulande, II : *Bibliographische Nachträge und Ergänzungen*, Graz, 1969, p. 21 ; Scheers (S.), *Les monnaies gauloises de la collection A. Danicourt à Péronne (France, Somme)*, Bruxelles, 1975, (Cercle d'Études Numismatiques, Travaux, 7), p. 52-53, n° 154 (1,83 g) ; Nash (D.), *Settlement and Coinage*, I, p. 215 et II, pl. 21, fig. 497-498 (= BnF 4116 et 4114, de 1,69 et 1,73 g, ce qui ne concorde pas, pour 4114, avec le poids transmis par Muret et Chabouillet) ; Ead., *Coinage in the Celtic World*, Londres, 1987, p. 98-99 et pl. 15, fig. 141 (= BnF 4114) ; La Tour (H. de), *Atlas de monnaies gauloises*, mis à jour par Fischer (Br.), Paris, 1992, pl. XIV, 4114 ; Scheers (S.), *Un complément à l'atlas de monnaies gauloises de Henri de La Tour*, Paris-Maastricht, 1992, p. 11 ; Ead., *Monnaies celtiques*, dans Brenot (Cl.) et Scheers (S.), *Musée des Beaux-Arts de Lyon : les monnaies massaliètes et les monnaies celtiques*, Louvain, 1996, p. 97-98, n° 612 et pl. XXIII, 612 (1,83 g ; ex-coll. de la Saussaye ; provenance : trésor de Cheverny, Loir-et-Cher)

14. Découverte effectuée le 20 mai 1827 par un berger, dans la douve d'un fossé de l'étang de *la Rousselière* : "assez grand nombre de petites pièces toutes noires". L. de la Saussaye a récupéré "sur le fumier de la cour de la ferme", 48 monnaies, soit 45 "quinaires" gaulois et 3 deniers romains (16 monnaies et 1 galvano conservés au musée des Beaux-Arts de Lyon) : ANORBO/DVBNO (2 ex.) ; DVBNOCOV/DVBNOREIX (1 ex.) ; quinaires éduens à la tête casquée (2 ex.) ; OYI KoY (5 ex.) ; quinaire A des Bituriges Cubi

(1 ex.) ; IVRCAY (1 ex.) ; CAM (2 ex.) ; quinaire au rameau (1 ex.) ; quinaire au glaive (6 ex.) ; quinaire au sanglier (2 ex.) ; quinaire du type de Cheverny (1 ex.) ; TOGIRIX (12 ex.) ; Q. DOCI SAM F (2 ex.) ; SEQVANOIOTVOS (1 ex.) ; VIIPOTAL (4 ex.) ; deniers romains Crawford 270/1 (125 av. J.-C.), 273/1 (124 av. J.-C.) et 336/1b (92 av. J.-C.). Contrairement à ce que j'écrivais en 1981 et 1984, il n'y avait pas d'exemplaires à légende DVBNACVS/AVSCRO (cf. S. Scheers, *Musée des Beaux-Arts de Lyon*, p. XIV). L'enfouissement pourrait être très tardif, d'époque gallo-romaine, selon Colbert de Beaulieu (J.-B.), *Traité de Numismatique Celtique*, I, Paris, 1973, p. 259, 356, notes 468, 608. Sur le trésor de Cheverny : L. de la Saussaye, "Mémoires", p. 301-320, pl. VIII ; Blanchet (A.), *Traité*, trésor n° 133 (qui retient erreur des DVBNACVS/AVSCRO) ; Crawford (M.), *Roman Republican Coin Hoards*, Londres, 1969, trésor n° 216 (période ca. 124-92 B.C.) ; Rolland (H.), "Monnaies de la République romaine trouvées en Gaule", dans *Actes des XXVII<sup>e</sup> et XXVIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Montpellier 1953-1954, Montpellier, 1956, trésor n° IX ; Nash (D.), *Settlement and Coinage*, II, p. 311, trésor n° 39 ; Colbert de Beaulieu (J.-B.), *Traité*, I, p. 259 ; Provost (M.), *Carte archéologique de la Gaule* : 41 : Loir-et-Cher, Paris, 1988, p. 70-71, n° 76 ; Scheers (S.), *Musées des Beaux-Arts de Lyon*, p. XIII-XIV.

15. Par exemple OYI-KY = *vicus* (sic) (La Saussaye, "Mémoires", p. 312) ; OYI = VI ("commencement d'un nom d'homme") (Duchalais, *Description des médailles gauloises*, p. 9) ; KY = début du mot Cu(bios) (Hucher, *L'art gaulois*, 2<sup>e</sup> partie, p. 73) ; notons cependant l'intéressante hypothèse de Ponton d'Amécourt (*apud* Hucher, *loc. cit.*), reprise par Allmer et Holder (*Sprachschatz*, t. III, col. 272), selon lequel OYI-KY serait l'équivalent de BI(turiges) CV(bi).

16. Selon L. Fleuriot (lettre du 3.11.1981), "à l'époque où l'alphabet grec était utilisé en Gaule, le [w] initial était noté généralement ou- et ne se confondait ni avec [v] ni avec [b] ; donc, aux alentours de la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, OYI ne pouvait noter le même son que BI ; enfin, la graphie grecque OYI avait alors beaucoup plus de chances de noter [w] que [v] et surtout [b]"

17. Sur cet aspect capital des *civitates* gauloises – pour parler comme César –, on se reportera à Sordi (M.), "La simpolitia presso i Galli", *La Parola del Passato*, 8, 1953, p. 111-125.

18. Barraud (D.) et alii, "Le site de 'la France' : origines et évolution de Bordeaux antique", *Aquitania*, 6, 1988, p. 3-59 (en particulier p. 52 : "pour le site de 'la France', la stratigraphie semble quasiment ininterrompue de la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à la conquête romaine" (...)) "l'*emporion* de *Burdigala* pourrait avoir une superficie maximum de 5 à 6 hectares" ; Barraud (D.) et Gaidon (M.-A.), "Bordeaux, *Burdigala*", dans *Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule, Histoire et Archéologie* (Actes du 2<sup>e</sup> Colloque Aquitania, Bordeaux, 13-15 septembre 1990, 6<sup>e</sup> Suppl. à "Aquitania"), Bordeaux, 1992, p. 43-48 ; Barraud (D.) et alii, "Origine et développement topographique des agglomérations : Agen, Angoulême, Bordeaux, Périgueux, Poitiers, Saintes", *ibid.*, p. 199-209 (en particulier p. 201) ; Sireix (Chr.) et alii, *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux*, Bordeaux, 1997 ("Pages d'archéologie et d'histoire girondines", 3), *passim*.

7. Étienne (R.), *Bordeaux antique*, dans *Histoire de Bordeaux* (publ. sous la dir. de Ch. Higounet), t. I, Bordeaux, 1962, p. 78-79 ("L'histoire côtoie *Burdigala* sans jamais y entrer" ; "égoïsme de marchands" des Bituriges Vivisques) ; Id., *Histoire de Bordeaux* (publ. sous la dir. de Ch. Higounet), Toulouse, 1980, p. 19-20 ; argumentation reprise par Chr. Goudineau, P.-Alb. Février et M. Fixot dans *l'Histoire de la France urbaine* (sous la dir. de G. Duby), t. I : "la ville antique des origines au IX<sup>e</sup> siècle", Paris, 1980, p. 86.

8. Par exemple Jullian (C.), *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II, p. 529, note 2.

9. C'est en particulier le thème développé, dans ses divers travaux, par mon maître Robert Étienne : *Bordeaux antique*, p. 71-72 ; "*Burdigala* et *Garumna*", dans *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident* (Colloque du C.N.R.S. n° 542), Strasbourg 1971, Paris, 1977, p. 329 et 332 ; *Histoire de Bordeaux*, p. 14-15.

10. Nony (D.), "Monnaies gauloises recueillies à Bordeaux", dans *Revue historique de Bordeaux*, 1978-1979, p. 15-21 (en particu-



Médulles ait déjà été présent en Médoc<sup>19</sup> ; mais, si l'interprétation que nous proposons est exacte, les Bituriges Vivisques ne doivent la maîtrise de l'estuaire girondin qu'à la volonté de César au lendemain de la guerre, ou, plus probablement, d'Auguste, lors de l'organisation définitive des Gaules en provinces<sup>20</sup>.

Louis Maurin nous a suivi dans ce raisonnement et est même allé plus loin<sup>21</sup>. Il est très probable que le rôle de "grande puissance" locale ait été tenu, avant la conquête, par les Santons auxquels nous venons de proposer l'attribution d'un monnayage d'or allié dont un certain nombre d'exemplaires se rencontrent aussi en Médoc<sup>22</sup>. Le déclenchement de la guerre des Gaules est dû, on le sait, au projet qu'avaient mûri les Helvètes de venir s'installer *in Santonum fines*, "sur le territoire des Santons" ou "sur les frontières des Santons"<sup>23</sup>. Il paraît de plus en plus probable que les Helvètes avaient négocié leur migration, non seulement avec les peuples dont ils se proposaient de traverser les territoires, mais aussi et surtout avec le peuple maître du littoral entre l'Armorique – qui, à notre avis, s'étendait jusqu'au nord de l'actuel Marais Poitevin – et l'ensemble aquitain étranger au monde celtique qui commençait aux rives méridionales de la Garonne<sup>24</sup>. Comme chacun le sait, Jules César ne le permit pas et c'est ainsi que la Suisse peut aujourd'hui s'appeler Confédération helvétique, mais, selon l'heureuse formule de Louis Maurin, tout s'est passé comme si les Romains avaient installé les Bituriges Vivisques à la place convoitée par les Helvètes<sup>25</sup>.

On n'oubliera pas qu'à l'époque de l'indépendance la Garonne formait la frontière méridionale des peuples celtes face aux Aquitains dont César souligne, dès le tout premier chapitre du *De bello Gallico*, l'originalité et le particularisme<sup>26</sup>. Même s'il existait des échanges entre ces deux mondes, le secteur a pu apparaître, avant l'arrivée des Romains, comme une terre en voie de conquête, où la maîtrise des deux rives du fleuve constituait un enjeu majeur. Que les Santons soient déjà parvenus à contrôler l'estuaire nous paraît fort possible, et cette hypothèse expliquerait l'importance de l'*oppidum* de Pons, nettement plus méridional que *Mediolanum* dont le rôle de capitale ne s'épanouira

n'est pas du tout assuré que, comme le croit R. Boudet [*L'Âge du Fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin (du Ve au Ier siècle avant notre ère)*, Périgueux, 1987, p. 220-221], le mot *Medulli* soit un nom latin. La racine *medio-* (au milieu de"), qui correspond au latin *medius*, n'en est pas moins un mot gaulois : cf. Lambert (P.-Y.), *La langue gauloise. Description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies*, Paris, 1994, p. 38.

20. La partition a pu être préparée lors du recensement de Narbonne (27 av. J.-C.) et a dû intervenir après 22 av. J.-C. (détachement de la Narbonnaise de l'ensemble gaulois), sans doute lors du voyage d'Auguste de 16 à 13 av. J.-C. : André (J.-M.), "L'encadrement juridique des fondations augustéennes", dans Goudineau (Chr.) et Rebourg (A.) (éd.), *Les villes augustéennes de Gaule* (Actes du colloque international d'Autun, 6, 7 et 8 juin 1985), Autun, 1991, p. 17-28 (en particulier p. 23-24). On se rappellera ici que Strabon écrivait du peuple des Bituriges Vivisques (IV, 2, 1) : Οὐ συντελεῖ αὐτοῖς (c'est-à-dire τοῖς Ἀκουιτανόις). Nous ne suivons pas R. Étienne lorsqu'il traduit cette phrase ("Strabon (IV, 2, 1) et la fondation de Burdigala", dans *Mélanges W. Seston*, Paris, 1974, p. 167-174) : "ils ne leur paient pas tribut", ce qui conviendrait à une datation de l'implantation des Vivisques très antérieure à la conquête. Nous nous rallierons à la traduction déjà avancée par É. Desjardins (*Géographie de la Gaule romaine*, II, Paris, 1878, p. 359), suivi par C. Jullian (*Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II, p. 540-541), O. Hirschfeld ("Aquitaniens in der Römerzeit", dans *Kleine Schriften*, Berlin, 1913, p. 218, note 4) et P. Goessler (s.v. "Vivisci", dans *R.E.*, 2. Reihe, IXe, 1961, col. 501) : "ils ne paient pas l'impôt en même temps qu'eux", ce qui signifie que les Vivisques appartenaient, après la conquête, à une autre circonscription fiscale romaine que les Aquitains primitifs, ceux du sud de la Garonne.

21. "Villes augustéennes de l'Aquitaine occidentale : Bordeaux, Périgueux, Saintes", dans *Les villes augustéennes*, p. 45-59 (en particulier p. 47) ; Maurin (L.) (avec la collab. de M. Thauré et Fr. Tassaux), *Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)*, Santons, Bordeaux, 1994, p. 20.

22. Il s'agit de la série B (ou "aquitannique") des "statères" autrefois attribués en bloc aux Pictons, isolée et caractérisée par Simone Scheers ("Les monnaies d'or des Pictones", *Bull. Soc. franç. Num.*, 35, 1980, p. 703-708, ill. ; en dernier lieu : Hiernard (J.), "Le "paysage monétaire" de la Saintonge celtique", *Bull. Soc. franç. Num.*, 48, 1993, p. 655-665, ill. (en particulier p. 657-661) ; Benusiglio (J.), Hiernard (J.), Scheers (S.) et Barrandon (J.-N.), "Le trésor de Chevanceaux (Charente-Maritime) et les monnayages d'or allié du Poitou et de la Saintonge", dans Barrandon (J.-N.) et alii, *L'or gaulois. Le trésor de Chevanceaux et les monnayages de la façade atlantique*, Paris, 1994 (Cahiers Ernest-Babelon, 6), p. 271-361 (en particulier p. 353-354).

23. Cés., *B.G.*, I, 10, 1.

24. Nous suivons là les intuitions de Roger Dion (*Annuaire du Collège de France*, 63, 1963, p. 389-398).

25. "Villes augustéennes de l'Aquitaine", p. 47.

26. Cf. le célèbre passage de César (*B.G.*, I, 1), mais aussi I, 1, 2 ; I, 7 ; III, 11, 3 ; 20, 1 ; 21, 1 ; 21, 3 ; 23, 3, etc. Voir également Strabon IV, 2, 1. Les Aquitains d'avant la conquête forment un *koinon* de peuples non celtiques, plutôt apparentés par la langue, les usages et les alliances aux peuples de la péninsule ibérique.

vraiment qu'avec la présence romaine<sup>27</sup>. Qu'ils aient souhaité qu'un autre peuple – en l'occurrence les Helvètes – s'installe sur cette frange stratégique de leur territoire suppose des relations privilégiées qu'il reste à préciser. Après la conquête, tout sera modifié et la basse Garonne, au lieu de se situer aux avant-postes du monde celtique, s'inscrira sur l'axe médian de la province d'Aquitaine créée par Auguste. L'autorité romaine a pu décider de retirer à la *civitas Santonum* la maîtrise de ce secteur, et préférer le confier à une fraction d'un peuple de Gaule centrale, ce qui comportait, du point de vue romain, de nombreux avantages : cela réduisait l'ancienne puissance des Santons, consolés par ailleurs par l'implantation à *Mediolanum* de la capitale de la nouvelle province ; cela affaiblissait le peuple biturige tout en distinguant

l'un de ses *pagi*, qui devait très vite prendre conscience des avantages de sa nouvelle localisation et s'en ouvrir d'autant à la civilisation romaine<sup>28</sup>. Une fois de plus, si l'on nous suit dans la reconstitution de ces événements, on touche ici du doigt l'extrême habileté du "peuple-roi" – et peut-être d'Auguste – qui dispose à sa guise des anciens peuples de la Gaule comme de pions sur un échiquier.

27. Sur l'importance de Pons avant la conquête : Maurin (L.), *Saintes antique, des origines à la fin du VIe siècle après Jésus-Christ*, Saintes, 1978, p. 36-41.

28. Sur l'essor de Bordeaux, contemporain des règnes de Tibère et de Claude : Barraud (D.) et alii, "Le site de "la France"", p. 52-54 ; Maurin (L.), "Villes augustéennes de l'Aquitaine", p. 53.

19. Cités par Plinie (*N.h.*, 32, 62 : *Medulli*) et Ausone (XVIII, 5, 18-19 : [*ostrea*] *quae Medulorum / educat Oceanus*) ; 14, 2 : *paganum Medulis jubeo salvere Theonem* ; 14, 16 : *Medulorum in litore*). Il



# Découvertes de peintures murales dans la cathédrale Saint-André de Bordeaux

par Michelle Gaborit \*

Différentes mentions, extraites de textes anciens, concernant une ornementation peinte permettent de savoir que les murs de la cathédrale Saint-André ont été autrefois au moins partiellement recouverts par des peintures médiévales. Ces dernières existaient dans la nef, mais aussi dans différentes chapelles et dans le déambulatoire.

## Des restes fragmentaires du décor peint médiéval dans la nef de la cathédrale

Dans la nef, le témoigne du chanoine Lopès <sup>1</sup> au XVIIe siècle, repris par Charles Marionneau à la fin du XIXe siècle <sup>2</sup> permet de faire état d'images peintes sur le mur sud de la nef, au-delà de la galerie des Jurats, c'est-à-dire à l'extrémité occidentale de ce mur, dans le voisinage de la porte du cloître. Il y avait là en particulier la représentation d'un saint Charlemagne <sup>3</sup> qui, selon le chanoine Lopès était un argument en faveur de l'ancienneté des origines de l'église métropolitaine. Lopès précise également que ces peintures

avaient été repeintes sur l'ordre de l'archevêque Artus de Montauban, qui a siégé de 1463 à 1478. Ce prélat

\* Maître de conférences à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III. Centre de Recherches Léo Drouyn, Bouliac.

1. Chanoine H. Lopès, *L'église métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux 1668, p. 25 : «Le vaisseau de la nef et de l'église marque une plus grande antiquité que le bâtiment du chœur. L'image de l'empereur Charlemagne, qui paraît encore sur la muraille au fond de cette nef, au-delà de la galerie des Jurats, fait assez connaître qu'elle fut élevée de son temps. Artus de Montauban, archevêque de Bordeaux fit repeindre cette image, que le temps avait presque effacée, et fit peindre ses armes au bas, dont nous parlerons en sa vie».

2. Charles Marionneau, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Paris-Bordeaux, 1861, p. 187 : «Lopès nous a conservé le souvenir d'une peinture non moins précieuse par son ancienneté, l'image de l'Empereur Charlemagne qui paraissait encore de son temps sur la muraille au fond de la nef... Mais à la restauration ordonnée par Mrg. Artus de Montauban dût succéder un système plus radical et, de retouche en retouche, le prétendu portrait de Charlemagne disparut sous le racloir et sous le badigeon». Ces peintures n'étaient donc plus visibles à l'époque de Napoléon III.

3. La vogue de la représentation de ce saint, canonisé au XIIe siècle, se situe principalement au XIVe siècle, où il est honoré en tant qu'ancêtre présumé de la famille de Valois, et où il est mis en valeur, par exemple dans les suffrages des saints de certains livres d'heures.



avait fait figurer ses armes<sup>4</sup> au bas de ces peintures. L'œuvre était encore visible dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, époque où vivait le chanoine Lopès<sup>5</sup>.

Des sondages effectués dans la nef en 1997<sup>6</sup> ont permis de mettre en évidence sur ce mur sud autour de la porte du cloître, un faux-appareil orné d'un motif central et des encadrements d'arcs au trait rouge, simulants des claveaux arrondis à leur extrémité supérieure. Une couche picturale malheureusement assez lacunaire a pu également être observée sur ces éléments de décor, qui peuvent être attribués au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> siècle.

### Dans le déambulatoire, au sud, le tombeau d'Arnaud de Canteloup

Dans le déambulatoire, la «remise en ordre» effectuée par l'architecte Combes entre 1803 et 1811<sup>7</sup> a abouti à la destruction de presque tous les tombeaux qui y étaient situés. En face de la chapelle Saint-Jacques aujourd'hui consacrée à Sainte Anne<sup>8</sup>, qui est située immédiatement au sud de la chapelle d'axe, s'élevait le tombeau de l'archevêque Arnaud de Canteloup, puissant personnage, cousin du pape Clément V<sup>9</sup> et son second successeur sur le siège épiscopal de Bordeaux en 1305. Il mourut en 1332. Son tombeau majestueux<sup>10</sup> n'est que partiellement conservé aujourd'hui. Il comprenait une «tombe élevée» avec un gisant à l'effigie du prélat, recouvert de feuilles de cuivre<sup>11</sup>. Le tombeau proprement dit a aujourd'hui disparu.

Quant au monument qui l'abritait il a subi d'importantes transformations, mais on peut encore, avec les restes conservés, restituer son aspect d'origine. Il était installé dans une paroi en pierre bâtie entre deux piles du rond-point. À l'intérieur du mur était ménagé un baldaquin voûté destiné à abriter le tombeau. Le parement tourné vers l'autel majeur n'est plus visible aujourd'hui car il est caché par une boiserie. Par contre, la partie du mur tournée vers la chapelle Saint-Jacques a été modifiée. Il y avait, au-dessus de l'arc recevant le voûtement intérieur, une première série de sept<sup>12</sup> arcs trilobés en faible relief, encore visibles aujourd'hui, en hauteur, puis, en-dessous, une seconde série de sept arcs, dont les moulures ont été bûchées.

Contre le mur subsiste un gâble triangulaire, ajouré par une série de trilobes. Le gâble retombe sur des pilastres rectangulaires surmontés de fins clochetons, dont les terminaisons ont été refaites<sup>13</sup> (fig. 2).

4. Ces armes sont restituées par l'abbé Callen dans la réédition de l'œuvre du chanoine Lopès, Bordeaux, 1884, t. 2, p. 322. L'abbé Callen s'appuie pour cela sur la description qu'en donne Lopès dans la biographie de l'archevêque : «Il se justifie néanmoins et par quelques vitraux de la nef de notre église et par un tableau que nous avons où cet archevêque est peint à genoux devant un crucifix, et au pied duquel sont écrits quelques vers en l'honneur de la Croix, que c'étaient là ses armes ainsi que je l'ai rapportées et blasonnées car elles s'y sont assez bien conservées». Lopès, rééd. Callen, *op.cit.* t. II, p. 323. On ne peut plus savoir aujourd'hui si le «tableau» dont il est question dans ce texte était peint sur les murs de la cathédrale ou sur un autre support.

5. Lopès, 1668, *op.cit.* p. 25 : «on les voit encore sur la même muraille».

6. Par Rosalie Godin, restauratrice des Monuments Historiques à la demande de la Conservation Régionale des Monuments Historiques d'Aquitaine, et de l'Inspection des Monuments Historiques.

7. Voir entre autres J. Gardelles, *La cathédrale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, 1963, p. 58 à 61.

8. Cette chapelle s'ouvre immédiatement au sud de la chapelle d'axe consacrée à la Vierge. Nous la nommerons chapelle Saint-Jacques dans cette publication pour respecter la titulature médiévale.

9. Qui laisse en 1131 à la cathédrale onze livres de rentes. J. Gardelles, *op.cit.* p. 19 et A.D. Gir., G 316, f. 23.

10. Paul Courteault, «Les sépultures anciennes de la cathédrale Saint-André», *Revue Historique de Bordeaux*, 1925, t. XVIII, p. 186 : «l'enfeu d'Arnaud de Canteloup, en face duquel s'ouvrait la chapelle Saint-Jacques, était un des repères qui servaient à retrouver les sépultures plus modestes».

11. Lopès, *op.cit.* 1668, p. 49 : «... est un tombeau élevé d'Arnaud de Canteloup, archevêque de Bordeaux, décédé l'an 1332, sur lequel tombeau est son image en pierre, qui était couverte de lames de cuivre doré» et Lopès rééd. Callen, *op.cit.* t. II, p. 266.

12. Quatre de ces arcatures sont visibles aujourd'hui, leurs dimensions sont approximativement identiques, ce qui permet de rapporter leur largeur moyenne, de restituer sept arcatures.

13. Ce qui a été mis en évidence par les sondages réalisés par Rosalie Godin sur ce tombeau en mai-juin 1997. En effet les parties supérieures des deux pinacles sont plus grossièrement sculptées et ont été taillées dans une pierre différente. Elles ne portent aucun reste de peinture. Voir le rapport rédigé par la restauratrice, conservé à la DRAC Aquitaine. D'autre part un article de R. Corbin cité par Rosalie Godin dans son rapport, «Les deux gâbles du déambulatoire du chœur de la cathédrale Saint-André de Bordeaux», *Bulletin Monumental* n° 49, 1883, ne signale pas l'absence de ces deux pignons, qui étaient vraisemblablement en place en 1883.

Cet ensemble a été modifié à une date qu'il est difficile de préciser mais qui est probablement celle du réaménagement effectué par Combes au début du XIX<sup>e</sup> siècle : à ce moment, le pignon a été plaqué contre la paroi et on a bûché les arcs que portaient le mur pour pouvoir effectuer plus commodément cette transformation. Ainsi ont été rendues incompréhensibles les dispositions de ce tombeau, qui par la suite a été utilisé pour servir de cadre à une statue de la Vierge tenant l'Enfant<sup>14</sup>.

Les sondages effectués en Mai-Juin 1997 par Rosalie Godin, restauratrice des Monuments Historiques<sup>15</sup> ont permis de montrer que ce qui reste de ce tombeau prestigieux était recouvert, sous deux couches de badigeons de chaux, par une polychromie ancienne<sup>16</sup>, partiellement conservée.

Sur le gâble en effet, on peut restituer deux types de décor : dans la partie supérieure, les moulures étaient soulignées par l'emploi de couleurs très vives, rouge et jaune ; du bleu était également employé pour garnir les moulurations droites ou courbes<sup>17</sup> (fig. 1 et 2).

La partie inférieure a été repeinte au XIX<sup>e</sup> siècle. Les pilastres latéraux ont alors reçu un décor à dominante verte, jaune et rouge, imitant des incrustations de mosaïques (fig. 3). Les sondages de 1997 ont révélé que cette couche picturale recouvre une polychromie du XIV<sup>e</sup> siècle dont elle reprend exactement les motifs. Ainsi, ce tombeau avait reçu autour de 1332, une décoration peinte simulants des mosaïques, motif décoratif que l'on trouve en abondance dans la peinture italienne du duecento et du trecento particulièrement dans les œuvres de Giotto et de ses continuateurs, ainsi que dans celles des Siennois. On peut les observer également, dans un monument géographiquement proche, sur les pilastres du baldaquin couvrant le tombeau de Bernard de Fargues mort en 1341, réalisé de son vivant à l'intérieur du déambulatoire de la cathédrale de Narbonne<sup>18</sup>.

Ce thème caractéristique place donc la décoration picturale du tombeau bordelais dans un contexte italienisant, comme c'est le cas, à la même époque pour les peintures murales de certaines cathédrales du Midi de la France comme Narbonne ou Béziers<sup>19</sup>.

Sur le mur bâti entre les piles durond-point, un décor peint a été mis en évidence derrière le gâble, à mi-hauteur, dans l'arcature plaquée formée d'arcs trilobés identiques à ceux qui sont conservés plus haut,

mais dont les moulures ont été bûchées au moment de la transformation du tombeau. Chaque arc abritait un petit personnage, peint sur un fond rouge. Deux d'entre eux ont été dégagés. Ils sont enveloppés dans une grande robe brune. Leur tête est couverte par un capuchon ; les visages fins, dessinés au trait noir, indiquent une expression de tristesse.

Cette disposition se rapproche de celle que l'on trouve sur certaines cuves de sarcophages abrités sous des arcs trilobés, provenant de la cathédrale Saint-André aujourd'hui au Musée d'Aquitaine, où des chanoines sont sculptés en assez faible relief<sup>20</sup>.

En outre, dans l'angle supérieur de la paroi ont été incomplètement dégagées à gauche deux clés entrecroisées<sup>21</sup> qui sont les attributs pontificaux et, à droite, symétriquement, les restes d'un blason<sup>22</sup>.

Les traits fins des petits personnages, leur faible dimension, le goût pour les motifs décoratifs de petite taille comme les imitations de mosaïques pourraient indiquer que les auteurs de ces peintures ont pratiqué la peinture de retables.

14. Œuvre de Dusseigneur en 1860 ; elle est aujourd'hui entourée d'ex-voto formés par des plaques de marbres jointives.

15. À la demande de la DRAC Aquitaine et de l'Inspection des Monuments Historiques.

16. Rosalie Godin, rapport 1997 : «Les sondages ont mis en évidence sur toute la partie supérieure (sauf pinacle et pointe du fronton) du gâble les monochromes suivants : rouge foncé, rouge vif, jaune bleu clair, bleu foncé, bleu-vert. la polychromie d'origine était relativement bien conservée sous les badigeons, son dégagement partiel en «fenêtres-témoins» a pu mettre suffisamment en évidence les différentes couleurs utilisées afin de connaître la polychromie d'origine».

17. Rosalie Godin, au vu des sondages, propose une restitution des couleurs qui ornaient le gâble.

18. Voir C. Aribaud-Montal «Les peintures gothiques de la cathédrale saint Just de Narbonne», *Bulletin Monumental*, 1988, II, p. 121-122 et «Peintures italiennes à la cathédrale de Narbonne», *Midi*, n° 1, Déc. 1986, p. 36.

19. Pour Béziers, voir Constant Blaquièrre, *La cathédrale Saint-Nazaire de Béziers*, Béziers, 1933 et M. Meiss, «Fresques italiennissantes cavallinesques et autres à Béziers», *Gazette des Beaux Arts*, 1937, p. 275-286.

20. Principalement un fragment de tombeau du second quart du XIV<sup>e</sup> siècle où sont trois chanoines portant chape et aumusse. Bordeaux, Musée d'Aquitaine, inv. n° 11736.

21. Les clés sont noires sur fonds rouge.

22. Pour l'instant indéchiffrable.



Les dégagements de cette polychromie, bien datée autour de 1332, permettent de posséder un jalon précieux pour la connaissance de la peinture funéraire à Bordeaux, et de préciser les liens que pourraient présenter cette œuvre avec la peinture avignonnaise et narbonnaise de la même époque.

### Des traces de peintures dans les chapelles du chœur

Marionneau <sup>23</sup> signale en 1861 l'existence de peintures murales dans ce qui était anciennement la chapelle Saint-Jean-Baptiste, le trésor et la sacristie, et qui est aujourd'hui la chapelle unique flanquant la travée droite du déambulatoire au sud : «les travaux exécutés depuis deux ans dans la chapelle Saint-Joseph ont mis à découvert, à la troisième travée, de grandes figures d'évêques ou de saints peintes en détrempe. L'état fruste de ces peintures les rendait inexplicables et s'opposait à toute appréciation artistique». Des restes de peintures figuratives peuvent être devinés sur le mur oriental de cette chapelle, qui a reçu un décor peint du XIXe siècle aujourd'hui presque effacé.

D'autre part la chapelle d'axe dédiée à Notre-Dame devait, bien que nous ne possédions pas de mentions anciennes, avoir également reçu sur ses murs un décor peint ; on aperçoit encore les «fantômes» en négatif de certains personnages, et en particulier dans une arcature, un saint André reconnaissable à la croix caractéristique, instrument de son martyre.

### Les découvertes de peintures murales dans la chapelle Sainte-Anne anciennement dédiée à saint Jacques

Des sondages effectués par Rosalie Godin en 1997 ont permis de mettre en évidence l'existence de plusieurs décors peints à l'intérieur de cette chapelle. Une restauration complète a été menée en 1998 sous la direction de Michel Goutal, Architecte en Chef des Monuments Historiques.

### Le décor le plus ancien : enduit beige et faux-appareil sur les murs et les voûtes

La chapelle Saint-Jacques, comme les autres chapelles rayonnant autour du déambulatoire, à l'exception de la chapelle d'axe plus longue, a un plan formé par une travée droite et une abside à trois pans. L'élévation comprend dans chacun des murs de la travée droite une série de cinq arcs trilobés soutenant une corniche horizontale saillante au-dessus de laquelle est ménagée une coursière, qui est à la base des fenêtres.

Les écoinçons entre ces arcs sont finement sculptés et portent des feuillages naturalistes ainsi que trois scènes se rapportant à l'Enfance du Christ. Au-dessus, des moulures élégantes sont plaquées sur la paroi. Deux arcs brisés et trilobés contiennent chacun un cercle emprisonnant un motif tréflé. La brisure de l'arc formeret contient à nouveau un cercle, enfermant cette fois une rose à six lobes. Enfin le voûtement d'ogives quadripartites comporte quatre nervures qui se réunissent sur une clé, sculptée d'une tête féminine couronnée.

Les trois grandes baies qui s'ouvrent au-dessus de l'abside ont été l'objet de nombreuses réfections, notamment au XIXe siècle lorsque furent posés les vitraux actuels.

Les échafaudages qui furent utilisés pour dégarnir les baies de leur verrière afin de les nettoyer puis de les reposer ont permis de découvrir l'existence d'une couche picturale sans doute immédiatement postérieure à l'achèvement des voûtes, vers la fin du premier quart du XIVe siècle <sup>24</sup>. Les nervures, ainsi que les voûtains ont été recouverts d'un enduit glaçuré beige de même ton que la pierre, mais infiniment plus uni et plus

23. *Op.cit.* p. 87.

24. J. Gardelles, *op.cit.* p. 188 «On peut ainsi affirmer que l'œuvre nouvelle a commencé par la construction de cette chapelle centrale sur toute la hauteur de ses parois, et en outre, des deux contreforts qui l'encadrent. Il faut donner aussi au premier maître le bas des quatre absidioles jusqu'au niveau de la coursière...» Ce premier maître réalisa ces travaux dans les vingt dernières années du XIIIe siècle, jusqu'en 1310. Le voûtement de la chapelle se place dans la décennie qui suit.

brillant. Sur cet enduit, un faux-appareil, pratiquement invisible depuis le sol, a simulé des joints à l'aide de traits blancs d'un centimètre de largeur environ ; la plupart des véritables joints ont été repris, lissés et masqués grâce à ce procédé, qui offrait l'avantage d'unifier les surfaces et de faire jouer la lumière. Les murs latéraux <sup>25</sup> ont également été couverts par cet enduit beige, qui, par contraste avec de vastes surfaces unies, mettait en valeur les courbes des moulures qui y sont plaquées.

Cette couche picturale est un témoignage du soin extrême qui fut apporté aux finitions intérieures, et du rôle particulier que la peinture a joué pour rendre ainsi les murs uniformes et brillants, même si, en dessous, l'appareil n'est pas toujours également soigné dans sa stéréotomie.

### Les peintures dans les arcatures de la chapelle Sainte-Anne, anciennement Saint-Jacques

#### Description des découvertes

La chapelle possède encore, tout autour de son abside proprement dite, un retable en bois doré d'époque baroque <sup>26</sup>. Les sondages de 1997 avaient fait apparaître la présence d'une polychromie sur les colonnettes et les écoinçons des arcs de la travée droite, et des éléments de décor peint figuré dans les quatrième et cinquième arcs sur le mur de gauche, et, dans ce même emplacement, sur le mur de droite.

On peut maintenant, après le dégagement complet des peintures entre Août et Novembre 1998, restituer un état du décor peint médiéval de la chapelle <sup>27</sup> dont nous préciserons la date après l'analyse historique.

#### Le mur de gauche

Sur le mur de gauche (fig. 4), une cuve funéraire recouverte de quadrilobes et fermée par un couvercle sculpté à l'effigie d'un chanoine portant l'aumusse, - vêtement à capuchon, caractéristique de son état - dont les pieds sont calés contre une levrette, est placée sur une banquette <sup>28</sup>. Ce sarcophage qui conserve des restes très fragmentaires de polychromie est situé sous

les deux arcs voisins de l'entrée. Il s'agit d'une des rares tombes médiévales encore en place dans la cathédrale (fig. 5 à 13).

Disons tout de suite que cet aménagement ne s'est pas fait en même temps que la construction des parties basses de la chapelle, à la fin du XIIIe siècle. En effet, pour loger la cuve, on a été obligé d'entailler la colonnette commune à ces deux premiers arcs. On y a alors placé une pierre d'un grain très différent, constituée d'une tablette polygonale assez mal adaptée à la colonnette, et dont le culot, sculpté par des enroulements de feuillages, surplombe le couvercle du sarcophage.

Cette tombe était traditionnellement identifiée, en particulier par Paul Courteault <sup>29</sup> comme étant celle du chanoine Pons de Pommiers.

Le long de ce mur de gauche, la paroi, les colonnettes, les arcatures, les écoinçons et la corniche, ont été peints alternativement de rouge et de vert sombre. Une ligne verticale partage en deux parties égales le mur du troisième arc et délimite un décor peint figuré. Ce dernier se développe sur les murs de la seconde moitié du troisième arc, et sur ceux des deux arcs qui suivent. Il comprend, sur trois registres principaux, des peintures figuratives appartenant à une scène funéraire. Nous examinerons plus en détail le style de ces peintures dont principalement l'esquisse préparatoire est conservée, mais on peut avancer au premier examen que, comme le gisant, ces œuvres appartiennent bien au XIVe siècle.

Le mort est pleuré par un cortège essentiellement composé de femmes, puis au second registre son âme, sous la forme d'une petite figure nue, les mains jointes, est portée dans un drap par saint Jacques et saint André flanqués, à leur droite, de saint Pierre et saint Paul (fig. 9 et 10).

25. A l'exception de la modénature.

26. Meuble rapporté dans la chapelle après la Révolution.

27. pour la travée droite uniquement puisque le retable de bois recouvre presque toute l'abside.

28. qui court à l'est comme à l'ouest en bas des murs de la travée droite.

29. Paul Courteault, «Les sépultures anciennes de la cathédrale Saint-André», *Revue Historique de Bordeaux*, t. 18, 1925 : «Les obituaires mentionnent d'abord dans cette chapelle la sépulture du chanoine Ponce de Pommiers»...



Les saints sont identifiables grâce à leurs différents attributs.

Sur le troisième registre, sous l'arc de gauche, le Christ est en croix entre deux anges tenant le soleil et la lune. Il est encadré par la Vierge et saint Jean l'Évangéliste, il évoque l'espoir dans la rédemption ; cette dernière est plus spécialement demandée par le défunt, agenouillé, sous l'arc de droite, aux pieds d'une Vierge à l'Enfant. Le personnage qui demande par ses prières l'intercession de la Vierge est, à n'en pas douter, un chanoine, comme l'indique son costume : sa tête est en effet recouverte par l'aumusse.

Ce clerc est également un seigneur. Son appartenance à la classe nobiliaire est affirmée avec une certaine ostentation par la présence de nombreux blasons. Il étaient destinés à porter ses armes et sont aujourd'hui vides. Quatre blasons sont regroupés dans un registre intermédiaire sous la Crucifixion et la prière devant la Vierge. Deux autres sont placés au sommet des arcs dans le registre supérieur. Enfin des blasons de grande taille également, sont superposés sur toute la hauteur de la demi-arcade de gauche. Ainsi l'esquisse insistait sur la filiation du chanoine et son statut social. Le cortège funéraire, qui est représenté au premier niveau, converge vers la quatrième colonnette : là devait être placé le tombeau proprement dit contenant les restes du défunt.

Ainsi, la découverte récente de ces peintures permet de retrouver la trace non pas d'un seul mais deux tombeaux de chanoines sur ce mur oriental de la chapelle.

#### Le mur de droite

Sur le mur de droite, les deux arcs situés près de l'entrée de la chapelle sont vierges de tout décor peint et n'en ont jamais porté. On remarque toutefois dans la seconde arc, de même que dans le troisième, deux emplacements rectangulaires découpés dans le mur qui sont colmatés par un appareil récent puis enduits dans un ton imitant la pierre.

La troisième arc est, symétriquement à celui de gauche, partagé en deux verticalement en son milieu, et la moitié est peinte. Toutefois, les peintures se déploient essentiellement sur le quatrième et le cinquième arc, modifiés pour la circonstance : en effet, la colonnette médiane, sa base, son chapiteau et

l'écoinçon entre les deux arcs ont été bûchés. On a pris soin de raccorder les moulures des deux arcs dans leur partie supérieure par un motif horizontal identique. On a ainsi obtenu une superficie murale plus vaste, qui se prêtait mieux à une grande composition picturale.

Cette dernière se développe dans la partie centrale et supérieure de l'espace ainsi créé. En effet le bas du panneau ne porte pas de peintures<sup>30</sup>. Une esquisse préparatoire correspondant à un sujet différent apparaît sur un bandeau horizontal d'une trentaine de centimètres de hauteur. Puis une frise, analogue par sa position à la prédelle d'un rétable, se développe sur une cinquantaine de centimètres de haut. Elle porte de petits personnages dont les actions sont difficiles à identifier.

Plus haut les peintures se subdivisent en trois scènes. À droite, un chevalier, casqué et en armure, est agenouillé, les mains jointes, devant la Vierge, couronnée, tenant l'Enfant. La main de l'Enfant tient un phylactère qui se développe verticalement. La Vierge est assise sur un trône monumental sur le haut duquel se tiennent deux anges musiciens. Au-dessus du chevalier, un ange désigne un autre phylactère. Une ligne de nuages ondulés sépare cette scène de la partie supérieure, indiquant que cette dernière se situe dans un univers céleste.

Un visage de face, celui de Dieu le père, prend place au centre de la zone. Des rayons émanent de cette figure.

Certains, assez courts, se terminent par un bouton de rose. D'autres, plus longs, encadrent une procession d'anges musiciens. Certains rayons aboutissent, plus bas vers la droite, au Christ en croix environné par des anges. L'un d'eux à gauche, recueille le sang des plaies dans un calice.

Une inscription, aujourd'hui complètement illisible, devait courir sur un bandeau au bas de ces scènes. D'autres textes, également indéchiffrables, revêtaient les phylactères placés au-dessus de l'Enfant et du chevalier.

30. Peut-être y avait-il là le tombeau proprement dit, adossé au mur, au-dessus de la banquette, ce qui expliquerait qu'on ait conservé l'esquisse préparatoire dans le bas du mur.

Enfin, un blason est encore visible au-dessus de l'homme en prières. Il s'agit d'un écu portant des losanges sans nombre. Le fond de l'écu est rouge. Un losange sur deux apparaissait de cette couleur qui était laissée en réserve. Les autres sont peints en jaune selon une disposition analogue au damier. Une retouche postérieure a recouvert les losanges rouges par une couche picturale bleue.

La demi-arcade qui fait suite à cette composition, à droite est divisée en plusieurs registres : en bas, un visage bouclé, de profil, apparaît dans un quadrilobe. Ensuite un personnage armé d'une lance se tient debout, le haut de son corps a disparu. Plus haut dans le registre supérieur subsiste seulement un autre visage de petite taille.

Ainsi, ces peintures, de même que celles du mur oriental, sont bien des images votives et funéraires. Elles mettent en scène deux personnages bien différents, qui sont à l'est un chanoine, et à l'ouest un chevalier.

## Les inhumations dans la chapelle Saint-Jacques d'après les textes

### Les ensevelissements du côté du mur de droite

Le texte le plus instructif est celui que rédige le chanoine Lopès en 1668. En effet, le théologal, qui connaît parfaitement<sup>31</sup> les sépultures dans la cathédrale, décrit de façon précise les tombes les plus importantes qui, en son temps, étaient encore en place, sur le mur de droite : « Dans la chapelle Saint-Jacques, à côté droit et proche de l'autel est la sépulture d'Arnaud de Podio Alto ou Puyou Hault, gentilhomme, avec la représentation de pierre, lequel décéda le 29 juillet 1349, et, tout joignant, est celle de Thibault d'Agès, doyen de cette église, duquel on lit cette épitaphe sur la muraille *«Theobaldus d'Agès jacet hic, qui hic rite decanus canonicusque fuit dum sibi vita comes. Cantor erat summus, dignus dominique sacerdos.*

*In domine mensa saepe sacrata ferens.  
Pro Christi meritis Deus hunc ad gaudia caeli  
tranferat, in patria det que perenne fruit  
Obiit autem anno domini 1445, nonas augusti* »<sup>32</sup>.

### La tombe d'Arnaud de Puyehaut

Lopès cite en premier la sépulture d'Arnaud de Podio Alto, dont le nom est généralement transcrit en Puyehaut<sup>33</sup>.

Il s'agit d'une « très ancienne famille du pays de Lannes »<sup>34</sup> en Chalosse liée au roi d'Angleterre à la fin du XIIIe et dans la première moitié du XIVe siècle<sup>35</sup>, qui a compté parmi ses membres des ecclésiastiques de haut rang<sup>36</sup>.

Arnaud de Puyehaut paraît avoir eu des liens personnels avec le roi d'Angleterre. Il reçoit en effet d'Edouard III en 1329, une donation de trois cent sous bordelais de rente annuelle<sup>37</sup> et, deux ans après, il obtint la permission de faire construire un fort sur

31. Pour avoir pratiqué les cérémonies d'anniversaire dans la cathédrale.

32. Lopès, *op.cit.*, 1668, p. 52.

33. Ou Puyou Hault ainsi que l'écrit Lopès, mais encore Poyloaut, Poylohault, Poulhaut, Poyloaut, Pouilhoaut. Voir Baron de Cauna, *Armorial des Landes*, Paris-Bordeaux, 1869, t. 1, p. 279. Le château de cette famille s'élève sur une colline escarpée culminant à 93 m d'altitude, à un kilomètre au nord-ouest d'une autre colline moins élevée, occupée par le château de Poyartin en Chalosse, commune de Larbey, canton de Mugron. Le château de Puyehaut figure à cet emplacement sur la carte de Cassini.

34. « Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax », *Revue de Béarn, Navarre et Lannes*, 1882, p. 17, n. 1.

Garsias de Puyehaut est cité au milieu du XIIe siècle parmi les fondateurs de l'abbaye de Divielle, selon A. Degert, « L'abbaye de Divielle », *Revue de Gascogne*, 1924, t. 19, p. 27.

35. Arnaud Guilhem de Puyehaut est indemnisé par les Anglais en 1294 et 1299.

Puis en 1305 il reçoit d'Edouard Ier d'Angleterre les châteaux et prévôtés de Dax, (*Rôles gascons* t. III, n° 4779). Arnaud Guilhem serait mort avant 1317. Voir Abbé Foix, A.D. Landes, 2F, 707 bis à 708 bis.

36. Arnaud Guilhem de Puyehaut, neveu de l'évêque de Dax Garsias, fut chanoine de Dax, après avoir été archidiacre de Maremne et curé de Trensac et de Commensac. A la mort de Garsias il fut élu évêque de Dax en 1327 mais le pape Jean XXII lui substitua un évêque de son choix, Bernard de Liposse. Abbé Degert, *Histoire des Evêques de Dax*, *op.cit.* p. 101.

37. Abbé Foix, A.D. Landes, 2 F, 707 bis p. 15, et Bréquigny, t. XV.



sa terre de la Lanne<sup>38</sup>. Il est valet du roi d'Angleterre<sup>39</sup> ce qui implique qu'il séjourne à Londres. Son testament, rédigé le 2 Août 1340 «stipule qu'il souhaitait être enseveli dans le chœur de l'église de l'abbaye de Divielle, où étaient les sépultures de ceux de sa maison»<sup>40</sup>.

Il fut pourtant enterré dans la chapelle Saint-Jacques de la cathédrale Saint-André de Bordeaux, pour des raisons que nous ignorons et malgré sa volonté clairement explicitée. En effet, les obituaires de la cathédrale mentionnent que son frère, Jean de Puylehaut,<sup>41</sup> acheta des cens en décembre 1342 pour fonder l'anniversaire du défunt dans la chapelle Saint-Jacques de la cathédrale bordelaise<sup>42</sup>. D'autre part, on plaça sur sa tombe un monument funéraire «eslevé et fort honorable, selon l'antiquité, sur lequel on eut soin de faire graver l'inscription suivante : Ci-gît Arnaud de Puylehaut, valet de notre sire le roi d'Angleterre ; Que son âme repose en paix. Il mourut le... du mois d'octobre l'an du Seigneur 1341»<sup>43</sup>.

Ainsi, ces indications concordantes incitent à penser que Lopès a fait une erreur de transcription dans la date de la mort d'Arnaud de Puylehaut, qui est bien décédé en 1341.

Ces différents textes apportent des précisions sur le tombeau et tout particulièrement l'obituaire déjà cité : «Arnaud de Puylehaut... est enterré dans la chapelle Saint-Jacques, à main droite, dans une sépulture peinte et fermée par des grilles, avec son image sculptée dans la pierre»<sup>44</sup>.

La mention qui nous intéresse particulièrement est celle qui concerne les peintures. La sépulture comportait également une cuve, avec un gisant de pierre. Des grilles ou des ferrures protégeaient l'ensemble<sup>45</sup>. Il ne reste plus rien de la cuve funéraire proprement dite<sup>46</sup>. Seules les peintures, qui étaient la partie la plus fragile, sont paradoxalement parvenues jusqu'à nous.

La situation du tombeau et la mention des peintures permettent de proposer l'identification des découvertes du mur ouest comme faisant partie du tombeau d'Arnaud de Puylehaut.

Si besoin était, nous pourrions en trouver la confirmation grâce à l'héraldique. Le blason du damoiseau est conservé en partie, il est peint au-dessus de sa propre image, agenouillée devant la Vierge. Il s'agit bien des armes des Puylehaut, losangées d'or et de gueule, sans nombre<sup>47</sup>.

Ainsi, il ressort de l'analyse des textes et de leur confrontation avec les œuvres récemment mises à jour, que ces peintures sont en relation avec la mort d'Arnaud de Puylehaut, disparu en 1341.

## La chapelle Saint-Jacques devient le lieu de sépulture de la famille d'Agès

Le fils<sup>48</sup> d'Arnaud de Puylehaut, Thibault, après avoir épousé Marie, dame d'Ornon<sup>49</sup> et mené une

38. «Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax» *op.cit.* p. 17 n° 1 et Bréquigny, t. XVI.

39. Abbé Foix, A.D. Landes, 2 F, 707 bis, p. 16 bis.

40. Archives du château de Saint-Magne, A.M. Bordeaux, ms. 828, XLII, et abbé Gaillard, *La baronnie de Saint-Magne*, Bordeaux, 1911, t. 1, p. 65-66.

41. Arnaud Guilhem mort aux alentours de 1317, avait quatre fils : Arnaud, mort à Bordeaux en 1341, Pierre, seigneur de la Lanne, Jean et enfin Arnaud Guilhem chanoine de Dax. Voir abbé Gaillard, *op.cit.* t. 1, p. 65, n. 1.

42. *Arch. Hist. de la Gironde*, t. XVIII, p. 139-141. «Anniversarium nobilis Arnaldi de Podio Alto, Domicelli, debet fieri IIIe : calendarum augusti. Et est sepultus in capella sancti Jacobi, ad manum dextram, in sepultura picta et ferrata cum imagine sua lapidea. Pro quo anniversario anno quolibet faciendo, dominus Johannes de Podio Alto ejus frater emit... XXV libras census... ut est in dicta ecclesia consuetum, inter canonicos, appellanos et, clericos presentes, deductis XX solidis pro pulsacione campanarum...». L'acte est de décembre 1342. Des difficultés s'étant élevées pour le paiement des cens, (G 316, fol. 52) la rente de l'anniversaire fut confirmée par Jean en 1352 et 1363.

43. *Op.cit.* p. 67 et Archives du château de Saint-Magne, transcription M. Lamey. «Extraits des titres qui font voir la généalogie de Mr. le Baron d'Agès», *Collection des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres Sciences et Arts de Bordeaux*, Bibl. Mun., Bordeaux, ms. 828 XLII n° 3 p. 1.

L'inscription, sur le tombeau, disait, selon ces textes : «Hic jacet Arnoldus de Podio Alto, valetus Domini nostri regis Angliae. Cujus anima requiescat in pace. Obiit die... mensis Octobri, anno 1341».

44. Transcription partielle de la n. 42.

45. Ces grilles ont disparu. Nous savons d'autre part que la cathédrale fut privée de tous ses objets de fer pendant la Révolution, en 1794. Voir J. Gardelles, *op.cit.* p. 54.

46. Dont le gisant devait sans doute représenter le défunt en armure. Une tête de chevalier gisant provenant de la cathédrale et datée du début du XIVe siècle est conservée au Musée d'Aquitaine. Elle donne une idée de ce qu'a pu être une telle œuvre sans qu'on puisse toutefois directement rapporter ce fragment, de très bonne qualité, au tombeau dont il est question.

47. Abbé Gaillard, *op.cit.* p. 63, et Baron de Cauna, *op.cit.* p. 279.

48. Il avait également une fille, Marie de Puylehaut.

49. En 1375. Voir abbé Gaillard, *op.cit.* t. 1, p. 67. Thibault reçut à l'occasion de son mariage la baronnie de Saint-Magne des mains des seigneurs d'Albret.

existence assez tumultueuse<sup>50</sup>, meurt sans héritiers directs<sup>51</sup>. Par son testament<sup>52</sup>, il lègue tous ses biens et en particulier la baronnie de Saint-Magne, aux enfants de sa sœur, Marie de Puylehaut<sup>53</sup>, épouse de Loup d'Agès.

La famille d'Agès considéra dès lors la chapelle Saint-Jacques dans la cathédrale Saint-André comme son lieu de sépulture<sup>54</sup>. On comprend mieux dans ces conditions la mention de la plaque funéraire de Thibault d'Agès<sup>55</sup>, doyen de Saint-André, mort en 1445. Cette inscription, selon Lopès était «tout joignant» le tombeau d'Arnaud de Puylehaut, son grand père. Deux emplacements pouvant correspondre à cette situation ont pu être identifiés dans le mur oriental de la chapelle. Le premier ne peut avoir eu une telle utilisation car, situé à mi-hauteur de la troisième arcature, il empiète sur les peintures voisines<sup>56</sup>. L'autre se situe dans la seconde arcature. Il s'agit d'un rectangle découpé dans la maçonnerie, aujourd'hui bouché par un blocage recouvert par un enduit récent. L'inscription citée par Lopès a disparu<sup>57</sup>.

Une large litre funéraire noire fait le tour de la chapelle un peu en-dessous des chapiteaux recevant l'arcature. Elle respecte cependant l'emplacement des peintures et ne porte apparemment pas d'armoiries<sup>58</sup>.

On peut cependant avancer qu'il s'agit là de la manifestation visible du choix fait par la famille d'Agès de la chapelle Saint-Jacques pour ses ensevelissements aux XVe et XVIe siècles.

Une dernière transformation met clairement en évidence la main-mise de la famille d'Agès sur la chapelle.

Nous avons vu que les peintures votives d'Arnaud de Puylehaut comportaient son blason, placé au-dessus de son image peinte. Or ce dernier a été retouché. A l'origine formé par des losanges alternativement jaunes et rouges, il a été modifié par l'apport d'une couche picturale bleue sur les losanges rouges.

Les armes des d'Agès étaient losangées d'argent et d'azur sans nombre<sup>59</sup>. A une date difficile à déterminer mais qui doit correspondre à des ensevelissements importants<sup>60</sup> pour cette famille, les armes des Puylehaut ont donc été retouchés, peut-être pour mettre clairement en évidence la filiation entre les deux familles.

## Les ensevelissements du côté du mur de gauche

Le chanoine Lopès poursuit ainsi sa description des tombes importantes à l'est de la chapelle Saint-Jacques : «On voit de l'autre côté, contre la muraille, des semblables tombeaux bien travaillés de Robert de la Chassagne, Abbé de Bourg, de Pons de Pommiers et de Pierre Bajot<sup>61</sup>, chanoines. Ce dernier est le fondateur de la messe matutinelle du Mercredi»<sup>62</sup>.

50. En effet, accusé de félonie vis à vis du roi d'Angleterre, il fut finalement acquitté puis indemnisé. Voir «Extraits des titres qui font voir la généalogie de Mr. le baron d'Agès». *op.cit.* n° 3, p. 2 et abbé Gaillard, *op.cit.* t. 1, p. 68-69.

51. vers 1388. abbé Gaillard, *op.cit.* p. 70.

52. cité par abbé Gaillard, *op.cit.* t. 1, p. 71-77.

53. Les enfants de Marie de Puylehaut et de Loup d'Agès sont Pey Arnaud, Thibault et Placensa d'Agès.

54. «Là furent enterrés Pey Arnaud d'Agès, damoiseau frère de Thibault, qui testa le 6 avril 1400, son fils Baude, conseiller au Parlement de Bordeaux (24 avril 1479) et doyen de Saint-André (1492) qui testa le 26 novembre 1504, Bertrand d'Agès, neveu de Baude, etc...» Paul Courteault, *op.cit.*, p. 186.

55. Neveu de Thibault de Puylehaut.

56. Il est probable qu'il s'agit là d'un emplacement qui a porté une inscription funéraire bien postérieure, à une époque où les peintures avaient perdu leur lisibilité et leur signification. En effet, Thibaud d'Agès n'a pas dû empiéter sur les peintures votives et funéraires réalisées en l'honneur de son propre grand-père, Arnaud de Puylehaut.

57. Le contenu de cette inscription a été rectifié par l'abbé Baurein, *Variétés Bordelaises*, 1876, t. 2, p. 318, qui propose de lire à la seconde ligne «*Doctor erat summus*», plutôt que «*Cantor*» comme l'écrivait Lopès. Cette rectification est reprise par l'abbé Gaillard, *op.cit.* p. 80, n. 1.

58. Rosalie Godin a toutefois mis en évidence, au cours des dégagements de l'automne 1998, la présence de minuscules fragments de papier collés sur la litre. Comme c'était parfois le cas, les armoiries de la famille ont pu avoir été rajoutées sur la litre grâce à un écu en papier, peint aux armes de cette maison.

59. et se rapprochaient donc beaucoup de celles de la famille de Puylehaut. Voir Lopès, éd. Callen, *op.cit.* t. II, p. 421.

60. C'est-à-dire entre le milieu du XIVe et le milieu du XVIe siècle. Les travaux récents ont permis d'observer que les deux colonnettes qui reçoivent les trois premières arcatures occidentales sont refaites dans leur partie inférieure. Il y avait peut-être là d'autres monuments funéraires.

61. Transcription erronée pour Pierre Barot, voir Paul Courteault, *op.cit.* p. 185.

62. Lopès, 1668, *op.cit.* p. 53.



## Le tombeau de Robert de la Chassaigne

Robert de la Chassaigne est le fils de Geoffroy de la Chassaigne<sup>63</sup> président au Parlement. Il est abbé de Bourg<sup>64</sup>. Il est mentionné en tant que chanoine de Saint-André en 1520<sup>65</sup> et en 1534<sup>66</sup>. Il est mort le 11 novembre 1550<sup>67</sup>.

Le monument funéraire correspondant à ce décès du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle a complètement disparu puisque le tombeau subsistant et les peintures nouvellement découvertes sur le mur oriental appartiennent tous deux au XIV<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, on peut supposer que la tombe élevée marquant l'emplacement de l'ensevelissement se trouvait dans la partie orientale de l'abside. En effet, la colonnette qui reçoit conjointement la sixième et la septième arcature a été refaite depuis la base jusqu'à environ un mètre. Il y avait peut-être à cet emplacement un monument qui se développait en hauteur<sup>68</sup>. On peut d'autre part penser que le chanoine Lopès a commencé sa description comme il l'avait fait pour le côté occidental, par le tombeau qui était le plus proche de l'autel.

## Le tombeau du chanoine Pons de Pommiers

Le tombeau est cité en second par Lopès, entre ceux de Robert de la Chassaigne et de Pierre Barot. Le chanoine appartenait à la puissante famille seigneuriale des Pommiers dont le château, qui subsiste encore aujourd'hui, est situé dans la commune de Saint-Sulpice de Pommiers, en Entre-Deux-Mers, non loin de Sauveterre. Cette famille était liée à d'autres grandes dynasties seigneuriales et notamment aux Albret.

Un obituaire garde la trace du décès de Pons de Pommiers avant 1339, et mentionne l'existence d'un tombeau en pierre ornée d'une sculpture le représentant<sup>69</sup>. Paul Courteault, faisant une assimilation entre ce texte et le seul tombeau connu alors dans la chapelle, situé près de l'entrée, identifie alors ce dernier comme étant le tombeau de notre chanoine<sup>70</sup>.

Or nous connaissons maintenant un second ensemble funéraire placé contre le mur oriental. Les peintures du registre inférieur, comme nous l'avons

vu, représentent deux processions funèbres se dirigeant vers un point central. On peut alors en déduire qu'un tombeau en pierre était situé à la jonction des deux cortèges, c'est-à-dire à l'emplacement de la quatrième colonnette plaquée sur le mur oriental de la chapelle<sup>71</sup>.

Dans ces conditions, en suivant le texte de Lopès, nous proposons de voir dans les peintures nouvellement découvertes à l'est, la partie subsistante du monument funéraire de Pons de Pommiers. Ces peintures affirment avec insistance, par la présence d'une dizaine d'écus destinés à recevoir des armoiries, l'appartenance du défunt à la classe seigneuriale.

D'autre part nous verrons plus loin que leur style, les conditions de leur réalisation, leur inachèvement provisoire et la couche picturale plus tardive qui re-

63. Geoffroy, mort en 1568, et Nicolas, son frère, abbé de Verteuil, mort en 1573, étaient représentés à genoux sur le tombeau familial situé dans la chapelle Notre-Dame. Dans ce mausolée fut enseveli également le troisième fils de Geoffroy, Guillaume de la Chassaigne, mort en 1572, qui était le beau-père de Michel de Montaigne. Le tombeau de la chapelle Saint-Jacques a été sans doute établi quelques années auparavant.

64. A.M. Bordeaux, fonds Gaillard, ms. 409, p. 134.

65. A.D. Gir., G. 286 et Paul Courteault, *op.cit.* p. 185.

66. A.D. Gir., G. 319.

67. A.M. Bordeaux, fonds Gaillard, ms. 409, p. 134.

68. On ne peut plus savoir aujourd'hui quelle était l'allure générale de cette construction qui pouvait, comme d'autres tombes du XVI<sup>e</sup> siècle dans la cathédrale, être formée par un assemblage de formes géométriques, (ainsi est fait le tombeau destiné à abriter le cœur d'Antoine de Noailles mort en 1563, que l'on peut voir encore dans l'actuelle chapelle Sainte Marguerite), ou si le monument, comme ce fut le cas pour le tombeau disparu de la famille de la Chassaigne élevé vers le troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle, comportait l'effigie agenouillée du défunt.

69. *Arch. hist. de la Gironde*, t. XVIII, p. 54-55, n° XXXII : «et est sepultus in capella Beati Jacobi, juxta murum, ad latus sinistrum dicte capelle ubi est quedam imago lapidea canonici». L'anniversaire est célébré le 7 mars. Un autre texte stipule que le 16 janvier 1344, Amat de Junguet, chanoine de Saint-André rachète des rentes pour l'anniversaire de Pons de Pommiers. Pons de Pommiers avait choisi Amat de Junguet comme exécuteur testamentaire. Ce dernier avait fondé l'anniversaire du défunt en novembre 1339.

70. Paul Courteault, *op.cit.* p. 184.

71. La base de cette colonnette est refaite, on peut en conclure que la cuve funéraire était partiellement encastree sur la banquette.

couvre leur esquisse préparatoire sont autant d'arguments concordants pour situer la réalisation de ce décor aux alentours des années 1340.

## Le tombeau du chanoine Pierre Barot

Le chanoine, dont le tombeau est localisé dans la chapelle Saint-Jacques est, nous l'avons vu, le fondateur de la messe matutinelle du mercredi en l'honneur de saint André<sup>72</sup>. Nous avons la trace d'un chanoine de ce nom en 1354<sup>73</sup>. Il occupe une fonction importante en 1360 puisqu'il est sous-collecteur apostolique<sup>74</sup>. Il meurt en 1368<sup>75</sup>.

Le gisant de pierre située à l'entrée de la chapelle repose sur une cuve ornée de quadrilobes enfermant en leur centre une fleur en très fort relief. Le gisant proprement dit est allongé. Sa tête est soutenue par un coussin, ses pieds sont posés sur un animal familier, en l'occurrence une levrette. La tête, à l'expression sévère, marque un certain réalisme<sup>76</sup>.

Le style de la cuve comme celui du gisant paraît correspondre à une œuvre sculptée sous le règne de Charles V. Ainsi cette sépulture peut parfaitement être celle du chanoine Pierre Barot, personnage important dont la mémoire fut perpétuée par un neveu, qui portait le même nom, et qui fut, comme lui, chanoine de Saint-André et de Saint-Seurin.

## Peintures funéraires de Pons de Pommiers

### Approche technique et stylistique

La peinture médiévale qui est parvenue jusqu'à nous (fig. 5 à 13) comprend principalement deux couches picturales<sup>77</sup>.

### L'esquisse préparatoire

Elle est directement appliquée sur la maçonnerie, et exécutée au trait rouge sur une couche de préparation couleur ivoire. Cette esquisse préparatoire comprend une mise en place générale très structurée : En effet à l'intérieur de la zone peinte<sup>78</sup>, les scènes histo-

riées s'inscrivent dans des registres bien différenciés. Ainsi, un bandeau limité par une double ligne sépare le premier registre du second. Plus haut, un registre plus étroit est formé par quatre écus placés à l'intérieur de deux frises soulignées par des dents d'engrenage.

Remarquons, de prime abord que l'horizontalité de ces différents niveaux est approximative : le parallélisme des traits n'est pas parfait, et le registre des écus par exemple est plus bas dans la dernière arcature.

Le trait rouge de l'esquisse est assez large, mais très modelé, avec des pleins et des déliés. Il est particulièrement souple pour indiquer les chevelures frisées ou les barbes. Pour les vêtements, le trait s'épaissit créant de la profondeur en formant des zones d'ombre dans les creux des plis.

72. Lopès, éd. Callen, *op.cit.* t. 1, p. 188.

73. A.D. Gir., G 374 : bail à fief consenti par Ramon Barde, chanoine de Saint-Seurin à Guilhem de Blaye pour une maison et ses dépendances. Pierre Barot, témoin, est qualifié de chanoine de Saint-André et de Saint-Seurin. L'acte est de 1354.

74. Pierre Barot, dans les comptes de l'archevêché en 1361, règle la succession de Philippe archevêque de Bordeaux. Il est cité en tant que sous-collecteur apostolique (A.D. Gir., G 237, fo. 139, G 239, fo. 61). Après avoir réglé la succession de l'archevêque défunt Philippe de Chamberlhac, il est invité à dîner par le nouvel archevêque, Hélie de Salignac, dès les premiers jours de l'entrée en fonction de ce dernier, le 15 janvier 1362 (A.D. Gir., G. 239, folios 45 à 50).

75. Lopès éd. Callen, *op.cit.* t. 1, p. 188 : «il se célèbre dans cette église le mercredi au matin une messe haute à l'honneur de ce saint, fondée par Pierre Bajot qui était chanoine il y a plus de 300 ans». Lopès porte en note la date de la mort de Pierre Barot, en 1368. Un autre chanoine portant ce nom peut être repéré en 1369 et 1370, *Arch. Hist. de la Gironde*, t. XVIII p. 13-14. Il s'agit probablement du neveu du précédent comme l'indique un acte où les deux noms figurent (*Arch. Hist. de la Gironde*, t. XVIII, p. 54). Le même acte cite le nom de Raymond Barot, qui était sans doute un frère de Pierre Barot l'aîné. Raymond, mort le 9 mars 1346, est enseveli dans la chapelle Saint-Emilion non loin du cloître de la cathédrale. (*Arch. Hist. de la Gironde*, t. XVIII p. 55).

76. qui s'éloigne de l'idéalisation qui était de mise pour les physiologies des défunts au début du XIV<sup>e</sup> siècle.

77. Je remercie très vivement Rosalie Godin pour les indications qu'elle a bien voulu me communiquer au cours des dégagements.

78. Qui, comme nous l'avons vu occupe la moitié de la paroi de la troisième arcade, et les parois de la quatrième et de la cinquième arcade.



Toutefois, malgré le soin apporté à sa réalisation, qui se reconnaît par exemple à l'existence de certains détails comme les insignes peints sur la pannetière de saint Jacques, il s'agit bien d'un dessin de mise en place. On peut le constater par exemple pour le petit corps nu figurant l'âme du chanoine. L'anatomie est esquissée et, en même temps, la ligne du drap qui se trouve normalement cachée par le corps est aussi indiquée.

Il en est de même pour les têtes, où les lignes courbes des calottes crâniennes sont très souvent fermement dessinées, puis recouvertes par les cheveux.

Le peintre qui a réalisé cette esquisse a l'habitude des surfaces murales, qu'il cloisonne et divise en utilisant l'architecture en place. Son esquisse, rapidement exécutée privilégie l'attitude, la posture, mais ne néglige par les détails qui permettent l'identification des protagonistes, par exemple les attributs des saints. A l'intérieur de chaque compartiment, les personnages sont groupés selon des axes de symétrie, très visibles dans la scène de la Crucifixion, ou dans celle de l'ascension de l'âme du chanoine.

Les personnages, généralement groupés par paires, sont alors tournés l'un vers l'autre dans l'attitude de la conversation.

Les lignes obliques des épaules et les visages de trois-quart sont d'ailleurs d'autres éléments qui suggèrent, bien timidement, quelque profondeur.

Les éléments d'architecture sont presque absents ; le trône de la Vierge est un banc de pierre orné d'arcatures et couronné par une moulure en cavet. Notons cependant que ce siège n'est pas mis en perspective et qu'il est strictement frontal.

Il en est de même pour la croix de la Crucifixion dont les montants sont indiqués seulement par deux traits parallèles.

Ce peintre apporte enfin à son esquisse un grand sens du mouvement : posture cambrée de saint Paul brandissant son épée (fig. 9), geste d'André soutenant d'une main le drap qui contient l'âme du chanoine (fig. 10 et 11), anges au-dessus de la Vierge, manipulant avec énergie les encensoirs, main tendue de l'Enfant dans les bras de sa Mère vers le chanoine agenouillé (fig. 6), tous ces gestes témoignent d'une recherche qui conduit le peintre à animer ses silhouettes par le mouvement. Ainsi se font oublier les dispro-

portions de certains corps, aux têtes trop importantes et aux mains souvent trop petites.

### La couche picturale proprement dite

Elle est extrêmement lacunaire. On ne la retrouve, sur quelques centimètres carrés, qu'à de rares endroits par exemple sur une partie du visage de saint André (fig. 11).

Les couleurs qui la composent sont le bleu, le vert, le rose, le jaune, le rouge, le gris et le noir. Elles n'ont pas été analysées à ce jour. De plus les formes sont cernées par un trait noir, souvent mince et continu dont un bon exemple est conservé sur l'épée de saint Paul (fig. 9).

La couche picturale, comme cela est parfois le cas, est en décalage avec l'esquisse préparatoire. Toutefois, ce décalage est ici particulièrement accentué et quasi-général : ainsi l'aumusse qui couvre la tête du chanoine devant la Vierge est plus grande ; le visage du défunt agenouillé a un menton et un nez plus forts. De même les sourcils de saint André, indiqués par une fine ligne noire, et les pupilles de ses yeux sont nettement plus hauts que les traits correspondant de l'esquisse (fig. 11). Enfin le cadre général, qui, nous l'avons vu, n'avait pas toujours été tracé avec rigueur, a été retouché par le peintre afin de lui donner plus de régularité : c'est en particulier le cas des dents de loup au-dessus des têtes de saint Pierre et de saint Paul.

Tous ces indices permettent peut-être de formuler une hypothèse qui expliquerait la disparition presque totale de cette couche picturale : elle aurait été posée avec une technique,<sup>79</sup> qui n'était peut-être pas celle qui avait été prévue au départ, et qui n'était pas adaptée au mur.

Dans tous les cas, les rares fragments subsistants indiquent une rupture assez nette avec le style de l'esquisse préparatoire, qui est la seule à être clairement lisible aujourd'hui.

79. Des analyses chimiques permettraient de le vérifier clairement. En effet les liants de cette couche picturale pourraient comporter de l'huile ou d'autres éléments qui expliqueraient en partie la dégradation que l'on peut constater aujourd'hui dans la couche picturale proprement dite.

## Premières remarques sur l'iconographie de l'esquisse préparatoire

Nous avons là un programme funéraire étoffé<sup>80</sup>, qui se lit de bas en haut (fig. 5). Au bas des arcades, c'est le deuil terrestre qui est évoqué par le cortège des pleurants. Le second niveau est celui de l'élévation de l'âme du défunt dont l'ascension est facilitée par l'intercession de quatre apôtres. Au troisième niveau, le chanoine prie devant la Vierge et l'Enfant. Ses prières seront exaucées grâce au sacrifice du Christ.

### La procession funèbre

Elle évoque par ses dispositions générales une scène d'absoute, qui se trouve dans le bas d'un enfeu situé aujourd'hui à l'intérieur de la sacristie de l'église Sainte-Croix de Bordeaux, mais qui comprend au premier plan l'image du défunt, un évêque.

A Saint-André, l'esquisse est assez abîmée. On reconnaît, à droite, des visages féminins aux têtes recouvertes d'un voile, un homme tenant une croix trilobée et à droite un évêque, coiffé de la mitre et portant la crosse, puis quelques personnages dont la tête est recouverte par des draperies. l'un d'entre eux, au moins, porte l'aumusse.

A gauche, les traces sont peu lisibles<sup>81</sup>. On distingue une série de visages féminins ou masculins couverts d'étoffes ou encapuchonnés. Certains gestes indiquent la douleur, par exemple la main d'un personnage qui touche sa joue. Les bouches, dont les commissures sont inclinées vers le bas, ont une expression de tristesse.

### L'élévation de l'âme du défunt

Selon l'habitude médiévale l'âme du défunt est représentée comme une petite silhouette humaine nue, les mains jointes. Elle est placée dans un drap comme c'est le cas pour les défunts accueillis dans le sein d'Abraham,<sup>82</sup> Mais ce sont deux apôtres qui accompagnent le chanoine dans ce voyage ; l'un, André, est le saint titulaire de la cathédrale ; l'autre, Jacques, le patron de la chapelle. Notons d'ailleurs que les deux saints étaient autrefois honorés de façon équivalente dans la métropole bordelaise<sup>83</sup>.

L'âme du défunt est généralement emportée dans un drap par deux anges. Ce schéma ancien existe encore au XIV<sup>e</sup> siècle, par exemple dans la scène de funérailles de Thibault de Vassalieu, chanoine de Lyon, peinte vers 1327 à Sainte-Croix en Jarez, dans la Loire.

Ici, Jacques, à gauche, dont le visage est de profil est représenté comme un pèlerin, vêtu d'une robe et d'un ample manteau, et coiffé d'un chapeau à bec. Il tient dans la main droite les insignes du pèlerinage vers Compostelle, le bourdon et la pannetière. Il n'est pas nimbé contrairement à André, qui élève de la main droite une petite croix, symbole de son martyre.

Plus loin, saint Pierre et saint Paul semblent en conversation (fig. 9). Chacun d'entre eux tient un livre. Dans l'autre main, Pierre élève une clé de bonne taille, et Paul brandit son épée. Les physionomies des deux saints se rapportent à la tradition : tête carrée et barbe courte pour Pierre, front dégarni et longue barbe pour Paul.

Pierre et Paul, ne sont sans doute pas là seulement en raison du rang éminent qu'ils occupent dans l'Eglise, mais également comme les meilleurs représentants du collège apostolique.

Aussi peut-on dire que c'est en bonne compagnie - celle des Apôtres - que l'âme du chanoine défunt est conduite vers le ciel.

80. Nettement plus développé que ceux que l'on trouve, au XIV<sup>e</sup> siècle, peints dans la cathédrale de Clermont Ferrand, où l'on voit le plus souvent un chanoine en prières devant la Vierge : c'est le cas des peintures du chanoine Guillaume de Jeu, en 1302 ou 1312. Voir Anne Courtillé, *La Cathédrale de Clermont*, Créer, 1994, p. 176-177.

81. Il faudra attendre le nettoyage complet des peintures pour pouvoir interpréter plus en détail cette scène.

82. Dans l'église de Brancion (comme de Martailly les Bracion, Saône et Loire), la cérémonie des funérailles d'une religieuse est peinte, au cours de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, dans la troisième travée du bas-côté nord. Au-dessus, Abraham tient dans son sein des élus, et un ange conduit vers lui l'âme de la défunte.

83. Comme le rappelle le chanoine Lopès, 1668, p. 31 : « Il se trouve que saint Jacques était de la même sorte associé à saint André comme dans les lettres d'immunité que l'empereur Louis le Débonnaire accorda à l'église de Bordeaux, qu'il dit être consacrée à l'honneur des apôtres saint André et saint Jacques... ».



## Le chanoine aux pieds de la Vierge à l'Enfant

La Vierge assise sur un banc de pierre, est nimbée et couronnée (fig. 6 et 7). La couronne, posée sur un voile court est de très grande taille. Elle établit clairement que la Vierge est la reine du ciel. A ses côtés l'Enfant est debout<sup>84</sup> sur le banc, vêtu d'une longue robe, et portant le nimbe crucifère. Il tient un petit objet circulaire dans sa main gauche qui est peut-être une hostie. Il tend sa main droite vers le chanoine dans un geste d'accueil, et lui présente l'objet.

A droite du trône se développe une fleur à longue tige, probablement un lys, attribut marial.

Le chanoine agenouillé, les mains jointes, est de profil (fig. 8). Sa tête est couverte par l'aumusse caractéristique. Au-dessus de la Vierge, deux anges dont les ailes sont déployées pour occuper l'espace<sup>85</sup> balancent deux encensoirs.

Cette scène introduit le chanoine dans la familiarité du Christ. Le geste d'accueil de ce dernier, la présentation de l'hostie, le regard de la Vierge tourné vers le religieux sont autant d'éléments qui indiquent que la demande du clerc est déjà acceptée.

Remarquons, dans cette composition comme dans la Crucifixion, qu'un écu destiné à recevoir les armes du chanoine est placé au sommet de l'arc. Cette position privilégiée ne fait que souligner l'ostentation nobiliaire que nous avons déjà constatée et qui est liée, entre autres, au nombre important de blasons représentés.

Des étoiles à six ou sept branches ont été placées dans les espaces laissés libres par la composition. Elles ont aujourd'hui une couleur grisâtre<sup>86</sup>.

## La Crucifixion

La Crucifixion est mise en page d'une manière symétrique de la scène voisine puisque deux anges apparaissent également en haut de l'arcature, de part et d'autre du blason central (fig. 12). Elle prolonge et complète l'iconographie du panneau voisin.

Le Christ en croix, les yeux clos, a la tête penchée. Son corps dessine une ligne sinueuse. Il est drapé dans un vaste périzonium<sup>87</sup>. Les mains, clouées sur la croix sont levées. Dans la position des doigts, il semble que l'on puisse reconnaître un double geste de bénédiction, comme d'ailleurs dans beaucoup d'exemples du

XIV<sup>e</sup> siècle. Une ligne ondulée dessine au pied de la croix proprement dite une sorte de monticule : c'est le Golgotha. La Vierge et saint Jean sont debout, de part et d'autre.

A gauche, la Vierge, nimbée, est reconnaissable à ses longs cheveux ondulés (fig. 13). Son corps dessine une courbe sinueuse, accentuée par le mouvement de ses bras et de ses deux mains croisées à la hauteur de la taille. Ce geste est équilibré par une cascade de plis formée par le manteau, à droite. La physionomie, finement dessinée, aux sourcils tombants, indique une douleur retenue.

A droite, saint Jean porte la main vers sa tête inclinée. C'est le geste conventionnel de la souffrance intérieure. Les plis du manteau, gonflés et agités, s'opposent à l'expression de triste mélancolie de la physionomie, très statique.

84. A Neuville en Charnie dans la Sarthe, des peintures funéraires de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle sont placées dans un enfeu, derrière une cuve de pierre dont le couvercle est sculpté d'un chevalier gisant. Sur les peintures la Vierge, assise sur un trône en forme de banc de pierre, a, à côté d'elle l'Enfant debout. Il tient dans ses mains un objet rond qui pourrait être une hostie. Le chevalier et sa femme sont agenouillés à gauche du trône. Sur l'intrados de l'arc est une Crucifixion entre la Vierge et saint Jean. Ces peintures offrent donc quelques similitudes de composition avec l'œuvre bordelaise, en particulier l'Enfant debout sur le banc mais elles s'en éloignent sur bien d'autres points, par exemple, la présence, dans les peintures de la Sarthe, des deux cierges de la Chandelier ou d'un ange à droite de l'enfeu. Voir Paul Deschamps et Marc Thibout, *La peinture murale en France au début de l'époque gothique*, Paris, 1963, p. 126, et M. Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc, la sculpture gothique, XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, 1998, p. 102, ainsi que du même auteur « L'image de la Vierge de la Chandelier au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle », dans *De la création à la restauration, travaux offerts à M. Durliat*, Toulouse, 1992, p. 341-350.

85. Les ailes proches de l'axe de la composition sont levées, les autres abaissées selon la courbure de l'arc.

86. Ces étoiles sont peut-être un rajout, contemporain de la couche picturale colorée. Des prélèvements et une analyse chimique permettraient de vérifier si la couleur grisâtre actuelle provient de la présence des particules métalliques qui indiqueraient que les étoiles ont été découpées dans une feuille de métal, argent ou étain, et collées sur la paroi.

87. La position du Christ sur la croix et l'abondance des drapés du périzonium rappellent la Crucifixion d'Alet (chapelle Saint-Benoît) dans l'Aude. La chapelle porte une clé aux armes de Guillaume d'Alzone évêque d'Alet de 1333 à 1355. Paul Deschamps et Marc Thibout, *op.cit.* p. 175. Elle se rapproche plus encore du Christ en croix de Breuil La Réorte (Charente Maritime) par la position des mains levées, le style du visage et le traitement du corps.

Fig. 1. — Le gâble du tombeau d'Arnaud de Canteloup.

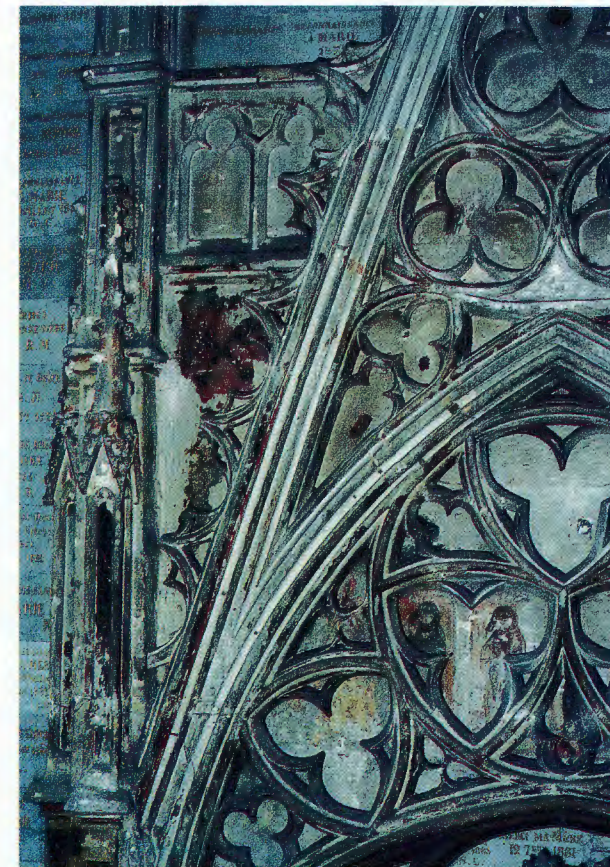


Fig. 2. — Restitution par Rosalie Godin de la polychromie du gâble du tombeau d'Arnaud de Canteloup.

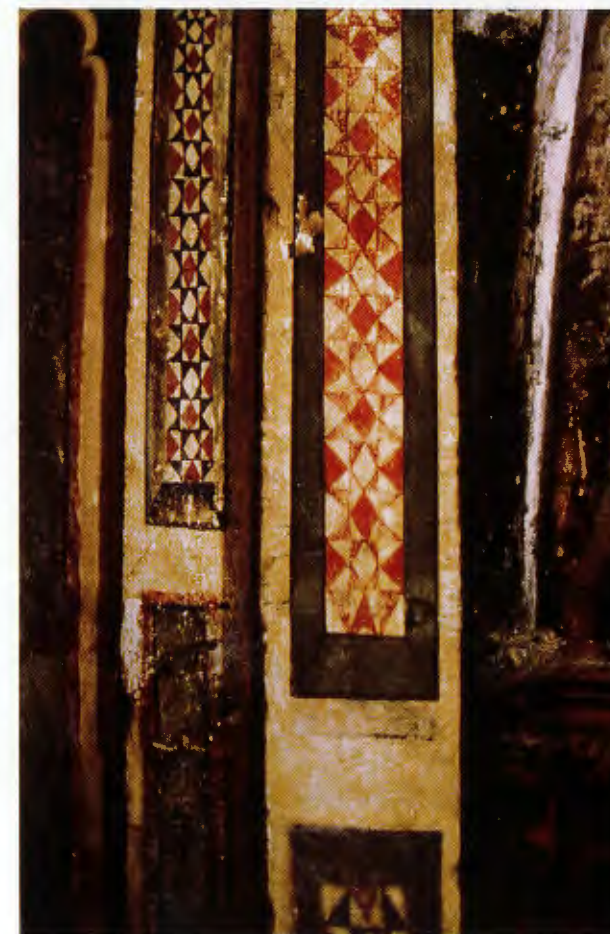


Fig. 3. — Mosaïques, repeintes au XIX<sup>e</sup> siècle, sur les pilastres du tombeau d'Arnaud de Canteloup.



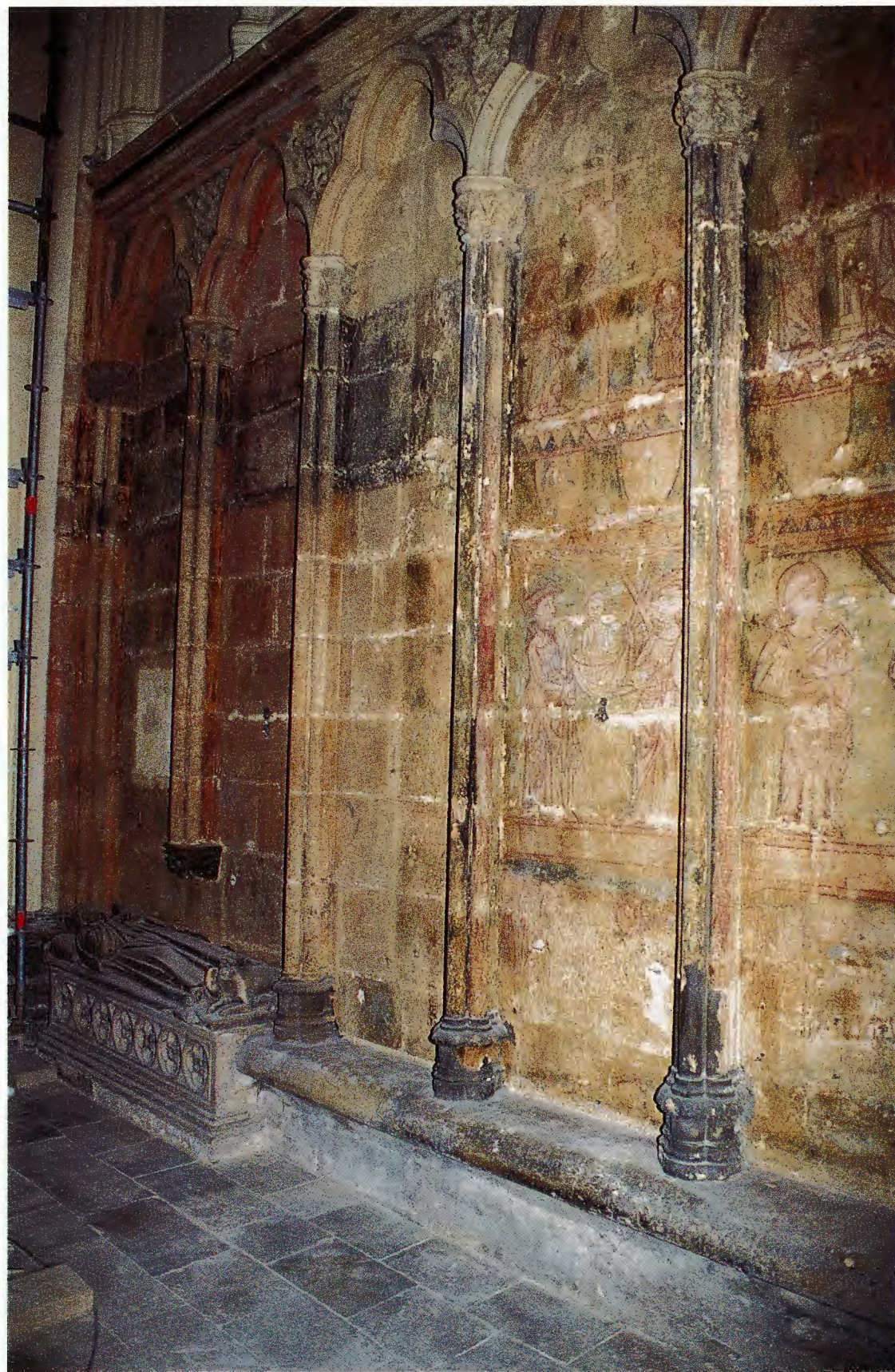


Fig. 4. — Mur de gauche de la chapelle Saint-Jacques. Vue générale.

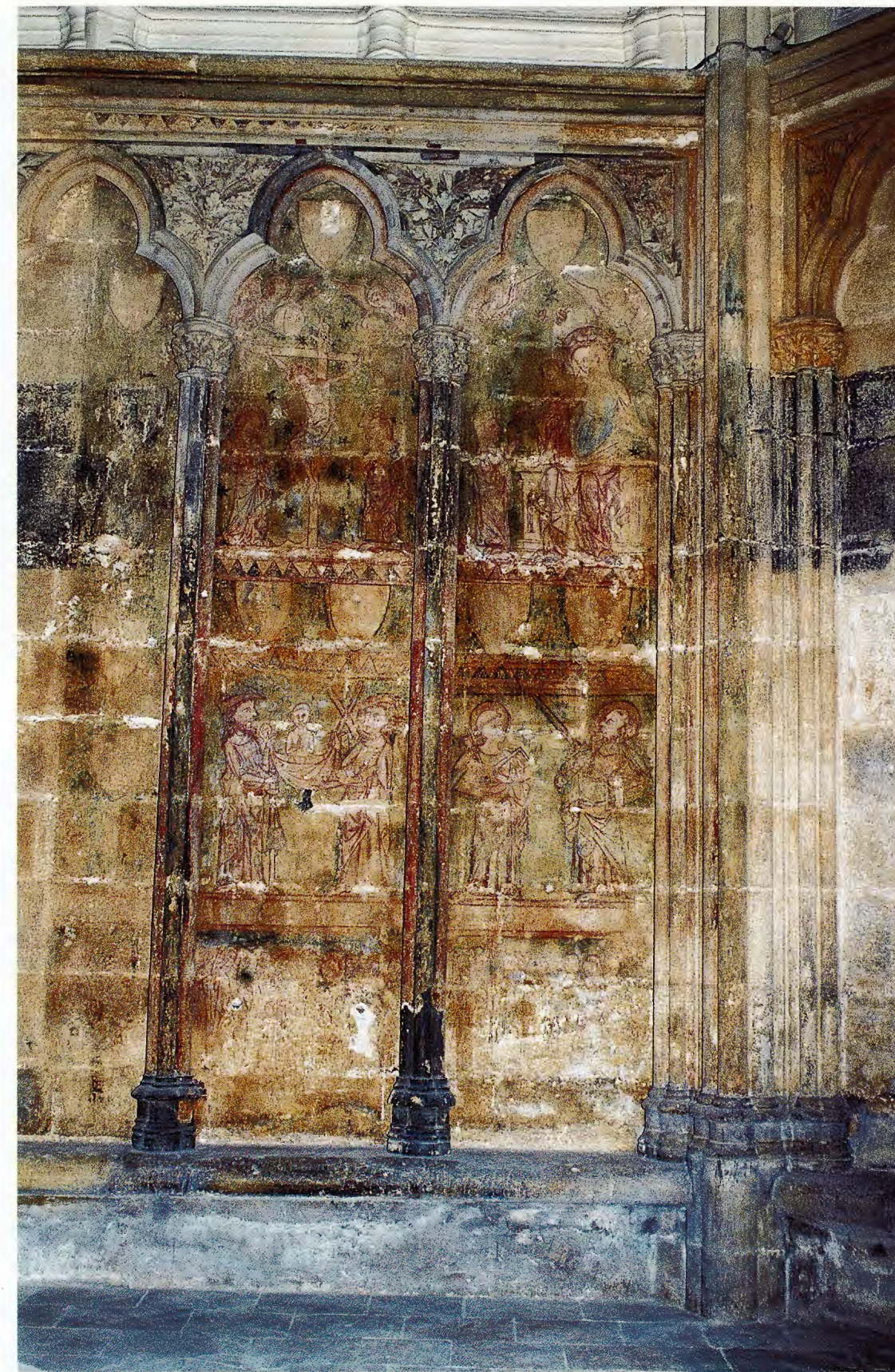


Fig. 5. — Les peintures funéraires de Pons de Pommiers. Vue générale.





Fig. 6. — Le chanoine aux pieds de la Vierge à l'Enfant.



Fig. 7. — Détail de la Vierge à l'Enfant.



Fig. 8. — Le chanoine Pons de Pommiers en prières.





Fig. 9. — Saint Pierre et saint Paul.



Fig. 10. — Saint Jacques et saint André élevant l'âme du chanoine.





Fig. 11. — Saint André.



Fig. 12. — Les anges astrophores de la Crucifixion.



Fig. 13. — La Vierge de la Crucifixion.





Fig. 14. — Peintures funéraires d'Arnaud de Puylehaut.



Fig. 15. — La partie supérieure des peintures d'Arnaud de Puylehaut et les écoinçons sculptés de l'arcature de droite.  
En bas, la litre funéraire.

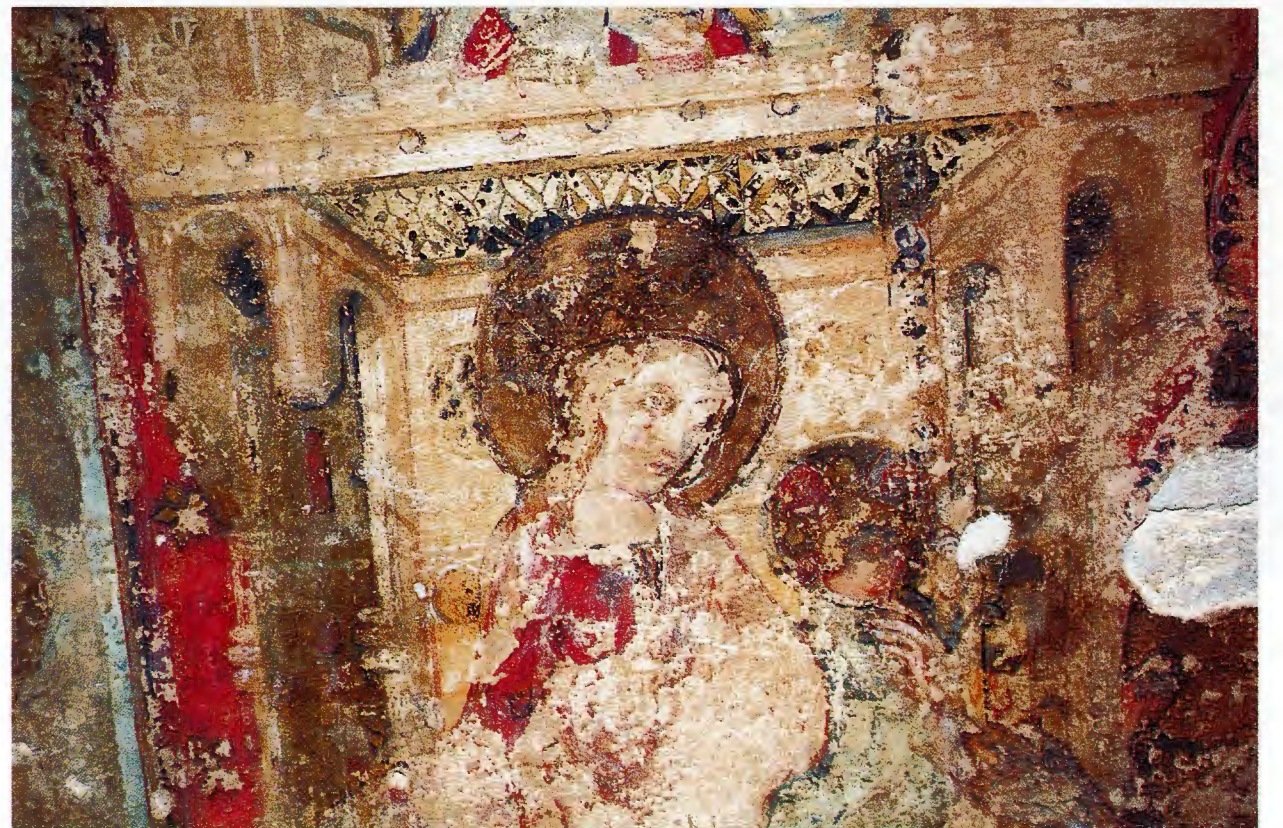


Fig. 16. — La Vierge à l'Enfant assise sur un trône monumental.



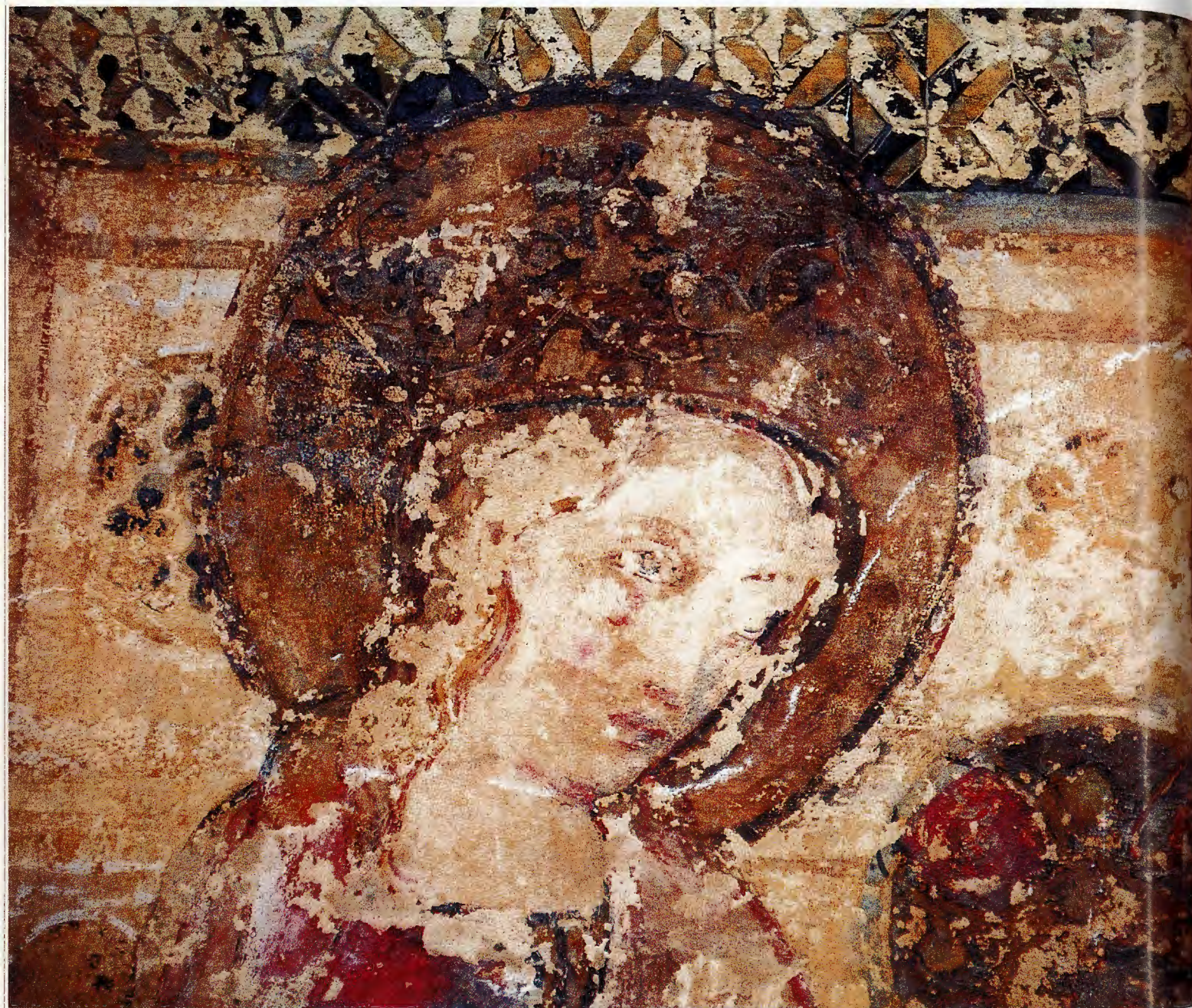


Fig. 17. — Le visage de la Vierge.



Fig. 18. — Ange désignant un phylactère au-dessus d'Arnaud de Puylehaut.



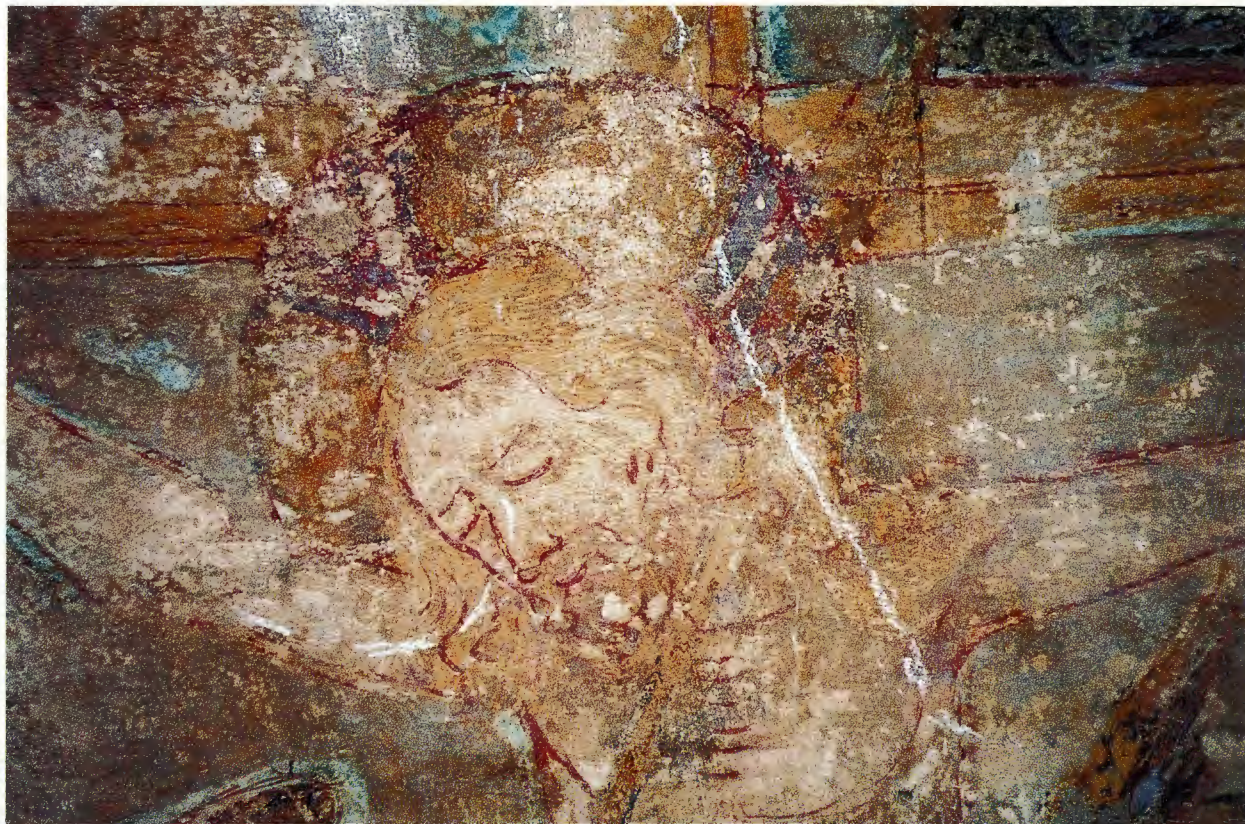


Fig. 19. — La Crucifixion : le visage du Christ.



Fig. 20. — La Crucifixion : Ange.



Fig. 21. — La partie supérieure de la composition picturale : Dieu dans sa gloire.





Fig. 22. — La Gloire de Dieu, détail.



Fig. 23. — Cortège d'anges musiciens entre les rayons de la Gloire de Dieu.

Plus haut, les deux anges nimbés, aux têtes bouclées tiennent dans des disques des têtes personnifiant le soleil et la lune (fig. 12).

Remarquons que, comme dans la scène voisine, des étoiles à six ou sept branches parsèment le fond.

Cette Crucifixion n'apporte pas sur le plan iconographique d'éléments vraiment nouveaux. On peut toutefois noter l'élégance et la sinuosité des corps, ainsi que la finesse des traits et des expressions.

Ainsi, les peintures funéraires du chanoine Pons de Pommiers possèdent des caractéristiques peu courantes. Elles sont marquées par une ostentation héraldique qui met d'abord en relief la lignée du défunt. Dans cette période troublée du conflit entre la France et l'Angleterre, où les fidélités de certaines dynasties seigneuriales peuvent être sujettes à caution, l'appartenance à l'une de ces lignées a pu être l'une des causes qui expliquent l'inachèvement de l'œuvre.

D'autre part, elles donnent d'autre part au chanoine défunt une place flatteuse, matérialisée par la présence des Apôtres conduisant son âme vers le ciel, et insistent sur l'espoir dans la Rédemption.

Nous avons pu dégager quelques caractères stylistiques : mise en page compartimentée, absence de profondeur, sens du mouvement, beaux drapés, proportions quelquefois maladroites malgré l'élégance des silhouettes, visages fins et expressifs. Il conviendra cependant de reprendre l'étude stylistique d'une manière plus détaillée lorsque le nettoyage des peintures de la chapelle sera complètement terminé, afin de proposer des rapprochements avec d'autres peintures murales réalisées dans la décennie 1330-1340, mais aussi avec la peinture de manuscrits contemporaine.

## Peintures funéraires d'Arnaud de Puylehaut

### Approche technique

#### Des peintures très mutilées

Les peintures qui viennent d'être dégagées sont en mauvais état (fig. 14 à 21). D'une part, de grandes lacunes peuvent être observées, qui laissent voir la pierre d'appareil et qui correspondent à la disparition

totale des enduits et de la couleur. D'autre part, l'œuvre est très usée<sup>88</sup>, et la couche picturale proprement dite est fragmentaire. Toutefois, dès le premier regard, on est frappé par les qualités de composition et la finesse de la réalisation de cette œuvre. Elle est le fait d'un peintre majeur, qui a travaillé autour de 1341 ainsi que nous l'avons établi.

Une esquisse préparatoire, dans le bas de la composition, qui est sans rapport avec l'œuvre

Dans le bas du panneau nous avons vu que, sur trente centimètres de hauteur, prend place une esquisse préparatoire au trait rouge sur fond ivoire. Elle présente sur le plan stylistique des ressemblances assez nettes avec l'esquisse préparatoire des peintures de Pons de Pommiers : trait parfois épais, modelé, plis amples... Cette esquisse est, dans sa partie supérieure, recouverte par un raccord d'enduit horizontal qui indique bien que cette zone a été réalisée antérieurement à l'ensemble des peintures du panneau.

D'autre part, les personnages qui figurent sur cette esquisse sont coupés à peu près à mi-hauteur. On peut en conclure que cette esquisse devait se prolonger vers le haut.

Elle est demeurée inachevée et n'est pas recouverte par une couche picturale. Il s'agit là d'un premier projet de décor peint, qu'on peut être tenté de rapporter au peintre qui a réalisé l'esquisse préparatoire du mur oriental, car les deux œuvres sont presque contemporaines puisqu'elles se suivent à deux ou trois années près.

Quoiqu'il en soit, ce projet a été abandonné. Si cette esquisse mutilée a été conservée c'est qu'elle ne devait pas être visible sous la nouvelle réalisation. Elle était cachée, probablement par un objet mobilier, peut-être par le tombeau proprement dit<sup>89</sup>.

Il est difficile d'identifier les sujets de cette esquisse. On reconnaît à droite un personnage agenouillé flanqué d'un autre protagoniste, debout<sup>90</sup>. Devant eux,

88. Elle a nécessité un lent dégageant de la couche superficielle, très dure, puis elle a dû être refixée. Voir pour tout ce qui suit Rosalie Godin, Rapport d'intervention, DRAC Aquitaine.

89. Ce qui est corroboré par le fait que la partie inférieure des deux panneaux au-dessus de la banquettes n'ait pas été peinte.

90. Ce qui pourrait correspondre alors au défunt agenouillé, présenté par un saint patron.



un musicien vêtu d'un large manteau tient une trompe. Au-delà on voit apparaître la roue d'un chariot ou d'un char. Vers l'autel, l'esquisse n'est plus identifiable.

#### Stratigraphie des peintures conservées au-dessus de l'esquisse

Sur un mortier peu épais, la première couche est constituée par une esquisse préparatoire peinte au trait rouge, particulièrement visible dans la scène de la Crucifixion (fig. 19 et 20). Le trait, souvent fin et continu, est tracé à main levée, quelquefois d'une manière très rapide. Ainsi les corps de certains anges sont indiqués par quelques lignes droites dessinant des formes géométriques, trapèzes ou triangles. De même, la mise en place du bois de la croix est faite rapidement mais avec le souci de présenter cette dernière en perspective.

L'esquisse du visage du Christ, cependant, est particulièrement détaillée, barbes et cheveux sont finement notés, de même que les traits du visage (fig. 19).

Ce schéma de mise en place est particulièrement complexe du fait du grand nombre des personnages et parce que trois scènes sont mises en relation les unes avec les autres sans être complètement isolées par des limites nettes.

La couche picturale est une détrempe, ou une combinaison de différents liants qu'il conviendrait d'identifier par une analyse physico-chimique<sup>91</sup>. Elle est malheureusement très inégalement conservée. Elle offrait une magnifique gamme de coloris avec des bleus et des jaunes allant jusqu'au brun, relevés de rouge dans la partie supérieure, des oppositions de vert sombre et de rouge vermillon et un remarquable dégradé de tons blanc cassé, beige, et beige rosé, particulièrement pour le rendu des carnations. Ces dernières sont très finement modelées, par exemple pour le visage, bien conservé, d'un ange à droite du Christ en croix, avec des glaciés. Les formes sont, en outre, cernées par un trait noir fin et délié qui donne une grande précision à certains détails, par exemple aux différents instruments de musique et qui apportent la touche finale des visages.

Une particularité montre le raffinement de l'exécution. Certains rayons lumineux, plus courts, se terminent par des boutons de rose dont la fleur est mo-

delée au trait noir sur une feuille d'or, collée sur l'enduit. Ces éléments métalliques ne sont que partiellement conservés. Cette technique n'est pas courante<sup>92</sup> dans la peinture murale ; elle est la marque d'une réalisation coûteuse et de qualité.

Dans l'état actuel de la peinture, il est difficile de mettre en évidence des reprises. On peut prendre pour exemple le titulus qui est placé au-dessus du Christ en croix. On voit nettement les trois stades de la peinture, d'abord l'esquisse au trait rouge, puis la couche picturale proprement dite avec l'inscription Y.N.R.I. encore déchiffrable, enfin un repeint formé par deux lettres noires, H.R. On peut également soupçonner un autre repeint<sup>93</sup> dans l'épi de blé que tient la Vierge de sa main droite.

#### Des encadrements rajoutés postérieurement

Il semble que les colonnettes qui encadrent la peinture aient été peintes postérieurement en rouge et vert, au moment où on a complété l'œuvre principale en y rajoutant une bande verticale qui occupe la moitié de la troisième arcature. Les deux peintures funéraires de la chapelle ont ainsi été rendues symétriques.

Sur les colonnettes, alternent des motifs étoilés et de petits blasons aujourd'hui indéchiffrables, qui se détachent sur des fonds rouges ou verts. Ces mêmes couleurs apparaissent dans la demi-arcature, où, en outre, la couche picturale est également posée directement sur la pierre.

Cette zone est aujourd'hui très mutilée. Elle comprend en bas dans un quadrilobe, un visage bouclé de profil, plus haut un personnage armé d'une lance dont

91. Des analyses chimiques pourraient permettre d'améliorer notre connaissance de la nature des pigments, particulièrement pour le bleu, le vert et le rouge ainsi que la composition des liants.

92. Sans être exceptionnelle dans notre région puisqu'on retrouve l'emploi de la feuille d'or dans les peintures au-dessus du portail de Mimizan. Cette utilisation a été mise en évidence par les sondages réalisés en 1993 par Françoise et Christian Morin. (Rapport 1993, DRAC Aquitaine). La feuille d'or se trouve sur l'auréole du Christ. Ces peintures présentent d'autres points de ressemblance avec celles d'Arnaud de Puylehaut en particulier l'utilisation du vermillon opposé au vert, et l'existence d'une gloire, formée de rayons jaunes autour du personnage central.

93. Ces repeints seront évalués et localisés lorsque le nettoyage de la peinture pourra avoir lieu.

seule la moitié inférieure est visible, plus haut encore un petit visage. Elle se termine par une bande verticale limitée par deux traits, qui reçoit une série de petits blasons.

Les peintures sont bien différentes de celles de la zone centrale par la gamme des coloris comme par le style, et recouvrent les premières à l'angle des colonnettes. Vu leur état, il est bien difficile de situer l'époque de leur exécution, qui pourrait être le XVe siècle ou même le XVIe siècle. C'est d'ailleurs peut-être seulement à ce moment, dans un souci d'harmonisation générale de la chapelle que, du côté oriental, a été établi le décor alternativement vert et rouge qui recouvre les arcatures au-dessus de l'effigie de Pierre Barot et qui se poursuit sur les colonnettes et les écoinçons entourant les peintures de Pons de Pommiers.

### Les peintures d'Arnaud de Puylehaut sont remarquablement composées

#### En bas, une bande horizontale aujourd'hui peu lisible

Elle est dans la position d'une prédelle de retable : elle se déroule sur toute la largeur et sur une cinquantaine de centimètres de hauteur, où elle est limitée par un étroit bandeau qui recevait une inscription, peinte en minuscules gothiques noires<sup>94</sup>. Cette zone particulièrement mutilée, porte une série de petits personnages en pied, qui subsistent à droite, où trois d'entre eux sont en conversation<sup>95</sup>. Les fonds sont de couleur verte à droite, de couleur rouge à gauche.

#### Le registre médian

##### A droite, Arnaud de Puylehaut devant la Vierge et l'Enfant

La scène est structurée par des éléments architecturaux peints en trompe-l'œil dans le ton de la pierre.

En haut, une corniche horizontale est terminée par une moulure double qui repose sur une série de modillons cubiques. Ces derniers sont rendus en perspective. Chacun porte un décor géométrique. Plus

bas un vaste trône monumental, en pierre, est vu de face. Il comprend le siège proprement dit, surmonté par un plafond terminé par une corniche moulurée dont le cavet est souligné par des demi-boules. Le plafond proprement dit est couvert par un décor de marqueterie.

De part et d'autre, les accoudoirs sont surmontés de deux compartiments voûtés, qui sont surmontés par deux cubes de pierre, présentés en perspective frontale convergente. Les cubes sont sculptés, sur le devant, de motifs circulaires contenant des rosettes. La paroi qui ferme le trône est percée d'oculi garnis de fins remplages<sup>96</sup>.

La partie inférieure manque, mais on est frappé par le caractère illusionniste du trompe-l'œil et par la mise en perspective de ces éléments architecturaux, même si les différents points de fuite ne sont pas vraiment convergents.

##### La Vierge à l'Enfant (fig. 16)

La Vierge, assise, couronnée et nimbée, est vêtue d'une robe et d'un manteau rouge qui enveloppe ses minces épaules. Son visage, vu de trois-quart, encadré par de longs cheveux blonds ondulés, est régulier et rêveur, avec de grands yeux en amande (fig. 17). La position du corps, très souple, décrit une arabesque. La Vierge pose sa main droite sur l'accoudoir et maintient l'Enfant assis, de la main gauche longue et fine.

L'Enfant, vêtu d'une robe verte, est de face. Son visage rond est encadré par de courts cheveux bouclés, puis par le nimbe crucifère. Dans sa main gauche un phylactère se développe verticalement.

##### Le Chevalier

Les regards de la Vierge et de l'Enfant sont dirigés vers Arnaud de Puylehaut, agenouillé, de profil. Il porte une cotte de mailles qui couvre entièrement son

94. Dont des fragments indéchiffrables subsistent sous le Christ en croix et sous le trône de la Vierge.

95. Sans qu'on puisse préciser pour l'instant l'iconographie des scènes représentées. Y aurait-il eu là un cortège funèbre comme c'est le cas pour les peintures de Pons de Pommiers.

96. On retrouve par exemple ces ouvertures circulaires garnies de remplages ainsi que les moulures ornées de demi-boules et les motifs en forme de rosette dans les architectures du cycle de la vie de saint François peint dans l'église haute d'Assise.



corps, et un casque à visière. Ses mains jointes sont couvertes par des gantelets métalliques. Le visage n'est pas visible. Un phylactère se développe au-dessus de sa tête, portant les restes d'une inscription. En arrière du chevalier, un blason, de taille modeste, était, nous l'avons vu, peint à ses armes, losangées d'or et de gueules.

#### Les Anges

Des anges encadrent les principaux protagonistes. Au-dessus du chevalier, l'un d'entre eux désigne le phylactère (fig. 18). Deux anges musiciens, à mi-corps <sup>97</sup> sont installés sur la partie supérieure du trône, formant une tribune. L'un joue de la viole au moyen d'un archet, l'autre d'une cithare <sup>98</sup>.

#### A gauche, la Crucifixion

Bien que la couche picturale soit assez lacunaire, on peut parfaitement restituer l'iconographie. Sur un fond vert, le bois de la croix peint au naturel, est indiqué en perspective. Le crâne d'Adam apparaît conformément à la tradition, à la base du montant vertical.

Le Christ, les yeux clos, a la tête inclinée et la bouche entrouverte (fig. 19). Son corps affaissé dessine une courbe sinueuse. Il est environné par une multitude d'anges (fig. 20). Deux d'entre eux au moins recueillent le sang de ses plaies dans des coupes d'or. D'autres encore sont installés au-dessus du bois transversal de la croix.

#### Le registre supérieur

Il est consacré à une vision de Dieu dans sa gloire, sous la forme d'un soleil rayonnant, entouré par des chœurs d'anges musiciens (fig. 21). Au centre, Dieu apparaît sous la forme d'un visage de face. Des traits lumineux jaunes rayonnent à partir de sa figure. Certains rayons plus courts, se terminent par une rose dessinée au trait noir sur une feuille d'or. D'autres, beaucoup plus longs se prolongent jusqu'au bords de la composition. Entre les rayons, une multitude d'anges musiciens, de petite taille, utilisent des instruments variés (fig. 23) : violes, violons, cithares, luths, trompes, trompettes, flûtes simples ou doubles, flûtes de Pan, tambours, orgue portatif...

Les deux scènes du registre médian sont reliées à cette théophanie par le biais de la lumière. Les rayons éclairent en effet une ligne de nuages ondulés installée au-dessus du trône de la Vierge, formant un halo lumineux jaune. Selon une convention qui apparaît dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et qui est à la mode pendant tout le XIV<sup>e</sup> siècle, ces nuages sont indiqués par des lignes ondulées terminées par de petites vagues.

Deux rayons lumineux font également le lien avec la Crucifixion. L'un d'entre eux s'arrête derrière la tête du Christ. Un autre descend en avant du corps de ce dernier, jusqu'au calice tenu par l'ange qui recueille le sang s'écoulant de la plaie au côté. Ainsi se trouve figuré l'accueil par le Père du sacrifice du Fils : «Le voile du sanctuaire se déchira par le milieu, et, jetant un grand cri, Jésus dit "Père, en tes mains je remets mon esprit". Ayant dit cela, il expira» <sup>99</sup>.

C'est également un Dieu de lumière qui est représenté ici, tel qu'il est souvent décrit dans l'évangile de Jean : «Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière afin de devenir des fils de lumière» <sup>100</sup> ou «je suis la lumière du monde, qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais dans la lumière de la vie» <sup>101</sup>.

### Première approche stylistique

Les peintures funéraires d'Arnaud de Puylehaut ont été exécutées par un peintre qui aime les sujets de taille réduite, très minutieusement traités à la façon

97. Des anges musiciens à mi-corps occupent, dans les Heures de Jeanne d'Evreux par Jean Pucelle, le haut de la petite pièce plafonnée qui sert de cadre architectural à l'Annonciation. New York, Metropolitan Museum of Arts, The Cloisters Library, ms. 54, 1. 2., folio 16.

98. Lc, 24, 44-46.

99. Jn 12, 36.

100. Jn, 7, 12.

101. Le vert et le rouge servent de fond au premier et au second registre, avec une alternance verticale des couleurs qui donne une disposition en damier. On retrouve ce goût pour l'opposition du vert et du rouge allié à la représentation de la pierre naturelle en trompe l'œil, dans les peintures du tombeau de Bernard de Fargues, à l'intérieur de la cathédrale de Narbonne.

de la peinture de manuscrits ou de retables : ainsi peut-on constater les dimensions restreintes de la multitude d'anges, la finesse des instruments de musique très précisément représentés, le modelé des cheveux... Le peintre maîtrise cependant la composition d'ensemble et occupe l'espace qui lui est imparti en utilisant des éléments architecturaux en trompe-l'œil qui lui permettent de matérialiser un effet de profondeur.

Il connaît et a assimilé des apports de la peinture italienne de la fin du XIII<sup>e</sup> et du début du XIV<sup>e</sup> siècle, dans laquelle il puise certains schémas, par exemple le Christ entouré d'anges, ou le répertoire architectural et décoratif que l'on trouve chez Giotto et ses successeurs. Par ailleurs c'est vers les Siennois que conduisent la posture et le fin visage de la Vierge à l'Enfant, création quasi-contemporaine de la célèbre peinture à fresque de Simone Martini dans le porche de la cathédrale Notre-Dame des Doms à Avignon.

La gamme des couleurs devait, dans l'état d'origine, être éclatante. Les teintes sont réparties selon des alliances chromatiques qui restent à la mode pendant tout le XV<sup>e</sup> siècle. Dans le haut de la composition, c'est l'opposition du jaune et du bleu-vert qui domine. Cependant, le peintre sait aussi manier les dégradés de couleurs claires, en particulier pour rendre le ton de la pierre naturelle et celui des carnations.

Le peintre d'Arnaud de Puylehaut offre des éléments de comparaison avec les œuvres avignonaises et italiennes du Midi de la France, exécutées dans le second quart du XIV<sup>e</sup> siècle. D'autre part, il conviendra de mieux cerner ses relations avec la peinture de manuscrits dont il est proche par la finesse du style. En effet, dans ce domaine pictural, on ne peut s'empêcher d'avancer en premier lieu le nom de Jean Pucelle qui, dans les Heures de Jeanne d'Evreux, antérieures de quelques années seulement <sup>102</sup> met en scène une multitude d'anges musiciens et les abrite dans des architectures présentées en perspective.

Cette étude ne sera vraiment possible que lorsque les peintures bordelaises seront complètement nettoyées et présentées, et lorsque des analyses permettront de mieux connaître la technique et les pigments utilisés. On pourra alors cerner la personnalité artistique d'un peintre qui se situe dès le premier abord comme un acteur de premier plan dans les arts de la couleur aux alentours de 1340 et qui, par l'éclectisme des sources de son style, et par la beauté et l'élégance des formes, préfigure le gothique international de la fin du XIV<sup>e</sup> et du début du XV<sup>e</sup> siècle.

102. Puisqu'elle sont réalisées par Jean Pucelle à Paris vers 1325-1328.



---

## *Sur quelques grands aspects de l'Ancien Régime et de la Révolution dans un village de Gironde Saint-Morillon de 1610 à 1799*

par Joseph Boyreau

---

Saint-Morillon comptait autrefois 700 à 800 habitants, repartis en 120 «feux» environ, le long de la petite vallée du Gua-Mort. Grâce à elle, le village est en relation avec deux grands axes de communication : la route terrestre Bordeaux-Toulouse et la voie fluviale que constitue la Garonne.

Ce petit village est partagé en deux par le Gua-Mort qui sépare historiquement deux seigneuries : la rive gauche du village fait partie intégrante de la baronnie de Labrède, la rive droite de la prévôté de Barsac. Par opposition à cet écartèlement entre deux administrations seigneuriales, dont les sièges sont respectivement à 5 km et à 20 km, l'église constitue un élément d'unité.

C'est un pays de petite polyculture. Mais si les champs avec blé et seigle, les prairies avec bovins et moutons, les forêts avec pins et chênes sont bien là, la culture de la vigne donne à ce village sa spécificité.

Les documents sont innombrables qui permettent de pénétrer dans sa vie quotidienne : les registres paroissiaux, qui, avec plus de 3000 textes dépouillés donnent, sur plus de 60 ans, en continu, une vue précise de sa démographie ; les registres communaux qui relatent sa vie sous la seconde moitié de la Révolution ; les registres notariaux qui donnent accès aux testaments, aux contrats de mariage, aux rapports écono-

miques et sociaux entre seigneurie et tenanciers ; sans compter les très nombreux textes, tant administratifs qu'ecclésiastiques, conservés aux Archives départementales.

L'étude d'un village sous l'Ancien Régime et la Révolution a le choix entre deux possibilités : ou bien s'intéresser aux événements majeurs, aux «grands courants» qui modèlent l'histoire et conditionnent la vie des habitants, c'est-à-dire partir d'en haut pour redescendre à l'histoire du village ; ou bien partir de la vie quotidienne et, plus qu'aux chemins tracés, s'intéresser au cheminement des hommes et des femmes qui les empruntent. Sans négliger le premier — la Révolution n'a-t-elle pas voulu changer ces grands axes eux-mêmes ? — c'est le second volet de cette alternative qui sera ici privilégié : d'abord la définition de trois à quatre thèmes essentiels, puis la vie et les réactions des habitants à chacun d'entre eux.

Les thèmes que je retiens ici sont les suivants : les effets du climat ; les structures de la propriété foncière ; les rencontres entre la société civile et la société religieuse ; la marche vers l'autonomie de la vie politique locale. Plus que d'une analyse structurée à partir de quelques grands thèmes majeurs (le politique, l'économique, le social) il s'agit d'essayer de dessiner, par



petites touches successives l'histoire de nos villageois... et de retrouver ainsi, pour finir, quelques grands aspects de leur vie.

## L'influence des variations climatiques sur la vie du village

En 100 ans, de 1688 (nos archives ne sont parlantes qu'à partir de cette date) à 1799, on peut identifier trois principales crises : 1690-1710 ; 1747-1755 ; 1787-1797.

La première dure 20 ans ! Avec des hauts et des bas, certes et heureusement. Sa caractéristique principale est le refroidissement général du climat : gels, mais aussi inondations, entraînant à plusieurs reprises une chute de la production. Pour éviter les famines, les autorités font venir des fèves de diverses régions du royaume. Le tout se termine par la si fameusement célèbre et si catastrophique année 1709 : « l'année terrible »...

La seconde, celle du milieu du siècle, d'environ 10 ans, est mieux connue. Le Parlement de Bordeaux lui-même parlera en 1748 « de cette grande dizette dont la province a été affligée ». Plus tard, il relèvera que certains en ont profité « par monopole et malversations pour rendre (les denrées) plus rares et y mettre ensuite un prix excessif ». Accaparement des grains et hausse spéculative des prix : en peu de mots tout est dit<sup>1</sup>. Dans la vallée même du Gua-Mort, à 3 kilomètres à peine, à Saint-Selve, le curé du village fournit à l'administration ecclésiastique des précisions qui disent l'importance de la crise : les revenus de la dîme passent de 2478 L en 1748 à 1791 L, puis 884 L et enfin à 136 L en 1755. Quelle dégradation de la situation... !<sup>2</sup>.

Dès 1787, un terrible orage traverse la France, marquant une série d'années catastrophiques. Le froid, qui s'installe, atteint en 1789, moins 13 degrés à Bordeaux. La Garonne est gelée en aval et en amont. Les récoltes compromises entraînent une montée des prix : le boisseau de blé, qui oscille en année normale entre 3 et 5 livres, passe à 13. Tout près de chez nous, à Podensac, éclate une émeute due à la faim<sup>3</sup>. Après une accalmie en 1791 et 1792, les années 1793 et 1794 connaissent une recrudescence de la crise climatique. Tallien lui-même s'en inquiète dans son rapport du 2 pluviôse an II (12/2/94) à la Convention :

*« Il ya dans le Bec d'Ambes des districts où depuis huit jours on manque absolument de pain parce que dans plusieurs communes de ce département on mange de l'herbe des champs, parce qu'on fait du pain avec du chien-dent » ... « A Bordeaux même, la commune en est réduite à 4 onces de pain par individu alors que depuis six mois chacun n'y avait que 8 onces ».* Le 10 thermidor 1794, c'est le district de Cadillac, qui écrit à la Convention et demande que soit porté « un regard favorable sur un district qui subit la dizette »<sup>4</sup>.

Saint-Morillon, au centre du cyclone tout comme Cadillac, n'échappe pas aux difficultés de la région. Comment dans ces conditions s'étonner que la première page du Registre des délibérations communales qui nous soit conservé, note : « La pénurie des subsistances est à son comble ». Avec cette précision : « pour les citoyens qui n'ont pas de propriété ». Comment en serait-il autrement puisque ce même jour le prix du boisseau de blé, dans la commune même, atteint 23 L et demi, prix qui baissera par la suite mais sera encore de 16 L au début de l'automne<sup>5</sup> ?

Passons sur tous les gels, tous les orages, toutes les inondations, les sécheresses qui peuvent survenir en un siècle, les quelques précisions qui précèdent décrivent suffisamment des épisodes climatiques semés de « catastrophes naturelles ». Prenons tout d'abord les deux crises qui, à une année près, se situent à un siècle de distance et influent sur l'évolution démographique et politique.

Dans l'un et l'autre cas, les décès montent en flèche. A la fin du XVIIe siècle, ils passent de 15 à 18 en 1688-89 à 37 et 46 pour 1692 et 1694. A la fin du XVIIIe, de 15 à 18 (pour les années 1783 à 1786 in-

1. Cité par J. Cavignac, « Le prix des grains à Bazas pendant le deuxième quart du XVIIIe siècle », dans *Cahiers du Bazadais*, 1982, n° 56.

2. A.D.Gir. G X40 document concernant Saint-Selve.

3. M. Lhéritier, *La fin de la Révolution à Bordeaux*, PUF, 1942, tome I p. 179 et 180. Chiffres concernant la seconde moitié de 1787 : ils oscillent de 11 à 14 L.

4. *Archives parlementaires*, tome 85 n° 68 pour le rapport de Tallien et tome 93, 10 thermidor, pour Cadillac.

5. Registre des délibérations du Conseil général de Saint-Morillon. Thermidor II à la première page du volume.

clus) les voici qui passent à 27 en 1789 pour atteindre un paroxysme de 55 en 1790, suivi d'un autre à peine plus faible de 47 l'année suivante. Quelle dégradation !

Mais l'étude des naissances est encore plus significative.

A la fin du XVIIe, elles ne cessent de décroître, passant de 42 en 1690 à 27, 21, 17 puis 10. Comme si la communauté lassée de tout, épuisée, exsangue, n'avait même plus la force de procréer et d'assurer sa survie...

La courbe est tout autre à la fin du XVIIIe : lorsque les décès sont au plus haut, les naissances ne cessent de progresser. Elles sont de 24-25 avant la crise ; elles passent à 37 en 1789 ; puis, après une décrue à 23, elles remontent à 37 et encore à 33 en 1792. En cette fin de siècle, si la communauté villageoise ne peut éviter la surmortalité, elle fait preuve d'une vitalité étonnante, comme si elle voulait compenser ces morts en surnombre par des naissances encore plus nombreuses.

Sans doute faut-il voir dans ce phénomène le fruit d'une économie meilleure, qui par une production accrue et plus variée a permis à la communauté villageoise une meilleure santé physique et morale<sup>6</sup>. Nous en sommes toutefois ici, dans le domaine d'une réaction collective pour une bonne part relevant de l'inconscient. Qu'en est-il d'une réaction raisonnée, celle des responsables en charge du sort de la communauté ? Pour répondre à cette question, il faut comparer les années du milieu du siècle avec celles de la fin de celui-ci.

En 1748, dès que la situation se dégrade, ce sont le gouvernement et l'intendant qui se portent au secours des populations. En Guyenne, ils dégagent des sommes à verser aux plus nécessiteux. Les Archives départementales conservent ces textes qui font preuve de la sollicitude du gouvernement. Mais qui donc recevra et distribuera ces sommes (35 L pour Saint-Morillon) ? La Seigneurie et son organisation administrative ? Non, ce n'est pas à elle que pense l'intendant. La Communauté villageoise ? Son absence totale d'organisation l'en empêche. A qui donc s'adresser ? Au représentant de l'Eglise présent dans tous les villages. Ici, au curé Gabory, qui signe les deux quittances, l'une pour Saint-Morillon de Barsac et l'autre pour

Saint-Morillon de Labrède. De ce fait, le village touchera plus que ses voisins pourtant plus importants en population<sup>7</sup>. Ainsi se trouve conforté, en ce milieu du XVIIIe siècle le rôle de « Service public » assumé par l'Eglise.

A la fin du siècle, en 1789, c'est encore le curé, l'abbé Dufrenne à ce moment là, qui reçoit un courrier<sup>8</sup> lui demandant s'il a besoin d'aide. L'Eglise est encore omni-présente. Par contre en 1794, et c'est tout l'intérêt du registre communal conservé à la mairie, c'est la commune elle-même qui intervient. C'est elle qui décrit l'état de délabrement de la population et le prix faramineux du boisseau de blé à 23 livres. Elle qui, en cet été 1794, demande à chacun « au nom de l'humanité » de porter au « grenier commun » son superflu et effectue ainsi une sorte de réquisition. Elle, enfin, qui nomme des commissaires pour suivre cette opération<sup>9</sup>.

Finis, le rôle de l'Eglise, hors circuit le gouvernement qui a d'autres choses à penser. C'est la communauté villageoise qui, utilisant les pouvoirs nouveaux qui lui ont été donnés, se prend en main et pourvoit aux besoins de ceux de ses membres qui sont dans la difficulté. Changement capital : l'Ancien Régime n'avait donné aucun pouvoir aux habitants ; la Révolution leur en accorde. Ils s'en saisissent et n'hésitent pas à les mettre en œuvre.

Entre ces crises identiques, quels cheminements différents !

## Les structures de la propriété foncière

Dans une communauté rurale, le travail de la terre et les conditions de son exploitation comme de sa maîtrise juridique sont, bien sûr, essentiels. Aux XVIIe

6. Les soldes D/N sont révélateurs. Ils sont positifs jusqu'à la Révolution même s'ils sont inégaux. De 1762 à 1771 ils sont de + 69 ; de 1772 à 1781 ils sont de + 10 ; de 1782 à 1791 ils sont de + 16.

7. A.D.Gir. C 1391 et 1393.

8. J. Valette, *Document pour servir à l'histoire de Labrède*. A.D.Gir. 1989, p. 92.

9. Reg. saint-morillonais, p. 1.



et XVIIIe siècles, la plupart des exploitants agricoles peuvent librement acheter, vendre, hypothéquer, léguer les terres qui leur appartiennent. Cependant, cet exploitant est un «tenancier». Deux limitations à ses droits sont ancrées dans les mœurs, la première découlant des droits collectifs, la seconde des droits seigneuriaux.

Au libre droit d'usage, *usus et abusus*, s'opposent les droits collectifs de la communauté villageoise : tout ce qui n'est pas cultivé régulièrement est considéré comme «vacant» et soumis à la vaine pâture. Ainsi chaque habitant, fut-il le plus démuné, peut faire paître sa vache, ses quelques moutons, le cas échéant son porc. Ce droit s'exerce, semble-t-il, sans aucune difficulté durant la majeure partie de l'Ancien Régime.

Les droits féodaux sont toujours vivants et très actifs<sup>10</sup>. A chaque renouvellement de seigneur, celui-ci a le droit de convoquer ses vassaux et de leur faire signer un acte d'hommage pour l'ensemble de leurs terres ; Montesquieu n'y a pas manqué à partir de 1715. Le droit d'exploiter, faible mais essentiel, est la marque de ce droit. En conséquence, le seigneur percevait chaque année ses *Cens et Rentes*. Par delà ces droits réguliers, il en est deux autres qui sont plus significatifs des droits du seigneur.

Le premier est le retrait féodal qui permet au seigneur de récupérer sa terre et de la confier à un autre tenancier-vassal. Ce n'est pas une spoliation, car le seigneur rembourse le prix de la terre. Montesquieu ne s'en est pas privé, surtout à la fin de sa vie : ainsi une veuve dont il a récupéré la terre reconnaît qu'elle accepte «volontairement et de son bon gré» cette opération<sup>11</sup>. Rarement mis en œuvre, ce droit est cependant une menace constante pour le tenancier.

Le second est connu sous le nom de «lods et ventes». Lors de chaque vente, le seigneur percevait une sorte d'impôt sur la transaction, assez élevé, d'habitude de 12 %.

Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, ces droits sont remis en question.

A partir de 1766, le gouvernement royal autorise les exploitants-propriétaires à clôturer leurs vacants pour les cultiver. C'est ici la mise en œuvre des nouvelles théories physiocratiques dans leur aspect agricole. A vrai dire, la population du royaume augmente,

celle des villes aussi : Bordeaux passe de 50 000 à 100 000 habitants en un siècle ; il faut nourrir cette population, il faut mieux cultiver.

A Saint-Morillon deux exemples précis en sont conservés. L'un vient d'un bourgeois de Bordeaux, un certain Dubouilh, avocat, acheteur d'une superbe propriété, qui à partir de 1766 déclare qu'il a l'intention de clore et cultiver toutes ses terres vacantes sur Saint-Morillon et Labrède, intention qu'il réalise<sup>12</sup>. L'autre vient d'une vieille famille du pays : un Jean Lilet s'adresse à Montesquieu fils, qui lui concède 20 journaux de terres vacantes ; il s'empresse de les entourer d'un fossé et d'y mettre des bornes<sup>13</sup>.

Des deux verrous qui limitaient le droit de propriété, et l'emprise individuelle de chacun sur la terre, l'un d'eux vient de sauter. Ce n'est pas la Révolution qui en est l'auteur. Mais bel et bien l'Ancien Régime et le gouvernement royal.

Quant aux droits féodaux, en 1774 ils subissent, à Saint-Morillon, une première atteinte. Montesquieu fils écrit au Conseil du Roi, précisant que ses tenanciers refusent de payer les cens et rentes et demandant que le Roi vienne «consolider sa seigneurie». Celui-ci entend la requête et dans son arrêt ordonne que main forte soit donnée au seigneur pour le respect de ses droits<sup>14</sup>. Ici, la monarchie apparaît comme beaucoup plus conservatrice que dans le cas précédent, mais ne faut-il pas noter ce premier incident, qui dénote une remise en question de la féodalité dans un petit village ? La féodalité cependant est victorieuse de la crise ; seule la Révolution la détruira. En fait il faudra attendre 1793 pour que la Convention déclare que tout acte qui la rappellerait est considéré comme inexistant, mais le pas fondamental est acquis dès la nuit du 4 août.

Droits collectifs et droits seigneuriaux sont alors définitivement détruits. On comprend pourquoi la libération définitive du droit de propriété est apparue comme l'une des conquêtes essentielles de la Révolution...

10. Cf. J. Boyreau, dans *RAB*, LXXXV, 1994.

11. J. Valette, *op.cit.* p. 21-22

12. *Idem*, p. 72

13. Documentation locale Courbin.

14. Documentation familiale.

## Aux frontières du civil et du religieux

Que l'Eglise et l'Etat soit unis et solidaires en France et dans chacun de ses villages, et ce depuis des siècles, il est à peine besoin de le rappeler. Mais comment le vit-on chez nous ?

A lire par exemple la rédaction d'un acte de baptême, rédige par le curé local, on ne peut être que frappé par son libellé : *Aujourd'hui a été baptisé l'enfant... né le...* Ainsi ce n'est pas la naissance qui est première, mais le baptême. On n'entre dans la société civile que par l'acte qui fait entrer en même temps dans la société religieuse. Ce point central de la vie ne peut être minimisé. Comme il n'existe pas à Saint-Morillon de protestants, il n'est pas possible de savoir qu'elle aurait été l'attitude du village à leur égard. Elle n'aurait sûrement pas été des plus souple...

La cérémonie religieuse de la bénédiction nuptiale a aussi valeur civile. Même les fiançailles sont célébrées deux ou trois jours auparavant à l'église. Les statistiques mensuelles auxquelles on a pu arriver apportent une précision remarquable : en 60 ans, en décembre, pas un seul mariage qui soit célébré à Saint-Morillon. La raison n'en est ni économique ni politique, mais religieuse : avant chaque grande fête liturgique, l'église oblige à une période de recueillement pendant laquelle les réjouissances sont bannies.

C'est en 1736 que l'on saisit le mieux l'état spirituel de la communauté villageoise. L'archevêque de l'époque, Mgr de Maniban, effectue dans notre région une série de visites pastorales. Il envoie au préalable un questionnaire à chaque curé. Le nôtre, l'abbé MacCarthy, ne manque pas d'y répondre. Ce sont ces réponses qui servent de guide à l'archevêque et à la rédaction du compte-rendu officiel qui nous a été conservé dans son intégralité.

On savait déjà par les registres paroissiaux que tous les enfants étaient baptisés. On sait par ce document qu'ils sont confirmés (en 1736 104 habitants le sont à la fois). On sait aussi que la communion pascale, un des aspects essentiels de la vie chrétienne, est aussi, dans l'ensemble, respectée : sur 800 habitants, l'abbé MacCarthy estime les communiant à 400 ; si l'on défalque de la population les enfants de moins de 10 ou 12 ans qui n'ont pas terminé leur catéchisme, ainsi

que les malades, c'est une forte proportion de la population qui pratique. La liberté de la pratique existe : le curé note que certains de ses paroissiens préfèrent le cabaret à l'assistance à la messe et que certains ne communient pas à Pâques soit par manque de temps soit par «indévotion».

Mais l'archevêque ne s'intéresse pas seulement aux statistiques, il veut connaître les noms de ceux qui ne respectent pas leur obligation pascale. Au delà de la statistique, une véritable inquisition, une intrusion surprenante dans la vie personnelle des individus. L'intégration de cette question dans le canevas même du questionnaire lui donne valeur de symbole. Mais le curé MacCarthy est homme à la fois de raison et de caractère : il se refuse à répondre, prétextant que s'il le faisait pour quelques uns il faudrait le faire pour tous et que ceci serait du plus mauvais effet<sup>15</sup>.

A Saint-Morillon, pas de fêtes profanes communales nous apprend le même compte-rendu. Les seules réjouissances sont donc liées aux fêtes religieuses. Ayant pratiqué son catéchisme, fait sa première communion, entendu tous les dimanches les sermons de son curé, notre villageois est imprégné de culture catholique. Il sait d'où il vient - créé par un Dieu dont il fête la venue dans le monde à Noël. Il sait où il va, dans une éternité de bonheur ou de malheur, à la suite du même Dieu dont il fête la mort et la résurrection à Pâques. Sa vie est ainsi balisée par des attitudes chrétiennes dont on peut penser qu'elles se continuent, sans trop de changement, jusqu'à la Révolution.

L'Eglise apporte en outre à la population la seule manifestation artistique qu'elle connaisse : un ensemble baroque, sur l'autel, inestimable<sup>16</sup>.

La plus essentielle des modifications qu'apporte la Révolution est la la Constitution civile du Clergé : est substituée à l'imprégnation de l'Etat par l'Eglise celle de l'Eglise par l'Etat. La conséquence la plus notable à l'échelon local est le remplacement du curé

15. A.D.Gir. G X40.

16. Ce retable, dû au sculpteur Fournié, a été demandé par l'archevêque en 1692 et réalisé peu après sur commande du curé Flahaut et de la fabrique du village. Le professeur Roudié en a retrouvé trace aux Archives départementales et le bulletin paroissial de Saint-Morillon l'a étudié sous la signature du professeur D. Lalonde. En bois doré, il représente trois épisodes de la vie du Christ : le bon Pasteur, la Crucifixion et l'Ascension.



Dufrenne, qui par deux fois refuse de prêter le serment constitutionnel<sup>17</sup>, par l'abbé Gerber, élu par les électeurs politiques. Il prend sa place début septembre 1791.

Du débat intérieur des fidèles, nous ne savons malheureusement rien. Nous savons seulement, sur le plan extérieur, qu'ils pratiquent sans modification les grands actes de la vie chrétienne. Le curé constitutionnel baptise, marie, enterre comme si de rien n'était. L'entrée dans la vie civile se fait toujours par le baptême. De même qu'il a fallu quatre ans pour que la féodalité sombre à jamais, de même il faut aussi trois ans pour qu'une première séparation de l'Eglise et de l'Etat - ou du moins une première laïcisation - intervienne. La loi qui établit un Etat-civil strictement civil ne date que des 20-22 septembre 1792 et le nouveau système n'entre en fonction que fin 1792.

La Convention ne se contente pas de radicaliser la Révolution mais essaye de la changer du tout au tout. Le fragile équilibre voulu par la Constituante est battu en brèche, le Roi jugé et guillotiné, la Constitution civile du Clergé réduite à néant, l'assemblée décrétant que chacun est libre de suivre son culte. Voici les prêtres (et il ne s'agit pas ici de l'Eglise réfractaire, mais bien de l'Eglise constitutionnelle, celle qui dès l'origine a été partisan de la Révolution elle-même) poussés à rendre leurs lettres de prêtrise, voici les églises fermées, les fidèles sans pasteur. Le curé Gerber disparaît sans laisser de traces. Il faut attendre 1795 et la véritable séparation légale de l'Eglise et de l'Etat pour que, usant des facilités de la nouvelle loi, neuf citoyens se réunissent et signent une pétition demandant la réouverture de l'église, qui leur est accordée. Un prêtre se présente qui prête le serment nouveau. Le culte peut reprendre.

Pour cerner l'évolution de la pratique religieuse pendant ces années troublées qui mènent jusqu'à la fin de 1799, on peut se baser sur trois faits concrets.

En premier lieu, le respect de la norme chrétienne du refus de tout mariage pendant la période de l'Avent. De 1793 à 1799, elle est aussi scrupuleusement appliquée que sous l'Ancien Régime. En 7 ans et pour 47 mariages, seulement deux mariages sont célébrés civilement en décembre. Le respect de la loi religieuse, même dans un de ses éléments les plus visibles, n'a pas reculé.

En second lieu, l'attitude des neuf citoyens demandant la réouverture de l'église. Dès qu'ils l'ont pu, ils ont agi. Les deux ans de persécution n'ont pas entamé l'attitude fondamentale d'adhésion à l'Eglise, du moins pour une partie de la population. S'il y avait déjà de l'*indévotion* en 1736, elle existait encore, sûrement, en 1795...

Parmi les neuf pétitionnaires, on ne remarque aucun des membres de la municipalité, aucun des anciens maires ou des maires à venir. Est-ce indifférence, prudence, ou attitude déchristianisée profonde, on ne sait. Mais il convient de souligner cette absence de l'élite locale dans la demande de retour à la liberté d'exercice du culte. Ces deux années de crise entre l'Etat et l'Eglise, même si l'on ne peut mesurer avec exactitude leur impact sur l'ensemble de la communauté saint-morillonnaise, y ont laissé des traces non négligeables. Seule une étude approfondie de la période suivante (Empire et Restauration) permettrait d'apprécier l'ampleur du mouvement de déchristianisation, ou au contraire de la reprise de la pratique.

### La marche vers l'autonomie municipale

La Révolution, en supprimant les pouvoirs de la Seigneurie et de l'Eglise, donne tout aux habitants qui élisent leur conseil général et leur maire. Elle libère les énergies et permet la création d'innombrables organismes où chacun peut s'exprimer et agir. Saint-Morillon se distingue par la création d'une Société populaire. Parce que spontané, ce fait est rare : seulement 13 % des villages de Gironde<sup>18</sup>. Sont aussi créés un Comité de surveillance pour dénoncer les suspects et une Garde Nationale pour défendre les «acquis révolutionnaires».

Robespierre guillotiné, le Directoire survient. En deux ans sont supprimés la Société populaire, le Comité de Surveillance, le Conseil municipal et le Maire. Ne subsistent de mairies qu'au canton ; dans chaque

17. A.D.Gir. 7 L 95.

18. J. Debats, «Les sociétés populaires des districts de Bazas et de la Réole de 1790 à 1795», *Cahiers du Bazadais*, 1993, n° 103.

village, on a seulement un agent municipal, sorte de sous-maire, et un adjoint : il faut bien remplir les actes d'état-civil<sup>19</sup>.

La Révolution débutante avait tout donné ; la Révolution finissante reprend tout, à l'exception de la Garde Nationale. Comment s'étonner dans ces conditions qu'il n'y ait jamais plus de 30 votants sur 200 électeurs inscrits pour choisir cette mini-municipalité ?

Tout au long de l'Ancien Régime et de la Révolution, nos ancêtres ont suivi des routes parfois fluctuantes. Bien d'autres aspects de leurs cheminements

pourraient être évoqués. Ceux de la Révolution ont été pour les habitants de Saint-Morillon souvent novateurs, parfois contradictoires, et parfois destructeurs... Qui donc avait dit que la Révolution était une ? Pour nos saint-morillonnais, lorsqu'arrive cette fin de siècle, n'est-ce pas plutôt une impression de diversité et de variations imprévues, sinon contradictoires, que, par certains côtés, ils en retiennent ?

19. Registre des délibérations communales de Saint-Morillon. On y suit année par année selon la date des élections le déroulement de celles-ci tant pour l'élection de l'agent municipal et de son adjoint que pour celles tous les deux ans de la garde nationale locale.



---

# *Les tableaux des bourgeois et des citoyens de Bordeaux au temps du Roi Soleil*

---

par Laurent Coste

---

L'histoire s'intéresse de plus en plus à la restitution de la vie quotidienne de nos ancêtres. L'habillement, l'hygiène, l'alimentation ont fait l'objet de nombreuses publications ces dernières années<sup>1</sup>. Il en est de même pour le cadre de vie, l'habitat, le mobilier, mieux connus à Bordeaux depuis la thèse de Marc Favreau qui permet d'apprécier les goûts artistiques des Bordelais du Grand Siècle<sup>2</sup>. Qu'ils aient été marchands, banquiers, assureurs, artisans, les bourgeois de Bordeaux jouissaient à l'époque d'un certain nombre de privilèges fiscaux et commerciaux. Au dessus d'eux, se détachait une oligarchie étroite, celle des citoyens, bourgeois de robe courte qui avaient exercé les prestigieuses charges de jurat ou de juge de la Bourse. La diversité de leurs fortunes, de leurs goûts, de leurs religions apparaît dans la décoration de leurs maisons urbaines et rurales.

Dans ce milieu bourgeois, le tableau n'a pas la même importance que dans les autres groupes de l'élite urbaine. L'origine des œuvres, malgré l'imprécision des sources, se laisse parfois deviner au fil des inventaires. Quant à l'iconographie, en dépit de l'insuffisance des descriptions, elle apparaît très représentative des goûts, de la richesse et des sensibilités religieuses des milieux marchands.

## **La présence du tableau dans les intérieurs bourgeois**

Notre intérêt s'est porté avant tout sur la seconde moitié du siècle, les travaux de Marc Favreau ayant clairement montré qu'avant 1640-1650, les milieux nobles, parlementaires ou bourgeois n'avaient guère de goût pour la peinture<sup>3</sup>.

L'analyse des inventaires après décès, base de cette étude, montre indéniablement une pénétration du tableau dans les intérieurs bordelais. Les tapisseries, très nombreuses, ont certes une fonction décorative mais, héritière d'une longue tradition, elles correspondent aussi à un besoin de confort. Le tableau ne présente qu'une fonction décorative liée aux goûts culturels, religieux et aux relations de ses possesseurs.

---

1. Ch. Jouhaud, «Des besoins et des goûts : la consommation d'une famille de notables bordelais dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle», *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1980, p. 636-639 ; A. Pardailhé-Galabrun, *La naissance de l'intime*, Paris, 1988 ; J.-L. Flandrin et M. Montanari, *Histoire de l'alimentation*, Paris, 1996.

2. M. Favreau, *La curiosité et le mécénat à Bordeaux au Grand Siècle (1598-1715)*, Thèse d'Université, Bordeaux III, 1994.

3. M. Favreau, *op.cit.*, p. 54.



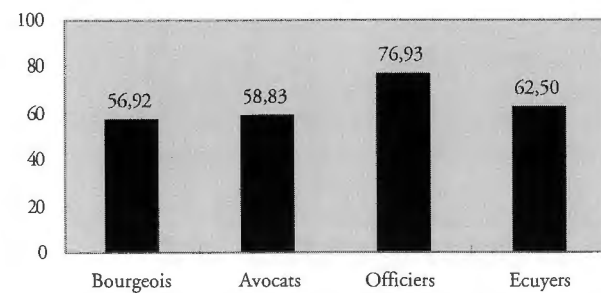


Fig. 1. — Possesseurs de tableaux (en % de chaque catégorie).

Avant 1661, un quart seulement des inventaires de marchands mentionnent des tableaux<sup>4</sup>. Par la suite, ce pourcentage s'élève pour M. Favreau à 40 %. Notre échantillon, légèrement différent du sien, aboutit à des résultats sensiblement plus favorables mais il n'intègre pas que des marchands : 56,92 % des actes mentionnent au moins un tableau entre 1648 et 1701 et 59,44 % à partir de 1661. Un changement très net s'opère après 1680 car, avant 1660 comme entre 1660 et 1680, le tableau n'est présent que dans la moitié des intérieurs bourgeois alors que l'on approche des 2/3 (63,95 %) dans les deux dernières décennies du siècle. L'enrichissement du milieu marchand, l'élévation de son niveau intellectuel, le désir d'imiter les milieux parlementaires peuvent expliquer cet engouement pour l'art pictural. Mais la possession de tableaux est en grande partie liée à l'état du marchand : sur 188 bourgeois recensés, 23 portent en effet le titre de citoyen, réservé aux membres les plus éminents de la bourgeoisie de robe courte puisqu'il s'agit des marchands et des banquiers les plus riches qui ont exercé les responsabilités de juges de la Bourse ou de jurats. Formant une oligarchie aux liens étroits, sans être pour autant repliée sur elle-même, l'élite des citoyens se distingue de la masse des bourgeois par un train de vie plus aisé, par la possession de nombreuses maisons de campagne dans les environs de Bordeaux<sup>5</sup>, par la présence de livres<sup>6</sup>, d'objets d'art et de tableaux. Deux d'entre eux seulement ne possédaient aucun tableau dans leur domicile bordelais à l'heure de leur décès<sup>7</sup>. Marc Favreau dont nous suivons les conclusions juge que le monde des avocats reste pauvre : seuls 58,83 % d'entre eux ont des tableaux ce qui les place à peu près au même niveau que les marchands<sup>8</sup>. Seul un tiers des officiers moyens du présidial ou de l'élection de Bordeaux semblent en posséder à l'époque<sup>9</sup>. Par contre, au sein du monde des officiers supérieurs de la mo-

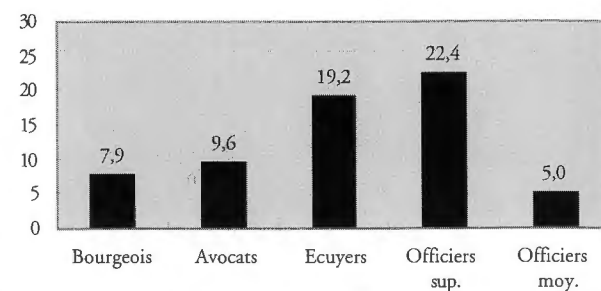


Fig. 2. — Nombre moyen de tableaux par appartements bordelais.

narchie, présidents, conseillers au Parlement ou à la Cour des Aides, trésoriers de France, le tableau fait partie du décor mural : seuls 23,07 % d'entre eux ne possèdent pas de tableau. Mais les simples écuyers sont moins attirés par la peinture : 37,5 % n'en ont aucun (fig. 1).

Le nombre moyen de tableau par maison s'élève à 7,9 chez les bourgeois bordelais mais, au fil des ans, ceux qui en possèdent, en ont de plus en plus, particulièrement après 1680. Avant 1660, la moyenne est de 5,81, entre 1660 et 1680 de 5,83, elle monte à 9,47 après 1680 soit presque un doublement. Une fois de plus la richesse des citoyens apparaît puisqu'ils possèdent 9,5 tableaux en moyenne contre 7,5 chez les simples bourgeois. Les milieux marchands, par désintéret ou par manque d'argent, apparaissent en retrait par rapport aux autres élites : 9,6 toiles chez les avocats, 19,2 chez les gentilshommes, 5 chez les officiers moyens et 22,4 chez les officiers supérieurs (fig. 2).

4. M. Favreau, *op.cit.*, p. 113. Ce résultat porte sur 61 inventaires.

5. L. Coste, « Les Citoyens de Bordeaux et la Terre. Les stratégies foncières de l'élite bourgeoise au temps du Roi Soleil », dans le *Bulletin du Centre d'Histoire des Espaces Atlantiques*, 1997, n° 8, p. 47-58.

6. L. Coste, « Les bibliothèques des citoyens de Bordeaux au XVII<sup>e</sup> siècle », à paraître dans *La Revue Française d'Histoire du Livre*.

7. Il s'agit de Jacques Lestrilles (1666) et de Jean Lavau (1694).

8. Une exception toutefois. En 1662, Jacques de Fonteneil, écuyer, ancien jurat avocat, détenteur d'une des plus belles bibliothèques de Bordeaux, sur le point de se remarier, dresse l'inventaire de ses meubles mentionne 35 tableaux dans son appartement bordelais. 3 E 2454 f° 1538.

9. L. Coste, « Le cadre de vie des officiers « moyens » bordelais dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Les officiers "moyens" à l'époque moderne : pouvoir, culture et Identité, Actes du Colloque de Limoges* (1997), 1998, p. 338.

La masse des bourgeois possède peu de tableaux, et bien souvent un seul. Près de la moitié d'entre eux (49,03 %) possède de 1 à 5 tableaux, un quart (25 %) en possède 6 à 10, un cinquième (19,23 %) entre 11 et 20. Seule une minorité, où les citoyens sont bien représentés, peut se targuer du titre de collectionneur. Avec plus de 20 tableaux, 6,73 % des bourgeois concentrent à eux seuls près du tiers des œuvres (29,12 %). Pierre Barthélémy possédait 50 toiles, Gaspard Pelt, 57, le jurat Pierre Vallous, 43<sup>10</sup>.

Naturellement, une importante collection permettrait de décorer la totalité de l'appartement, alors que les possesseurs d'une seule œuvre la réservaient en priorité à leur chambre. Sur 803 tableaux dont la localisation est précisée, 81,32 % sont dans les chambres qui ne sont pas à l'époque uniquement des pièces destinées au repos. 7,09 % décoraient les murs des salles basses, 3,86 % les cabinets de travail, 2,86 % les cuisines et les boutiques, 1,49 % les antichambres (fig. 3). En effet toutes les pièces ne sont pas décorées de la même façon. On trouve peu de toiles dans les antichambres (2) par rapport aux salles basses (5,7) et aux chambres (4,7). Les autres pièces en ont environ 4 chacune. Les notaires restent par contre très vagues sur la localisation des tableaux dans les pièces. Ils semblent le plus souvent accroché aux murs, parfois au dessus des portes et plus rarement sur les cheminées.

Sur les 188 bourgeois étudiés, un petit nombre avait décoré son bourdieu ou sa maison noble de tableaux. Il est vrai que seule une minorité de marchands possédait un bien à la campagne. Le plus souvent le bourdieu est une exploitation rurale dont la maison est d'une grande simplicité, c'est un simple pied à terre qui permet de suivre les travaux des champs. Quinze marchands seulement possèdent quelques œuvres à la campagne et parmi eux six citoyens. Ainsi un quart des anciens juges et jurats peut disposer d'un cadre suffisamment agréable et spacieux pour le désirer décoré comme sa maison urbaine. Les 2/3 d'entre eux possèdent plus de tableaux à la campagne qu'en ville. C'est le cas, entre autres, de Guillaume Raoul, qui avait décoré son bourdieu de Paludate de 7 toiles alors qu'il n'en possédait que 4 en ville<sup>11</sup>. A l'opposé, à peine un bourgeois sur vingt a décoré son pied à terre rural. On compte en moyenne 10,9 tableaux dans les maisons rurales mais le citoyen Lavau en avait 21 à Bruges<sup>12</sup>.

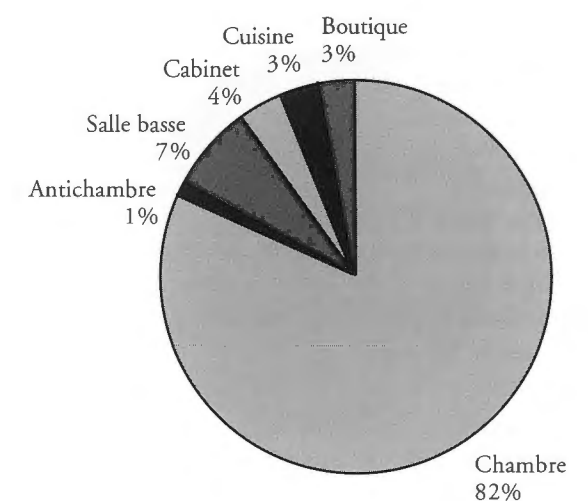


Fig. 3. — Localisation des tableaux par pièces chez les bourgeois.

## La provenance des tableaux

L'origine de ces tableaux est plus difficile à déterminer. Ils proviennent d'héritages, de dons, d'achats à des marchands spécialisés ou lors d'enchères publiques, voire de commandes directes à des artistes locaux. Les inventaires n'apportent ici guère d'informations.

On peut supposer que les portraits des parents proviennent de legs, l'usage du portrait, surtout chez les bourgeois ayant exercé des charges publiques, étant attesté dès la première moitié du siècle. En 1664, l'inventaire du citoyen Guillaume Raoul mentionne une Nativité qui est peut-être celle que son père possédait en 1648<sup>13</sup>. En 1691, Marie Boignières, veuve du jurat et juge Simon Miramond, précise au cours de l'inventaire quels sont les tableaux qui proviennent de la succession de son père Jean-Baptiste, lui-même citoyen de Bordeaux<sup>14</sup>. Par ailleurs, le don de tableaux est attesté au sein des élites bordelaises. En signe d'ami-

10. A.D.Gir. 3E 6762 f° 209 ; 3E 13004 f° 987.

11. A.D.Gir. 3E 10148 f° 883.

12. A.D.Gir. 3E 7631 f° 642.

13. A.D.Gir. 3E 10148 f° 887 et 3E 739 f° 21.

14. A.D.Gir. 3E 3068 f° 556-562.



tié, de fidélité, de reconnaissance, l'on s'offrait des tableaux pour renforcer les relations entre deux lignages. Raymond de Navarre, conseiller à la Cour des Aides, mentionne la présence dans un cabinet d'une toile représentant M. de Saintout, introducteur des Ambassadeurs «lequel avoit esté donné de présent audit sieur Navarre père<sup>15</sup>». Simon Miramond, déjà cité, devait entretenir d'étroites relations avec les principales familles nobles de la ville. Outre un christ offert par madame de Pontac<sup>16</sup>, deux tableaux représentant des vases de fleurs avaient été donnés par la marquise de Monsalé et l'archevêque de Bordeaux<sup>17</sup>.

La colonie hollandaise jouait un rôle important au XVII<sup>e</sup> siècle dans l'économie bordelaise<sup>18</sup>. Certains marchands morts en France ont pu rapporter de leur pays natal des tableaux représentant des paysages de leur enfance ou bien en acheter à Bordeaux dont les relations étaient régulières avec les Provinces-Unies. C'est le cas de Pitres Mennes<sup>19</sup>, décédé en 1656 ou de Joris van Haemestede<sup>20</sup>, mort en 1672 et de Pierre de Kater<sup>21</sup>, disparu en 1695. Mais des Bordelais pouvaient aussi ramener des souvenirs de pays où ils avaient séjourné, notamment comme correspondants de leur maison de commerce. Ainsi le 31 juillet 1671 le fils du citoyen Jean Lavau mentionne-t-il la présence dans le vestibule de la maison de Prezeau à Bruges «douze tableaux de diverses représentations» qui lui appartiennent «en son particulier comme les ayant portés des voyages qu'il a fait du vivant dudit feu sieur son père»<sup>22</sup>.

Le plus souvent, les tableaux proviennent d'achats, soit au moment des foires, comme le fait le jurat Pierre Valous en mars 1687 peu de temps avant sa mort<sup>23</sup>, soit à des marchands spécialisés qui fournissaient le marché bordelais dès la première moitié du siècle. Ainsi, le 15 mai 1634 Jean Van Meckelen, marchand du Brabant, vendait 183 tableaux de dévotion provenant de Hollande à Gérard Olivier et François Demons<sup>24</sup>. De telles pratiques devaient se perpétuer après 1650 mais nous n'en avons pas retrouvé de traces. Les ventes aux enchères peuvent aussi disperser une collection prestigieuse et attirer les amateurs éclairés. Ainsi, lorsqu'en mai 1685 les biens de l'archevêque de Bordeaux Henri de Béthune sont dispersés, plusieurs marchands et bourgeois se portent acquéreurs de tableaux<sup>25</sup>. Dugruis acquiert 15 l. une perspective d'église, Jean Mazarin une Vierge portant l'enfant Jésus pour la même somme et Bougard paye jusqu'à 102 l. un tableau avec son cadre doré.

Les tableaux restent le plus souvent anonymes, sans doute parce que leurs auteurs sont des artistes de second plan, dont les réalisations sont destinées à une clientèle, aisée certes, mais sans prétention au mécénat. Très rares sont les inventaires qui précisent la provenance ou la qualité de l'œuvre comme ce notaire qui, lorsqu'il donne l'inventaire de Jean Doulx, le 20 juin 1673, mentionne dans la chambre du défunt «un tableau qui représente la résurrection de Lazare, très beau et grand»<sup>26</sup>. Les travaux de Paul Roudié ont permis de tirer de l'obscurité quelques peintres bordelais du Grand siècle qui travaillaient avant tout à la décoration des églises. Il s'agit de Corneille Leclercq et de ses fils, Jean (1649-1710) et Pierre (1659-1733), de Jean Mazoyer, de Robert Larraidy, de François et Jean Bentus, pour n'en citer que quelques-uns<sup>27</sup>. Malheureusement aucun n'est mentionné dans les inventaires. Par contre, il est très vraisemblable que les citoyens possédaient des œuvres de Antoine Leblond de Latour ou de ses élèves car, peintre officiel de la ville et fondateur de la première académie de peinture et de sculpture de Bordeaux, c'était lui qui était chargé de peindre les jurats en exercice. Les portraits des citoyens étaient vraisemblablement

15. A.D.Gir. 3E 6775 f° 461.

16. Il s'agit vraisemblablement de Gabrielle Henriette Louise de Thou, épouse du Président de Pontac, connue pour sa piété et sa charité. B. Peyrous, *La Réforme catholique à Bordeaux (1600-1719). Le renouveau d'un diocèse*, Bordeaux, 1994, p. 955.

17. A.D.Gir. 3E 3068 f° 556.

18. P. Voss, «L'exemple d'un «bourgeois et marchand de Bordeaux» au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle», *Bulletin du Centre d'Histoire des Espaces Atlantiques*, 1988, p. 73-110.

19. A.D.Gir. 3E 14852 f° 654-696.

20. A.D.Gir. 3E 4092 f° 700.

21. A.D.Gir. 3E 13008 f° 345.

22. A.D.Gir. 3E 7631 f° 642.

23. A.D.Gir. 3E 4107 f° 797.

24. A.D.Gir. 3E 10668 f° 1051.

25. M. Favreau, *op.cit.*, p. 82 et annexes.

26. A.D.Gir. 3E 10157 f° 676.

27. P. Roudié, «Recherches sur quelques peintres du XVII<sup>e</sup> siècle», *Revue des Amis des Musées de Bordeaux*, 1969, p. 34-35. S. Duverdiér, Recherches sur la Peinture à Bordeaux dans la Première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle», *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1986, p. 107-115.

de sa main. Peintre officiel, il a laissé également une intéressante estimation des tableaux du marchand hollandais Josué de Herlaer<sup>28</sup>. Celui-ci apparaît comme un amateur éclairé, possédant des toiles de Terboch, Boschaert, Van Eyck et Cranach ainsi que des français Perelle ou Corneille. Mais, l'estimation de Latour dont les goûts semblent diverger de ceux des marchands, attirés par la peinture hollandaise<sup>29</sup>, est deux à trois fois inférieure à celle qu'en avait dressé leur propriétaire en 1673. Il s'agissait d'ailleurs d'une estimation rarissime, aucun des inventaires consultés n'indiquant de prix.

## L'iconographie bordelaise

L'analyse des goûts picturaux des bourgeois bordelais reste décevante car, comme les travaux de Marc Favreau à Bordeaux et ceux de Wildenstein à Paris l'ont montré<sup>30</sup>, l'inventaire ne fournit guère d'information sur l'iconographie. Les notaires accordent en effet peu d'intérêt aux sujets peints, comme d'ailleurs aux titres des livres lorsqu'ils en trouvent. Ils s'intéressent avant tout à la valeur marchande des biens, l'inventaire étant destiné à dresser l'état des biens du défunt dans un contexte de divisions entre les héritiers. Le notaire qui mentionne le format des livres d'une bibliothèque, indique ici l'état du tableau et de son cadre, parfois ses dimensions. Sur 824 tableaux mentionnés, 395 - soit 47,93 % - ne portent aucune indication. Toutefois, sensibilisés aussi à l'art, les notaires sont de plus en plus nombreux à décrire les tableaux, même sommairement : après 1690, 71,89 % des tableaux sont décrits. Sur le siècle, le même constat est dressé par Marc Favreau : entre 1598 et 1661 les 2/3 des œuvres ne sont pas décrites, après 1661 1/3 seulement<sup>31</sup>.

La deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est l'ère du triomphe de la Réforme catholique, à Bordeaux comme dans les autres grandes villes du royaume. Il n'est donc pas surprenant de constater la part très importante des sujets religieux, l'image étant pour les milieux ecclésiastiques, «une véritable prédication»<sup>32</sup>. La dévotion personnelle, familiale peut s'exprimer au travers d'œuvres picturales imprégnées de la foi de leurs détenteurs. Si dans l'ensemble des milieux bordelais, la peinture religieuse tend à reculer, elle semble résister dans le milieu bourgeois. Entre 1598-1661 et 1661-1715, la part des sujets religieux passe globa-

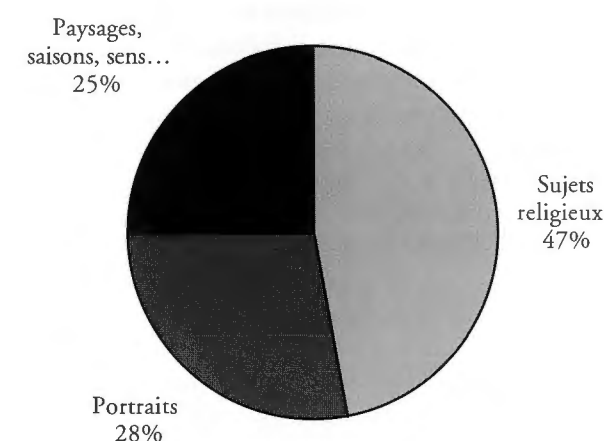


Fig. 4. — Sujets des tableaux.

lement de 3/4 à 1/5 des œuvres<sup>33</sup> mais elle reste à 46,85 % (201 sur 429) chez les marchands entre 1648 et 1701, tout en s'effritant au long du siècle. Avant 1680, la part du religieux chez les bourgeois s'élève à 63,46 %, elle tombe à 37,36 % après, soit encore nettement plus que la moyenne de la ville. Sur les 188 marchands, 26 soit 13,83 % ne possèdent que des tableaux religieux, qu'ils en aient un seul ou douze comme Philippe Saige que l'on peut considérer comme un des marchands les plus dévots de Bordeaux à son époque. Une chambre était ornée de six petits portraits des apôtres, une autre, elle aussi décorée de six toiles, offrait au regard un grand tableau montrant la condamnation de Jésus, mais aussi un Ecce homo, Notre Dame et l'Enfant Jésus, le Couronnement de la Vierge, la création du monde et le serviteur d'Abraham abreuvant ses chameaux avant sa rencontre avec Rebecca<sup>34</sup>.

28. P. Roudié, «La collection de tableaux de Josué de Herlaer», *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1985, p. 117-120.

29. Sur 53 tableaux analysés, 46 sont de facture flamande et hollandaise.

30. G. Wildenstein, «Le goût pour la peinture dans les cercles de la bourgeoisie parisienne autour de 1700», *Gazette des Beaux Arts*, 1958, p. 9.

31. M. Favreau, *op.cit.*, p. 125-126.

32. B. Peyrous, *op.cit.*, p. 829.

33. Sur 3300 tableaux, 1119 ne portent aucune indication. M. Favreau, *op.cit.*, p. 122.

34. A.D.Gir. 3E 13004 f° 568.



Compte tenu de la foi intense de l'époque, les premiers tableaux légués ou acquis sont de tonalité religieuse alors qu'une plus grande collection permet de diversifier les thèmes. La part des sujets religieux passe ainsi de 72,86 % chez ceux qui ont moins de 6 tableaux à 51,28 % chez ceux qui en ont de 6 à 20 et à 32,53 % seulement chez ceux qui en détiennent plus de 20<sup>35</sup>. La dévotion semble toutefois intense chez les citoyens puisque un quart d'entre eux (28,57 %) ne possède que des tableaux d'inspiration religieuse. Si l'on omet les «tableaux de dévotion», sans autre indication, les sujets peuvent être répartis en trois thèmes : l'Ancien Testament, les Evangiles et les saints.

Les sujets tirés de l'Ancien Testament sont les moins nombreux (11,83 %) et ils disparaissent après 1690. Cette disparition est-elle à mettre en relation avec la Révocation de l'Edit de Nantes ? Les huguenots ayant beaucoup insisté sur les écrits vétéro-testamentaires, détenir des tableaux tirés de la Genèse, de l'Exode, du Livre des Rois aurait pu laisser subsister des doutes sur les convictions d'un milieu bourgeois au sein duquel les protestants, français et étrangers, étaient nombreux. Les rares thèmes abordés sont la création du monde, suivie des épisodes majeurs de la vie de David. Abraham et Moïse ne font l'objet que de quelques toiles. Viennent ensuite les saints (17,20 %) qui sont pour la plupart les saints patrons protecteurs des défunts ou de leurs épouses. Les deux saints les plus représentés sont en effet saint François et Saint Pierre. Les scènes tirées des Evangiles sont les plus répandues. La Vierge fait l'objet d'un culte très en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle et, dès 1630, Gilbert Grymaud relevait l'intense dévotion dont elle était l'objet en Bordelais<sup>36</sup> avec le renouveau du pèlerinage de Verdélais. Il n'est donc pas étonnant que ce soit elle qui soit la plus représentée (36 tableaux sur 132), seule ou avec l'enfant Jésus. La piété du fidèle est touchée à l'évocation de la crèche, de l'adoration des mages ou du baptême du Christ. Il s'agit de moments de bonheur correspondants aux mystères joyeux du rosaire. La peinture exalte donc la mère du Sauveur et le mystère de l'Incarnation. Les épisodes de la prédication et des miracles sont peu fréquents : un seul tableau de Jésus au désert chez le jurat Emmanuel Hugla<sup>37</sup>, un seul présentant la résurrection de Lazare chez Jean Doulx<sup>38</sup>. Les protagonistes de la vie du Christ sont peu présents, à l'exception de Marie de Magdala et de Jean le Baptiste. La Passion est le se-

cond grand thème de prédilection mais si l'on trouve Jésus au Mont des Oliviers, le reniement de Pierre, aucune cène n'est représentée. Les deux moments forts sont l'ecce homo, la présentation du Christ flagellé par Pilate et la crucifixion. Après la résurrection, l'apparition aux pèlerins d'Emmaus ne se trouve que chez le citoyen Pierre Martiny<sup>39</sup>.

A l'imitation des galeries de portraits qui ornent les châteaux de la noblesse, les intérieurs des maisons bourgeoises s'ornent de portraits. Sur 119 portraits (soit 27,73 % des sujets connus) un bon quart (33) n'est pas explicite. Les autres sont des portraits de famille (50 soit 58,14 % des visages connus), avant tout du défunt. Les consuls, les juges et les jurats aiment particulièrement être représentés en costume de fonction. Mais femmes, enfants et parents ne sont pas pour autant oubliés. Viennent ensuite les portraits officiels, du roi, de la reine ou de membres de la famille royale, témoignage d'attachement et de fidélité à la dynastie (7,56 %). Religieux, cardinaux sont aussi des sujets appréciés, que l'on peut relier à la thématique religieuse mais certains sujets plus originaux peuvent révéler des goûts intellectuels assez peu fréquents chez des marchands. Ainsi, le citoyen Pierre Carpentey avait décoré une salle basse avec des portraits de philosophes grecs<sup>40</sup>.

Les autres thèmes (25,42 %) sont constitués de paysages et de marines, très rarement détaillés, de natures mortes, de fleurs. Les éléments, les saisons, les sens, les continents offrent la possibilité de multiplier les toiles sur un même thème dans une pièce.

Les autres milieux bordelais présentent des situations très variées : les sujets religieux restent prédominants chez les avocats à la même époque : 59,57 % alors qu'ils ne représentent que 16,98 % chez les

gentilhommes et 23,93 % chez les officiers supérieurs. Les portraits prennent une part notable chez les avocats et dominent largement dans les milieux de magistrats (61,70 %) alors que les paysages et les scènes de vie l'emportent chez les nobles : François de Brach avait accroché un tableau représentant un notaire rédigeant un contrat de mariage<sup>41</sup>. Inversement, on trouve peu de paysages chez les magistrats (14,37 %) et les avocats (4,26 %).

Chez les bourgeois, toutes les pièces n'étaient pas décorées de la même manière. Sur 803 tableaux dont la localisation est connue, 400, à peine la moitié, sont précisés. Les sujets religieux l'emportent nettement dans les chambres (60,06 %) qui sont les pièces les plus intimes, celles où la méditation, la prière peuvent, dans le calme, s'appuyer sur des représentations de la vie du Christ ou des saints. Il en est de même dans les cabinets (58,33 %) où les tableaux sont toutefois moins nombreux : le jurat Martiny pouvait y contempler le martyre de son saint patron, l'apôtre Pierre. Mais les portraits de famille ou des souverains y étaient aussi fréquents (37,5 %). Les portraits l'emportent nettement dans les antichambres (54,54 %), pièces moins intimes que les chambres, où la famille pouvait montrer sa puissance et son ancienneté, comme dans les boutiques où les rares peintures représentent le maître des lieux et les siens. Les sujets religieux dominent dans les cuisines mais il s'agit rarement de sujets trop austères comme la Passion. La seule scène sanglante est une décollation de Jean le Baptiste chez le bourgeois Ruffard<sup>42</sup>.

Les décors champêtres, les paysages, les marines, les sens, les saisons, ornent de préférence les salles basses (34,09 %), l'emportant sur les sujets religieux

et les portraits. Ainsi le tableau contribue-t-il à différencier la destination des pièces, à une époque où leur spécialisation reste encore peu répandue.

Quant aux 164 tableaux de la campagne, on ne connaît les sujets que d'un tiers (56) environ. Alors qu'en ville le thème religieux est prédominant, la campagne est propice à une inspiration plus bucolique. En effet près de 40 % des œuvres sont consacrées aux paysages. Ce sont surtout des tableaux de Flandres dont le sujet est rarement détaillé : une exception, dans son bourdieu de Langoiran, Jean Sergent possédait en 1669 un vieux tableau représentant un villageois<sup>43</sup>. A côté des tableaux religieux, on appréciait la représentation des cinq sens, ainsi que les portraits et les sujets mythologiques.

Ainsi, sous le règne du Roi Soleil, à un moment où le commerce bordelais connaît un essor amplifié au siècle suivant, les marchands bordelais se montrent plus sensibles aux préoccupations artistiques<sup>44</sup>. S'ils possèdent davantage de livres, il reste difficile de savoir s'ils les ont lus ; mais les tableaux qu'ils accrochent, de plus en plus nombreux, dans leur demeure, sont destinés à être vus. Les citoyens, placés au sommet du monde bourgeois, peuvent ainsi rivaliser avec les autres élites urbaines qu'ils côtoient dans leurs fonctions.

41. A.D.Gir. 3E 17789 f° 334.

42. A.D.Gir. 3E 10400 f° 178.

43. A.D.Gir. 3E 2461 f° 1191.

44. Il n'a pas été possible d'illustrer cet article car il est difficile d'attribuer un possesseur précis à des œuvres d'art conservées.

35. A l'opposé, les paysages, scènes champêtres et marines progressent au point de représenter 43,37 % des toiles des plus importants collectionneurs bourgeois.

36. G. Grymaud, *Traité de la dévotion et miracles de Notre Dame en l'église Saint André de Bordeaux*, Bordeaux, P. de la Court, 1630, in-12, 530 p.

37. A.D.Gir. 3E 10160 f° 199.

38. A.D.Gir. 3E 10157 f° 676.

39. A.D.Gir. 3E 4086 f° 1400.

40. A.D.Gir. 3E 13007 f° 308.



---

## *L'église Notre-Dame de Gensac de sa restauration à sa reconstruction (1769–1897)*

par Jean-Bernard Faivre \*

---

Le village de Gensac, dans le canton de Pujols, est bâti sur un promontoire *“fortifié par la nature qui a du servir de refuge dès les temps les plus reculés”*<sup>1</sup>. L'église est située à l'extrémité Nord du bourg, d'où son clocher domine la vallée de la Durèze. En découvrant la silhouette du monument depuis la route de Sainte-Foy la Grande, ou en l'observant de plus près depuis les rues de la vieille ville, puis en y pénétrant par la porte Sud, le visiteur peut percevoir une unité de style correspondant à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le plan cruciforme, la large nef voûtée de pierre et soutenue par des colonnes aux hauteurs de tambours réguliers, le clocher-tour dans l'axe de l'édifice et la symétrie de la composition sont autant d'éléments d'un schéma maintes fois employé à cette époque pour la rénovation ou la reconstruction des lieux de culte (fig. 1). A Gensac, cette architecture est en fait le résultat d'événements successifs qui ont induit la reconstruction complète de l'édifice antérieur.

### **L'ancienne église**

Le cadastre de 1837 conservé en mairie (fig. 2), nous donne quelques indications sur l'ancienne église existant encore à cette époque. On peut y constater un emplacement identique à celui d'aujourd'hui, partiellement entouré d'un cimetière à l'Ouest et au Nord.

La façade occidentale de la nef n'est pas parfaitement perpendiculaire aux murs gouttereaux et le plan de l'édifice se divise en une longue nef accolée d'un bas-côté Sud de dimension plus réduite. Le chevet plat, en continuité de la nef et en avant corps sur le rempart, évoque un ouvrage lié à la défense du site.

Au moment du relevé cadastral, Notre Dame de Gensac a conservé les ajouts et modifications successifs accumulés au cours des siècles dont certains éléments sont encore visibles de nos jours. Il en est ainsi du soubassement du chevet puissamment rythmé par des contreforts plats (fig. 3). Son appareillage de pierres dures, aux hauteurs d'assises irrégulières, indique une structure antérieure à la Renaissance dont l'élévation Nord a gardé quelques éléments d'une ouverture bouchée<sup>2</sup>. Des maçonneries anciennes sont également perceptibles dans le sas d'entrée du clocher ainsi qu'au niveau des soubassements des murs Sud du chœur et du transept. L'église d'aujourd'hui est donc construite sur les substructions de l'église romane originelle.

---

\* Architecte des Bâtim<sup>ts</sup> de France - Service Départemental de l'Architecture de la Gironde.

1. Léo Drouyn ; *“La Guyenne militaire”* ; Paris ; Didron ; 1865.

2. Sous la sacristie, le mur Nord de l'ancienne église conserve une petite ouverture. Nous remercions M. Brel qui nous en a facilité l'accès.





Fig. 1. — L'église Notre Dame de Gensac, vue depuis le Nord-Est.



Fig. 2. — Cadastre de Gensac : l'église en 1837.

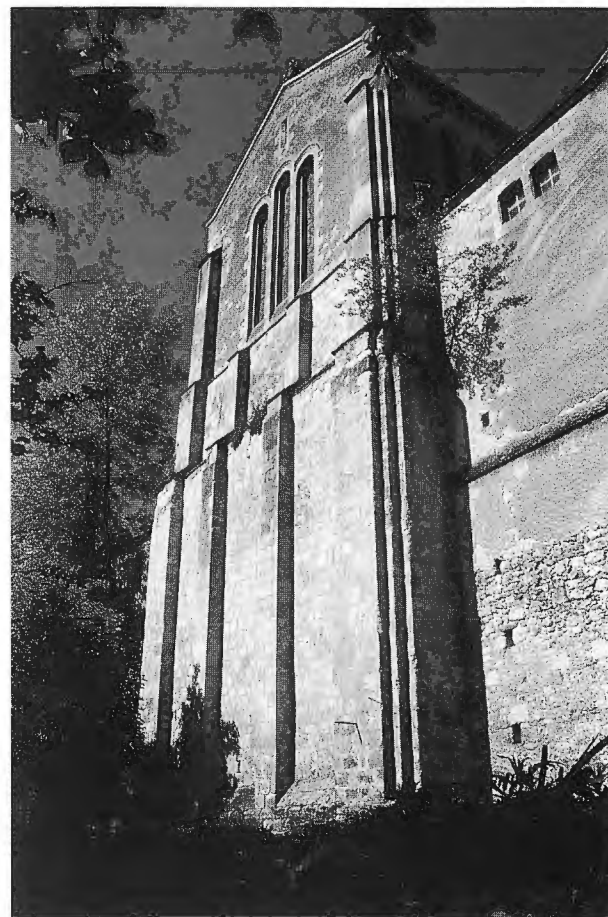


Fig. 3. — Le soubassement de l'église et ses contreforts façade Est.

## Les travaux de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle

En 1765, dans cette contrée à dominante protestante, l'état des lieux des églises de la juridiction est jugé « du plus pitoyable » au point que le curé Daguilhe, chargé par l'Intendant de Guyenne de dresser un inventaire des travaux à effectuer écrit : « on peut dire de l'église de Gensac qu'elle ressemble à une grange... les murs sont trop bas pour y former un lambris convenable... elle a été carrelée autrefois ; aujourd'hui les carreaux ont été dispersés ça et là dans les différentes parties de l'église. Les portes ont besoin d'être renouvelées... le clocher a besoin d'être crépis ainsi que les murs de la dite église en dehors et en dedans. Les vitreaux ainsi que la couverture de l'église ont besoin de réparations. Le cimetière y est bien trop petit »<sup>3</sup>. L'ensemble de l'édifice a un besoin urgent de travaux.

3. A.D.Gir. 33 ; cote C 3769.

Suite à ce diagnostic alarmant, une campagne de « réparations » est confiée à Jacques Guion en date du 9 janvier 1769<sup>4</sup>. Le décimateur a seul à sa charge la réparation du sanctuaire pour 362,5 livres et les habitants de la paroisse ont à payer 755 livres pour la refonte de la cloche, confiée à Turmeau, maître fondeur de Bordeaux<sup>5</sup>. Jacques Guion décède en 1773, sans avoir terminé la restauration. Son fils aîné Jacques, chargé « de la continuation de l'ouvrage », étant teinturier de métier délègue le travail au sieur Bouchon, entrepreneur. Le chantier traîne en longueur et l'Intendant de Guyenne nomme le sieur Jacques Delaguette, ingénieur des ponts et chaussées, afin de régler le différent qui s'est instauré entre l'entreprise et le syndic<sup>6</sup>. Un procès verbal, établi dans la sacristie le 2 juillet 1775, donne tort à Guion pour mauvaise exécution des ouvrages et emploi de bois de qualité médiocre. Deux ans plus tard, le 5 novembre 1777, un deuxième constat établit qu'aucune amélioration n'est à signaler si ce n'est une dégradation supplémentaire de la charpente. Il est donc ordonné la finition des travaux à la charge de Jean Fauché en qualité de caution de feu Jacques Guion<sup>7</sup>.

Ce procès verbal nous permet de connaître le détail des travaux entrepris qui consistent en une restauration globale de l'église. Il est envisagé le surhaussement du clocher et la réalisation « d'un double valet ou couvert »<sup>8</sup>, la réfection de la charpente dont trois pièces maîtresses sont à changer, la pose d'un lambris, la reprise complète des carrelages après remise à niveau de la nef et du bas-côté, un chaulage général des murs intérieurs, l'augmentation de l'estrade des fonds baptismaux sur « une longueur de dix pieds, sur six pieds de large », la fabrication des tambours de portes d'entrée et d'un confessionnal. A l'extérieur, le mur du cimetière est prévu pour être réparé sur toute son étendue, crépi et couronné par une tuile canal<sup>9</sup>. Au nord, la maçonnerie du mur de l'église est à lier à « la mazure d'un ancien château ».

## Restaurations (1822-1863)

Malgré le rétablissement du culte et le mauvais état sanitaire de l'église après la Révolution, la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas propice aux grands travaux. Il semble également que l'assiduité des paroissiens se soit quelque peu relâchée, ce qui oblige Martel aîné, Maire de « Gensac et de Pessac », à

prendre en 1807 un arrêté stipulant : « aubergistes, hôteliers, cabarettiers, cafetier il vous est défendu de donner à boire et à manger à tous citoyens domiciliés de votre commune pendant la durée des cérémonies religieuses des cultes catholique et réformée »<sup>10</sup>.

En 1822, le registre de fabrique évoque « la nécessité absolue d'échanger la cloche paroissiale... à cause de sa fêlure... qui par ce motif devient impropre à la célébration du culte catholique soit pour appeler les fidèles soit pour avertir la population... d'événements qui solliciteraient la réunion légale ». Fêlée en mars, elle est remplacée dès juillet de l'année en cours lors d'une cérémonie de baptême à laquelle participe les élus et prêtres des communes voisines de Doulezon, Juillac, Massugas, Pujols, Sainte Radegonde<sup>11</sup>.

4. « Réparations à faire à l'église et clôture du cimetière de Gensac ». Archives privées. Avec l'aimable autorisation de M. J. Vircoulon.

5. A.D.Gir. 33 ; C 4719. Les 755 livres sont en supplément de la dépense globale. Turmeau fonde une cloche en 1767 pour Saviac (actuellement dans l'église de Riocaud).

6. Le 17 juin 1775 ; les travaux sont payés aux deux-tiers « quoique les réparations... étant en majeure partie ébauchées et pas une parachevées ». Un différent s'engage entre le fils Guion et Battar de Larrouquette, Conseiller du Roy, Syndic fabrien. Le premier refuse de continuer avant d'être réglé de 221,13 livres qui lui seraient dûes pour travaux supplémentaires exécutés, de son côté le syndic se plaint de la mauvaise qualité des bois mis en œuvre, du non respect des devis, de matériaux non employés et du non changement d'une poutre de ferme qui a été laissée étayée. *Ibid.*, note 4.

7. 7 octobre 1778 ; « Etat estimatif des ouvrages de maçonnerie charpente menuiserie serrurerie, et vitrerie, restant à faire à l'église et cimetière de Gensac à la charge de Monsieur Jean Fauché, marchand, habitant la ville de Gensac ». *Ibid.*, note 4.

8. Le clocher comprend avant travaux, trois baies pour les cloches. Il est envisagé de boucher la plus haute et de placer un auvent couvert en tuiles à bec de chaque côté du clocher « pour garantir des eaux pluviales, tant la charpente, que le lambris, et la tribune » il existe encore de nos jours un double valet à l'église Saint Martin du Puy (canton de Sauveterre) ; *Ibid.*, note 7.

9. Une partie du mur du cimetière de Noailac (canton de la Réole) a conservé son couronnement en tuiles creuses.

10. « Histoire de la commune de Gensac de 1789 à nos jours » ; Max Bonaval, 1986. p. 36.

11. Mars et 16 juillet 1822 ; Le parrain est Pierre Martel aîné, maire et la marraine demoiselle Marie Euphrasie Martel sœur du maire. Le joug a demandé 6 journées de travail. Il a été payé onze francs par Martel aîné et réalisé par Cerisier charpentier. Archives Paroissiales. Avec l'aimable autorisation de l'abbé A. Joly ; la cloche existe encore et ne porte que la date de 1822 et une croix. Elle n'a aucune inscription, ni signature de fondeur, comme une cloche civile.



En 1840, une somme de 112 francs est payée directement par le curé Rabion pour la réparation de la toiture jugée «*urgente et ne pouvant souffrir aucun délais*»<sup>12</sup>. Mais ce n'est qu'en 1848 que des travaux plus importants de restauration de la charpente couverture sont exécutés par le sieur Jean Boissonneau, maître charpentier à Coubeyrac, sous le contrôle de Sauveroché, conducteur aux ponts et chaussées. Les factures payées par la commune font apparaître le remplacement de huit pièces maîtresses de 7,20 m à 9,60 m de longueur et le changement de neuf pannes de 4,30 m de portée<sup>13</sup>. Mais on note également la consolidation de huit poutres par moilage, qui indique un affaiblissement général de la charpente peu propice à assurer la pérennité de l'œuvre.

De 1852 à 1854, sur un projet de l'architecte Lamarle, la municipalité engage la construction d'un clocher-tour, au même emplacement et en substitution du vieux clocher-mur existant sur la façade Ouest. Puis elle poursuit en 1857 par, «*l'agrandissement de l'église, sa réparation et la construction de voûtes en pierres*» en raison de «*l'état d'insécurité*» que représente le monument<sup>14</sup>. Le projet établi par l'architecte Léo Courau le 19 juillet 1854, reçoit l'accord de la Commission des Monuments Historiques de la Gironde, qui observe à cette occasion : «*l'Eglise de Gensac n'a pas de caractère archéologique bien marqué, les travaux projetés ne font que compléter ce monument et lui donner un style plus homogène*»<sup>15</sup>.

A l'adjudication du 8 février 1857, trois entreprises sont retenues<sup>16</sup> :

- Boucard, plâtrier à Pessac sur Dordogne, construit 665 m<sup>2</sup> de voûtes en briques, dont 100 m<sup>2</sup> s'effondreront pendant leur exécution.
- Regnié, maçon à Gensac., bâtit des cloisons en briques, recrépit et badigeonne de vieux murs.
- Morin, de Gensac, intervient comme maçon et charpentier pour des travaux de carrelage, rehaussement de murs et reprise de charpente.

On procède à la surélévation de la nef créée par la démolition du lambris au profit de voûtes en plein cintre. Ces dernières, prévues initialement en pierres de taille, seront simplement bâties en briques, en raison de l'impossibilité pour les maçonneries anciennes dépourvues de contreforts de résister à de trop fortes sollicitations.

Le 16 août 1858, les deux premiers lots sont terminés, mais Léo Courau se plaint de la lenteur et de la mauvaise exécution du travail réalisé par l'entreprise Morin. Il propose «*la reconstruction de la charpente pour cause de malfaçons dans la reconstruction actuelle*» ainsi que «*la reconstruction de sept piliers du mur Nord ébranlés par le mouvement de la charpente*». Un contentieux s'engage alors entre la commune et Morin, et l'affaire est portée devant le conseil de Préfecture. Une expertise s'impose. Le conseil de fabrique prend Antoine Dalidet, entrepreneur à Libourne, pour vérifier les travaux. La commune sollicite l'architecte bordelais Mialhe qui décline l'offre. La sous-préfecture propose l'architecte Gauthier qui refuse également<sup>17</sup>. C'est alors Monsieur Delaye, agent cantonal à Sainte Foy la Grande, qui est choisi.

Les résultats d'expertises étant opposés, un troisième expert est nommé en la personne de Monsieur Chèvre, agent voyer à Sauverterre de Guyenne qui établit un rapport contradictoire aux deux premiers. Le Préfet nomme alors l'architecte Labbé qui visite les lieux le lundi 22 septembre 1862, constate la mauvaise exécution des travaux mais surtout alerte sur l'état critique du monument et conclut : «*il peut se faire que les murs et la voûte puissent tenir encore quelques temps dans l'état où ils se trouvent, quoique, cependant, on ne puisse répondre de rien*»<sup>18</sup>.

12. A.D.Gir. 33 ; 2 V. Travaux évoqués en 1818 par le conseil municipal qui a rejeté la maîtrise d'ouvrage vers la fabrique.

13. A.D.Gir. 33 ; série 2. 0 ; Gensac ; culte.

14. 24 avril 1856 - lettre du maire Verdier au Sous-Préfet «*à chaque instant tombent des lambeaux de lambris vermoulus, la charpente ainsi que le mur de la partie Nord de la sacristie nous menace d'une ruine prochaine... l'orage du 18 de ce mois accompagné d'une pluie torrentielle et de violents coups de vent n'a fait qu'aggraver la situation*» - *Ibid.*, note 13.

15. Commission du 9 octobre 1854.

16. Travaux estimés à 14 870 F sur lesquels la fabrique finance 5591 F, dont 3091 F du produit d'une souscription et 2500 F d'une loterie ; *Ibid.*, note 13. Elle rajoutera 1000 F pris sur son budget de 1857 ; A.D.Gir. 33 ; cote 5. V. 2

17. Architecte de l'arrondissement de Libourne, il restaure le presbytère de Gensac (1853) et construit le temple protestant (1857).

18. Rapport du 4 octobre 1862 ; *Ibid.*, note 13.

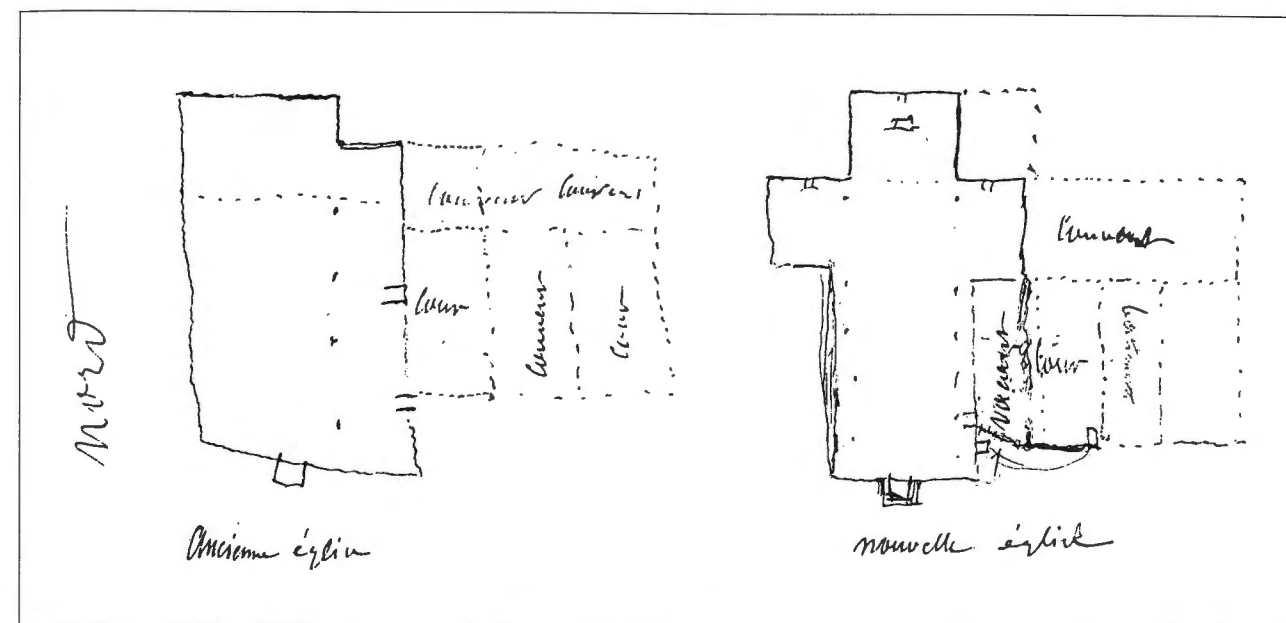


Fig. 4. — Croquis de 1880 comparant les plans de l'ancien église et de la nouvelle (Arch. Archevêché).

Sous la pression du maire<sup>19</sup> et en réponse aux conclusions du rapport de Labbé, le conseil de préfecture délibère le 15 novembre 1862 en condamnant la commune à payer 2 449,36 francs à Morin sur les 3 974,88 francs réclamés. Dès janvier 1863, le Conseil Municipal vote la somme à rembourser à l'entrepreneur ainsi qu'un budget supplémentaire permettant la consolidation de la voûte de l'église et du mur Nord, travaux confiés à Jean Lemerle charpentier à Gensac qui, sous les ordres de Roberty, architecte à Sainte Foy la Grande, met six journées complètes pour «*étayer*» la charpente<sup>20</sup>. Nous sommes en 1864, soit six ans après le début du contentieux.

## La reconstruction

En 1864, l'église de Gensac est consolidée mais encombrée par des étais et dans une stabilité très précaire puisqu'elle reste interdite aux offices pendant les périodes d'hiver «*quand la neige recouvre la toiture*»<sup>21</sup>.

C'est dans ces conditions d'insécurité que le 6 juin 1866, le Maire présente au Conseil Municipal différents rapports établissant unanimement le manque absolu de solidité des voûtes, des murs et de la charpente du monument<sup>22</sup>. Le conseil conclut, «*qu'il y a*

*urgence extrême à reconstruire en totalité l'église*» et la séance est levée sur la nécessité d'un emprunt de vingt cinq mille francs en 25 annuités égales dont 9139 francs sont déjà acquis par souscription<sup>23</sup>.

En cette année 1866 a lieu également un événement majeur pour la communauté catholique : la visite à Gensac du Cardinal Donnet. Dans son homélie, le

19. Lettre au préfet du 27 octobre 1862 ; «*il y a urgence d'une solution. Les mauvais jours approchent, nous sommes menacés de voir le culte interrompu dans une commune qui compte environ mille catholiques et possède deux établissements religieux importants...*» ; *Ibid.*, note 13.

20. Le bois est fourni par Ouvrard, maître scieur, pour un coût de 62,30 Francs. En comparaison, les six journées passées par Jean Lemerle coûteront 41,10 Francs et les frais d'expertise 179 F. Ces travaux bénéficient d'un secours de 300F de la préfecture sur le produit des amendes de police ; *Ibid.*, note 13.

21. 21 février 1864 - lettre du curé au Vicaire général : «*j'ai reçu ce matin dimanche un arrêté de Monsieur le maire de Gensac me notifiant que... l'église... devrait rester fermée tant que les toits seraient couverts de neige. J'ai donc du faire comme j'ai pu le service divin dans la chapelle des frères*» : Archives de l'archevêché. Avec l'aimable autorisation de l'abbé Vayssier.

22. Le conseil municipal s'appuie sur les rapports des architectes Mondet et Roberty. *Ibid.* ; note 10, p. 52.

23. Souscrivent 93 personnes : dont le Cardinal Donnet, les curés de Saint-Emilion, Sainte-Terre et Sainte-Foy la Grande, ainsi que Simon Battar ancien Conseiller. *Ibid.*, note 13.



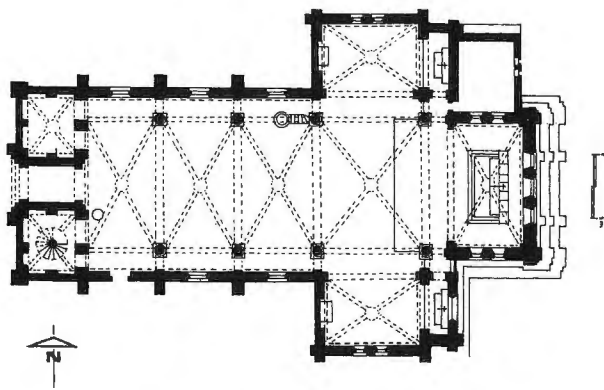


Fig. 5. — Plan de l'église Notre Dame.

curé Hosteing invoque l'urgence d'un lieu de culte convenable : *"Il nous faut une église, ... il nous faut une église digne de notre nombre, digne de cette ville, digne du culte catholique, digne de votre diocèse embellit, transformé sous votre pontificat par tant de constructions élégantes et magnifiques..."*<sup>24</sup>. Ayant jugé par lui même l'état de l'édifice, le Cardinal appuie le projet de reconstruction de l'église<sup>25</sup>. Dès lors, les événements vont s'accélérer.

Le 28 avril 1868, le Ministère de la Justice et des Cultes accorde à la commune de Gensac un secours de 9 000 francs sur un *"projet de reconstruction"* établi deux ans auparavant par l'architecte J. Mondet<sup>26</sup>. Il est envisagé la démolition complète de l'église existante, exceptés *"les bases du sanctuaire et du transept Sud, le clocher qui sera étayé et les fondations de l'ancienne église sur lesquelles reposeront les colonnes de la nef"*<sup>27</sup>. L'entreprise Manerol de Gensac devient adjudicataire le 8 novembre 1868, pour un coût global de 39 971,30 francs<sup>28</sup> (fig. 4).

Il est construit un lieu de culte moderne. Le plan en croix latine (fig. 5) se compose d'une large nef centrale cantonnée de bas-côtés très étroits faisant office de galeries latérales et traversant les bras du transept pour former en retour d'équerre la travée droite du chœur. L'ensemble est voûté sur croisées d'ogives à l'exception des bas-côtés, de la travée droite et des deux chapelles latérales des bras du transept qui sont en berceau (fig. 6). De hautes baies garnies de vitraux éclairent chaque travée, les pignons étant percés par des oculi en partie haute. Au droit de la nef, un large massif occidental ferme la composition sur un portail d'entrée en très léger avant-corps. Le voûtement de pierre repose sur des colonnes, recevant également la



Fig. 6. — Vue intérieure vers le chœur.

charge des arcs plein cintre des murs-diaphragme des bas-côtés (fig. 7). Dans la nef, d'Ouest en Est, les clefs de voûtes portent le nom de l'entreprise de maçonnerie, puis celui de l'architecte et enfin celui du curé. Les armoiries du Cardinal Donnet occupent le centre de la croisée du transept et celles du Pape Pie IX, la

24. L'Aquitaine ; 8 avril 1866 ; 2e année ; n° 88.

25. 16 juillet 1866, lettre du cardinal Donnet au préfet : *"L'édifice menace ruine... le Conseil municipal... n'a d'autre moyen d'y remédier, après avis formel des architectes qu'une reconstruction"*. Ibid., note 20

26. Mondet est à l'époque architecte de l'église de Saint-Quentin de Caplong (canton de Sainte-Foy la grande)

27. La nef actuelle n'est donc pas plus large que celle détruite.

28. Ont répondu à l'adjudication : Gaston, Chenarde, Bourdichon avec un rabais de 2 %, Testet avec un rabais de 5 % et Manerol avec un rabais de 6 %. Ibid., note 13.



Fig. 7. — Bas côtés formant galerie.

clef du sanctuaire (fig. 8). La volumétrie extérieure s'avère complexe en raison notamment des jeux de toitures et de pignons qui rendront délicate la maintenance du monument. L'ensemble est le fruit d'une composition symétrique rigoureuse et cohérente avec le type d'édifices construits à cette époque.

En juillet 1869, aux dires du curé Hosteing *"les travaux de l'église de Gensac marchent avec rapidité. La construction est à six mètres au-dessus du sol et nous pouvons déjà nous former une idée de cette église qui sera une des plus belles du diocèse"*<sup>29</sup>. Pendant le chantier, on clôture une partie du lieu afin d'y aménager une *"église provisoire"*. De cette période nous avons une photographie prise par François Boursaus<sup>30</sup>. Ce document nous donne des indications précises sur l'état d'avancement des travaux mais aussi sur les notions rudimentaires d'échafaudages et de sécurité de ce chantier même si aucun accident ne semble avoir endeuillé la réalisation (fig. 9).



Fig. 8. — Clef de voûte du sanctuaire.

Le 15 avril 1871, Mondet approuve le mémoire définitif des travaux relatifs à la *"première"* phase de reconstruction de l'église. Trois années auront suffi pour bâtir un édifice de cette importance mais il reste encore beaucoup à faire pour obtenir un monument tel que nous le connaissons aujourd'hui car la reconstruction a induit bien d'autres dépenses.

### Les trois clochers

Au XVIIIe siècle, un clocher-mur percé de trois baies campanaires forme l'élévation principale de l'édifice. La façade ressemble alors à celles des églises voisines de Doulezon, Juillac, Massugas, ou Sainte-Radegonde. Une cloche trop petite et fêlée *"peut à peine se faire entendre à cinq cent pas"*

En 1769, Jacques Guion doit y réaliser *"la suppression des corbeaux saillants et des restes d'une ancienne corniche sur le parement extérieur... le surhaussement du clocher de deux pieds de hauteur tout au moins dans sa partie sud et la réalisation d'une protection des deux glacis par un couronnement mouluré comprenant filet, quart de rond et doucine..."*<sup>31</sup>.

29. Lettre du curé Hosteing au vicaire général. Ibid., note 21.

30. Document non daté que nous situons en 1870 ou au plus tard au 1er trimestre de 1871. F Boursaus est libraire à Sainte Foy la Grande en 1859 ; Archives privées, avec l'aimable autorisation de MM. H. Dudon et J. Vircoulon.

31. Idem ; note 4.





Fig. 9. — Eglise de Gensac en cours de travaux. Ph de François Boursaus, 1870 ou début 1871 Arch privées.



Fig. 10. — Eglise de Gensac par Léo Drouyn, septembre 1860 "fond inédit Léo Drouyn C.L.E.M."

Un siècle plus tard, prise dans la fièvre du département qui se hérissait de flèches, la commune engage la construction d'un clocher-porche en avant de la façade existante, d'après les plans de l'architecte Lamarle. La partie basse de l'ancien clocher, "reconnue solide, sera arasée à son sommet et à ce point là servira d'assiette à la façade postérieure du nouveau clocher"<sup>32</sup>. Sur les 4 934,33 francs estimés pour la réalisation, une souscription rapporte 2 678 francs, à laquelle s'ajoute 3 000 francs de secours accordés par le Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes. Le

chantier est mené rapidement, commencé au dernier trimestre 1852 par Ardouin et Testet, entrepreneurs de travaux publics à Gensac<sup>33</sup>, il est terminé en moins de deux ans le 20 août 1854.

32. Il en fut de même à Coirac, Hure, Lignan de Bordeaux, Vayres, etc...

33. Suite à adjudication par affiche du 8 août 1852, Ardoin et Testet ont été retenus avec un rabais de 13,25 %, contre Reynier de Gensac (11 %). Les autres propositions de Chenard à Monségur et Lachaux à Bergerac ont été rejetées. *Ibid.*, note 13.

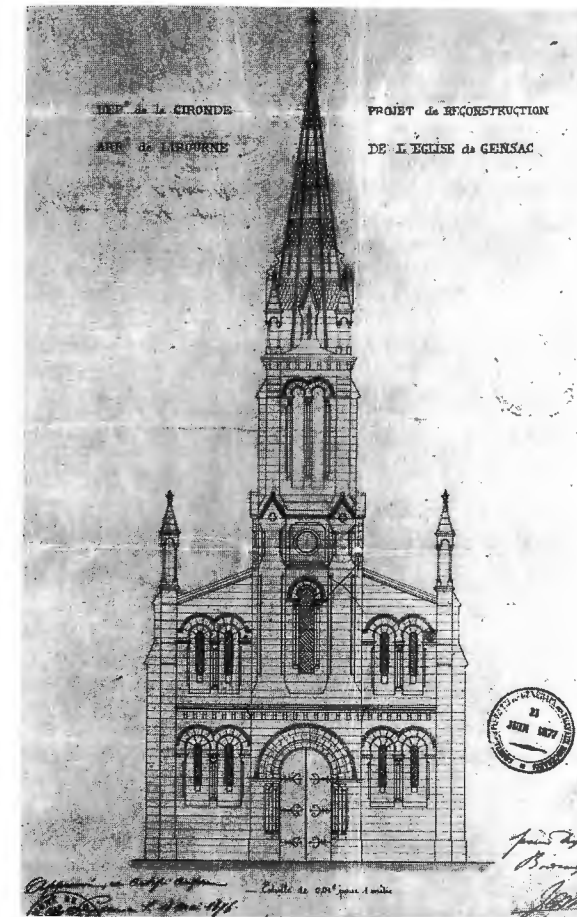


Fig. 11. — Projet de reconstruction par l'architecte Mondet (1869), A.D.Gir. 33, série O.

Le cahier des charges décrit un clocher à base carrée formant porche, surmonté d'une flèche octogonale dont la croix sommitale culmine à trente mètres. Le passage entre le carré et l'octogone est assuré à l'intérieur par quatre trompes et à l'extérieur par une galerie ajourée cantonnée de quatre clochetons d'angle. Douze croisées éclairent la chambre des cloches. La façade principale du clocher et la flèche sont en pierre de taille, les élévations latérales, "à l'exception des saillies de toute nature et du pourtour des ouvertures", sont en moellons, à "parements vus taillés". Deux rangs de moellons superposés font la hauteur d'une assise de pierre de taille<sup>34</sup>.

Même si la réalisation est en deçà des prévisions du cahier des charges, la sculpture d'accompagnement foisonne, il est exécuté : "80 choux sur les arêtes de la flèche, 16 motifs (larmes) donnant jour dans la flèche,



Fig. 12. — Façade de l'église. La flèche a été simplifiée par rapport au projet de 1869 suite à avis de la commission des monuments historiques.

32 choux aux clochetons supérieurs, 4 gros choux au sommet de ces clochetons, 20 choux aux clochetons inférieurs, 24 choux sur les contreforts, 4 gros choux à leurs sommets, 18 rampants sur les pignons des portes, 3 gros choux à leurs sommets, 6 chapiteaux aux colonnettes..."<sup>35</sup>.

Un dessin de Léo Drouyn signé du 20 septembre 1860<sup>36</sup> nous montre l'église à cette époque avec le clocher de Lamarle dont l'élancement de la flèche est proche de celle de Sainte Foy la Grande (fig. 11). On

34. 10 avril 1852, cahier des charges établi par Lamarle ; *Ibid.*, note 20.

35. 4 août 1854, "Décompte relatif à la construction du clocher de l'église de Gensac", *Ibid.*, note 13.

36. "Fonds inédits Léo Drouyn, à paraître, C.L.E.M." avec l'aimable autorisation de M. Bernard Larrieu.



peut y voir le surhaussement de la nef, devenue plus haute que le chœur par les travaux de 1857 et le volume très simple du chevet plat, faiblement éclairé. Ce dessin nous montre surtout une silhouette générale de l'édifice qui ne durera qu'une quinzaine d'années.

En effet, le clocher bâti par Lamarle sera éphémère. L'œuvre ne donne-t-elle pas entière satisfaction aux bénéficiaires ? un problème relationnel avec l'homme de l'art est-il apparu en cours de réalisation ? toujours est-il que c'est un autre architecte, Léo Courau, qui est choisi pour la phase d'agrandissement de la nef alors que la flèche n'est pas encore terminée. Plus étonnant encore, en 1866 dans le projet de reconstruction de l'église, nous avons vu que Mondet prévoyait de conserver et "d'étayer le clocher" existant, mais dès le premier trimestre de 1869 une nouvelle façade et un nouveau clocher sont proposés par le maître d'œuvre sous la pression du curé Hosteing qui évoque : "la sécurité de ne pas laisser subsister les anciennes constructions avec l'église nouvelle et harmoniser l'église avec le clocher neuf" <sup>37</sup> (fig. 11). Quinze années à peine après son achèvement, le clocher de Lamarle est donc purement et simplement prévu «à démolir».

Dès le mois de mai 1869, alors que l'église Notre Dame est un immense chantier, le prêtre envoie le nouveau projet au ministère pour obtenir une aide financière <sup>38</sup> et le 15 avril 1871, lorsque Mondet accepte les factures de Manérol, celles-ci comprennent deux mémoires distincts dont l'un concerne déjà la démolition du clocher existant et l'exécution partielle de la nouvelle façade. Cependant, les sommes présentées par l'entrepreneur dépassent largement le budget fixé à l'adjudication et le conseil municipal refuse de payer ces suppléments dont il ne conteste pas leur exécution mais soutient "que les changements et modifications de travaux ont été faits sans en prévenir ni consulter préalablement l'autorité locale et que la dépense très considérable qui en est résultée ne peut incomber à la commune" <sup>39</sup>. De plus, malgré le surcoût important annoncé, «la sacristie prévue au devis n'est pas faite et la majeure partie des ouvertures sont fermées de briques» <sup>39</sup>.

Les travaux sont arrêtés faute de paiement et le conseil de préfecture intervient pour la deuxième fois en dix ans dans un litige concernant l'église. Le 20 janvier 1874, la commune est condamnée à régler à Manérol 8 881,71 francs pour travaux exécutés sur les 14 676,21 francs qu'il réclamait <sup>40</sup>. Le jugement

prononcé, la volonté locale de terminer l'église reste une priorité. La fabrique décide en 1875, d'éponger la totalité de la dette due à l'entreprise, soit 3971,30 francs <sup>41</sup>. Le conseil municipal, après avoir convoqué l'architecte pour qu'il s'explique sur le dépassement du coût de l'intervention, demande à l'homme de l'art de chiffrer les travaux d'achèvement de l'église. L'estimatif correspondant est approuvé le 18 mai 1876.

En 1877, le curé Boutiton, arrivé depuis 2 ans, s'inquiète de voir cette église sans travaux et craint qu'elle ne reste inachevée. Il fait appel au Cardinal pour essayer de débloquer la situation. Le 7 septembre, le ministère de l'intérieur et des cultes accorde un secours de 4 000 francs en deux annuités égales pour "l'achèvement de l'église et la construction d'une sacristie" tout en émettant quelques réserves sur l'architecture proposée <sup>42</sup>. L'entreprise Manérol, présente sur

37. *Ibid.*, note 13.

38. 27 juillet 1869, lettre du curé au Cardinal "j'ai ouvert une cinquième souscription... et j'ai obtenu une somme de six mille francs... mon projet de façade et de clocher qui se monte à dix huit mille francs est au ministère depuis le 14 mai et n'en sort pas" *Ibid.*, note 20.

39. Délibération du conseil municipal du 12 octobre 1871 : "L'Architecte fournira dans les plus brefs délais possibles un devis de travaux supplémentaires sans y comprendre le clocher qui a été exécuté en partie d'après les ordres du conseil de fabrique et sans le concours du C. M. d'alors" - *Ibid.*, note 12. Délibération du conseil municipal extraordinaire du 23 janvier 1872. "Le conseil municipal, après avoir entendu Monsieur Mondet Architecte présent à la réunion, ne conteste point les travaux exécutés par l'entrepreneur mais il soutient que les changements et modifications de travaux ont été faits sans en prévenir ni consulter préalablement l'autorité locale et que la dépense très considérable qui en est résultée ne peut incomber à la commune" *Ibid.*, note 13.

40. Réclamation de Manérol en date du 20 mai 1873 pour travaux exécutés. *Ibid.*, note 13.

41. Ce sont sur les conclusions des rapports d'expertise des architectes Alaux et l'Abbé que la préfecture prendra sa décision. *Ibid.*, note 23. Conseil de fabrique du 25 mai 1875 : "Aucun document officiel, aucune délibération relative aux travaux supplémentaires de l'église ne prouvait que cette dette du incombait à l'une ou à l'autre mais aujourd'hui... la fabrique a pris sur elle de payer cette dette seule et à l'exclusion de la commune" - *Ibid.*, note 20.

42. 7 septembre 1877 ; "il est nécessaire de faire observer à l'architecte que l'aspect du clocher gagnerait à la suppression des clochetons et des lucarnes qui ne font que nuire à la silhouette de la flèche. En outre il conviendrait de lui conseiller de supprimer les moulures figurées sur les arêtes des contreforts. Enfin il y aurait avantage à simplifier la façade en remplaçant par une seule baie les arcatures projetées." *Ibid.*, cote 13 ; L'architecte redessinerait la flèche, seule partie non construite.



Fig. 13. — Affiche d'adjudication des travaux pour la construction du clocher et de la sacristie.

le chantier depuis 1869, propose de continuer les travaux dont elle se considère adjudicataire de droit. Après un marché passé de gré à gré avec la mairie, puis annulé par le nouveau conseil municipal, une consultation d'entreprises est décidée <sup>43</sup> (fig. 13). Manérol est finalement retenu mais au bénéfice de la commune grâce à un rabais de 8 % par rapport au marché de gré à gré et de 2 % supplémentaires à celui de 1869 <sup>44</sup>. Cette différence permet d'envisager des travaux complémentaires tels que : "la construction de deux pinacles sur la façade, le ravalement de la partie ancienne de la façade la sculpture sur la flèche" <sup>45</sup>. Il faut à peine une année pour enfin terminer des travaux commencés dix ans auparavant (fig. 12).

La vocation d'un clocher est de sonner les événements religieux ou civils, locaux ou nationaux et en 1879 il n'existe qu'une cloche dont la taille et la por-

tée sonore ne correspondent plus aux dimensions du nouvel édifice ni aux ambitions du desservant. L'église est donc dotée d'une deuxième cloche du nom de "Marie Immaculée" <sup>46</sup> et d'un beffroi métallique des plus modernes. Cette touche finale est confiée aux maîtres fondeurs Antonin et Emile Vauthier de Saint-Emilion. L'ensemble campanaire est placé dans la partie sommitale du clocher pour permettre aux sonneries de Gensac de porter le message divin le plus loin possible dans la campagne environnante.

Le 7 mai 1879, soit cinquante ans après sa première visite pastorale, le Cardinal Donnet vient à Gensac et peut contempler l'immense travail accompli. Il consacre l'église Notre Dame, béni le clocher et baptise la cloche, lors d'une grande cérémonie religieuse soigneusement préparée, à laquelle participe la communauté protestante <sup>47</sup>. Après tant d'efforts, le résultat est spectaculaire, le clocher flambant neuf se voit et s'entend à des kilomètres à la ronde. On est loin, très loin, de l'état misérable du monument que décrivait un siècle plus tôt le curé Daguilhe.

En l'espace de vingt ans les gensacais, auront connu, trois clochers à l'église Notre-Dame.

## Finitions

La bénédiction de 1879 ne représente pas l'aboutissement de l'œuvre, certains travaux restent à effectuer pour achever l'église telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui. C'est ainsi qu'en 1880, profitant d'un échange de terrain entre la commune et les Da-

43. Délibération du conseil municipal du 17 janvier 1878 : "... décide que le marché de gré à gré est illégal... que Manérol était membre de la commission municipale quand le marché a été passé... que cette commission ne porte pas de rabais de 6 % fait précédemment" - *Ibid.* ; note 13.

44. Soumissionnent à l'adjudication du 17 mars 1878 : Régnier frères (pas de rabais) Beaudroux (4 % de rabais) et Manérol (8 % de rabais) - *Ibid.*, note 20.

45. 1878 ; Séance de Quasimodo du Conseil de fabrique ; *Ibid.*, note 20.

46. Le parrain est Joseph Beauvais et la marraine dame Marie Touzet épouse Bonnamy.

47. Première visite en 1839. L'Aquitaine ; 17 mai 1879 ; pp. 344-348.



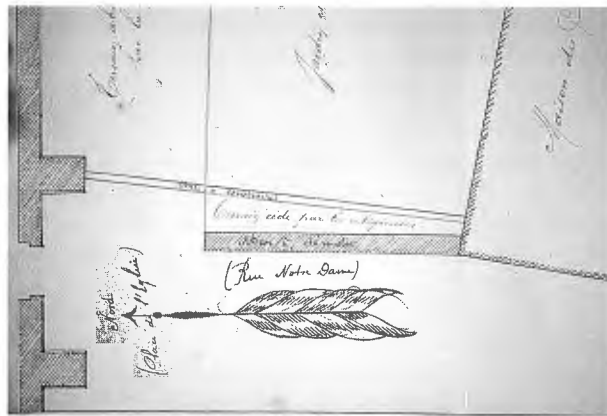


Fig. 14. — Déplacement du mur de clôture.  
Mollot (1880), A.D.Gir. série O.

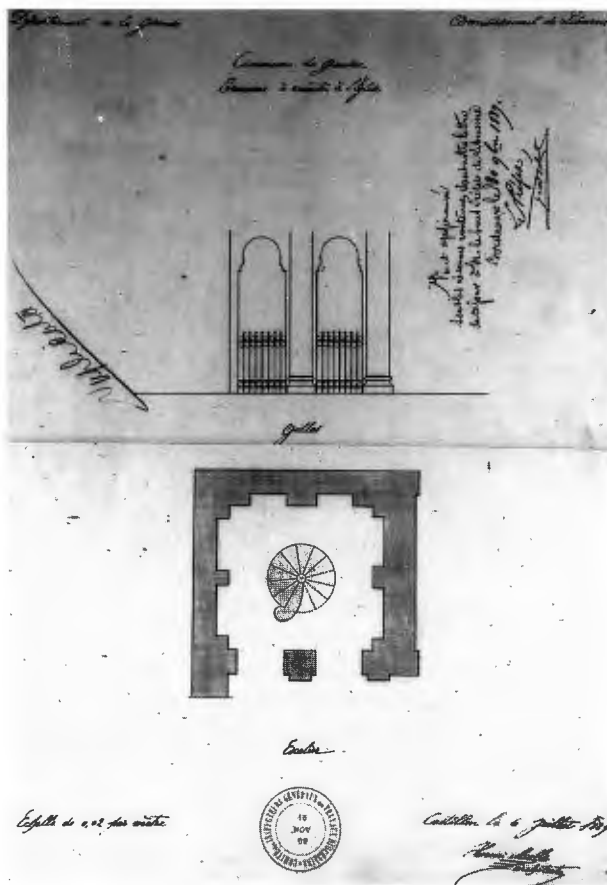


Fig. 15. — Plans de Mollot (1889), A.D.Gir. Série O.

mes de la Foi<sup>48</sup>, on améliore l'accès de l'entrée latérale Sud en reculant le mur de clôture longeant la rue. Les plans de ce nouvel alignement sont confiés à Henry Mollo, architecte à Castillon (fig. 14).

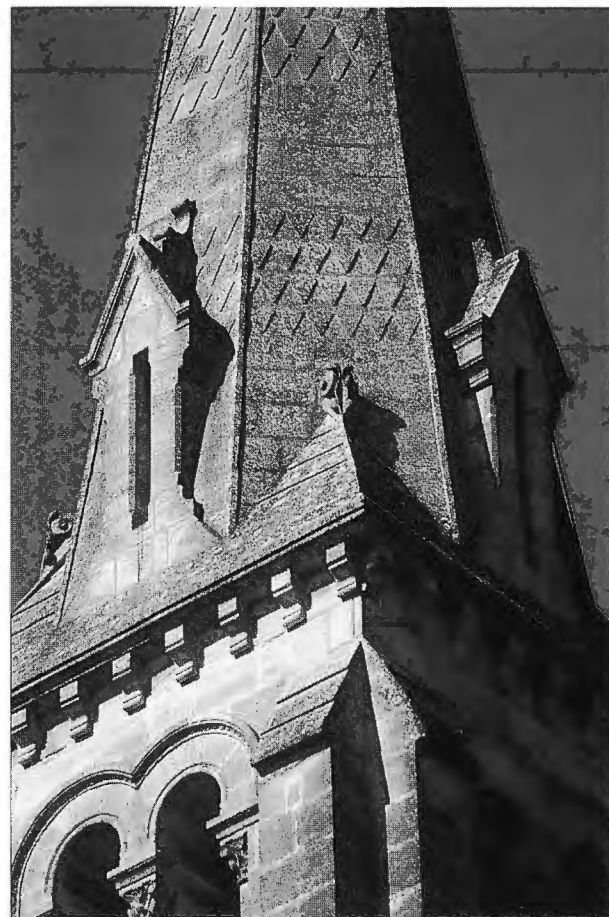


Fig. 16. — Détail de la jonction entre le carré du clocher  
et l'octogone de la flèche.

Nous retrouvons cet homme de l'art neuf ans plus tard, dans un projet établi pour le compte du conseil de fabrique et portant sur l'aménagement du massif occidental. Un secours de mille francs est accordé par le ministère qui fait observer que "les tambours d'entrée et les vitraux à 40 francs le m<sup>2</sup>" sont à considérer comme «luxueux et inutiles». Ils seront supprimés du marché. En 1892, sont réalisés le plancher de la tribune Ouest et l'escalier qui la dessert, ainsi que les grilles des fonds baptismaux et du local des chaises pour un montant de 2 376,71 francs. Ces travaux sont confiés à Lespine ; menuisier, Manérol ; maçon et Achille Amadéo dit Lasa fils peintre, tous trois de Gensac. L'escalier est fabriqué en ormeau, avec noyau de chêne, limon en ormeau, et solives en bois rouge du Nord. Les grilles sont en fer forgé, le tout est conforme au dessin de l'architecte (fig. 15).

Enfin, c'est en 1897 que l'on donne au chœur de l'église la finition qu'il convient à un espace sacré en complétant la verrière dédiée à la vierge par un décor mural du peintre Léon Millet<sup>49</sup>. La polychromie recouvre en totalité l'architecture, la souligne ou la complète et lui donne une échelle propre. La richesse de la composition, la finesse du tracé ainsi que la subtilité des différences de valeurs ou de techniques employées en font un exemple représentatif de la peinture murale de ce dernier quart du XIXe siècle. La sculpture et la statuaire, également colorées, participent et enrichissent cette architecture peinte.

Sur le voûtement, les quatre vertus cardinales : Force, Justice, Prudence et Tempérance (fig. 17) sont associées aux anciennes armoiries du pape Pie IX<sup>50</sup>. Sur les murs latéraux, au dessus d'une arcature aveugle en trompe l'œil, le programme iconographique se développe. Quatre prophètes encadrant les baies sont représentés :

"David, en roi musicien, est là en tant qu'ancêtre de Jésus et de la Vierge, qui est de la lignée de David.

Moïse "prophète de ta famille", revêtu des rayons lumineux qu'il reçut sur le mont Sinaï avec les tables de la loi, porte la canne du berger. Il est là en tant que préfiguration du christ (fig. 20).

Isaïe est le prophète qui a annoncé la conception virginale de Marie, rappelée dans l'inscription de son phylactère "Ecce Virgo Concipit".

Daniel porte un phylactère sur lequel est inscrit "70 semaines". Cette prophétie est suggérée par l'ange Gabriel à Daniel qui prie pour son peuple. C'est une interprétation d'un oracle de Jérémie qui parlait du temps des épreuves, pendant soixante dix semaines d'années. Dans ce calcul, la seconde période serait celle de Jésus. Le texte de Daniel peut donc être interprété dans une perspective messianique et annoncerait la venue du messie.

Les deux scènes qui figurent sur le mur oriental de part et d'autre de la verrière sont peu courantes :

A gauche de la baie axiale, un épisode de la vie du Christ selon Saint-Jean, met en scène une femme étrangère ; devant le puits de Jacob, il annonce à cette femme, qu'il est le messie qu'attendent aussi les samaritains. Au loin le groupe des apôtre est représenté (fig. 21).

A droite, c'est une scène de l'ancien testament représentée par un épisode de la vie de Ruth. Cette dernière

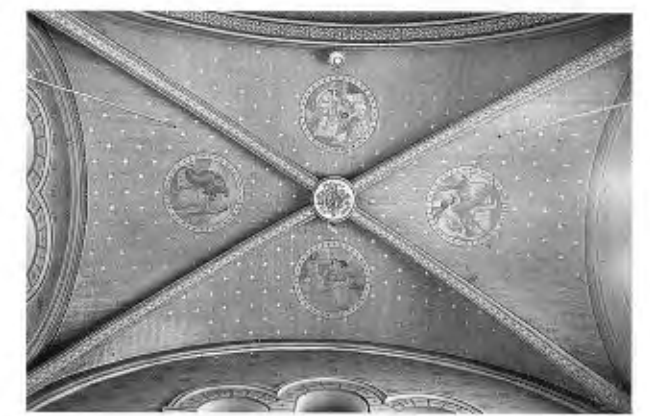


Fig. 17. — Voûte du sanctuaire.  
Médallions représentant les quatre vertus cardinales.

glane dans le champs de Booz "ne va pas dans un autre champs pour glaner". Ruth, jeune moabite, épouse Booz et par le fils qu'elle eut de lui est également ancêtre de Jésus (fig. 22).

Les peintures murales de Notre-Dame de Gensac mettent en valeur le culte marial, affirmé à travers la présence des prophètes messianiques et la correspondance vététotestamentaire<sup>51</sup>. Leur originalité tient du fait qu'elles mettent aussi l'accent sur l'universalité du message du christ<sup>52</sup>. Il nous semble que cette iconographie peut être interprétée comme une volonté d'ouverture liée à la présence dans la commune de deux communautés religieuses importantes. Dans ce cas, elle marque une évolution sensible par rapport à l'œuvre du Cardinal Donnet.

48. Participation de 100 francs des Dames de la Foi. Coût de travaux : 245,78 francs. A.D.Gir. 33 ; cote 6. V. 16.

49. Le décor porte l'inscription : SUMPTIBUS CIVIUM OPERA FREDER. SCHAEFER ET LUCI PORCHERON EDITIT LEO MILLET 1897 ; Millet est l'auteur de nombreux projets de décoration d'églises : Monségur (1881 - 1892), Sauveterre de Guyenne (1874 - 1890), Saint-Magne de Castillon (1892 - 1900), Saint-Martin du Puy (1877)...

50. Les armoiries correspondant au pape Léon XIII, sont peintes avec celles du cardinal de la Bouillérie sur les bases des colonnes de la baie axiale de part et d'autre de celles du Cardinal Donnet.

51. En complément de la verrière axiale du chœur, des oculi du transept, des armoiries du pape Pie IX (dogme de l'Immaculée Conception en 1854) le tout dans une église dont la patronne est Notre-Dame.

52. Etude iconographique. Avec l'aimable autorisation de Michelle Gaborit, Maître de conférence à l'université de Bordeaux III.





Fig. 18. — Saint Roch ? Toile après la restauration de 1993.

En 1897, l'église est enfin terminée. En fait, trois années suffisent pour bâtir le volume général du monument et le rendre fonctionnel (1869-1871), mais vingt ans sont nécessaires pour le terminer tel qu'il se présente à nous aujourd'hui et trente ans se sont écoulés depuis le contentieux avec Morin.

## Le mobilier

En 1834, le conseil de fabrique complète par un achat important le mobilier existant et fait "le blanchissage" intérieur de la nef et du bas-côté<sup>53</sup>. Cinq ans plus tard, le lambris du chœur et le grand autel sont restaurés par Eugène Namade peintre décorateur durant les mois de novembre et décembre. L'autel majeur se présente alors comme un retable à quatre colonnes et quatre pilastres surmontés d'un fronton avec modillons et moulures. Six candélabres en bois dorés encadrent un tabernacle à niche, surmonté d'un grand christ. Deux crédences avec dessus en marbre

complètent l'ensemble. A ce travail s'ajoute la décoration de l'ancien autel de Notre-Dame transformé en autel de Sainte Philomène<sup>54</sup>. Le total des dépenses faites pour le mobilier sur ces cinq dernières années est estimé à 4544 francs.

Au moment de la démolition de 1869, on prend soin de sortir les meubles et les objets existants dans l'intention d'en réemployer une grande partie. Seuls les autels et la table sainte seront remplacés par du mobilier jugé plus en harmonie avec la nouvelle architecture de l'église. En 1871, on garnit le chœur d'un autel provenant de la marbrerie Victor et Sciatroni de Bergerac et l'on commande au maître-verrier J. Villiet un vitrail dédiée à la Vierge pour la baie axiale du chevet (fig. 25). Cette œuvre est payée grâce à une souscription ayant comme premier donateur le Cardinal Donnet, dont les armoiries figurent en bas de la composition. Puis, petit à petit, l'église de Gensac va être aménagée, meublée et décorée dans le style de l'époque.

L'inventaire détaillé "des biens de la fabrique", en date du 6 mars 1906<sup>55</sup>, recense 148 articles correspondants chacun à un ou plusieurs objets présents dans la sacristie ou le monument. On y trouve des vêtements et objets très anciens comme : garnitures d'autel, rochets d'enfants brodés, soutanes, candélabres et vierge en bois dorés, ainsi que ciboire, calice et patène en argent. Les objets courants sont nombreux ; "douze vases à bouquets, trente huit chandeliers, six encensoirs, deux croix de procession, trois croix d'autel, trente et une soutanes, onze étoles, deux parasols, huit tentures de piliers, huit tapis etc..."

Le mobilier en bois comprend trois cent quatre vingt huit chaises dont soixante dix appartiennent à des privés, trente et un prie-dieu, deux confessionnaux, une chaire et deux harmoniums. Sur les murs, un christ en croix, dix statues, quatorze stations de chemin de croix

53. "Objets achetés en 1834 et réparations faites à l'église" l'orthographe de Namade n'est pas certaine ; *Ibid.*, note 11.

54. Don privé de 1000 francs pour ériger un autel à Sainte Philomène, vierge et martyr. Un vitrail dédiée à cette sainte existe dans le transept sud. *Ibid.*, note 53.

55. A.D.Gir. 33 ; cote 8. V. 17. A noter que sont inclus dans l'inventaire : "art 1 ; place devant l'église et plantée d'arbres à l'usage du public. Art 2 ; jardin situé au Nord de l'église (prairie à l'usage de M. le curé et à charge de le tenir clos. Le tout en un tenant constituant l'emplacement de l'ancien cimetière"

héliographiques avec cadre en chêne et trois tableaux, dont un Saint-Roch<sup>56</sup> (fig. 18), une Assomption et une Vierge sont encore présents à ce jour.

La quasi totalité du mobilier recensé vient soit de l'ancien édifice, soit de l'achat de la fabrique, soit de dons privés ou de souscriptions. Le curé le rappelle haut et fort au moment de l'inventaire de 1906 qui a pour objet de transférer le monument et ses objets au profit de la commune<sup>57</sup>.

"Les droits des catholiques de Gensac sur leur église sont basés sur la grosse part contributive qu'ils ont prise à sa construction, à sa décoration et à son aménagement.

les vitraux portent les noms des donateurs, les verrières du chœur furent payées par souscription.

Tous les objets qui meublent l'église ont été offerts par des particuliers ou acquis par souscription des fidèles..."<sup>58</sup>.

## Matériaux de construction

Comme l'écrit Max Bonnaval, "on ne dira jamais assez l'importance, au siècle dernier, de cette artère fluviale, la Dordogne, par laquelle s'effectuait pour Pessac et Gensac, jusqu'à l'achèvement, en 1875 de la voie ferrée Libourne-Bergerac, le transport de la quasi totalité des marchandises : vins, chaux, pierre en vrac ou en quartier, sable, bois divers..."<sup>59</sup>.

Ceci est également attesté pour la restauration et la reconstruction de l'église Notre-Dame, par les comptes de travaux, ainsi que par la nature même des matières premières employées dont le transport est manifestement plus aisé par voie navigable.

En 1848, le mètre cube de bois de chêne, sans écorce, pris à Libourne vaut 60 francs auxquels il faut ajouter 10 francs pour le transport au port de Pessac, embarquement et débarquement compris et 5 francs supplémentaires pour le transport jusqu'à Gensac<sup>60</sup>. A titre de comparaison en 1853 un journalier est payé un franc pour une petite journée et trois francs pour une journée de travail particulièrement difficile<sup>61</sup>.

Les principaux matériaux transportés par voie d'eau pour l'église Notre-Dame sont le bois, la pierre et la chaux : bois de Nerva (Russie) et sapins du Nord pour les charpentes, poutres et "jalousies"<sup>62</sup>, pierres des carrières de l'entre deux mers, principalement



Fig. 19. — Appareillage du soubassement du chœur, angle Sud-Est.

Daignac et Branne<sup>63</sup>, ou de Dordogne ; pierre du Colombier<sup>64</sup>, une exception : la pierre tirée sur place à la carrière de "Margot"<sup>65</sup>.

La pierre neuve est réservée pour les éléments structuraux comme les encadrements de baies, chaînages, contreforts ou pour les parties considérées comme nobles : la façade, le clocher ou la sculpture. En effet, ce qui prévaut dans les travaux de reconstruction est l'emploi prioritaire des matériaux provenant de la démolition de l'édifice antérieur. Certes, c'est une pratique courante présentant un facteur d'économie non négligeable, mais à Gensac, elle prend une autre dimension en raison de l'importance de la destruction effectuée.

56. Les attributs de Saint Roch sont proches de ceux de Saint Jacques le Majeur ou d'un pèlerin. Il est probable que le tableau restauré en 1993 soit en fait le tableau de l'inventaire de 1906. Restauration de l'atelier Rougier de Bordeaux.

57. Loi du 9 décembre 1905 sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

58. A.D.Gir. 33 cote 8. V. 17 ; 6 mars 1906 ; Procès verbal d'adjudication du 27 août 1848, *Ibid.*, note 13.

59. *Ibid.* ; note 23 ; p. 50.

60. *Ibid.* ; note 13.

61. *Ibid.*, note 23, p. 57.

62. Les abat-sons de la chambre des cloches.

63. La pierre tendre de Branne est employée : pour les murs du clocher dans la hauteur de l'horloge et du beffroi (1878), les contreforts et chaînes d'angle, les encadrements de baies du sanctuaire, les pinacles d'angle, les pilastres et arcs doubleaux, la tribune (1869). La pierre tendre de 1<sup>re</sup> choix est réservée à la construction de la flèche (1878). On construit en pierre de Daignac : le socle des murs de la nef, le cadre des baies, les chaînettes au droit des contreforts et l'entablement (1869). *Ibid.*, note 13.

64. Réserve pour les remplages des rosaces et la croix sommitale du pignon du chevet. *Ibid.*, note 13.

65. Employée en 1769 pour la restauration du clocher et la clôture du cimetière. *Ibid.*, note 4. Les moellons en pierres du pays sont employés pour la reconstruction de l'église en 1869. *Ibid.*, note 13.





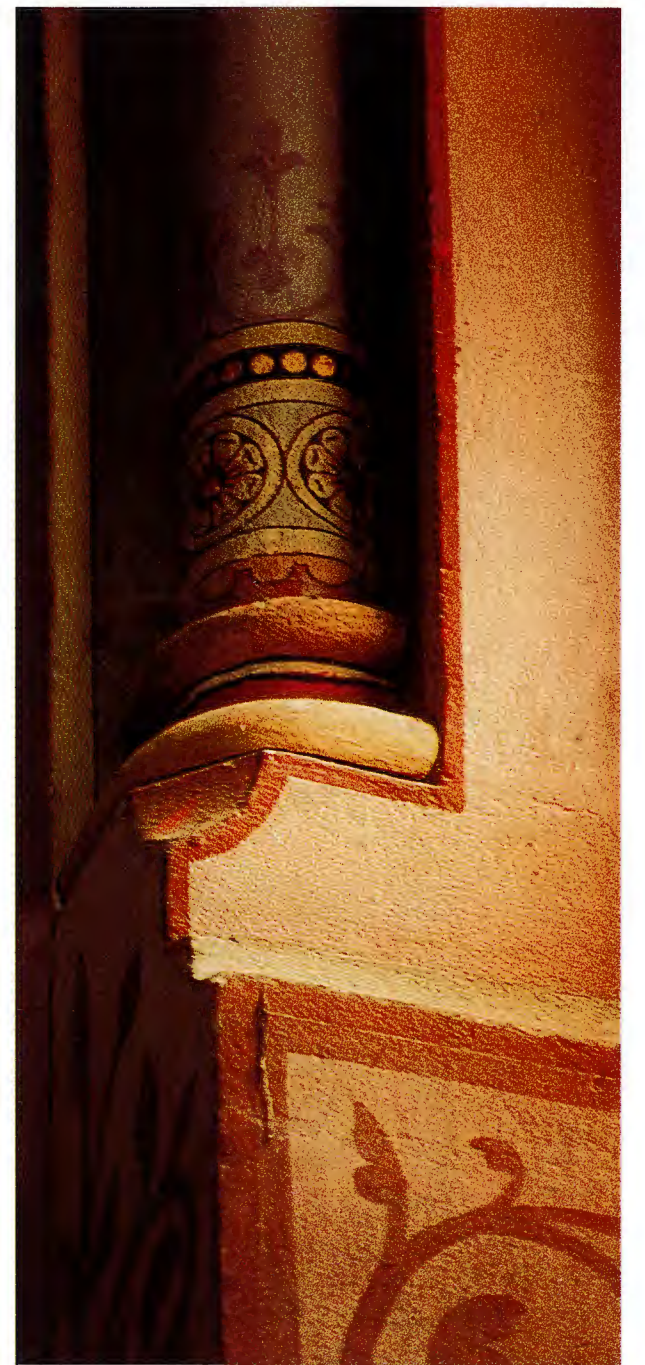
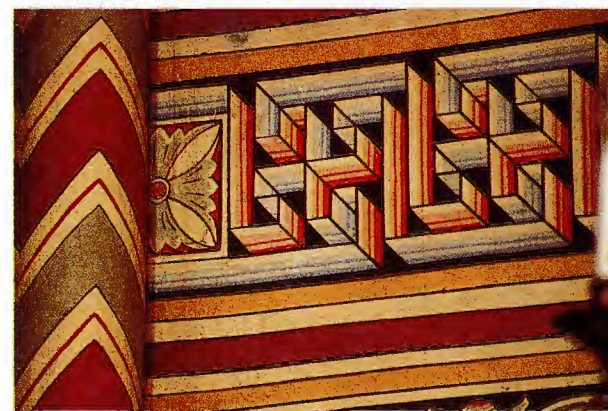
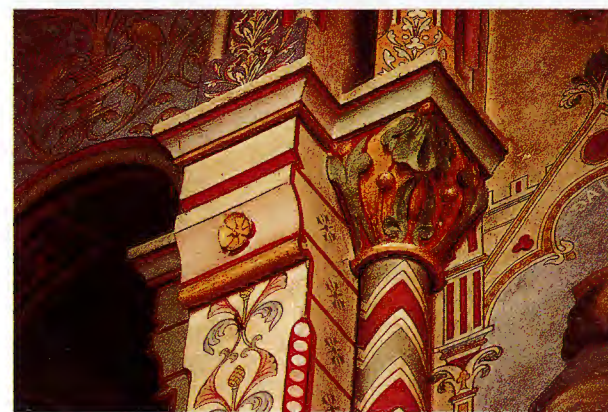
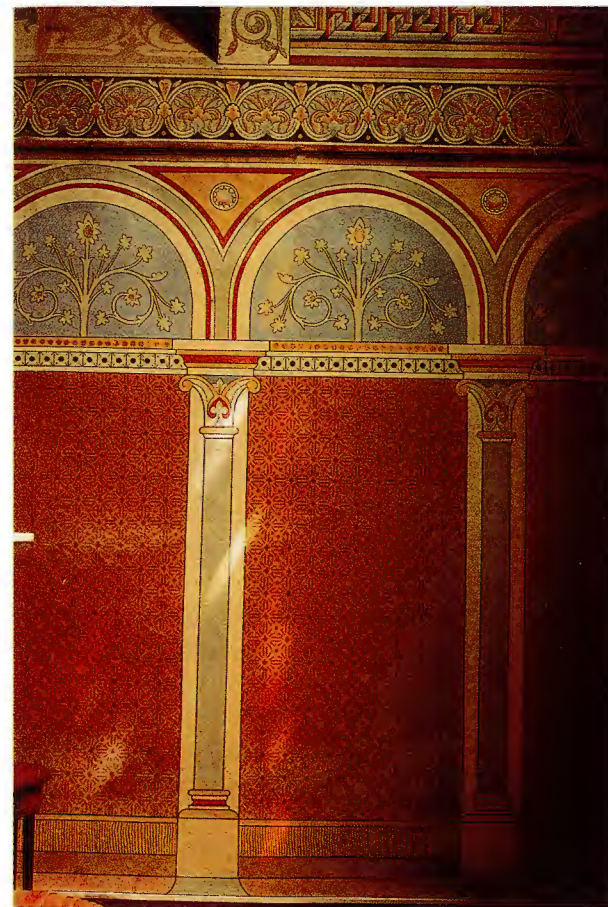
Fig. 20. — Prophètes et peinture murale du chœur.



Fig. 21. — Vie du Christ selon saint Jean.



Fig. 22. — Episode de la vie de Ruth.



23  
25  
26

24

Fig. 23-26. — Peintures du chœur.





Fig. 27. — Mouluration des socles des colonnes de la nef.

Les différents descriptifs dressés par Mondet prévoient *“une démolition faite avec tous les soins possible pour ménager les matériaux, lesquels devront être empilés avec soin à l'endroit qui sera désigné par l'Architecte”*. Une fois triés ils seront répartis de la manière suivante :

*“Seront construits entièrement en matériaux de démolition : les murs de la nef, la base de la sacristie, le surhaussement du mur du sanctuaire, quatre pilastres avec archivoltes sur l'intérieur du clocher.*

*Les socles et bases des colonnes seront en pierres dures provenant des piliers démolis. (fig. 27)*

*Le socle de la façade du clocher sera en pierre dure provenant de la démolition, retaillée seulement sur le parement.*

*La charpente à construire sera avec les bois de démolition. Il en est de même pour le carrelage et les tuiles creuses de la toiture...”*<sup>66</sup>.

La réalité du chantier amènera quelques modifications, notamment dans le choix des tuiles. En effet, la dépose de l'ancienne toiture ne permet de conserver qu'un lot restreint de tuiles creuses et la charpente s'avère plus abîmée que prévu<sup>67</sup>. Il est donc décidé l'emploi de tuiles, dites de Marseille, d'un poids plus léger et d'une esthétique adaptée à l'architecture de l'époque. Les tuiles creuses restantes sont vendues sur la place publique pour un gain de 207,44 francs et trouvent douze acquéreurs dont le Maire et le percepteur.

## Conclusion

La reconstruction de Notre Dame de Gensac est en fait un hasard, un concours de circonstances devenu une nécessité, induite par des travaux de restauration préalables mal maîtrisés sur la vieille église. Puis, dans cette période favorable au renouveau catholique, elle sera l'obsession d'un curé bâtisseur<sup>68</sup> qui voit dans cette opération l'opportunité de léguer à la commune un édifice religieux plus grand, plus beau, représentant dignement une communauté chaque jour plus importante.

Pour accomplir cette tâche, le prêtre est soutenu par un autre grand constructeur et de surcroît son supérieur hiérarchique, le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux. Le curé le sait et sollicite ce dernier régulièrement. Lors de la souscription pour les vitraux du chœur, il écrit *“Je remercie infiniment votre Eminence du don généreux qu'elle fait à l'église de Gensac... dès qu'on a su que Monseigneur avait commandé l'œuvre, les paroissiens ont voulu la continuer. Dans huit jours, j'ai pu être à même de commander quatre rosaces qui font une superficie de 12 m<sup>2</sup>”*<sup>69</sup> (fig. 30). Localement il bénéficie également d'un certain soutien, sinon comment expliquer l'absence de réaction populaire face à la démolition du clocher de Lamarle ?

Dans un village de 1400 habitants, construire en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une église pouvant, aux dires du curé, recevoir *“2000 personnes”* est l'œuvre

66. 13 mars 1969 ; *“devis descriptif et estimatif à exécuter pour la reconstruction du clocher et de la façade principale”* ; ce devis est divisé en deux chapitres, le premier comporte la construction des fonds baptismaux, le dépôt de chaise et le clocher jusqu'au dessus du cadre de l'horloge ; le deuxième chapitre comporte toute la partie supérieure. *Ibid.*, note 13.

67. La mauvaise qualité des tuiles trouvées lors de la démolition est contestée par la commission municipale *“les tuiles creuses provenant de la toiture ont été sacrifiées... détériorées ou ont disparues quand elles étaient bonnes”*. *Ibid.*, note 23, p. 45.

68. Lettre du curé Hosteing au Cardinal Donnet ; 12 août 1871 : *“depuis que je suis à Gensac, Eminence, je vous ai fait une église et un presbytère”* *Ibid.*, note 21. Jean Hosteins né le 2 juillet 1828 à Vendays, décédé à Bordeaux le 24 janvier 1893. Desservant de Gensac du 1<sup>er</sup> août 1864 à janvier 1875. Arch. de l'archevêché.

69. *Ibid.*, note 65.

d'un missionnaire. Faire fondre un bourdon, c'est-à-dire une cloche pesant la tonne et plus grosse que celles des communes voisines de Rauzan, Sainte-Foy la Grande ou Pellegrue, n'est pas le fait du hasard ; c'est ce que Alain Corbin appelle *“le pouvoir de sonner”*<sup>70</sup> d'autant plus qu'à la même date le conseil municipal de Gensac revendique la restitution de l'ancien canton dont il fut le chef lieu entre 1790 et 1802.

Les municipalités successives financent en grande partie les travaux de l'église par l'intermédiaire de divers emprunts, tout en prenant bien soin de conserver le maximum d'équité envers les deux communautés religieuses<sup>71</sup>. A l'étude des archives un sentiment se dégage : il semble juste de dire que la reconstruction de l'église de Gensac est le fruit de la persévérance et des sacrifices d'une population toute entière<sup>72</sup>. Si dans un premier temps il y a eu rivalité entre les deux communautés, celle-ci s'est avérée un stimulant favorisant la construction de nombreuses réalisations : église, temple, écoles, jusqu'aux deux cimetières dis-

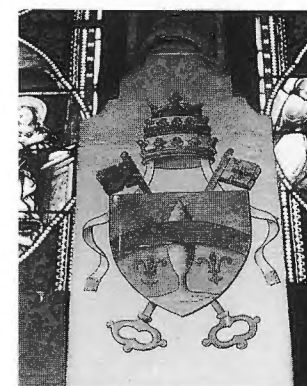


Fig. 28. — Chœur, face à l'est : armoiries du pape Léon XIII.

tincts que l'on a eu l'intelligence de ne pas éloigner pour finir par les réunir, en 1882, par une seule et même porte d'entrée<sup>73</sup>. Quinze ans plus tard, le message œcuménique des peintures du chœur tient compte de la réalité sociale du moment et confirme une volonté d'ouverture dans un pays qui sait ce qu'intolérance veut dire et qui mérite plus que tout autre de vivre en paix.

70. Corbin A., *“Les cloches de la terre, paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XX<sup>e</sup> siècle”*, Albin Michel 1994

71. Dans les textes consultés, il est parfois souligné le fait que tel maire ou tel personnage soit protestant, mais ceci n'exclut pas de retrouver ces mêmes hommes engagés personnellement en faveur des travaux de l'église dans des prêts, souscriptions ou votes publics.

72. *“L'œuvre laborieuse de la construction d'une église à Gensac, poursuivie depuis de si longues années, au milieu de tant de difficultés, de tant de traverses et au prix de si grands sacrifices”* 1878 ; *Ibid.* note 45.

73. *Ibid.*, note 21, p. 63.

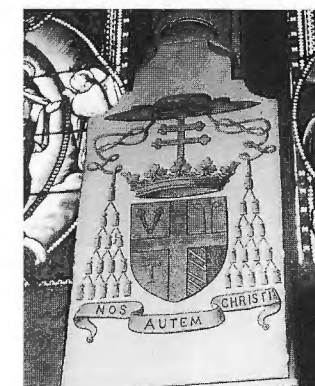


Fig. 29. — Chœur, face à l'est : armoiries du cardinal de la Boullerie.





Fig. 30. — Verrière axiale dédiée à la Vierge 1872, complétée du décor de Léon Millet 1897.

Partie centrale : Vierge à l'Enfant en majesté, encadrée de deux médaillons, en bas l'assomption de la Vierge, en haut son couronnement.

Partie gauche, de bas en haut : Annonciation, Visitation, Nativité, Adoration des Mages.

Partie droite, de bas en haut : Adoration des Mages, Présentation au temple, Fuite en Egypte, Jésus parmi les docteurs du temple.

## Vie et œuvres d'Antoine Gonzalès

par Séverine Hutin-Ory \*

L'étude d'Antoine Euzèbe Gonzalès offre un certain intérêt. Certes, il subsiste aujourd'hui plus d'œuvres que de sources le concernant. Loin d'être un personnage illustre de son temps, il manquait surtout à Gonzalès cette étincelle qui donne force et puissance à l'œuvre, et marque le spectateur au plus profond de son âme. Néanmoins, par une poésie picturale typique de son époque, surtout quand il se dégageait des concepts austères du Néoclassicisme, Gonzalès était brillant et émouvant. On remarque ce penchant lyrique dans ses ruines gothiques. Mais la vie humaine fait cruellement défaut à son travail, imperfection héritée de son maître italien, Giovanni Antonio Bérinzago. Toutefois, le sentimentalisme sous-jacent de ses paysages et de certains de ses décors offre une source de curiosité et d'agrément pour le chercheur.

Paradoxalement, le seul document permettant de connaître l'année de naissance d'Antoine Euzèbe Gonzalès se trouve être son acte de décès. Dans le registre d'état civil du troisième arrondissement de Bordeaux, il est indiqué : *il a été remis ce jour neuf pluviose au neuf de la République française [28 janvier 1801] Antoine Gonzalès, peintre âgé de soixante ans*<sup>1</sup>. Gonzalès naquit donc en 1741.

De même, pour connaître son lieu de naissance, il faut consulter le registre n° 2E 3013 des Archives départementales de la Gironde contenant le contrat du second mariage d'Antoine Gonzalès, datant du 30 juin 1780. Il y est précisé : *Antoine Euzèbe Gonzalès peintre, natif de Poligna en Espagne, (...) fils légitime de deffunts Pierre Gonzalès et d'Izabelle de Laplegna*. Ainsi se révèle enfin la véritable nationalité de cet artiste très longtemps considéré comme Bordelais jusque dans son acte de décès de 1801.

Cette erreur est certainement due à l'arrivée de Gonzalès à Bordeaux juste après sa naissance. Par conséquent, rapidement assimilé à la ville et à notre langue, on l'aurait toujours cru Bordelais. En effet, il est certain qu'enfant, il habitait déjà à Bordeaux. Selon Laboubée, il aurait vendu du fil et de menus objets de mercerie dans les rues. Personnellement, nous y voyons le signe d'un lien entre sa famille et le commerce bordelais, ce qui expliquerait leur implantation dans notre ville. Il est probable que les Gonzalès

\* Etudiante en doctorat d'Histoire de l'Art à Bordeaux III.

1. Acte de décès d'Antoine Gonzalès, A.M.Bx registre des décès, cote 3E30, n° 474.



quittèrent l'Espagne pour la France dans l'espoir de s'enrichir. Et Bordeaux, ville prospère au XVIII<sup>e</sup> siècle était tout à fait adéquate.

Dès l'arrivée de son maître italien, Bérinzago, à Bordeaux en 1755, Gonzalès travailla avec lui. Il avait alors seulement quatorze ans et commençait son apprentissage artistique. A 28 ans, en 1769, il aida son maître à orner de fresques la chapelle de l'Hôtel de la Bourse. Ce devait sûrement être des jeux de perspectives complexes à la façon des peintures de l'église Saint-Bruno de Bordeaux. Trois ans plus tard, ils entreprenaient ensemble la décoration du Grand Escalier de ce même bâtiment. Aujourd'hui, ces décors ont disparu. Il est utile de noter que lors de l'exécution de ces travaux, Gonzalès avait déjà quinze ans d'expérience auprès de Bérinzago. Il devait maîtriser parfaitement l'art de la perspective et de la géométrie ainsi que la technique de la décoration murale et scénique. Il semblerait qu'il n'ait eu que Bérinzago comme professeur. Pourtant d'autres influences se retrouvent dans son style.

A cette époque, Antoine Gonzalès était déjà inscrit sur le tableau général des personnes qui entrent gratis au spectacle<sup>2</sup>. Au feuillet suivant, on trouve une autorisation pour Mme Gonzalès. L'artiste était donc marié et avait une situation qui le destinait à un avenir florissant. De plus, il entretenait des rapports privilégiés avec son maître, qui l'ayant connu enfant, devait sûrement le considérer comme son fils. Quoiqu'il en soit, ils étaient des amis proches puisque le 3 juin 1773, Gonzalès fut témoin au mariage de Bérinzago avec Anne Maumelat, pour preuve sa signature sur l'acte<sup>3</sup>.

Une des premières œuvres connues de l'artiste est ce premier travail d'aménagement public de Gonzalès qui fut cet *Arc de triomphe du Béquet*, sur la route de Toulouse. Il est conservé aujourd'hui en représentation picturale mais c'était en fait un immense décor en trompe-l'œil plaqué à l'entrée d'une salle des fêtes lors de la célébration du retour d'exil du Premier Président du Parlement régional en 1775. Cette salle fut commandée par une loge franc-maçonnique nommée "La Française" auquel Gonzalès appartenait certainement. Ce tableau se trouve actuellement au Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux. Il est intéressant de comparer cet arc de triomphe avec celui construit cinq ans auparavant, en 1770, à Strasbourg, pour la récep-

tion de la Dauphine par Werner. De même que celui de Gonzalès, cet arc est formé de trois portes dont la centrale est plus grande. Ici les deux portes latérales sont des guichets, c'est-à-dire qu'elles sont rectangulaires et non en plein cintre. Cela s'explique par l'application de l'arc sur un bâtiment alors qu'à Strasbourg, il constitue un monument feint à part entière. De plus, l'ordre architectural est différent car pour honorer une personnalité royale comme à Strasbourg, on utilise fréquemment le corinthien. Au contraire, ici, Gonzalès s'est servi d'un ordre plus simple. Sous l'influence de l'art italien, il couronne les portes latérales d'une balustrade, ce qui est original pour un arc, mais courant pour un édifice. L'originalité de l'œuvre de Gonzalès se trouve dans la partie centrale saillante du reste du monument. Ainsi, dans la balustrade à l'italienne, l'utilisation de marbres colorés et ce jeu de décrochements très baroque, l'influence de son maître se ressent vivement. Alors que l'arc de Werner est réalisé dans le goût néoclassique, celui de Gonzalès, postérieur de cinq ans, est plutôt baroque et très orné.

Gonzalès s'essaya aussi à la peinture d'architecture et de paysage, qui était une de ses grandes passions. A cette époque, un peintre se devait de savoir peindre les ruines, qui étaient très à la mode, comme le prouve l'œuvre d'un Piranèse ou d'un Hubert Robert. La première connue représente les *Ruines du Palais Gallien*, monument bordelais de l'Antiquité romaine tardive dont il reste quelques rares vestiges encore aujourd'hui. Au fil du temps, cet immense amphithéâtre a été fortement dégradé comme en témoigne l'esquisse de 1779 à la gouache de Gonzalès faisant 38 cm de haut sur 69 cm de long. Elle se trouve actuellement aux Archives Municipales. M. Dezeimeris en fit une étude intéressante dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux* de mars 1877<sup>4</sup>. Comme l'auteur le montre, cette œuvre est importante car elle reproduit une porte de l'amphithéâtre qui fut démo-

2. A.M.Bx *Tableau général des personnes qui entrent gratis au spectacle privilégié*, 1772 ou 1773, manuscrit 656, feuillet n° 56 et 57.

3. A.M.Bx *Registre des mariages*, microfilm GG 804, feuillet 1198.

4. *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, "L'amphithéâtre Gallien" par Reinhold Dezeimeris, p. 27 à 31, tome IV, 1<sup>er</sup> fascicule, Bordeaux, mars 1927, Bibliothèque Municipale de Bordeaux, 1<sup>er</sup> étage.

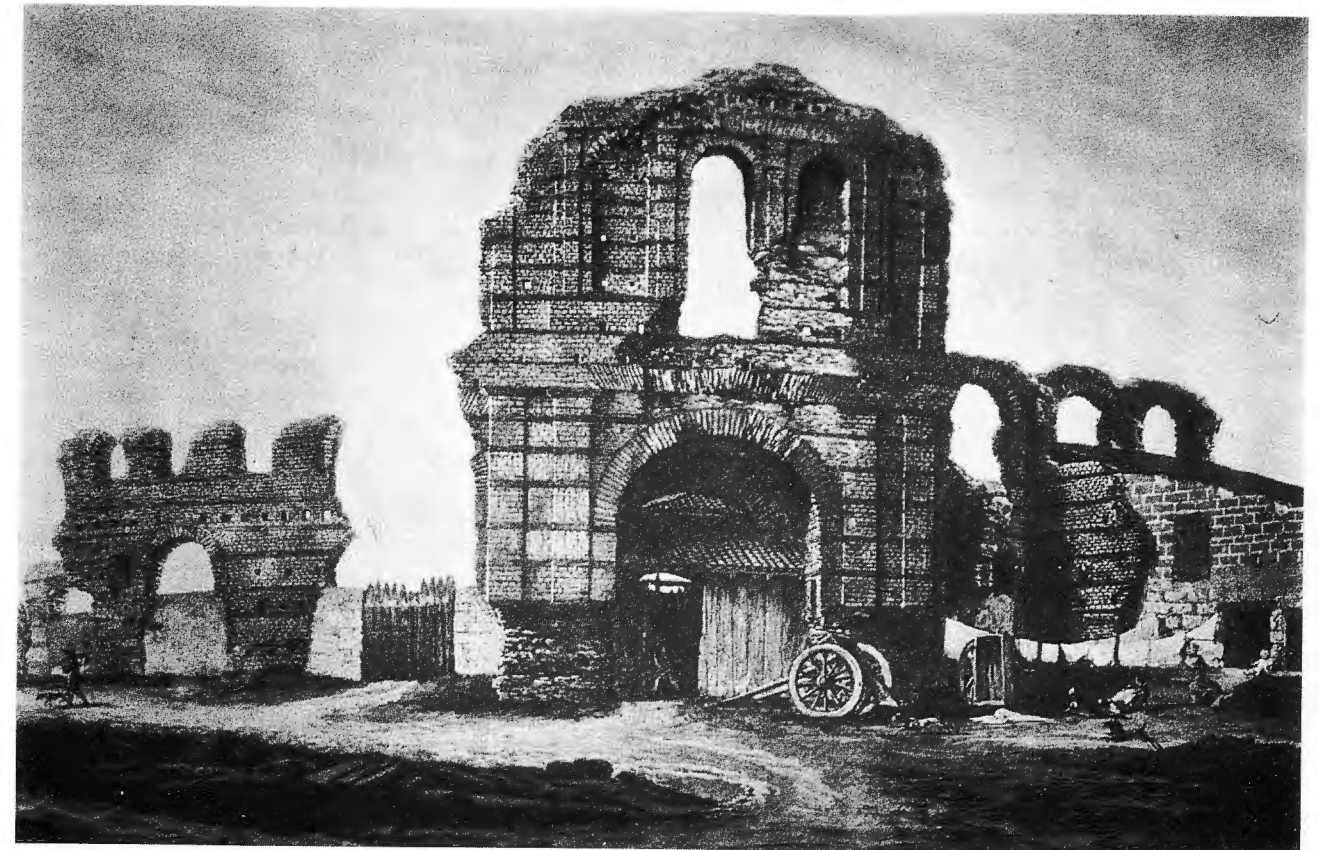


Fig. 1. — Ruines du Palais Gallien, esquisse à la gouache, 1779.

lie au début du XIX<sup>e</sup> siècle et dont cette peinture serait l'unique représentation détaillée. D'ailleurs, cette gouache est plus un témoignage utile sur un fragment de monument disparu qu'un véritable chef-d'œuvre. Bien qu'elle ait souffert, particulièrement le fond, elle met bien en relief la minutie du peintre ainsi qu'un sens très vif de la lumière et de l'atmosphère. De plus, ici la perspective est rendue avec beaucoup d'habileté. Il est intéressant de la comparer à une aquarelle de Joseph-Jacques Basire, élève de Gonzalès, aux dimensions similaires. Elle date de 1796 et se trouve aujourd'hui au Musée des Arts Décoratifs. Le style de cet artiste est bien différent. Il a arrangé le monument grâce à la verdure et la présence de personnages bien figurés. Son œuvre est presque un pastiche d'Hubert Robert tandis qu'ici Gonzalès recherche beaucoup plus d'authenticité et de réalisme. Alors que Basire a idéalisé la scène et transformé une ruine sinistre en un lieu de gaieté et de découvertes archéologiques, Gonzalès s'est attaché à reproduire l'espace tel qu'il était. En cela, il se distingue de son

époque car il semble peindre ces architectures sans volonté de faire passer le moindre message. Seul la beauté du site paraît l'attirer.

Une autre gouache sur parchemin de Gonzalès datant de 1782 mesure 37 cm de haut sur 47,5 cm de long et provient d'une collection particulière. Cette *Ruine d'une cathédrale gothique* possède beaucoup de couleur mais est surtout dominée par les ocres et les dégradés de bleus, deux tons complémentaires qui se marient à merveille. Là encore, Gonzalès a représenté le monument dans une atmosphère de désolation et curieusement de quiétude. L'artiste a beaucoup travaillé les détails. La technique est sûre. La composition semble osée. En effet, Gonzalès a coupé l'œuvre en deux grâce à une diagonale qui part d'en haut à droite vers le bas gauche. Ainsi, presque la moitié du parchemin est vide. Aucun nuage ne court dans les airs pour rompre ce manque. La construction de la cathédrale gothique prouve une parfaite connaissance et maîtrise de ce domaine. Cet édifice semble si réel



que peut-être Gonzalès s'est inspiré d'une ruine existante. Mais c'est sans importance en vérité car il était un véritable expert en matière d'architecture gothique et il était tout à fait capable d'inventer et de composer lui-même une ruine comme celle-ci. L'aspect de solitude est renforcé par l'absence de personnage. On ne saura d'ailleurs jamais si ce choix est volontaire dans cette œuvre ou seulement du à l'absence de talent chez Gonzalès pour représenter la figure humaine. On trouve au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux une autre de ces multiples *cathédrale gothique en ruine* en tout point semblable à celle-ci. La couleur est caractéristique de Gonzalès, avec ses jeux de complémentarité entre les "terres" et les "eaux". Elle fut réalisée sur papier marouflé collé sur du bois et mesure 46 cm sur 69,3. Elle provient des collections de l'Académie et était très appréciée de Lacour fils et pour cause car elle est aussi magnifique que la précédente. Elle fut réalisée à la même époque et montre combien cet artiste était feru de ruines gothiques.

Pour preuve ce dessin inédit d'une église gothique en ruine qui appartient à un collectionneur privé le gardant jalousement. De toute évidence, cette reproduction est tronquée en haut et à gauche mais on ne sait pas pourquoi car son propriétaire se refuse à toute information. Il en est de même pour la technique et le matériau. De plus, bien que daté et signé de Gonzalès, nous ne sommes pas certains de son authenticité étant donné que nous n'avons jamais vu qu'une photocopie de cette œuvre. Comme la précédente, cette ruine montre le don indiscutable de Gonzalès pour le genre médiéval. Une surcharge de détail se noie dans un tout et rend l'œuvre très réaliste. Nous remarquons la présence constante de la nature associée à l'architecture, déjà sensible dans le dessin précédent. On notera aussi qu'Antoine Gonzalès s'intéresse à un gothique flamboyant très orné, et non au premier gothique du XII<sup>e</sup> siècle beaucoup plus épuré. Cela s'explique certainement par son goût évident pour les formes artistiques baroques, c'est-à-dire élaborées et assez riches en ornements.

Il sortit de sous l'aile de son maître en 1784 lors de son agrégation en qualité de peintre de genre à l'Académie de peinture de Bordeaux. Pour son admission, il avait réalisé l'intérieur d'un temple antique et l'intérieur d'une église gothique, aujourd'hui disparus. Il devint membre effectif de l'Académie un an et demi plus tard, avec deux châteaux médiévaux comme mor-

ceaux de réception. Ils sont aujourd'hui introuvables car dans des collections particulières. En 1786, lors du départ de Bérinzaghi de Bordeaux, l'Académie lui donna la suppléance de sa chaire de professeur adjoint pour la géométrie et la perspective. En 1787, il participa au Salon où il présenta trente-six œuvres majoritairement à la gouache dont le tableau des ruines du Palais Gallien et les deux ruines gothiques. Elles furent très appréciées des amateurs. Outre les paysages non définis et les marines, Gonzalès exposa à cette occasion huit peintures gothiques, sept antiques et cinq tableaux régionaux. Ainsi, malgré la vogue néoclassique, cet artiste était irrésistiblement attiré par l'art médiéval et ses mystères architecturaux.

Vers 1786, il succéda à Bérinzaghi en tant que décorateur ordinaire du Grand-Théâtre de Bordeaux. De 1786 à 1788, il réalisa des décors et des accessoires pour de nombreuses pièces de théâtre. Ainsi il créa des temples antiques ou chinois, des fermes, des jardins, un navire, une île vierge, un char, un bazar, un obélisque, le château de Chantilly, des pont-levis, des tentes, des trophées, un arc de triomphe, des portiques, des escaliers ou encore des corbeilles de fleurs, tout cela en peinture en trompe-l'œil.

*Les Jardins du Palais* sont un projet de décor pour le Grand-Théâtre, sûrement pour la pièce d'Armide. Il est daté de 1786-1788, période durant laquelle il travailla pour le Grand-Théâtre. Ce petit dessin au lavis nous est connu grâce à une publication dans la *Revue d'Histoire du Théâtre* de 1953<sup>5</sup>. Effectivement, selon Robert Mesuret, Gonzalès se serait inspiré des architectures de Victor Louis et de François Lhote, mais transposées ici sur le registre de la fantaisie. L'influence de l'architecture de Lhote sur ce dessin est effectivement visible. Comme lui, Gonzalès prit parti pour la sobriété des murs animés par des moulures et des décors végétaux sculptés, dont on peut voir un exemple dans la maison de la rue Huguerie et Lafaurie de Monbadon. Enfin, il utilise comme Lhote à l'Hôtel Basquiat une balustrade segmentée de socles carrés. Ainsi il s'inscrit dans le style à l'antique revu par les adeptes de l'art dit Louis XVI. Mais la source la plus

5. *Revue d'Histoire du Théâtre*, "La scène bordelaise au XVIII<sup>e</sup> siècle, de Servandoni à Gonzalès", p. 175 à 178, tome III, Presses littéraires de France, Paris, 1953, à la Bibliothèque Universitaire de Talence, cote PW 5 % 53.53.

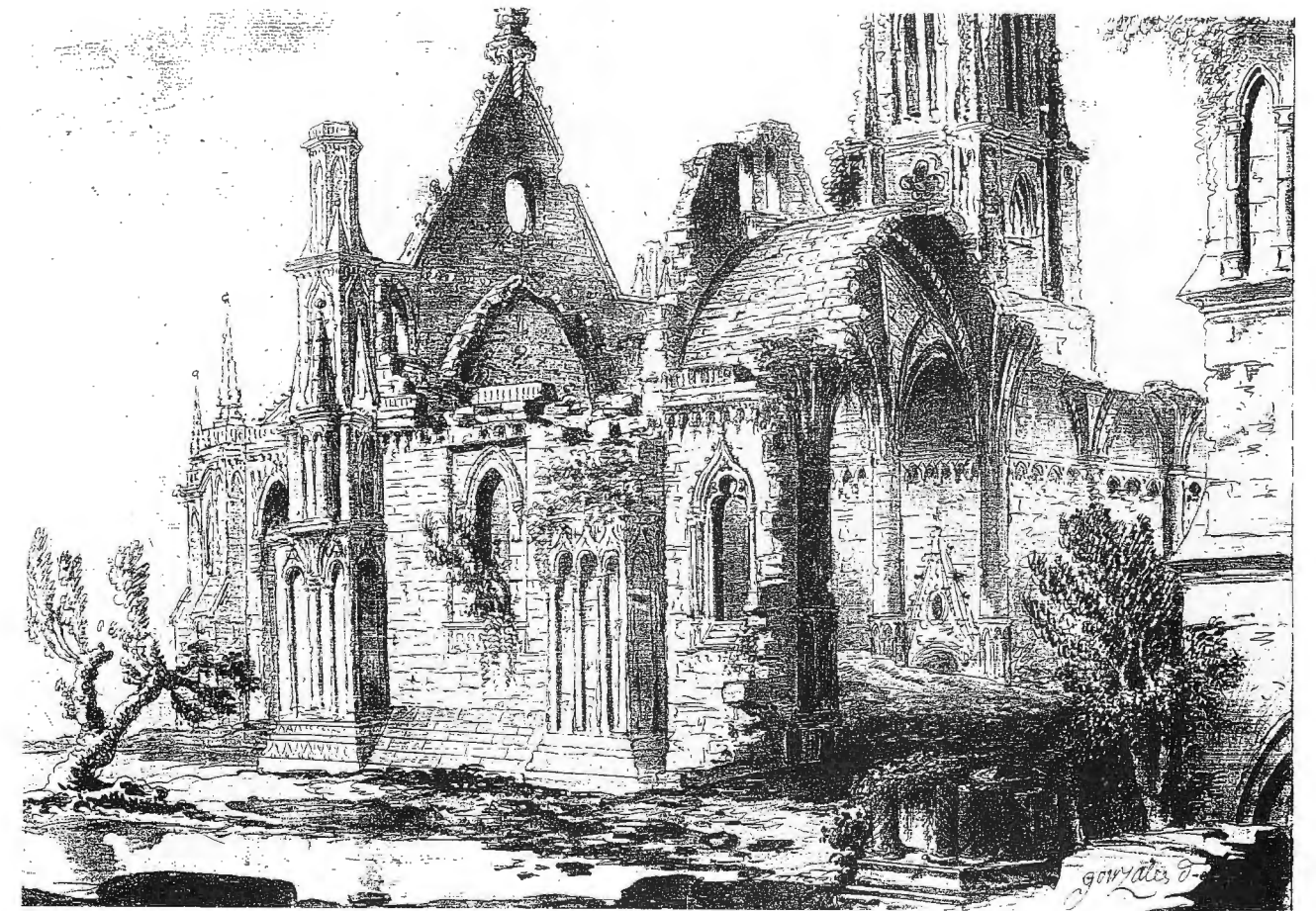


Fig. 2. — Eglise gothique en ruine, dessin inédit, 1783.

évidente de ce dessin n'a rien de classique. Comme le remarque judicieusement François-Georges Pariset, ce projet est "une fantaisie à la Lajoue"<sup>6</sup>. En effet, les similitudes entre ce maître parisien de l'art rocaille et le dessin de Gonzalès semblent nombreuses. D'abord, la plus grande partie de la production de Lajoue avait une destination strictement décorative, ce qui explique les affinités de styles des deux hommes. Ils avaient de nombreux points communs dont le goût pour la peinture d'architecture de fantaisie. Comme lui, Gonzalès était un illusionniste qui se servait de son talent dans le domaine de la perspective pour créer des compositions d'une savante structure. De plus, sous les dehors d'une apparente improvisation, Lajoue laissait peu de place au hasard. On retrouvera cette caractéristique dans les ruines gothiques de Gonzalès. Comme lui, son dessin restait dominé par une technique extrêmement linéaire. Mais surtout le rapprochement est flagrant dans l'omniprésence des escaliers dans ce projet. Chez Lajoue, cet élément architectural

tournait presque jusqu'à l'obsession : il débouchait sur le vide, se décrochait en terrasses successives, menait à quelques coulisses imaginaires ou donnait accès à un bassin. Comme l'explique Marianne Roland-Michel<sup>7</sup>, Lajoue jouait sur l'ambiguïté de ce motif utilisé alternativement comme architecture et comme ornement pur. Par son style, Lajoue s'inscrit dans un courant décoratif parisien qui vise à réagir contre l'austérité conventionnelle des dernières années du règne du Roi Soleil. Le parti de Gonzalès est totalement différent. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'élégance et la grandeur étaient deux mots d'ordre. L'épo-

6. *Histoire de Bordeaux*, "Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle", tome V, Fédération Historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1968, à la Bibliothèque Universitaire de Talence, salle d'Histoire.

7. *Lajoue et l'art rocaille*, édition Arthena, Neuilly-sur-Seine, 1984, Bibliothèque Municipale de Bordeaux.





Fig. 3. — Cathédrale gothique en ruine, s.d.

que ne se voulait plus exubérante mais pure et sobre, classique pour tout dire, comme le montre les *Jardins du Palais* de Gonzalès.

Du début de la Révolution jusqu'en 1792, il créa des décors pour des pièces patriotiques comme *La Prise de la Bastille*, *La Destruction de la Royauté*, etc..., des pièces très engagées, ou pour *Les Amants malheureux* ou *le Comte de Comminges*, un drame anticlérical de Baculard d'Arnaud qui représentait un intérieur de couvent avec vue sur un cimetière<sup>8</sup>. Il devint célèbre grâce à toutes ces décorations scéniques qui furent louées par les critiques les plus sévères : Pierre Lacour, le fameux peintre du XVIII<sup>e</sup> siècle, Bernadeau et Laboubée<sup>9</sup>. Ce dernier le premier remarqua que Gonzalès ne présentait jamais au public une décoration sans avoir fait éclairer la salle la veille pour en voir l'effet et il invitait les artistes et les amateurs pour profiter de leur avis. Il fit de nombreuses autres décorations, pour le ville en 1788, et pour la Nouvelle Maison Communale en 1791, aujourd'hui disparues.

Par contre, il subsiste encore quelques œuvres de Gonzalès car, par vente ou par don, il les plaçait dans les meilleures collections particulières. Jean Goëthals possédait ainsi un *Clair de lune*, un *Paysage avec cascade*, des *Ruines* et deux autres gouaches sans titre. Georges Lafargue, son petit-fils, exposa deux *Vues de ruines* en 1882<sup>10</sup>.

8. Henri Lagrave, Charles Mazouer et Marc Regaldo, *La vie théâtrale à Bordeaux des origines à nos jours*, tome I, éditions du C.N.R.S., Paris, 1985, p.325 à 340, 372 à 433, Bibliothèque Universitaire de Talence, cote W 4993.

9. Pierre Lacour, *Note et souvenir d'un artiste octogénaire 1778-1798*, manuscrit 1603, microfilm 92, feuillet n° 172, Bibliothèque Municipale de Bordeaux, 3e étage. - Bernadeau, *Tablettes*, Bibliothèque Municipale de Bordeaux, manuscrit 713, 1er avril 1789. - Laboubée, *Note biographique*, manuscrit 712 (6), lettre G, feuillet n°93.

10. *XII<sup>e</sup> exposition de la Société Philomatique de Bordeaux*, Bordeaux, 1882, n° 1485.



Fig. 4. — Cathédrale gothique en ruine, s.d.

Pendant la Terreur, la cité de Bordeaux vivait quotidiennement dans la violence et l'insécurité. Des comédiens furent arrêtés et les gens du théâtre étaient visés par la répression. Ainsi Gonzalès quitta la ville pour aller travailler à Marseille où son maître était déjà passé en 1786. Gonzalès dut profiter des contacts conservés par ce dernier. Selon Laboubée, il y aurait fait les mêmes décorations qu'à Bordeaux, mais les Bouches-du-Rhône ne garde aucune trace de son passage. Gonzalès revint à Bordeaux à la fin de l'année 1799. Sabine Duverdier, une étudiante en doctorat d'histoire de l'art, trouva trace d'une annonce où il offrait ses services au public<sup>11</sup>. Dans un avis du 1er brumaire an VIII (23 octobre 1799), l'artiste annonça son retour dans notre ville et offrit ses services au public<sup>12</sup>. Il tenait à la disposition des amateurs trois décors de théâtre représentant une chambre rustique, une forêt et une prison. Il demeurait alors rue de la Petite-Intendance chez un cordonnier. La même annonce fut renouvelée deux jours plus tard. Mais la vogue de Gonzalès était passée. En 1800, écrit

Laboubée, "il fut réduit à peindre des paravents à Bordeaux". Ainsi Gonzalès ne fit jamais fortune. Déjà les procès-verbaux de l'Académie témoignaient de "sa misère et de son incurie"<sup>13</sup>. C'est à l'hôpital Saint-André qu'il finit ses jours. Il y mourut le 28 janvier 1801. Et contrairement à son maître il n'eut guère d'influence ni de véritable successeur.

En apparence, l'artiste espagnol a imité en tout point le maître italien. Sur la présentation de Bérinzago, Gonzalès fut admis à l'Académie des Arts de Bordeaux en 1784 et reçu comme membre l'année

11. Sabine Duverdier, *Recherches sur la peintures bordelaise au XVIII<sup>e</sup> siècle*, mémoire de maîtrise présenté à Bordeaux III, décembre 1985.

12. Journal Bulletin Général de Bordeaux et du département de la Gironde, 23 octobre 1799 (1er brumaire an VIII).

13. *Séance de l'Académie de peinture, de sculpture, d'architecture et de dessin de Bordeaux*, manuscrit 1540, feuillet 76, 107, 108, 114, Bibliothèque Municipale de Bordeaux, fonds ancien.



suivante. Au départ de Bérlinago, il obtint son poste de professeur adjoint, son logement dans la tour de la vieille Comédie. Enfin, il alla à Marseille où il réalisa des décors de théâtre comme Bérlinago. Encore dans son œuvre nous retrouvons pareilles similitudes : la spécialisation dans les décors théâtraux, le travail au Grand-Théâtre, etc... Ce mimétisme pourrait s'expliquer par une sorte de filiation et d'harmonie artistique entre les deux artistes ; mais cette explication n'est pas suffisante car trop simpliste. Les premiers à avoir fait l'amalgame entre les deux artistes au point de fondre Gonzalès dans Bérlinago furent les commanditaires qui n'employèrent Gonzalès qu'en tant que remplaçant de Bérlinago, qu'en tant que copie de son habileté et son talent. Ainsi on n'offrait pas à l'artiste l'opportunité de développer sa propre personnalité. Mais cette façon de le considérer n'allait pas à l'encontre du caractère de Gonzalès. Selon Laboubée, "*il aima beaucoup les plaisirs, il eut toute une vie d'amoral et de dissipation*". De plus, il était assez paresseux : il mit plus d'un an à réaliser les décors de *Panurge* qui nécessitaient seulement un mois de travail<sup>14</sup>. Ces différentes critiques reviennent trop souvent pour qu'on ne puisse que les considérer comme des ragots. De plus, un relevé minutieux des séances académiques ôte tout doute. Gonzalès n'assistait pratiquement jamais aux séances mais surtout ne remplissait pas son devoir de professeur en ne donnant pas ses cours alors qu'il s'y était engagé. Il fut "*inviter à remplir au plus tôt ses obligations*". Les académiciens durent se plaindre à plusieurs reprises avant que Gonzalès se décide à remplir effectivement sa charge de professeur, ce qui dénote une absence totale de responsabilité. On se rend ainsi compte que dans la vie, il n'existait pas de mimétisme réel entre les deux hommes car ils avaient deux façons très différentes d'envisager leur carrière.

Gonzalès n'était pas la copie de Bérlinago. Il est vrai qu'en apparence tout semble les assimiler l'un à l'autre. Mais chaque créateur possède sa propre originalité que rien ne peut détruire. Et déjà leur comportement artistique les distingue. Tout d'abord, Gonzalès réalisait le plus souvent des décors spécifiques à chaque pièce, ce qui n'était pas le cas de Bérlinago. Toutefois, c'était surtout lié à un phénomène de mode et non à la personnalité de Gonzalès.

En fait, la plus grande différence entre les deux hommes réside dans leur style. Gonzalès s'éloigna rapidement du baroque de Bérlinago : *la majesté céda*

à la grâce, la profusion à la simplicité, l'ornement à la ligne<sup>15</sup>. Bérlinago avait fait la transition entre l'art baroque et le classicisme alors que Gonzalès développait déjà les germes d'un art plus personnel et lyrique. De plus, il était spécialisé dans la peinture de paysage et d'architecture gothique alors que Bérlinago était surtout admiré pour ses fameuses *quadratura*.

Enfin, bien qu'originaire d'Espagne, Gonzalès fut toujours attaché à la ville de Bordeaux vers laquelle il retourna à la fin de la Terreur, contrairement à Bérlinago qui la quitta quand il n'y trouva plus son intérêt.

Le lien entre Antoine Euzèbe Gonzalès et l'Académie fut primordial dans la vie de ce peintre. Cette société artistique fut un soutien puissant et le seul appui réel pour les artistes de l'époque. Ainsi, sa disparition en 1792 fut le début de la fin pour Gonzalès car sans son solide réseau de relations et donc de clients potentiels, il fut dans l'incapacité de gérer sa carrière. De plus, nous remarquons grâce à cette recherche sur Gonzalès combien la personnalité est indissociable de l'œuvre d'un artiste. Gonzalès fut un assisté : il sortit de la tutelle de Bérlinago pour tomber avec complaisance sous celle de l'Académie. Il avait donc constamment besoin d'une autorité qui le dirige. De ce fait, il ne chercha pas à effectuer des voyages à l'étranger, en Italie par exemple, ni à tenter de nouvelles expériences artistiques. Peut-être était-ce parce qu'il préférait avoir une situation fixe.

En ce qui concerne l'originalité du style de cet artiste, il faut signaler que l'absence de figures humaines dans son univers pictural, même si elle n'est pas volontaire, a une importance réelle dans son œuvre. Cette solitude engendre la méditation et la mélancolie. Si on y ajoute l'ambiance de destruction et de désolation fréquente dans ses ruines gothiques, il semble se développer une réflexion peut-être involontaire sur l'usure du temps et la mort. En ce sens on peut considérer qu'Antoine Gonzalès n'est ni véritablement un classique ni un néoclassique mais bien un artiste lyrique à la sensibilité naturaliste.

14. Laboubée, *loc. cit.*

15. *Revue d'Histoire du Théâtre*, "La scène bordelaise au XVIIIe siècle, de Servandoni à Gonzalès", p.175, tome III, Presses littéraires de France, Paris, 1953, à la Bibliothèque Universitaire de Talence, cote PW 5 % 53.53.

## Catalogue chronologique des œuvres connues de Gonzalès

1769-1772

Collaboration à la décoration de l'Hôtel de la Bourse ; disparue.  
1775

Décoration d'une entrée triomphale feinte au Béquet ; disparue.  
1778

*Arc de triomphe du Béquet*

Huile sur toile, 81 x 64 cm, signée et datée en bas à gauche.  
Don de Méaudre de la Pouyade.  
Restauree en 1979. Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux.

1779

*Ruines du Palais Gallien*, esquisse.

Parchemin sur bois, 37 x 69 cm.  
Don de R. Dezeimeris en 1876.  
Archives Municipales de Bordeaux, inv. n°

1779-1780 ?

*Ruines du Palais Gallien*

gouache définitive.  
45 x 71 cm.  
Localisation inconnue.

1782

*Cathédrale gothique en ruine*

Papier marouflé sur bois, 46 x 69, 3 cm.  
Don de Lacour fils en 1854.  
Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, inv. n° 536.  
*Ruine d'une cathédrale gothique*  
Aquarelle gouachée sur parchemin, 37 x 47, 5.  
Collection particulière.

1783

*Eglise gothique ruinée*

Dessin à la plume et à l'encre de Chine.  
Dimension et origine inconnues.  
Collection particulière.

1784

*Intérieur d'un temple antique*

*Intérieur d'une église gothique*  
Disparus

1785

*Vue du Château de la Brède de Montesquieu*

1786

*Vue du Château de Montaigne*

Dessins à l'encre de Chine et au lavis.  
Dimension et localisation inconnues.

1786-1788

Décorations théâtrales pour : *Panurge*, *La mort du Capitaine Cook*, *Samson*, *Armide* et des accessoires.  
Grand-Théâtre, disparus.

*Les Jardins du Palais*

Projet de décoration théâtrale, dessin à la plume.  
Dimension et lieu actuel de dépôt inconnus.

1787

Exposition au Salon de Bordeaux<sup>16</sup>, technique employée<sup>17</sup> et localisation inconnues.

*Vue d'un ancien monument de Bordeaux*

65 x 98 cm, provenait du cabinet de Mgr l'Archevêque.  
n° 20 de cette exposition.

*Le portique et l'intérieur d'un temple*

65 x 98 cm, provenait du cabinet de M. Bonfin, ingénieur de la ville.  
n° 21 de cette exposition.

*Débris d'un temple antique*

65 x 98 cm, provenait du cabinet de M. Lacour, recteur de l'Académie.  
n° 22 de cette exposition.

*L'intérieur d'une rotonde*

35 x 65 cm, provenait du cabinet de M. Bérlinago.  
n° 23 de cette exposition.

Une fontaine, Un paysage, Deux ruines gothiques, Deux autres tableaux d'architecture antique peints à l'huile  
35 x 65 cm, provenait du cabinet de M. Boisson, amateur académicien.  
n° 24 de cette exposition.

*L'intérieur d'un temple antique*

*L'intérieur d'une église gothique*  
tableaux de réception à l'Académie de Bordeaux.  
n° 25 de cette exposition.

*Portail d'une cathédrale gothique*

*L'extérieur d'un temple au bord du fleuve*  
65 x 98 cm, provenait du cabinet de M. de l'Hospital de l'Isle.  
n° 27 de cette exposition.

Deux vues d'une maison de plaisance située à Caudéran

Un paysage  
Deux marines  
dimension inconnue, provenait du cabinet d'un amateur.  
n° 28 de cette exposition.

Deux perspectives d'une maison près de la Tour des Veyrines  
dimension inconnue, provenait du cabinet de M. Viard, négociant.  
n° 29 de cette exposition.

La jonction à angles droits de deux rivières et de deux ponts  
Quatre tableaux de ruines de plusieurs genres

16. Charles Marionneau publia en 1884 la liste complète des trente-six œuvres qu'il avait exposé dans la Galerie de l'Hôtel de la Bourse à cette occasion dans *Les Salons bordelais ou expositions des Beaux-Arts à Bordeaux au XVIIIe siècle (1771-1787)*, Bordeaux; on en trouve un exemplaire aux Archives Municipales de la ville, cote E 8/17. Cette énumération permet de dater ces ouvrages comme antérieurs à 1787. Nous ne mentionnons pas ici le n° 26 qui constitue les deux dessins des Châteaux de Montaigne et Montesquieu cités ci-dessus.

17. Nous savons seulement que la plupart de ces œuvres furent exécutées majoritairement à la gouache, spécialité de Gonzalès.



Deux paysages  
dimension inconnue, provenait du cabinet d'un amateur.  
n° 30 de cette exposition.

Deux tableaux à l'huile  
dimension inconnue, provenait du cabinet de M. Cageran.  
n° 31 de cette exposition.

Deux églises conventuelles  
dimension inconnue, provenait du cabinet de M. Souban.  
n° 32 de cette exposition.

Plusieurs autres tableaux, même numéro.

1788

Décorations théâtrales pour *Orléans sauvé*, *Dorothée*, *La Caravane du Caire*.

Grand-Théâtre, disparues.

1789-1792

Décorations théâtrales pour les pièces révolutionnaires suivantes : *La Prise de la Bastille*, *La Destruction de la Royauté*, *La Vertu à l'ordre du jour*, *L'enrôlement des Citoyennes*.

Grand-Théâtre, disparues.

1790

Décorations théâtrales pour *Le Comte de Comminges*.

Grand-Théâtre, disparues.

1791

Ouvrages de peinture pour la nouvelle Maison communale, disparus.

1793-1799 ?

Décorations théâtrales pour le théâtre de Marseilles, disparues.

1800-1801

Décorations sur bois, inconnues.

## Quelques documents concernant la loterie impériale à Bordeaux

par Pierre Coudroy de Lille

Grâce à l'achat fait en novembre 1995 par M. Avisseau, Conservateur des Archives municipales, d'un très joli lavis de Pierre Lacour pour le compte de la ville de Bordeaux, nous avons un document important qui nous éclaire sur le tirage de la loterie bordelaise, instituée le 3 Floréal an IX (24 avril 1801). D'après les costumes et l'uniforme du soldat ce lavis est très peu postérieur à cette date, l'artiste peintre devait considérer ce tirage comme une nouveauté pittoresque.

Il s'agit d'une plume et lavis gris sur une légère esquisse à la mine de plomb de 40 cm sur 30, avec un cadre d'époque. Il n'est pas répertorié dans le corpus des œuvres de Pierre Lacour père, établi par M. Robert Mesuret dans l'ouvrage qu'il a consacré à cet artiste publié aux éditions Delmas en 1937. C'est un dessin assez exceptionnel par son caractère animé.

Le 11 mai 1700 le roi Louis XIV organisait à Paris une grande loterie dans le but de créer une ressource nouvelle à l'Etat, et non plus dans un but de solidarité, ou de charité comme auparavant. Le régent reprit cela en 1717, elle fut continuée sous Louis XV et réglementée par l'arrêt royal de 1762, puis poursuivie sous Louis XVI qui était toujours à court d'argent. Supprimée le 16 octobre 1793 par un décret du Conventionnel Chaumette, elle fut rétablie à Paris en 1799 sur de nouvelles bases.

Il fallait en munir la province, et très tôt, deux ans après, Bordeaux en était pourvu le 24 avril 1801. Nous savons qu'elle y était tirée trois fois par mois, le 2, le 12; le 22, dans la salle de l'administration aux Fossés des Tanneurs (vers la rue des Palanques) jusqu'en 1806; après le tirage se fit dans la nouvelle salle de l'administration rue des Trois Conils, au n° 49, à peu près sur l'emplacement de l'ancienne Athénée, ce qui est précisé par les Almanachs girondins du temps; il y a une erreur dans la mention mise au dos du lavis par le vendeur parisien de 1995, Michel-Witold Gierzod, marchand d'œuvres d'art.

### Examen du lavis

Le déroulement des opérations du tirage de la loterie est dans une salle nue, éclairée par deux grandes fenêtres. Une estrade en arc de cercle épouse le tracé d'une longue table. Derrière la table, assis au milieu, l'inspecteur en chef assis est garant de la bonne marche; il a à ses côtés l'inspecteur adjoint, le contrôleur, et derrière eux un homme debout lève une grande feuille. A chaque bout de la table deux tourniquets, cylindres aplatis, manœuvrés par deux enfants aux yeux bandés, innocents comme on le déclare d'habitude. C'est l'illustration de cette formule: «la fortune est aveugle»; deux hommes par derrière eux les guident.



Les assistants sont assis en trois rangées, sur des banquettes. Au premier rang, dix-huit personnes assises, la tête penchée, affairées, parmi lesquelles environ quinze femmes : ce sont les receveuses à la loterie, celles qui étaient chargées dans la ville de vendre les billets, chez elles, pendant une dizaine de jours, et qui copiaient les numéros gagnants pour en informer les heureux titulaires. Puis derrière, deux rangées de personnes qui s'agitent, écrivent, se retournent, discutent, des femmes implorent, montrent inquiétude ou désespoir. Un soldat à droite surveille, un couple élégant figure debout à gauche ; il semble que Lacour ait voulu dire que toutes les couches de la société se retrouvaient au tirage de la loterie.

Il y a du mouvement, de la variété dans les attitudes, un souci d'éviter la monotonie, un joli dessin rapide des drapés des vêtements, c'est pris sur le vif, on retrouve le Lacour qui peignait en 1804 le Quai des Chartrons. Était-ce l'esquisse d'un tableau à l'huile plus important ? On ne sait. Nous avons là un document merveilleux, et on ne peut être qu'heureux qu'il ait réintégré Bordeaux, rue du Loup, à deux pas de la rue des Trois Conils où eut lieu le tirage, l'Hôtel des Archives municipales.

### Le personnel de la loterie bordelaise

Grâce aux almanachs de l'époque, appelés : «calendrier administratif, judiciaire et de commerce», nous avons tous les renseignements sur le personnel relatif à l'administration de la loterie ; j'ai amené celui de 1812, qui y consacre la page 160. J'ai relevé aussi 1809, 1823, 1828, 1836.

Sous l'Empire, de 1806 à 1812 l'inspecteur en chef est M. Garnot, le contrôleur, devenu inspecteur adjoint, est M. Durepaire. Depuis 1807, le tirage se passe rue des Trois Conils, et encore en 1836. Sous la Restauration l'inspecteur en chef en 1823 est M. Bermond, 1828 et 1836 M. Decaze.

À la loterie royale de France, pour l'administration parisienne, on trouve des bordelais sous la Restauration : le vicomte Pierre-Paul Both de Tauzia est directeur de la loterie royale en 1823, 1830 et lui succède en 1831 Henri Lainé, neveu du célèbre vicomte Lainé, qui fut député, ministre, pair de France.

Les calendriers donnent la liste des receveurs et receveuses à la loterie, avec leurs adresses. Au nombre de dix-huit sous l'Empire, vingt et vingt et un sous la Restauration, elles parsèment la ville pour que chaque bordelais ait un bureau proche afin d'acheter les billets facilement.

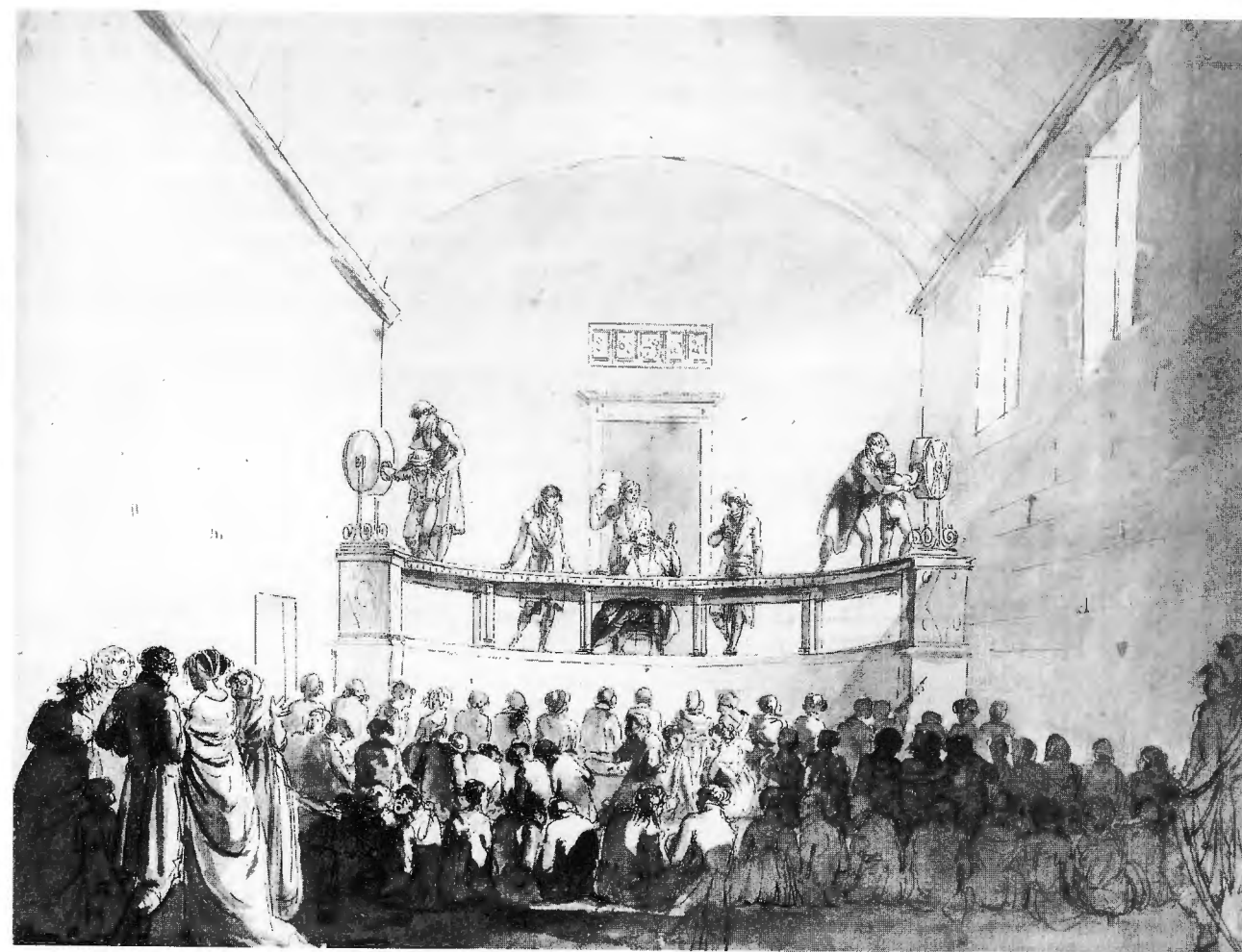
Il y a beaucoup de dames receveuses : huit femmes, souvent veuves et dix hommes en 1806, puis en 1813, dix femmes et huit hommes, en 1823 quinze femmes, six hommes ; en 1831. Vingt bureaux sont tenus par des femmes, et seulement un par un homme. Le métier se féminise. Il semble que ce soient des emplois réservés, et l'on voit figurer comme receveuses des femmes de la haute société, peut être sans guère de ressource : la veuve Grangeneuve, Mme Laroque de Mons, Melle Mel de Saint Cérans, Melle Lastic...

Parmi ces receveuses, l'une m'a fortement intéressé car, par ailleurs, j'avais acquis un petit dossier d'archives qui a trait à elle et à sa famille : Madame de Lavaissière, receveuse en 1806, en 1830, qui avait son bureau sur les Fossés de l'Intendance, dit aussi Rue de l'Intendance.

### L'histoire de Madame de Lavaissière

Le 28 décembre 1784, Marguerite-Prudence Hévin épousait à Versailles un petit gentilhomme de La Réole, Pierre de Lavaissière, écuyer, gendarme de la garde ordinaire du Roi. Lui était un cadet de la grande famille de Lavaissière originaire d'Auvergne, de la branche de la Nasse, il avait des terres à Saint André du Garn, La Réole, Fontet, Mongauzy et s'intitulait «sieur de Maisonneuve» ; il eut la Croix de Saint Louis. Elle n'était pas n'importe qui, fille de Prudent Hévin, premier chirurgien de la Comtesse de Provence, c'est-à-dire de Marie-Josèphe de Savoie, épouse de celui qui deviendra Louis XVIII.

La fête dût être brillante, le Comte et la Comtesse de Provence signèrent au contrat de mariage, «et qui me dirent les choses les plus honnêtes ; M. le Maréchal Prince de Soubise m'accorda la même faveur. De longtemps un réolais ne pourra se flatter du même avantage ; voilà bien de la jalousie à La Réole», écrit le jeune marié à son frère de province quelques jours après ce mariage.



Pierre Lacour (1745-1814), *salle de tirage de la loterie, rue Porte-Dijeaux.*

Revenons à ce Prudent Hévin, dont la biographie est connue, publiée dans le recueil de biographies françaises. Né en 1715 à Paris, mort en 1765, il rédigea divers ouvrages de chirurgie réputés en son temps. Il épousa en premières noces la fille de François Quesnay, le célèbre médecin qui fut économiste et fondateur de l'école de Physiocrates, et en deuxièmes noces Marie-Marguerite Lachaud dont il eut notre receveuse à la loterie, Mme de Lavaissière. Il mourut en 1789.

Hélas, notre Garde du corps du Roi eut un triste sort ! Il rentra dans ses propriétés bordelaises au début de la révolution, fut maire de Saint André du Garn en 1791, mais la roue avait tourné, sans doute la roue de la fortune... Sous la Terreur il fut déclaré suspect, emprisonné à Bordeaux, et guillotiné «pour avoir prêché les principes de la commission populaire» le 11 frimaire an II (2 décembre 1793).

Ils n'eurent pas d'enfant. Notre veuve, veuve après neuf ans de mariage, vivait encore en 1836 et sans doute pour se procurer des ressources dût elle devenir receveuse à la loterie, les biens de son mari ayant été vendus comme «bien de condamné».

Était-ce un emploi réservé ? ou plutôt cet emploi n'est-il pas dû à une forte protection ? On peut le penser grâce aux bons rapports qu'elle entretenait avec Gaudin duc de Gaète, ministre des finances de Napoléon de 1799 à 1814, pendant tout l'Empire.

Par son testament du 15 août 1821 Marie-Marguerite Lachaud veuve de Prudent Hévin et mère de Madame de Lavaissière énumère la famille de son mari et ses amis.

La nièce, Mme Mercier, épouse de Jacques Mercier, officier de la maison de Monsieur sous l'Ancien



Régime, c'est-à-dire du Comte de Provence était Marie-Madelaine-Sophie Bassuel, fille de Pierre Bassuel qui fut un chirurgien connu à la Cour. Il était ainsi le beau-frère de Prudent Hévin.

La fille de Mme Mercier était Louise-Joséphine Mercier, épouse d'Antoine Pierre Millon d'Ainval, entreposeur des tabacs à Douai, qui faisait partie aussi des commensaux de la Cour, allié aux grandes familles de la finance ; c'était un cadet de la famille des Millon de Montherlant.

Quant à Gaudin duc de Gaëte, «mon digne ami» déclare t-elle dans son testament, ministre, fondateur de la Banque de France, réorganisateur de la Cour des Comptes et député de l'Aisne sous la Restauration, elle lui léguait «ma bague bleue entourée de brillants le médaillon que je porte à mon col, tous les meubles de ma maison de Vic sur Aisne».

Ainsi on se trouve dans un milieu social de la médecine, de l'économie, de la finance, qui fait le pont entre l'Ancien Régime, le Premier Empire, la Restauration monarchique.

Autre curiosité relative à Madame de Lavaissière. Elle avait son bureau et habitait alors au n° 16, puis au 39 cours de l'Intendance. Or c'est précisément là que Goya s'installa en octobre 1827, au dernier étage de l'immeuble. Le docteur Fauqué est précis dans son descriptif de la maison et de ses habitants.

Goya y mourut six mois après, le 16 avril 1828. Madame de Lavaissière avait assisté au tirage de la loterie le 12 avril, elle était chez elle le 16, peut-être a-t-elle assisté aux derniers jours de ce peintre exceptionnel. En tous cas elle le rencontra, l'aida sans doute à monter les marches de l'escalier, entra chez lui. Elle dû voir ce qui fut probablement le dernier tableau du Maître, qui était exposé chez lui, la célèbre Laitière de Bordeaux, aujourd'hui au Prado, elle dû assister Léocadia Weiss, Rosarie Weiss, dans leurs difficultés... tout au moins je l'espère. En 1828, cette maison appartenant à M. Simiot était presque neuve.

Curieux destin que celui de cette dame, qui commence sa vie à la Cour de Versailles, qui la termine receveuse à la loterie et voisine du peintre Goya !

## Bibliographie

Divers recueils de biographies.

Les almanachs de Guyenne et calendriers administratif Nobiliaire de Guyenne, tomes 1 et 3, généalogie de la famille de Lavaissière de Verduzan, de la Nasse.

Mémorial Goya, du docteur Jacques Fauqué, imprimerie Biscaye à Bordeaux, 1986.

Dossier d'archives sur Madame de Lavaissière, en ma possession.

Pierre Lacour, de Robert Mesuret, éditions Delmas, 1937.

Joseph Valynseele, les ducs et pairs de l'Empire non maréchaux.

## Le Mémoire d'Antoine Gautier\* : les beaux-arts, idées esthétiques

par Delphine Costedoat

«Le laudanum me tient éveillé, mais j'ai l'espoir de ne pas souffrir. Si je ne dors pas, je rêverai éveillé, et sans souffrances la nuit ne me paraîtra pas trop longue. De quoi vais-je rêver, pour passer le temps ? Je n'en sais rien. Je prendrai une idée au hasard, un château en Espagne et je le bâtirai avec toutes ses dépendances. En ai-je bâti de ces châteaux dans ma longue vie ! J'ai entendu soutenir que ces rêves éveillés étaient dangereux, et pouvaient gâter les meilleures vies. Ils ne m'ont jamais gâté la réalité. Cela n'a jamais été pour moi qu'un délassement et bien souvent un très bon moyen de m'endormir profondément»<sup>1</sup>.

A l'âge de quatre-vingt-trois ans, Antoine Gautier achève le 100<sup>e</sup> volume du *Mémoire* commencé cinquante ans auparavant. De janvier à octobre 1882, son journal deviendra le *Reliquiae* : «les restes, les derniers mots, les dernières pensées», écrit-il, cette «longue collection de papier noir» ne s'achevant que trois jours avant la mort de l'ancien maire de Bordeaux. Administrateur zélé et rêveur solitaire orchestrant des tempêtes océanes depuis son cabinet<sup>2</sup>, l'auteur de ce formidable manuscrit (102 volumes d'environ 650 pages couvertes d'une écriture pleine de malice)<sup>3</sup> a parfois été présenté comme une personnalité un peu falote, comme un petit bourgeois manquant de distinction. A l'inverse, certains commentateurs ont voulu voir en lui «un grand bourgeois bordelais du

siècle dernier». Les épithètes abruptes s'appliquent en fait difficilement à un personnage complexe, membre de la *moyenne* bourgeoisie rentière et administrative, dévoué à sa ville, à son pays, quoique tenné périodi-

\* Il n'est pas inutile d'insister sur l'orthographe exacte du nom de l'ancien maire de Bordeaux. En 1857, il écrit à son neveu Adrien Campan : «Mon cher Adrien, j'ai reçu hier la lettre que tu m'as envoyée (...) Je vous remercie tous de votre bon souvenir ; mais pourquoi diable, mon bon ami, m'affubles-tu, comme si j'étais un sapeur pompier, d'une hache au beau milieu de mon corps ? (...) Je te prie d'économiser à l'avenir cette lettre inutile et de me rendre le nom que m'a laissé mon père, que je laisserai à ton cousin qui voudra bien sans doute un jour le donner à quelque bambin de sa façon»...

1. *Mémoire*, 22 novembre 1881. Voir en annexe «Antoine Gautier : quelques éléments biographiques».

2. «Je crois qu'il fait maintenant une grande tempête dans le golfe. Le vent est très fort, il bruine toujours. Les vagues doivent être terribles et s'abattre avec une violence extrême sur la grande côte. Je voudrais être maintenant à la pointe du Sud, derrière les dunes du sémaphore, pour jouir de ce grand spectacle ! Mais je suis ici auprès du feu». *Mémoire*, 11 décembre 1874.

3. 89 volumes du *Mémoire* sont conservés aux Archives municipales de Bordeaux, qui possèdent également les deux volumes du *Reliquiae*, les 13 volumes de la correspondance passive de Gautier (1825-1882) et les *Discours*, allocutions prononcées en diverses occasions du 4 septembre 1841 au 11 avril 1860. Ses discours ont été recopiés par Gautier après son départ de la mairie en 1860.





Fig. 1. — Antoine Gautier (1798-1882).

quement par le grand désir d'une absolue retraite<sup>4</sup>, ancré dans les réalités de son temps et, comme nombre de ses contemporains, colonisateur d'époques, très conservateur politiquement, mais capable dans d'autres domaines d'une audace parfois dérangeante... Un homme qui avait beaucoup à dire.

### Une histoire sans nom propre (?...)

«Je veux écrire des mémoires sur ma vie. Cette idée paraîtrait ridicule sans doute si elle était connue, mais c'est pour moi seul que je veux écrire, ce que j'appellerai un *Mémoire* (...). Au premier abord il semble que c'est seulement des hommes célèbres, ou qui du moins ont quelque réputation à qui il peut être permis d'écrire des mémoires surtout sur eux-mêmes. Mais on peut faire une distinction, au moyen de laquelle on apercevra que tous les hommes qui ont le bonheur de vivre beaucoup par l'intelligence, qu'ils aient ou non de la réputation, peuvent se permettre d'enregistrer leurs pensées, sans que cette idée puisse leur être imputée comme un amour-propre déplacé»<sup>5</sup>.

En juin 1832, Antoine Gautier définit les grandes lignes de ce qui fera effectivement la substance du *Mémoire*. Il envisage ainsi de relater dans son journal l'histoire des faits dans lesquels il aura joué un rôle, l'histoire de ses pensées, de ses réflexions inspirées soit par des événements extérieurs, soit par des lectures ou des travaux divers ; enfin les impressions fugitives qui, dit-il, «occupent cependant une partie notable de notre existence, et qui vagues, insolites (...) viennent quelquefois rompre l'uniformité de la vie sociale et frapper d'une tristesse fâcheuse, ou laisser des instants de joie qui contrastent singulièrement avec la position ordinaire». Le *Mémoire* se veut avant tout «une histoire sans nom propre», qui prendra sa place dans l'histoire générale de l'humanité : «là enfin on verra l'homme et l'homme ordinaire», écrit Antoine Gautier, «non pas imaginé, fictif comme dans un roman, mais bien l'homme réel. Peut-être cela pourra-t-il être assez curieux pour mériter un jour d'être lu»<sup>6</sup>.

Dès 1832 en réalité, Gautier communique à ses amis Burguet et Pédrone des passages de son journal, ce qui l'amène à constater : «déjà j'ai donc oublié que je voulais l'écrire pour moi seul»<sup>7</sup>. Bientôt une idée se fait jour : le *Mémoire* devient un exercice salutaire susceptible de favoriser l'élaboration de travaux d'une plus grande ampleur : «je ne crois pas ce travail inutile au développement du peu de talent que je me suis donné à force d'étudier, lit-on en juillet 1832, et puis si à force d'écrire je devenais capable de faire un bon ouvrage quelle joie pour ma vieillesse ! quelle consolation ne serait ce pas pour moi, si mon front blanchi brillait un jour d'un rayon de gloire ; mais je

4. «Nous avons beaucoup parlé d'administration en faisant notre budget ; mais je n'ai pas dit à ces Messieurs tout ce que je pense à cet égard. C'est que je suis profondément dégoûté des affaires publiques, et que j'ai depuis quelques jours quelques sentiments de rancune contre cette foule de bêtes qui sont toujours à critiquer tout ce que l'on fait et à blâmer quand on ne fait pas assez à leur gré. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire donner immédiatement ma démission et me faire retirer tout simplement à la campagne d'où ensuite il serait parfaitement impossible de me faire sortir». *Mémoire*, 4 mai 1857. On pourrait multiplier les citations.

5. *Mémoire*, 18 juin 1832.

6. *Mémoire*, 31 décembre 1835.

7. *Mémoire*, 7 juillet 1832.

rêve, ce n'est qu'une fugitive illusion ! Peut-être ! Peut-être ! la gloire ! Ah ! c'est l'immortalité moins les peines et les tourments de la vie ! »<sup>8</sup>

La même année, A. Gautier envisage d'écrire un roman, une partie de campagne mettant en scène quelques-uns de ses amis, des personnages réels donc, mais qui participeraient à une intrigue entièrement sortie de son imagination. Ce projet n'aura pas de suite. Mais en 1842, l'auteur du *Mémoire* publie chez Hachette, après avoir longuement hésité, un ouvrage historique qui ne connaîtra qu'un succès mitigé : «je me rappelle parfaitement qu'en 1842 j'ai fait imprimer un *Cicéron et son siècle*, écrit Gautier en 1876. Combien en a-t-on vendu ? si peu, vraiment, que cela n'a pas été une publication. Autant aurait-il valu le laisser manuscrit. Et cela m'a si bien servi de leçon que je n'y suis pas revenu»<sup>9</sup>. L'ancien maire de Bordeaux laissera néanmoins de nombreux travaux inédits, parmi lesquels une traduction de quelques livres de la Bible, avec notes et préface, un lexique philosophique, un dictionnaire des étymologies latines de la langue française et les biographies de plusieurs philosophes<sup>10</sup>.

C'est malgré tout le *Mémoire* qui occupera la place principale dans sa vie, et même s'il avoue à plusieurs reprises, dès 1836, qu'il a renoncé à ses rêves de gloire littéraire, d'ambition et d'honneur, il écrit par exemple en 1860 à son neveu Adrien Campan : «je continue toujours mon fameux *Mémoire*. Ceci, par exemple, qui pouvait paraître puéril, il y a trente ans, quand je l'ai commencé, est une grande curiosité par la constance imperturbable avec laquelle j'ai consigné jour après jour mes impressions morales sur les faits et les hommes qui ont passé devant moi ou auxquels j'ai été mêlé. J'ai déjà de ce mémoire 57 volumes de plus de 600 pages. C'est énorme et là-dedans il y a de tout. Le plumitif de mille jugements littéraires nés de mes lectures, des appréciations politiques, des jugements plus ou moins sévères sur les hommes et sur les choses. Ce que j'ai pensé enfin au fond de mon cœur. C'est toute une vie d'homme ayant quelque intelligence, du cœur et du désintéressement. Ceux qui feuilletteront ce fatras dans cent ans, dans une bibliothèque publique, seront enchantés de moi et m'estimeront plus que mes contemporains qui ne me connaissent pas. Car je suis tout entier dans ces pages et elles sont fermées à tous»<sup>11</sup>.

Fig. 2. — Une page, avec dessin de l'auteur du *Mémoire* d'Antoine Gautier.

Le journal d'Antoine Gautier a en effet éveillé l'intérêt des chercheurs. En 1961, A. Charles trace le «Portrait intellectuel d'un grand bourgeois bordelais du siècle dernier d'après ses impressions de lecture et de théâtre». Huit ans plus tard, P. Guillaume présente le *Mémoire* dans *Bordeaux au XIXe siècle*. En 1984, F. Jeantet évoque «Dix ans de vie bordelaise sous la monarchie de Juillet d'après le *Mémoire*

8. *Mémoire*, 21 juillet 1832.

9. *Mémoire*, 13 février 1876.

10. Ces ouvrages manuscrits sont conservés aux archives municipales de Bordeaux.

11. Lettre à Adrien Campan, 13 décembre 1860, *Correspondance*, vol. 9, pp. 144-145.



d'Antoine Gautier». En mars 1998, J.-C. Drouin, dans le cadre de l'association «Arts et Histoires d'Aquitaine», donnera une conférence sur «Antoine Gautier, maire et mémoire de Bordeaux au XIXe siècle»<sup>12</sup>.

Le propos de cette recherche est plus modeste. Evoquer les idées esthétiques d'Antoine Gautier, tenter de rendre compte du regard que pendant cinquante ans cet homme cultivé a jeté sur les beaux-arts, s'avère un problème délicat. En effet, il ne s'agit pas là d'un des thèmes majeurs du *Mémoire*. A. Gautier, fervent lecteur, se montre prolixe lorsqu'il s'agit de vanter les mérites ou de révéler les défauts de tel poète, tel écrivain. Mais c'est au hasard des pages de son journal qu'il faut glaner les réflexions de l'ancien magistrat concernant les arts plastiques. Ces réflexions, d'ailleurs, souvent tranchées, brèves et définitives, n'appellent pas de la part du chercheur un long développement. Il est toutefois possible, en rassemblant ces traces, de mettre en lumière quelques aspects de la pensée esthétique d'Antoine Gautier.

### Antoine Gautier et la doctrine philosophique de Victor Cousin

Les idées esthétiques de l'auteur du *Mémoire* révèlent d'emblée l'influence de celui qui fut «le philosophe quasi-officiel de la monarchie de Juillet»<sup>13</sup> : Victor Cousin (1792-1867). Quelques indices viennent à l'appui de cette affirmation. Le 4 octobre 1842, A. Gautier charge le jeune Charles Burguet, alors étudiant en architecture à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, de porter un exemplaire de son *Cicéron*, dédié, à Victor Cousin. Or l'ouvrage sera fort maltraité, en décembre de la même année, par le quotidien bordelais *La Guienne* qui voit en lui «non pas une composition, mais une compilation», précisant : «suivant (la critique), c'est un livre admirable sous les rapports de la nouveauté du sujet, de l'idée philosophique, du système historique et de l'appréciation littéraire des ouvrages de Cicéron. Or, tous ces éloges ne peuvent s'adresser à M. Gautier, puisqu'il n'est qu'éditeur de l'idée philosophique de M. Cousin, du système historique de M. Michelet, et de l'appréciation littéraire des traducteurs ou commentateurs de l'écrivain le plus parfait peut-être de Rome»<sup>14</sup>.

Professeur à la Sorbonne, à l'Ecole Normale Supérieure, pair de France et ministre, Victor Cousin fondait dans sa doctrine, l'éclectisme, les théories des

grands philosophes de l'histoire, pour extraire de cet amalgame «les maximes d'une réflexion droite et d'une morale honnête»<sup>15</sup>. Le 30 mars 1843, dans son discours de réception à l'Académie de Bordeaux, A. Gautier affirme quant à lui : «Pendant plus de vingt ans, j'ai emprunté aux ouvrages des hommes éminents de tous les temps et de tous les pays les lumières qui ont éclairé ma vie (...). J'ai osé un jour appliquer la philosophie historique de mes contemporains les plus illustres à une époque de l'histoire romaine (...). Voilà pourquoi j'oserai poursuivre la tâche que je me suis imposée, et écrire suivant le même système l'histoire d'une grande époque plus rapprochée de nous»<sup>16</sup>.

En 1836, Cousin publie chez Hachette son *Cours de philosophie professé à la faculté des Lettres pendant l'année 1818 sur le fondement des idées absolues du VRAI, du BEAU et du BIEN*. «Le beau est un, c'est le beau moral ou intellectuel», lit-on dans la XXVe leçon, puis : «si la vérité se montre dans les actes humains, elle devient la vérité morale, la sainteté, la justice, en un mot, le bien ; si elle se répand dans les êtres pour leur communiquer l'harmonie et la vie, c'est la beauté, soit incorporelle, soit corporelle. Le vrai, le bien et le beau sont donc réunis intimement, et se pénètrent l'un l'autre dans l'unité de leur substance ; ce qui est bon est beau, ce qui est beau est bon, ce qui est beau et bon est vrai»<sup>17</sup>. Le 30 mars 1843, A. Gautier s'exprime en ces termes devant ses collègues de l'Académie

12. A. Charles, «Portrait intellectuel d'un grand bourgeois bordelais du milieu du siècle dernier d'après ses impressions de lecture et de théâtre», *Revue historique de Bordeaux*, 1961 ; *Bordeaux au XIXe siècle*, sous la direction de Louis Desgraves et Georges Dupeux, Bordeaux, 1969, note 30, pp. 276-277. F. Jeantet, «Dix ans de vie bordelaise sous la Monarchie de Juillet d'après le *Mémoire* d'Antoine Gautier», *Revue historique de Bordeaux*, 1984. Cette liste n'est pas exhaustive.

13. Dominique Janicaud, «Spiritualisme», *Encyclopædia Universalis*, vol. 21, p. 490.

14. «Variétés : *Cicéron et son siècle*, par M. A. F. Gautier aîné», *La Guienne*, 15 et 16 décembre 1842.

15. François Châtelet, «Philosophes et philosophie», *Encyclopædia Universalis*, vol. 18, p. 73.

16. «Discours de réception à l'Académie de Bordeaux le 30 mars 1843», *Discours et allocutions diverses*, p. 17.

17. Victor Cousin, *Cours de Philosophie professé à la faculté des Lettres pendant l'année 1818 sur le fondement des idées absolues du VRAI, du BEAU et du BIEN*, Paris, Hachette, 1836, XXVe leçon, p. 261.

mie : «J'ai la conscience de ne pas être indigne de vous. Homme d'étude ou d'administration, c'est toujours le beau et le bien que j'ai cherché à atteindre, et ce sera, n'en doutez pas, toujours vers eux que je continuerai à me diriger»<sup>18</sup>.

Chez Gautier comme chez Cousin, esthétique et éthique sont étroitement liées. «Le problème de la nature du beau conduit naturellement au problème de l'art», écrit le philosophe ; or «la plus haute culture qu'on puisse donner au goût, c'est la culture du sentiment du beau ; il faut s'exercer sans cesse à briser les enveloppes matérielles pour arriver à la beauté morale»<sup>19</sup>. Le 20 mars 1847, A. Gautier écrit dans une lettre à son fils, étudiant à Paris : «Il est bien de passer quelques instants de temps en temps à admirer les productions de l'art. Il est bon de se laisser aller à cet enthousiasme qu'il suscite en nous ; car c'est la bonne partie de notre âme qu'il chauffe et nourrit (...) les hommes qui sont réellement épris de l'art me paraissent très utiles et surtout très honorables. Quant à l'art lui-même, son culte élève l'âme, anoblit notre vie et dispose très efficacement à la vertu, à toute chose noble et grande»<sup>20</sup>.

Pour Cousin, «l'élément le plus important du goût est cet amour pur qui se développe en présence de la beauté ; il doit être soigneusement distingué de cet amour intéressé qui naît de la sensibilité physique, et qui produit un désir plus ou moins énergique de s'assimiler l'objet, de le pénétrer, de se mêler avec lui. L'amour du beau ne s'attache qu'à une idée ; sa jouissance est purement intellectuelle», «l'art est la représentation de l'idéal»<sup>21</sup>. Le 10 mai 1847, dans une autre lettre à son fils, Gautier évoque «les figures des grands peintres, les figures de Raphaël», qui, écrit-il, «sont comme les anges, (...) filles du ciel et de la terre. On voit que c'est la poésie qui leur a donné la vie, ce ne sont pas les sens que touchent ou éveillent ces femmes si belles, c'est le cœur, c'est l'âme. La volupté qu'elles vous font rêver n'est pas celle qui souille l'âme ; c'est celle qui l'exalte et prépare à la vertu»<sup>22</sup>.

L'amour de l'art doit donc être cultivé, avec discernement, par les hommes de goût. Il est également permis à la foule de réchauffer son âme au contact de la beauté. «Dieu a créé l'homme libre et moral et il ne l'a pas fait pour devenir bête féroce, écrit Gautier dans une lettre à Bersot, jeune professeur de philosophie à Versailles. Il sera donc libre et moral en dépit de l'or-

gueil froissé de certains prédicants. Pour être libre et moral l'homme sera civilisé, il aimera l'art et la poésie, et développera son esprit, son intelligence par les arts de la paix et par l'industrie. Il puisera dans les sciences et dans le domaine de l'imagination tout ce qu'il lui faut de forces pour étendre sa mission progressive et pour améliorer son passage dans ce monde»<sup>23</sup>.

Dans un discours prononcé en 1846 à la distribution des prix de l'école de dessin et de peinture de la ville, Gautier aborde un thème qui sera repris abondamment par les théoriciens de la seconde moitié du siècle : l'alliance de l'art et de l'industrie. «A une époque où l'industrie fait chaque jour de nouveaux progrès, où elle prend un développement tel qu'elle ouvre incessamment des voies nouvelles, déclare le futur maire de Bordeaux, il faut créer des chaires de chimie appliquée à l'industrie ; il faut établir des écoles de dessin afin que la jeune population qui se destine aux diverses carrières des arts et des métiers de l'industrie, entre dans la voie qui lui est ouverte avec un bagage sûr et qui puisse lui servir non seulement à suivre le progrès, mais à le décider». Toutefois, explique Gautier, cette école de dessin n'a pas été fondée pour former une «pépinière d'artistes». Les arts du dessin et de la peinture y sont envisagés dans leurs rapports avec les métiers ou avec l'industrie, et non dans leurs relations avec la poésie et la gloire. Il s'agit donc, explique le magistrat, pour les élèves de l'école, d'aimer l'art, de le cultiver religieusement dans ses rapports avec les professions qu'ils vont embrasser. «Son culte élève l'âme, il agrandit l'intelligence en l'anoblissant, il détache d'appétits grossiers qui ternissent l'existence ; mais», dit Gautier, s'adressant à ses jeunes auditeurs, «si vous voulez être à la fois sages et heureux, suivez

18. «Discours de réception à l'Académie de Bordeaux le 30 mars 1843», *Discours et allocutions diverses*, p. 17.

19. Victor Cousin, *op. cit.*, XXVIe leçon, p. 265.

20. Lettre à Louis Gautier-Lagardère, 20 mars 1847, *Correspondance*, vol. 4, p. 19.

21. Victor Cousin, *op. cit.*, XXIXe leçon, p. 296.

22. Lettre à Louis Gautier-Lagardère, 10 mai 1847, *Correspondance*, vol. 4, p. 57.

23. Lettre à Bersot, 9 novembre 1849, *Correspondance*, vol. 5, pp. 29-30.



tous les conseils éclairés de vos parents, choisissez une industrie, prenez une profession, acceptez un métier ; c'est à cette condition que vous deviendrez d'utiles citoyens. C'est en faisant votre bonheur par le travail intelligent que vous concurrez à la fortune et à la puissance de notre chère Patrie ! »<sup>24</sup>. Des propos que l'on retrouvera en 1851 sous la plume de Léon de Laborde<sup>25</sup>.

### Les artistes du XIXe siècle : trois grandes catégories définies par A. Gautier

«Je n'aime pas beaucoup les artistes en général parce que souvent il y a chez eux plus de lucre que d'amour de l'art»<sup>26</sup>, confie Gautier à son fils en 1847. L'auteur du *Mémoire* distingue toutefois plusieurs types d'artistes, au premier rang desquels se placent naturellement les génies. «Oh puissance poétique de l'imagination ! écrit-il en 1832, puissance créatrice ! combien tu élèves l'homme, combien tu le dépars des autres êtres créés, il est dieu, et un dieu tout puissant quand il s'abandonne à toi, et quand il se dégage pour un instant du monde matériel auquel il est mêlé dans son existence sensible !!»<sup>27</sup>. Le génie ne concerne, il est vrai, qu'une poignée d'hommes exceptionnels : «c'est à peine, écrit Gautier, si quelques noms surnagent sur cette mer de siècles, des milliers s'y aventurent, un ou deux par siècle se soutiennent ; on en voit sans doute quelques-uns qui nagent entre deux eaux quelques années, quelques jours ; mais après un peu de bruit ils disparaissent pour toujours. Beaucoup vivent encore de la vie physique que ce qu'ils croyaient être la gloire, la réputation, est passé pour eux ! »<sup>28</sup>.

Parmi ces exceptions, Gautier place donc Raphaël. Mais pour trouver dans le *Mémoire* les noms de génies contemporains, il est nécessaire de s'écarter un instant du domaine des arts plastiques, pour constater que, semblable en cela à Victor Cousin, l'ancien maire de Bordeaux fait de la poésie le premier des arts : «celui de tous qui me paraît le mieux réfléchir la beauté universelle», écrit le philosophe, qui la reproduit sous toutes les formes et de toutes les manières, c'est la poésie. C'est l'art par excellence»<sup>29</sup>. Une après-midi de juillet 1832, se sentant «asphyxié» par la lecture de Plinie, cet «ennuyeux personnage», Gautier éprouve le besoin de prendre dans sa bibliothèque

«un moderne, un contemporain». Son choix tombe sur son poète préféré, Victor Hugo, et sur *Les Orientales*. Il imagine alors les critiques que pourrait lui adresser un classique au sujet de ce choix du «chef des romantiques». Sa réponse est la suivante : «j'aime ce poète et ses vers. Le poète, comme s'il était mon frère, ses vers comme s'ils étaient mes enfants». Si Hugo est un génie, explique Gautier, «c'est parce que l'espace et le temps (lui) appartiennent», que pour lui «l'art n'a pas de limites», et que «son vers, son rythme n'est jamais stigmatisé par les lisières, les menottes ou les baillons que la médiocrité veut toujours imposer»<sup>30</sup>. Cette idée s'applique également à Lord Byron : «*ecce homo*, écrit son admirateur. Frappé, calomnié par un monde qui ne le comprenait pas, la société a pu le rendre malheureux par ses injustes dédains, par ses persécutions, mais elle n'a pu le vaincre et le réduire à son niveau, il est resté lui-même, et c'est à cette force qu'il doit la gloire et son immortalité»<sup>31</sup>.

24. «Discours prononcé à la distribution des prix de l'école de dessin et de peinture de la ville le 1er septembre 1846», *Discours et allocutions diverses*, p. 84.

25. Léon de Laborde, *De l'union des arts et de l'industrie*, Paris, 1856. Sur cette question, voir aussi Maxime Du Camp, «De l'union des arts et de l'industrie», *Revue de Paris*, 1857, pp. 384-405 ; Gustave Planche, «L'art et l'industrie», *Revue des Deux Mondes*, 1857, pp. 185-210 ; Félix Duban, «De l'établissement d'un musée d'art et d'industrie à Lyon», *Encyclopédie d'architecture*, 1860, col. 145 à 151 ; Eugène Viollet-le-Duc, «L'art industriel», *Gazette des architectes et du bâtiment*, 1869-1871, pp. 199-200 ; A. Proust : *Rapport de la commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art*, Paris, 1883 ; et au XXe siècle, P. Francastel, *Art et technique aux XIXe et XXe siècles*, Paris, 1956 ; Georges Maag, «Les machines ne sont rien sans l'art. De l'Union des arts et de l'industrie du comte de Laborde et les réactions de la presse», dans *Romantisme*, 1983, pp. 41-56, etc.

26. Lettre à Louis Gautier-Lagardère, 20 mars 1847, *Correspondance*, vol. 4, p. 19.

27. *Mémoire*, 17 décembre 1832.

28. Lettre à Mlle L., 3 juillet 1851, recopiée dans le *Mémoire*, même date.

29. Victor Cousin, *op. cit.*, XXVIIe leçon, p. 280. Il est à noter que le philosophe considérait l'architecture comme le dernier des arts (*op. cit.*, XXVIIIe leçon, p. 287). Sur la relation entre les écrits de V. Cousin et ceux des théoriciens de l'architecture au XIXe siècle, voir Marc Saboya, *Presse et architecture au XIXe siècle. César Daly et la Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Paris, 1991, pp. 111, 121.

30. *Mémoire*, 1er juillet 1832.

31. *Mémoire*, 22 juin 1832.

Ces hommes supérieurs, semés avec parcimonie dans le déroulement des siècles, ces génies détruisant la nature pour mieux la recréer, semblables à des dieux, échappent donc au lot commun et s'imposent par l'expression vraie de leur puissante étrangeté. Ils ne peuvent, d'autre part, être comparés entre eux, écrit Gautier : «ils sont plus ou moins grands, plus ou moins extraordinaires, mais la seule qualité qu'ils possèdent tous, c'est l'originalité, et cette qualité exclut toute similitude»<sup>32</sup>.

De nombreux artistes, architectes, peintres, sculpteurs, se recommandent également par leurs qualités, reconnaît l'ancien maire de Bordeaux. Toutefois, contrairement aux poètes, à ces génies qu'il place au-dessus de tout, ces hommes de talent se signalent tous par quelque défaut et révèlent dans leur conduite générale ce qu'on pourrait appeler des failles morales. Il faut donc être prudent dans le jugement que l'on porte sur les artistes du XIXe siècle.

Gautier déplore ainsi chez certains l'amour du lucre : «Je crois que Pradier était un habile artiste. Mais c'est le nec plus ultra de l'artiste du XIXe siècle. Son Dieu était l'argent que d'ailleurs il dépensait assez salement. J'ai déjà dit combien son costume était ridicule. Il affectait le costume et les jeunes airs d'un étudiant allemand ; mais Pradier avait plus de cinquante ans et il avait l'air d'un charlatan d'assez mauvaise façon. Cependant Pradier était un homme de mérite et il a produit d'agréables monuments. Mais il est probable qu'il aurait été un grand artiste s'il avait eu, comme tant d'autres artistes de notre temps, la conscience libre, d'autres mœurs et d'autres doctrines. Mais avec des mœurs débauchées, avec un besoin inextinguible d'argent qu'amène le désordre physique et moral, toute poésie va s'éteignant dans le matérialisme et le vin de champagne»<sup>33</sup>.

Quelques artistes à l'esprit confus joignent la négligence à la paresse : «Charles Durand n'a pas encore terminé le plan et les élévations que mon frère lui a donné à étudier pour le petit château de la Jarre», constate Gautier en 1855. «Il perd son temps à aller chercher je ne sais combien de difficultés plus ou moins insolubles et puis peu à peu il revient à ce que mon frère avait projeté. Ce garçon-là me paraît n'avoir pas un goût sûr, et ne travailler que lentement. Les choses ne lui arrivent que par parcelles, il ne les voit pas tout d'un coup, il ne les conçoit pas complètes. Et il ne

sera jamais qu'un artiste médiocre. Ou plutôt ce n'est pas un artiste ; c'est un modeste bâtisseur impuissant à faire quelque chose d'original et de bien»<sup>34</sup>. L'auteur du *Mémoire* ajoutera trois jours plus tard : «Ce pauvre Charles Durand fait un peu ennuyer Alexandre tant il travaille peu aux plans et élévations, et au devis de la Jarre. ce garçon a le travail difficile et encore peut-être est-il paresseux. Il ne travaille guère pour mon frère que devant lui. Aussitôt que mon frère le quitte, il abandonne ce travail»<sup>35</sup>.

Même les plus grands artistes contemporains pèchent parfois par légèreté. C'est le cas de l'architecte de l'église Sainte-Marie de La Bastide. Gautier évoque en 1875 une soirée passée en compagnie de Charles Burguet : «Nous avons parlé d'autres choses et nous avons fini par nous rappeler qu'Abadie, notre ami Abadie, que nous connaissons bien, vient d'être nommé membre de l'Institut. Maintenant, disais-je, il ferait bien de venir, sur les fondations qu'il a mises dans la terre, à la Bastide, bâtir l'église romane qu'il a projetée il y a quelques années. Et sur ce je suis venu me coucher, et il faut espérer que je vais dormir tranquillement. Mais si j'avais une église à monter sur les fondations d'Abadie, à la Bastide, il me serait impossible de dormir, je rêverais certainement qu'elle ne se soutiendrait pas, et j'aurais raison parfaitement»<sup>36</sup>.

32. *Mémoire*, 1er juillet 1832.

33. *Mémoire*, 7 juin 1852. On peut rapprocher ce jugement de celui porté sur Pradier par Gustave Planche, que Gautier admirait beaucoup («Un excellent critique vient de mourir», écrit-il le 24 septembre 1857, «c'est une perte pour la littérature»). Dans ses *Portraits d'artistes*, G. Planche évoque le sculpteur en ces termes : «Par la pensée il s'absorbe dans la Grèce, car il n'a rien inventé ; par l'exécution, il se rapproche de ses maîtres, et serait admis dans leurs rangs glorieux, s'il n'eût méconnu le caractère dominant de son art : la chasteté».

34. *Mémoire*, 22 décembre 1855.

35. *Mémoire*, 25 décembre 1855. Gautier reviendra avec le temps sur le jugement négatif qu'il portait sur Charles Durand.

36. *Mémoire*, 14 janvier 1875. En 1865, la très viollet-le-ducienne *Gazette des architectes et du bâtiment* (vol. 111, p. 37) présente le système de fondation adopté par Abadie sur un sol peu résistant comme un modèle du genre. Sur cette église, voir Claude Laroche, «Abadie et Sainte-Marie de la Bastide ou la construction d'une église sur sol instable à la fin du XIXe siècle», *Revue historique de Bordeaux*, 1978-1979.



L'art doit «conserver sa liberté, et ne se mettre au service que de lui-même»<sup>37</sup>, professait Victor Cousin. Au nom du même principe, Gautier déplore sincèrement qu'une personnalité comme Viollet-le-Duc ait pu céder à de fâcheux entraînements : «M. Viollet-le-Duc était un grand architecte, écrit-il en 1879, un grand artiste, et même un écrivain technique d'un grand mérite. Mais en donnant dans la politique, il a montré qu'il avait un caractère bien au-dessous de son mérite comme artiste et comme archéologue. Il est mort âgé de 65 ans. La politique radicale avait dévoré ses dernières années et probablement abrégé sa vie. il y a beaucoup de gens qui vivent de cette politique radicale, mais malheur aux esprits plus délicats, cœurs plus nobles qui tombés dans cette honte en meurent»<sup>38</sup>.

Des cœurs plus endurcis, des esprits moins raffinés, le fait est indéniable, en vivent au contraire très bien. Ce sont les artistes «mauvais», adjectif que Gautier applique d'ailleurs indifféremment à des écrivains comme Montaigne et Montesquieu et aux «rouges», c'est-à-dire les professeurs de l'Université, les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées<sup>39</sup>, etc. Sont ainsi à signaler comme tout-à-fait «mauvais», Gustave Courbet, «cet artiste sans talent auquel on a fait une réputation parce qu'il est socialiste»<sup>40</sup>, et David d'Angers, qui ne doit son succès qu'au fait qu'il est républicain.

### Les options esthétiques d'Antoine Gautier

«L'esprit humain a toujours été en progrès», écrit Gautier dès 1836, «et certes la gloire des anciens ne doit nullement empêcher les modernes de dormir, il y a des siècles entre leurs productions et les nôtres». Cependant, ajoute-t-il, «on aura beau dire et beau faire, il ne faut point mépriser les anciens, il faut les étudier avec liberté d'esprit et comme des monuments d'un inestimable prix ; mais quand on les aura ainsi feuilletés avec intérêt et sans passion on verra que les modernes sont aux anciens ce que notre civilisation et nos sciences sont à leur civilisation et à leurs sciences, et certes la distance est immense»<sup>41</sup>.

Comme de nombreux théoriciens et artistes de son temps, Antoine Gautier appelle de ses vœux une architecture nouvelle, qui serait l'expression de la modernité du XIXe siècle. Celle-ci ne passe pas, semble-

t-il, par le néo-médiéval : «Le clergé de notre temps aime les églises nouvelles, écrit-il en 1879. Je n'aime pas cet amour qu'il a pour les pastiches. J'aime bien mieux les églises anciennes, par des restaurations loyales on peut les parfaitement arranger. Et elles valent mieux que celles que l'on qualifie de roman nouveau. Quant aux églises gothiques que l'on fait, ce ne sont que des croquantes sans caractères. Elles sont raides et mesquines et ne rappellent pas celles qu'on a bâties au XIVe siècle, pas même celles du commencement du XVe. Si je faisais une église neuve, je voudrais la faire dans un style moderne, quand on a des discours à faire, on n'emprunte ni la langue d'Amiot ni celle de Montaigne. On parle la langue de son temps»<sup>42</sup>.

Ainsi à propos de Saint-Ferdinand, Gautier écrit au curé de l'église : «Je n'avais point pensé à une construction de style roman. L'archaïsme en architecture ne me paraît pas plus rationnel qu'en littérature. Tous les monuments doivent, sous peine de n'être que des pastiches plus ou moins heureux, porter en eux la date de leur construction»<sup>43</sup>. En décembre 1879, Antoine Gautier jette ces quelques phrases sur son journal : «Je

37. Victor Cousin, *op. cit.*, XXVIe leçon, p. 267.

38. *Mémoire*, 22 septembre 1879. Viollet-le-Duc, qui sous le Second Empire, avait eu «ses entrées dans le salon réservé de l'impératrice» et qui «pour le petit théâtre de Compiègne ou de Fontainebleau, brossait les décors, surveillait les répétitions des pièces où les invités cherchaient à distraire le souverain en cabotinant devant lui» (Maxime Du Camp, *Souvenirs d'un demi-siècle*, vol. 1, p. 220), s'était rallié, vers la fin de sa vie, à la République (Cf. notamment la série d'articles qu'il écrivit pour le *Centre gauche* en 1870).

39. «En 1848 et jusqu'en 1851, les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées firent le plus grand mal à la France, ils étaient tous ou presque plus ou moins mauvais. Depuis 1870 les ingénieurs se sont montrés assez modérés sauf quelques-uns. Mais l'université est presque toute entière ultra mauvaise ; presque tous les députés de l'extrême-gauche sont sortis de l'université, et ce qu'il y a de plus odieux, c'est que ces misérables ajoutent à de mauvais sentiments la lâcheté et l'hypocrisie. Si l'on veut faire quelque chose de bien, il faut en renvoyer les trois-quarts et mettre le reste à la retraite. Si j'avais l'honneur de connaître M. le Ministre de l'Instruction publique je lui dirais cela tout simplement et je lui prouverais par des faits que j'ai raison». *Mémoire*, 4 janvier 1874.

40. *Mémoire*, 24 juillet 1871.

41. *Mémoire*, 13 février 1836.

42. *Mémoire*, 17 janvier 1879.

43. Lettre au curé de Saint-Ferdinand (église construite par Abadie entre 1862 et 1867), *Correspondance*, vol. 10, pp. 564-565.



Fig. 3. — Mascaron dessiné par Charles Burguet pour une façade de la rue d'Aviau (vers 1855).

suis allé voir l'Ecole de Droit. Et ayant regardé devant j'ai vu les sacristies de Saint-André. Sacristi ! Qu'elles m'ont paru grotesques ! Ce sont de petites pagodes qui ne paraissent d'aucun ordre architectural ! Elles ne font pas honneur à Abadie. C'est horrible !»<sup>44</sup>.

Les choix d'Antoine Gautier en matière d'architecture se portent tout naturellement d'abord sur les œuvres de Charles Burguet, ami intime du maire de Bordeaux qui le fit nommer au poste d'architecte municipal en 1850. Respectueux du passé, Burguet sait jouer avec tous les styles lorsqu'il s'agit de restaurer un édifice (néoclassique : travaux à Saint-Martial et à Saint-Nicolas ; néo-gothique : reconstruction du chœur de Saint-Michel, et construction des sacristies ; néo-baroque : le pavillon central de la façade du lycée Montaigne). Il a sans cesse en tête le désir d'harmoniser les adjonctions, les réfections qu'il entreprend avec le caractère des édifices concernés. Burguet est l'homme surtout du néo-XVIIIe siècle, son éclectisme se nourrissant de préférence des modèles implantés dans la ville par Gabriel puis Victor Louis (on mentionnera notamment les façades de la rue d'Aviau, construites par Burguet à partir de 1855). En mars 1880, un an après la mort de Burguet, Gautier évoque une fois de plus dans son journal «ce brave et remarquable artiste dont le passage dans notre ville laissera des traces durables et qui prouvent un véritable talent»<sup>45</sup>.

Plus généralement, Gautier se montre sensible à l'éclectisme poétique et festif en vogue sous le Second Empire et le début de la IIIe République. Invité par Persigny, ministre de l'Intérieur, à Paris avec les autres



Fig. 4. — Mascaron dessiné par Charles Burguet pour une façade de la rue d'Aviau (vers 1855).

maires de France, Gautier écrit à Anaïs, sa belle-sœur : «Rien n'est beau comme l'hôtel de ville de Paris. Surtout la partie nouvelle». Ce qu'il admire tout particulièrement, c'est «un certain salon carré, à trois compartiments de dix mètres de large chacun et de vingt mètres de long, réunis par de magnifiques arcades magnifiquement sculptées, dorées, et qui forment à elles trois un salon monstre de vingt mètres de côté. C'est la réalisation d'une décoration d'opéra. Le plafond a trois grands compartiments peints, et une foule de petits largement ornés de peintures et de dorures. Il me paraît impossible de rien voir de plus beau»<sup>46</sup>.

De même, il admire l'Opéra de Garnier, dont le *Monde illustré* du 2 janvier 1875 donne plusieurs vues extérieures et intérieures : «Il me paraît évident que M. Garnier s'est inspiré de notre grand escalier quand il a fait le sien. Mais le sien est plus riche, et il a mieux compris que Louis la façade. Il a fait ce que j'indiquais autrefois qu'on aurait dû faire à notre théâtre : une véritable façade en face (sic). M. Garnier a séparé autant que possible la salle de la scène, chacune d'elles a un comble particulier. Celui de la salle a la forme

44. *Mémoire*, 11 décembre 1874. Sur les sacristies de Saint-André, voir Claude Laroche, *Entre archéologie et modernité, Paul Abadie architecte (1812-1884)*, Musée d'Angoulême, 1984, pp. 112 à 114.

45. Cf. Robert Coustet, «Charles Burguet et l'historicisme bordelais», dans *Culture et création dans l'architecture provinciale de Louis XIV à Napoléon III*, Travaux et colloques de l'Institut d'Art, publ. par l'Université de Provence, 1983.

46. Lettre du 4 janvier 1852, *Correspondance*, vol. 6, pp. 30-31.



d'une coupole. C'est logique d'abord et puis c'est plus monumental, cela fait une toiture mouvementée<sup>47</sup>. On est loin ici des critiques émises par Viollet-le-Duc dans la *Gazette des architectes et du bâtiment* au sujet du nouvel Opéra. L'architecte reprochera à Garnier l'importance exagérée donnée à l'escalier au détriment de la salle et des divers services, les «empilages de décorations» prodigués en façade et le parti adopté pour la couverture de l'édifice : «cette coupole aplatie surmontée d'un comble énorme et qui s'engage dans son pignon, produira l'effet de ce que l'on appelle un «repentir», c'est à dire qu'on ne verra là que deux œuvres accolées après coup et non une conception d'ensemble»<sup>48</sup>.

Antoine Gautier admirera d'autre part sans réserve la restauration du Grand Théâtre de Bordeaux par Charles Burguet : les épithètes «féerique», «magnifique» appliquées au nouvel aspect de l'édifice abondent sous sa plume : «On dirait la magnifique salle du palais de Versailles agrandie. C'est prodigieux de richesse et d'unité», écrit-il en 1854. De son côté, la presse locale est plus sceptique : C. de Saulniers dans *le Mémorial bordelais* critique en 1855 «la parade des fioritures dorées de la salle. Le sentiment du bon goût était d'accord avec la raison d'économie pour que l'on se gardât bien de jeter le clinquant de l'ornementation moderne sur la majesté sévère du style de l'intérieur. La faute est faite ; et il faudra bien que nous la réparions un jour»<sup>49</sup>.

L'évocation du Grand-Théâtre permet de faire la transition avec le délicat problème de la restauration des édifices au XIX<sup>e</sup> siècle. En 1841, A. Gautier est nommé membre de la Commission des Monuments historiques de la Gironde. «Je ne connais pas bien les attributions de cette commission», confie-t-il au *Mémorandum* le 10 juin. «On m'en donnera sans doute quelque connaissance et suivant ce que l'on pourra faire je ferai quelque chose, je provoquerai, ou je conseillerai, Bordeaux est depuis longtemps fort négligé sous ce point de vue par le gouvernement, il y a cependant de belles choses des âges passés, et malgré tout ce que l'on peut dire des finances de la ville, Bordeaux est riche et pourrait faire quelque chose pour ses monuments religieux».

L'attitude d'A. Gautier face à cette question de la restauration se révèle ambiguë. Dès 1843, on le voit s'associer à Gabriel-Joseph Durand pour défendre devant la Commission des Monuments historiques

une certaine conception de la restauration. Pour le président Rabanis, l'avocat Delprat et l'architecte Duphot on ne doit pas faire disparaître une ornementation ancienne, quelque défectueuse qu'elle soit ; un style, par le seul fait qu'il caractérise une époque, est historique, ce qui est suffisant pour qu'il soit conservé : il ne faut donc remplacer des chapiteaux anciens que lorsqu'ils sont tellement détériorés qu'ils doivent être considérés comme n'existant plus. Selon ces membres, c'est à consolider, à conserver, plutôt qu'à imiter, que l'on doit travailler. Durand et Gautier ne partagent pas ces idées : ils croient que ce serait restreindre beaucoup trop la mission donnée à l'architecte chargé d'une restauration que d'exiger qu'il se borne à consolider, sans ajouter, sans retrancher.

En 1872, la Commission des Monuments historiques de la Gironde s'occupe de la restauration de l'ancienne Bourse (XVI<sup>e</sup> siècle), place du Palais. Gautier relate la séance : «Il a fallu laisser parler, laisser dire ce qu'on voulait, et on a dit des choses assez raides. Alaux, Durand (il s'agit ici de Charles) et autres voulaient que l'on laissât la façade dans l'état où elle est, remplaçant les mauvaises pierres par des pierres brutes, etc. Cette opinion me paraît assez brute. C'est la disparition successive et sur place de toute architecture ornée et son remplacement par l'enfance de l'art. Peu à peu le temple le plus magnifique deviendrait une grange amorphe»<sup>50</sup>.

Ces conceptions d'avant-garde ne s'appliquent pas cependant à quelques cas précis, le cas Abadie notamment : «La Commission ne saurait donner son approbation au projet de restauration présenté par M. Abadie au Conseil Municipal de Bordeaux pour la façade de l'église sainte-Croix, écrit Gautier dans une lettre au marquis de Castelnau d'Essenault. Elle voudrait que cette vieille et intéressante façade fût réparée sans être transformée par l'éminent artiste à qui est confiée cette œuvre. La commission ne peut consentir à ce que la grande arcature ogivale soit transportée sur le bas-côté. Elle n'approuve ni le pignon richement orné

47. *Mémorandum*, 2 janvier 1875.

48. Viollet-le-Duc, «Le nouvel Opéra», *Gazette des architectes et du bâtiment*, t. 1, 1863, p. 29.

49. C. de Saulniers, «Chronique locale», dans *Le Mémorial bordelais*, 22 avril 1855.

50. *Mémorandum*, 20 mars 1872.

emprunté au Roman de l'Angoumois, ni le clocheton poitevin ; parce qu'ils lui paraissent par leur richesse, en désaccord avec le Roman plus simple de nos contrées»<sup>51</sup>. Plus question ici d'ajouter, de retrancher, ni même de déplacer... La mission confiée à Abadie par Gautier et les membres de la Commission semble fâcheusement restreinte.

En tant que maire, Gautier fera preuve d'une certaine audace, en faisant restaurer, pour les remettre en place, les trois grands portails du jardin public, dessinés par les frères Gabriel au XVIII<sup>e</sup> siècle. La Porte royale lui vaudra une lettre de dénonciation auprès du ministre de l'Intérieur : on l'accuse d'avoir fait mettre à cette porte un emblème légitimiste. Le ministre lui demande des explications : «J'ai répondu», explique Gautier à son beau-frère Alcée Campan, «que j'avais fait remettre à neuf la porte dessinée en 1750 par l'architecte Gabriel. Que dans le cartouche que les révolutions successives avaient dégradé, j'avais fait remettre les fleurs de lys qui l'ornaient. Que ce n'était pas un emblème politique, mais bien un emblème historique. Et le ministre a trouvé que j'avais bien fait»<sup>52</sup>.

En matière de sculpture et de peinture, Gautier se montre discret. Le 4 octobre 1852, il écrit qu'il lui serait pénible d'inaugurer les statues de Montaigne et de Montesquieu, exécutées par le sculpteur de la ville, Dominique Maggesi : «J'ai une petite dent de lait contre Montaigne et peut-être même contre Montesquieu» ; Montaigne, poursuit-il, «était le grand-père de tous les détracteurs, de tous les démolisseurs qui tourmentent notre pauvre pays depuis 160 ans. Et comme tel, je ne l'aime pas le moins du monde. C'est une vieille antipathie dont je ne puis me guérir en vieillissant». Revenant aux statues des deux écrivains, Gautier déclare : «je ne pourrai pas les louer comme depuis tant d'années on est accoutumé à les entendre louer. Il vaut mieux se taire que de dire des choses contre eux et je me tairai, un autre parlera à ma place»<sup>53</sup>.

L'exécution de ces deux statues va traîner en longueur, Maggesi voulant des piédestaux en marbre, et Gautier s'obstinant à exiger qu'ils soient faits «en belles et monumentales pierres de notre pays», par Charles Burguet. Le 5 septembre 1858, le maire se verra contraint de procéder à l'inauguration des œuvres. Très habilement, il s'acquittera de ce pénible devoir admi-

nistratif en esquivant l'éloge des grands hommes pour faire essentiellement l'historique des sculptures. Le 14 juin 1879, après une promenade sur les Quinconces, Gautier écrit : «Cela m'a donné l'occasion de revoir, en les examinant, les deux statues de Montesquieu et de Montaigne. Et je les ai rejuguées telles qu'elles m'ont paru dès le premier jour, très mauvaises. Maggesi m'en a beaucoup voulu, parce que ne pouvant obtenir du Conseil Municipal les piédestaux magnifiques qu'avait dessinés Maggesi, je les ai placés sur de beaux dés en pierre. Le pauvre artiste voyant malgré lui ses statues mauvaises sur ces dés, s'est imaginé que c'étaient les dés qui les faisaient paraître peu dignes des célébrités qu'elles représentaient ; mais on les mettraient sur des piédestaux de Carrare qu'elles ne paraîtraient pas plus belles. Elles paraissent ce qu'elles sont»<sup>54</sup>.

En peinture, Gautier montre des goûts éclectiques : il admire à Paris les œuvres de David, Gros, Gérard. En 1852, il fait acheter *La Grèce sur les ruines de Missolonghi* de Delacroix<sup>55</sup>, qui avait figuré à la première exposition de la Société des Amis des Arts de Bordeaux, pour le musée de la ville. Il aime les paysagistes : en 1873, il gagne un tableau de Louis-Augustin Auguin à la loterie de l'Exposition des Amis des Arts et en est ravi<sup>56</sup>. Il considère Diaz comme «un peintre de valeur (...) qui n'avait pas l'amour de l'argent»<sup>57</sup>, quant à Corot : «C'est certainement un peintre distingué, écrit-il, mais on ne saurait nier qu'il a fait de bien mauvais tableaux, heureusement qu'il a fait aussi de très beaux paysages. Dans l'avenir il y aura des toiles de Corot qui atteindront des prix très élevés et de petits tableaux que personne ne voudra acheter

51. Lettre au marquis Castelnau d'Essenault, à Langoiran, Correspondance, vol. 10, 3 avril 1863. Sur la restauration de Sainte-Croix, voir Claude Laroche, *Entre archéologie et modernité, Paul Abadie architecte (1812-1884)*, pp. 109 à 112.

52. Lettre à Alcée Campan, 3 janvier 1859, Correspondance, vol. 8, pp. 237-238.

53. *Mémorandum*, 4 octobre 1852.

54. *Mémorandum*, 14 juin 1879.

55. Cf. Dominique Dussol, *Art et bourgeoisie. La Société des Amis des Arts de Bordeaux (1851-1939)*, Bordeaux, Le Festin / Atelier du C. E. R. C. A. M., 1997, p. 133.

56. *Mémorandum*, 26 juin 1876.

57. *Mémorandum*, 20 novembre 1876.



que parce qu'ils seront signés»<sup>58</sup>. Enfin, chez Charles Burguet, il admire les gravures anglaises de John Martin (1789-1854), qui en son temps fut considéré comme le rival de Turner, et qui dans des paysages de pics et de précipices, de coulées lunaires, disposait de minuscules personnages tirés de l'histoire, de la Bible, seuls dans l'immensité de cataclysmes.

«Je ne suis pas un homme politique, je m'en flatte, écrivait Antoine Gautier en 1874, je ne suis pas même un homme de parti, je m'en flatte encore. Je ne suis qu'un bourgeois très conservateur et très français ce me semble, tout à fait de mon temps»<sup>59</sup>. Une définition qui correspond assez bien au tableau des idées esthétiques de l'ancien maire de Bordeaux qui, dans

les premières pages de son *Mémoire*, en 1832, empruntait au *Bourreau de soi-même* de TERENCE ces quelques mots : «*Homo sum ; humani nihil a me alienam puto* (je suis homme ; et rien de ce qui intéresse l'humanité ne peut m'être étranger), ajoutant : que ce vers soit la devise de tout ce qui porte une intelligence éclairée et bientôt la face du monde changera, et toutes les affaires humaines prendront une marche décidée vers le bien»<sup>60</sup>.

58. *Mémoire*, 22 février 1875.

59. *Mémoire*, 22 mai 1874.

60. *Mémoire*, 2 juillet 1832.

## Antoine Gautier : quelques éléments biographiques

22 décembre 1798 (2 nivôse an VII) : naissance d'Antoine Gautier à Bordeaux, au n° 26 de la rue Borie. Son père, Jean Gautier, né à Cabara (Gironde) en 1769, est négociant aux Chartrons ; sa mère est Françoise-Aimée Lagardère. Ses deux grands-pères étaient également négociants.

10 décembre 1825 : mariage avec Marie-Charlotte Campan (Zulmé) malgré l'opposition de son père.

9 janvier 1827 : naissance de son fils Jean-Alexandre Gautier-Lagardère (Louis).

1er février 1827 : décès de sa femme à La Mothe au Bouscat.

5 janvier 1826 : nommé maire du Bouscat.

28 septembre 1830 : nommé adjoint à la mairie de Bordeaux.

1846 : nommé premier adjoint (le maire est alors Duffour-Dubergier).

15 mars 1849 : nommé maire de Bordeaux par décret présidentiel.

28 janvier 1860 : démissionne, ainsi que quatre de ses adjoints.

1833-1882 : membre, puis président de la Commission administrative du Dépôt de Mendicité.

1833 : membre du Syndicat des marais de Bruges et de Bordeaux (directeur adjoint en 1835).

1840 : Chevalier de la Légion d'honneur.

30 mars 1843 : reçu membre de l'Académie de Bordeaux.

3 mars 1847 : nommé membre honoraire de la Société linnéenne de Bordeaux.

1841 : membre de la Commission des Monuments historiques de la Gironde (1864 : vice-président ; 1866-1875 : président de la section des monuments et documents historiques ; 1878 : quitte la Commission).

1850 : Officier de la Légion d'honneur.

1855 : décoré de l'ordre portugais de la Conception, après le passage du roi du Portugal à Bordeaux.

1857 : décoré de l'ordre de Saint-Stanislas par le tsar, après la visite du Grand duc Constantin à Bordeaux.

1857 : nommé membre honoraire de la Société de Steeple-chase du New-club de Bordeaux.

1879 : médaille de la Société d'encouragement au bien, décernée par le Comité national, sur la proposition du vicomte Charles de Pelleport-Burète et du cardinal Donnet.

Antoine Gautier était aussi membre du Conseil départemental de l'instruction primaire, et du bureau d'administration du lycée. En 1860, il refusa de faire partie de la Commission des Hospices de Bordeaux : «je crois avoir acquis le droit de prendre un véritable repos», écrit-il au préfet le 30 janvier. Le travail de cette commission, est, dit-il, très absorbant.

Voir pour une généalogie de la famille Gautier, F. Jeantet, «Dix ans de vie bordelaise sous la Monarchie de Juillet d'après le *Mémoire* d'Antoine Gautier», *Revue historique de Bordeaux*, 1984, p. 112

## Pierre Billard (1900-1971)

par Jean-François Fournier

Né à Tonneins (Lot-et-Garonne) le 10 septembre 1900, Pierre Billard vint très jeune à Bordeaux, ses parents s'étant installés dans cette ville, au 43 de la rue Sainte Eulalie (aujourd'hui rue Paul Louis Lande) où sa mère avait ouvert un commerce portant pour enseigne «A la charcuterie de Tonneins»<sup>1</sup>.

Nous devons avouer notre ignorance totale en ce qui concerne sa formation artistique ; tout porte à croire qu'il suivit les cours de l'Ecole Municipale des Beaux-Arts de Bordeaux mais les archives de cette Ecole n'ayant été conservées que de façon très fragmentaire, nous ne pouvons avoir de certitude absolue sur ce point précis. Ayant débuté sa carrière au Salon des dessinateurs fantaisistes, manifestation alors fort en vogue dans la capitale de l'Aquitaine, nous le retrouvons en 1928, avec Molinier, Belaubre et tant d'autres<sup>2</sup>, à la première exposition de la Société des Artistes Indépendants Bordelais, jeune association qui avait pour but de rassembler les éléments novateurs d'une ville dont les goûts, en matière artistique, étaient restés extrêmement académiques. Il participa au Salon de ce groupe chaque année jusqu'en 1933 et y exposa principalement des paysages et des types basques dont certains furent reproduits sur des cartes postales publiées par l'éditeur bordelais Marcel Delboy. Le style de Billard dans cette série est déjà personnel quant à la technique mais, au point de vue

de l'inspiration, il est visible qu'il fut influencé par le peintre espagnol Ramiro Arrue qu'il rencontra certainement au Salon des dessinateurs fantaisistes de 1924 où ils exposaient tous les deux<sup>3</sup>. C'est à cette époque, en 1925 exactement, qu'il peignit le curieux portrait de prostituée que nous reproduisons ici. Devant cette œuvre, comment ne pas penser à «Jésus la Caille», le roman de Francis Carco, où l'auteur, au chapitre 7 de la troisième partie, évoquant Fernande, la prostituée, amie du personnage principale écrit :

«Elle s'arrêta sous un bec de gaz dont l'éclat jaune fit sortir de la nuit son troublant et sérieux visage. Fesse-de-Rat s'approcha.

- Et l'type qu'était derrière toi, qu'est-ce que c'est ?

- Un type ?

- Tu l'as pas vu ? S'étonnait la fille sans la croire... Un sale mec... Il t'a pas lachée...»

1. Sur l'acte de naissance de Billard il est indiqué que son père exerçait la profession de menuisier.

2. D. Cante, *Les peintres indépendants bordelais 1927-1938*, Mémoire de Maîtrise. Université de Bordeaux III, Institut d'Histoire et d'Archéologie. Bordeaux, 1981, dactylographié, p. 13.

3. *La vie bordelaise*, 19 octobre 1924, p. 4.





Fig. 1. — Atelier et maison de Pierre Billard  
43 rue Paul Louis Lande à Bordeaux.



Fig. 2. — Pierre Billard. *Prostituée*. 1925.

Si, comme nous le pensons Billard a composé cette œuvre en s'inspirant de Carco, il est curieux qu'il ait situé l'action près d'une rivière alors que l'intrigue se déroule dans le quartier de la place Pigalle à Paris, c'est-à-dire à quelques kilomètres de la Seine.

En 1935, il illustra «Espanes» le recueil de poèmes de Louis Emié dont l'édition originale parut hors commerce aux Cahiers du Sud en tirage limité. Pierre Billard et Louis Emié entrèrent en relation grâce à leur ami commun le compositeur de musique Henri Sauguet qui était l'ami d'enfance de notre artiste. Dans son livre de souvenirs, Henri Sauguet précise même qu'ils étaient ensemble à l'école Sainte Eulalie<sup>4</sup>.

Bien qu'il ait toujours habité avec ses parents, puis seul 43 rue Paul-Louis Lande à Bordeaux, Billard n'était pas de ceux qui peignait inlassablement le même paysage. Infatigable voyageur, il partait une fois par an, au moins, dans une région déterminée pour y travailler sur le motif. Outre ses vues du Pays Basque, on lui doit des paysages de nombreuses régions de France. La Creuse, la Bretagne, diverses contrées de Gascogne et, surtout, de la Côte d'Azur retinrent son attention ; il y exécuta un grand nombre d'œuvres représentant par exemple Cassis, les Martigues, Villefranche sur Mer ou Gorbio. Notons qu'il fut un des premiers à découvrir le charme de Saint-Tropez qui n'était alors qu'un tranquille petit port de pêche. Il fit aussi de nombreux séjours en Espagne, notamment à Tolède, ville qu'il affectionnait particulièrement.

Ayant donné sa démission de la Société des Artistes Indépendants Bordelais, pour des raisons demeurées fort obscures, Billard adhéra à l'Atelier, autre association artistique bordelaise dont il fut élu quelques années plus tard Membre du Conseil d'Administration<sup>5</sup>, jusqu'à un âge avancé, il participa régulièrement au Salon annuel de l'Atelier mais n'eut, à notre connaissance, qu'une exposition personnelle : celle qui eut lieu en avril 1946 à la Galerie Grézy à Bordeaux<sup>6</sup>. Bien des années plus tard, Billard racontait combien il avait souffert de l'hostilité de Roganeau qui le détestait et ne se gênait pas pour le montrer.

4. H. Sauguet, *La Musique, ma vie*. Librairie Séguier, Paris, 1990, p. 73, p. 99, p. 100, p. 104, p. 159.

5. Guérin, *Des Hommes et des activités autour d'un demi siècle*, Bordeaux, 1957, p. 716.

6. L'exposition fut annoncée dans l'édition du Sud-Ouest du 15 avril 1946.

Pierre Billard est un artiste dont la carrière comporte trois périodes bien distinctes. La première est constituée d'aquarelles et de gouaches d'inspiration romantique ; la seconde, qui se situe de 1925 à 1930, se rattache par un dessin très linéaire et des formes allongées alors à la mode au style Art-Déco<sup>7</sup> mais d'un chromatisme très restreint puisqu'il ne posait sur sa palette que les couleurs primaires. La troisième (la plus abondante), presque exclusivement consacrée aux paysages et aux bouquets de fleurs, se caractérise par une peinture aux riches empâtements traités au couteau dont les couleurs lumineuses sont très différentes de celles employées précédemment. Ayant toujours vécu modestement<sup>8</sup>, Pierre Billard ne peignit que très rarement sur toile, ce matériau étant trop onéreux pour lui, mais sur des morceaux de bois, de contre-plaqué ou de carton récupérés çà et là. Ces supports se prêtaient mieux du reste à sa technique, car posant ses couleurs avec rapidité et nervosité à l'aide de son couteau, il aurait couru le risque de crever la toile la plus solide.

La troisième période de Pierre Billard est si différente des précédentes qu'on pourrait penser, au premier abord, qu'elle est d'une autre main. Sa palette, alors très restreinte, changea totalement et, fait nouveau, il se plut à traduire l'intensité de la lumière par un savant mélange de blanc, de bleu turquoise auxquels il ajoutait une pointe de vert Véronèse. Ses paysages, que ce soient ceux de la Bretagne ou ceux du Midi de la France se caractérisent par l'absence presque constante de présence humaine. Il faut voir là un choix délibéré, car nous savons que techniquement l'artiste était capable de peindre des figures, ses deux premières périodes le prouvent parfaitement, mais on peut expliquer aussi cette particularité par le fait que Billard, de son propre aveu, aimer travailler à l'aube en toute tranquillité pour capter la lumière blanchâtre de ce moment de la journée qu'il affectionnait pour son calme.

7. Malgré son amitié pour Billard, Louis Emié ne lui ménagea pas ses critiques lorsqu'il entreprit sa période «Art-Déco» ; voir à ce sujet, *La vie bordelaise* du 30 octobre 1927.

8. Dans *La vie bordelaise*, n° 17 du 21 avril 1951, p. 3, Billard qui revenait d'Espagne déclarait : «Je n'aurais pas eu les moyens de m'offrir le voyage mais on m'a amené en auto. Je suis resté à Olmedo chez des amis aussi bohèmes que moi».



Fig. 3. — Pierre Billard. *Les Martigues*, vers 1948.



Fig. 4. — Pierre Billard. *Vieille impasse à La Benaige*. Située au verso, face sur laquelle se trouve aussi esquisé un portrait de femme, vers 1935.



On doit noter avec peine qu'autant ses œuvres furent remarquées, voire louées par la presse locale dans les années 1930 lors de chaque Salon des Artistes Indépendants Bordelais, autant, lorsqu'il atteint la plénitude de son art, la presse se montra indifférente envers ses peintures, son nom n'étant plus guère cité dans les comptes-rendus d'expositions.

Sa démission des Artistes Indépendants Bordelais semble avoir été bien néfaste pour la suite de sa carrière mais nous n'avons jamais pu découvrir le motif exact qui le poussa à rompre aussi brutalement avec ses compagnons de jeunesse. C'était un sujet qu'il n'abordait jamais mais il est certain qu'il avait une dent contre Pierre Molinier. On peut dire, sans exagération, que Pierre Billard sombra dans l'oubli<sup>9</sup> dès la fin des années 1950, ses envois aux Salons de l'Atelier n'étaient guère remarqués, nous l'avons dit plus haut, mais il faut souligner qu'à cette époque l'Atelier, société qui avait eu le tort d'accepter en son sein des éléments au talent très discutable, n'était guère prisée des amateurs et ne déclenchait plus l'enthousiasme des critiques d'art. L'Atelier était considéré alors comme un groupement rétrograde<sup>10</sup>.

Pierre Billard qui avait toujours été un adepte de l'art figuratif ne comprenait pas grand chose à l'art moderne. La peinture abstraite resta toujours pour lui une énigme et, naïvement, il se demandait «comment les gens pouvaient acheter ça».

Pierre Billard ne peignit curieusement que peu de paysages bordelais. Quand il s'y consacra, ce fut pour peindre des sujets généralement négligés par les autres artistes. La place Sainte-Eulalie et quelques vues de la Benauges sont tout ce que nous connaissons de lui concernant notre ville. Souvent, il s'enfermait chez lui pour peindre dans le calme le plus total de grands bouquets de fleurs. Les roses, les tournesols et les anémones eurent sa préférence. A la fin de sa vie, son comportement était devenu étrange : non content de retoucher ses anciennes œuvres, que, la plupart du temps, il ne faisait que détériorer, atteint d'une véritable graphomanie, il les contresignait, les localisait et les datait (au verso) avec une imprécision évidente<sup>11</sup> qui rend l'étude de sa production particulièrement difficile. Ne sortant plus guère, il vivait confiné dans l'ancien magasin de sa mère<sup>12</sup> qu'il avait transformé en un pauvre atelier rempli d'objets hétéroclites. Parfois, il recevait la visite d'amis peintres avec lesquels il

aimait parler d'art et accueillait aussi de fidèles amateurs qui, à l'occasion, lui achetaient un tableau. Toujours coiffé d'un vieux béret et revêtu d'une blouse grise constellée de taches de couleurs, il était une «figure» du quartier Sainte-Eulalie.

Pierre Billard mourut à Bordeaux le 9 janvier 1971 ; sa disparition passa totalement inaperçue<sup>13</sup> ; aucun article nécrologique ne lui fut consacré. Jusqu'à ces dernières années, ses œuvres n'atteignaient que des prix dérisoires quand elles passaient en ventes publiques. La tendance du marché de l'art semble se renverser car les 23 octobre 1986 à l'hôtel des Ventes du cours du Médoc à Bordeaux, une de ses peintures a dépassé les 5.000 francs ce qui pour l'instant, constitue un record. Ce désintérêt pour son œuvre pendant des années s'explique par le fait que les Billard qui arrivent actuellement dans le commerce sont généralement fort laids ; Billard employait un vernis de très mauvaise qualité qui a mal vieilli et qui donne aux peintures qu'il recouvre un aspect verdâtre peu engageant ; seul un restaurateur de tableaux confirmé peut enlever ce vernis et retrouver les couleurs originales.

Souhaitons que ce court article révèle au public que Pierre Billard fut un artiste réellement talentueux (bien que sa production soit très inégale). S'il n'atteint jamais la célébrité, ni même la notoriété, ce fut

9. Dans l'ouvrage de G. de Sonnevill et J. Guichard, *Un demi siècle de peinture à Bordeaux*, Bordeaux, Delmas, 1961, Les cahiers culturels culturels de l'Association des étudiants, à la page 37 on parle des fondateurs des Indépendants «rejoints et dévorés par l'oubli» ; Billard était de ceux-là. En outre, il fut confondu avec son presque homonyme Louis Billiard (voir Guichard, *op.cit.*, p. 22).

10. P. Billard n'exposa pas aux derniers Salons de l'Atelier.

11. Il contresigna, situa et data certaines œuvres des années 1930 au stylo à bille. A la fin de sa vie, il disait avoir peint plus de 1000 tableaux.

12. Bien qu'étant en mauvais état, la devanture du magasin existe encore aujourd'hui ; depuis la mort de Billard le local est inocupé.

13. Il ne parut pas d'avis de décès dans la presse ; c'est seulement le 13 janvier dans Sud-Ouest et dans la La France que sa mort fut mentionnée à la rubrique Etat Civil de Bordeaux, Convois funèbres.

à cause d'une trop grande discrétion et, surtout, d'une méfiance exagérée envers les galeristes, avec lesquels il refusa toujours obstinément de travailler et envers le monde de l'art en général<sup>14</sup>.

## Essai de répertoire des expositions auxquelles participa Pierre Billard

1924 Bordeaux Salon des dessinateurs fantaisistes  
1925 Bordeaux Salon des dessinateurs fantaisistes  
1926 Bordeaux Salon des dessinateurs fantaisistes  
1927 Bordeaux Salon des dessinateurs fantaisistes  
1928 Bordeaux Salon des indépendants bordelais  
1929 Bordeaux Salon des indépendants bordelais  
1930 Bordeaux Salon des indépendants bordelais  
1931 Bordeaux Salon d'art et d'artisanat  
1932 Bordeaux Salon des indépendants bordelais  
1933 Bordeaux Salon des indépendants bordelais  
1934 Bordeaux Art. art sacré, décoration  
1937 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1941 Bordeaux Salon des sociétés artistiques bordelaises (section de l'Atelier)  
1943 Bordeaux Salon des sociétés artistiques bordelaises (section de l'Atelier)

1944 Bordeaux Salon des sociétés artistiques bordelaises (section de l'Atelier)  
1946 Bordeaux Exposition personnelle à la galerie Grézy  
1947 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1948 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1950 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1951 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1952 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1953 Arcachon Exposition de l'Atelier  
1954 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1956 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1957 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1959 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1960 Bordeaux Salon de l'Atelier  
1961 Bordeaux Salon de l'Atelier

## Indications bibliographiques Journaux et revues

- *La vie bordelaise*, 19 au 25 octobre 1924
- *La vie bordelaise*, 18 octobre 1925
- *La vie bordelaise*, 30 octobre 1927
- *Le cri populaire*, 4 novembre 1928
- *La vie bordelaise*, 1er novembre 1928
- *L'Essor*, n° 95, octobre 1932
- *La vie bordelaise*, 5 novembre 1933
- *Sud-Ouest*, 15 avril 1946
- *La nouvelle république de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 15 mars 1950 (art. signé Jac B. [Belaubrel]).
- *La vie bordelaise*, 21 avril 1951
- *La vie bordelaise*, 12 mai 1951
- *Sud-Ouest*, 5 avril 1952
- *La vie bordelaise*, 11 avril 1952

- *La vie bordelaise*, 11 février 1956
- *La vie bordelaise*, 24 janvier 1959
- *Sud-Ouest*, 17 août 1959
- *La vie bordelaise*, 9 janvier 1960
- *La renaissance provinciale*, 1er trimestre 1961, «Les tournesols» de P. Billard»

Nous n'avons pas mentionné dans cette courte bibliographie les périodiques où le nom de Pierre Billard n'est que cité.

## Ouvrages

Il n'existe pas d'autres ouvrages citant Pierre Billard que ceux que nous avons indiqué dans les notes du présent article, hormis, bien sûr, les catalogues des expositions précitées. Pierre Billard ne figure pas sur le Dictionnaire de Bénézit.



---

## *Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1997*

---

### **Cours public d'Archéologie - XXXVe année**

#### **Bordeaux, Cité Judiciaire : principaux résultats de la fouille de sauvetage**

Présentation de M. Dany Barraud, Conservateur Régional de l'Archéologie, DRAC Aquitaine.

M. Christophe Sireix, responsable de l'opération, AFAN. *Un quartier périurbain de Burdigala, du Ier au Ve siècle, après Jésus-Christ, principaux résultats.*

Mme Béatrice Szepertyski, dendrochronologue, L.A.E. Bordeaux. *Les Bois.*

M. Christophe Sireix. *Origine, transport, alimentation et évacuation de l'eau dans un quartier périurbain de Burdigala.*

Laetitia Cueillens, étudiante en Histoire à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III. *Les lampes à huile.*

Laurent Brassou, étudiant en Histoire à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III. *Les céramiques à parois fines.*

Jean-Pierre Beyly, étudiant en Histoire à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III. *La céramique sigillée.*

Sous la Présidence de M. Jean-Pierre Bost, Professeur d'Histoire Ancienne à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III : MM. André Bardet et Jean-Marie Debruge du Cercle Bertrand Andrieu, de la Société Archéologique de Bordeaux. *Un dépôt monétaire d'antoniniens.*

Mme Marie-Françoise Diot, palynologue, Centre National de Préhistoire à Périgueux. *Apports de l'étude palynologique à la reconstitution de l'environnement végétal naturel et anthropique de la vallée du Peugue.*

Mme Bénédicte Pradat, carpologue, Centre d'Anthropologie de Toulouse. *Analyse carpologique de diverses structures de l'Age du Fer et de l'époque romaine.*

Mme Catherine Ferrier, géologue, AFAN. *Les environnements physiques des premières occupations de la vallée du Peugue.*

M. Jean-Claude Leblanc, paléométallurgiste, Centre d'Anthropologie Sociale et Historique de l'Europe, Toulouse. *Les activités paléo-sidérurgiques de la Zone III, Ier siècle après Jésus-Christ.*

Mme Sylvie Termignon, étudiante en archéologie, Université de Lyon. *Les objets de tabletterie : des peignes, des dés et des porte-plumes.*

M. Pierre Caillat, archéozoologue, AFAN. *La faune des tabletiers.*



## Archéologie générale

11 janvier : M. Jean Hiernard, *Les Bituriges-Vivisques et la Monnaie*. Cf. *supra*.

8 février : Mme Danièle Thomas, *Les maisons de campagne de Bouliac (Gironde)*

12 avril : M. Marc Favreau, *Une Vierge en vermeil de la Cathédrale Saint-André de Bordeaux*.

9 mars 1997 : Assemblée statutaire

Sous la présidence de Monsieur Henri-Claude Cousseau, Conservateur général du Patrimoine, Directeur des Musées de Bordeaux.

Remise de la Médaille d'Argent de la Ville de Bordeaux : à Monsieur Jean-Bernard Faivre Architecte des Bâtiments de France.

Remise de la Médaille de Bronze de la Ville de Bordeaux : à Messieurs Jean-Pierre Bost, Jean-Marie Debruge, Robert-André Sénac.

Remise des Diplômes de la Société Archéologique : à Mesdames Béatrice Szepertyski, Laetitia Cueillens, Marie-France Diot, Bénédicte Pradat, Catherine Ferrier, Sylvie Termignon ; à Messieurs Jean Hiernard, Lucas Martin (AFAN, responsable des fouilles de sauvetage l'U.G.C.), Patrick Massan (AFAN, responsable des fouilles de sauvetage l'Hôpital Saint-André), Paul-André Besombes, Frédéric Bernard (AFAN), Jean-Claude Leblanc, Pierre Caillat, Laurent Brassou, Jean-Philippe Beyly.

M. Pierre Régaldo-Saint Blancard fait un exposé sur l'exploration archéologique de la Place de la Bourse. Cf tome LXXXVII, p. 39-62.

10 mai : M. Hervé Teyssere, *Murs colorés de la ville de Bordeaux*.

14 juin : Mme Julia Roussot-Larroque, *Activité métallurgique de l'Age du Bronze à la Lède du Gup et Grayan-et-l'Hôpital*. Cf. *supra*.

11 octobre : M. Pierre Coudroy de Lille, *Les loteries bordelaises sous l'Empire et la Restauration*. Cf. *supra*.

8 novembre : M. Bernard, *A propos de quelques faïences bordelaises originales du XVIIIe siècle et de l'une des gouaches de Meaudre de Lapouyade ayant servi à illustrer son livre*.

13 décembre : M. Jean Pinçon, *L'Hôtel de Mel de Fontenay*.

## Groupe Jules Delpit : études d'archives

25 janvier : M. Stéphane Barry, *Sur un livre d'un médecin, La peste à Bordeaux au XVIe siècle*.

22 février : M. Jean-François Fournier, *Vie et œuvre de Pierre Billard (1900-1971)*. Cf. *supra*.

22 mars : M. Stéphane Barry, *Les hopitaux de la peste à Bordeaux*.

26 avril : M. Joseph Boyreau, *Quelques grands thèmes de l'Ancien Régime et la Révolution dans un village : Saint-Morillon (33) de 1610 à 1799*. Cf. *supra*.

24 mai : Mme Delphine Costedoat, *Journal d'Antoine Gauthier : les Beaux-Arts : idées esthétiques*. Cf. *supra*.

28 juin : Mme Dabezies, *L'architecte : Cyprien Alfred-Duprat (1876-1933)*.

25 octobre : M. Laurent Coste, *Intérieurs Bordelais sous Louis XIV : les tableaux*. Cf. *supra*.

22 novembre : M. Michel Basly, *Renflouage d'un bateau du XIXe, de 1850-1860*.

20 décembre : M. Jean-Yves Boscher, *Le Jeu de l'Oie de la Guerre de Trente ans*.

## Visites-excursions

• 13 avril 1997, autour de Pons (17), voyage d'étude organisé par M. Pierre Coudroy de Lille : à Pons visite du château, de l'hôpital, de l'église ; les églises de Petit-Niort, Bougneau, Consac et Chadenac.

• 8 juin 1997, au cœur de la Gascogne, organisé par le Docteur Jacques Charon : la ville de Lectoure, capitale historique et foyer religieux, la Fontaine, le Musée, «autels tauroboliques», le Palais des Archevêques ; quelques «fleurons» des châteaux gascons, Sainte Mère, Plieux, Flammarens.

• 19 octobre 1997, excursion en Entre-Deux-Mers, organisée par Mme Danièle Thomas : les châteaux de Camarsac, de Pressac à Daignac, de Génissac, de Rauzan, du Grand Puch à Saint-Germain-du-Puch.

# Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique Procès-verbaux des séances de l'année 1997

## Abréviations bibliographiques

C :	H. Cohen, <i>Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain</i> , 2e éd., Paris, 1880-1892, 8 vol.
Ci :	L. Ciani, <i>Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI</i> , Paris, 1926.
Dy :	J. Duplessy, <i>Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI</i> , Paris-Maastricht, 1988-1989, 2 vol.
FK :	B. Favier et M. Kolsky, <i>Essais et piéforts français 1943-1972</i> , Paris, 1973.
Gad :	V. Gadoury, <i>Monnaies françaises</i> , 11e éd. 1789-1993, 1993.
Gad-Elie :	V. Gadoury et R. Elie, <i>Monnaies de nécessité françaises 1789-1990</i> , Monte-Carlo, 1990.
Giard :	J. B. Giard, <i>Le monnayage de l'atelier de Lyon des origines au règne de Caligula (43 av.- 41 ap. J.-C.)</i> , Wetteren, 1983.- (Numismatique romaine ; Essais, recherches et documents, 14).
KM :	C. L. Krause et C. Mishler, <i>Standard Catalog of World Coins, 1901</i> , Iola, 11e éd. 1985 ; 19e éd. compl. 1991, 2 vol. ; 24e éd. 1996.
Laf :	J. Lafaurie et P. Prieur, <i>Les monnaies des rois de France, Hugues Capet à Henri IV</i> , Paris-Bâle, 1951-1956, 2 vol.
Mazard :	J. Mazard, <i>Histoire monétaire et numismatique contemporaine 1790-1967</i> , Paris-Bâle, 1965-1969, 2 vol.
VG :	V. Guilloteau, <i>Monnaies françaises, colonies 1670-1942, métropole 1774-1942</i> , Paris, 1943.

## Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Avisseau, Bardet, Bénusiglio, Bernard, Bost, Chalmin, Charon, Debruge, Delpit, Mlle Delplanque, MM. Dugros, Hiernard, Lecœur, Mme Muller, MM. Pujo, Sénac, Mme Thyébaud, MM. Ursy, Vivez, Wiedemann.

## Composition du bureau pour l'année 1997

Président : Dr Debruge.

Vice-présidents : MM. Bardet et Pujo.

Archiviste-bibliothécaire : M. Lecœur.

Conseiller et trésorier : M. Wiedemann.

Secrétaire : M. Sénac.



## Séance du 12 janvier 1997

Présidence de M. Bardet, vice-président

### Communication :

M. Hiernard, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Poitiers, invité de la Société archéologique : *Trésors et événements historiques : quelques documents monétaires relatifs à la troisième guerre de Religion (1568-1570)*. [Texte en Annexe].

La communication est illustrée par la présentation de documents graphiques, de photographies et la projection de diapositives.

**Débat :** Le président remercie vivement l'orateur pour l'intérêt d'un sujet, peu banal, qui fait connaître un épisode insolite de la numismatique et de l'histoire du grand Sud-Ouest au XVI<sup>e</sup> siècle. L'orateur complète son propos en évoquant les tribulations qui ont marqué le retour, dans son pays, du corps de Wolfgang de Palatinat-Deux-Ponts, chef de l'armée de mercenaires, les sources allemandes du sujet et les médailles que fit frapper la reine Jeanne d'Albret à l'occasion de l'expédition. Des propos sont échangés avec l'orateur sur la diversité des monnaies trouvées et sur le passage de l'armée de mercenaires en Aquitaine.

### Présentation :

M. Wiedemann : France. Charles VI (1380-1422), gros dit florette, 2<sup>e</sup> émission (21 octobre 1417) Paris, bil., 26 x 24 mm, 2,93 g, 9 h, Laf 402, Dy 387A. Portugal. Marie Ire (1786-1816), 5 reis, 1799, cu., KM 305(C 33). Espagne (Catalogne). Isabelle II (1833-1868), 3 quartos, 1841, cu., KM(C.L 40a). Pays-Bas. Guillaume III (1849-1890), 2 1/2 cent., 1881, br., KM 108(Y5). Autriche. Ire République (1918-1938), 200 kronen, 1924, br., KM 2833(643).

## Séance du 16 février 1997

Présidence du Dr Debruge, président

### Communication :

Mlle Delplanque : *Les monnaies julio-claudiennes, exemples dans les fouilles de Saint-Christoly*.

La communication est illustrée par la présentation d'un tableau et de représentations de monnaies.

### Autres présentations :

M. Dugros : Principauté de Monaco. Honoré V (1819-1841), 5 c., 1837 Monaco, br., Gad 87. Louis II (1922-1949), 2 fr. Crédit foncier de Monaco, 1924 Poissy, br. alu., Gad 113. 5 fr., 1945 Paris, alu., Gad 119. 20 fr., 1947 Paris, cu.-ni., Gad 121. Rainier III (1949), 100 fr., 1956 Paris, cu.-ni., Gad 127. 5 fr., 1960 Paris, arg., Gad 137. 1 fr., 1966 Paris, ni., Gad 134. 5 fr., 1971 Paris, cu.-ni., Gad 138. 2 fr., 1981 Paris, ni., Gad 136. 10 fr. Xe anniversaire de mariage Grace et Rainier, 1966 Paris, arg., Gad 140. 10 fr. Charles III 1856-1889, Paris, arg., Gad 141. 10 fr., 1978 Paris, br. alu., Gad 149. 10 fr., 1991 Paris, bi-métal., Gad 146. 100 fr. essai Rainier III et Albert prince héréditaire, 1982 Paris, arg., Gad 150.

M. Wiedemann : France, monnaies de nécessité. 10 c. Sté des commerçants – Royan s/ Océan, phare de Cordouan, 1922, alu., Gad-Elie 1-2. 5 c. Chambre de commerce de Périgueux, basilique St-Front, 1923-1928, alu., Gad-Elie 1-1.

M. Bénusiglio : Curiosités numismatiques. Ouvrage de Head sur les monnaies de Syracuse relié avec des pages intercalaires sur lesquelles ont été collées des représentations des monnaies décrites dans le texte. Catalogue de la vente de la collection de D. José Garcia de La Torre, ancien ministre espagnol, établi en français par Joseph Gaillard, imprimé à Madrid en 1852, qui donne, en 516 p. et 20 pl., un éventail très large du monnayage espagnol, des origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Séance du 16 mars 1997

Présidence du Dr Debruge, président

### Communication :

M. Ursy : *Les monnaies d'or de François Ier (1515-1547)*.

A l'époque de François Ier (1515-1547), les monnaies d'or utilisées avaient pour nom l'écu d'or et sa moitié le demi-écu d'or. L'écu d'or fut créé le 11 mars 1515 sous Charles VI. Son nom vient de l'écu de France couronné que l'on voit à l'avvers. Au revers figure une croix fleurdelisée à l'intérieur d'un quadrilobe. A l'origine son poids était de 4 grammes et son titre de 1000/1000 c'est-à-dire en or pur.

Sous François Ier, son poids d'or fin fut de 3,366 g, donc plus léger que celui de Charles VI, mais l'allure générale se conserva (écu de France couronné et croix beaucoup plus simplifiée). Le monnayage d'or resta relativement stable durant le règne. Si l'écu d'or se trouve encore facilement, mises à part les raretés, le demi-écu d'or est beaucoup plus rare, car il fut fabriqué à l'origine en beaucoup moins d'exemplaires.

Le monnayage se situe à une période charnière du monnayage français. En effet, précédemment, il existait un système permettant de localiser l'atelier monétaire que l'on appelait le "point secret". Un petit globule était placé sous une lettre de la légende, indiquant ainsi le lieu de fabrication de la monnaie. Par exemple, le point 18e indiquait l'atelier de Paris. Ce système permettait ainsi de mieux contrôler la fabrication.

Sous François Ier, ce système fut perfectionné par les lettres patentes du 14 janvier 1540. Les points secrets, souvent difficiles à distinguer, furent remplacés par une lettre placée dans le champ, en général sous l'écu ou sous la croix (par exemple K pour Bordeaux). Cependant ce nouveau système ne se substitua pas à l'ancien, mais vint s'y rajouter. A la fin du règne, les lettres patentes du 19 mars 1541 changèrent l'aspect des monnaies d'or par l'adoption du type "à la croisette". L'écu d'or gardait le même poids et le même titre, mais sa valeur fut portée de 40 à 45 sous.

L'apparition du système de la lettre d'atelier divise donc le règne de François Ier en deux parties bien distinctes :

- celle de 1515 à 1540 : bénéficiant de la localisation par le système du point secret ;
- celle de 1540 à 1547, bénéficiant de la localisation par le système de la lettre d'atelier, mais où figure encore le point secret.

Cette particularité a pour effet de doubler les types monétaires et ainsi d'en accroître l'intérêt.

Avant d'étudier plus en détail les monnaies d'or, il faut signaler que François Ier fit aussi battre monnaie hors de France, plus précisément en Italie, à Asti, Gênes, Milan et Savone, mais on ne frappa l'or que dans les villes de Gênes et Milan, les monnaies en question étant très rares.

Le monnayage d'or de François Ier se partage en trois types bien distincts :

- celui à l'écu de France couronné ;
- celui au champ écartelé de France et de Dauphiné, à la place occupée normalement par l'écu de France couronné ; ce type constitue le type du Dauphiné ;
- celui où figurent des mouchetures d'hermine couronnées ou non, à l'avvers de part et d'autre de l'écu de France, ainsi qu'au revers cantonnant ainsi la croix fleurdelisée ; ce dernier type est connu sous le nom d'écu d'or au soleil de Bretagne.

En toute généralité, le type de Bretagne est le plus rare, celui du Dauphiné est plus courant et celui à l'écu de France est le plus courant. Cependant certains d'entre eux, des raretés, ne sont connus qu'à un seul exemplaire. Ils sont conservés au Cabinet des monnaies et des médailles.

Je tiens à présenter plus particulièrement deux monnaies du début du règne de François Ier. Il s'agit de monnaies décrites et photographiées dans l'ouvrage de René Houyez, *Valeur des monnaies royales de François Ier à Henri IV* paru chez Garcen à Paris.

Référencées sous les n° 476 et 477, elles sont très particulières car, bien que portant la titulature de François Ier, elles arborent également les emblèmes de Louis XII comme le porc-épic et le L couronné de Ludovicus.

La première, n° 476, est un écu d'or couronné au porc-épic portant au revers, cantonnant la croix, les 2 F couronnés de Franciscus, ainsi que 2 porcs-épics couronnés.

La seconde, n° 477, est un écu d'or du Dauphiné portant au revers les 2 L de Ludovicus (Louis XII) ainsi que deux porcs-épics.

Ces deux monnaies ne figurent pas dans l'ouvrage de Jean Duplessy, *Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI*, tome 2, ni dans le *Gold Coins of the World*. Ces deux monnaies semblent donc très rares, mais on peut se poser la question de l'existence éventuelle d'un écu d'or au soleil de Bretagne à la titulature de François Ier et aux emblèmes de Louis XII.

L'étude des types monétaires en or de François Ier est complexe car sans entrer dans les détails, les diverses combinaisons possibles entre les lis, les F couronnés ou non, les emblèmes particuliers de François Ier, comme la salamandre, en multiplient les types.



Quoi qu'il en soit, ce monnayage reste le témoin d'une époque riche en événements à la fois militaires (bataille de Marignan, 13-14 septembre 1515) et culturels, car François Ier fut le protecteur des arts et belles lettres ; en un mot ces monnaies nous font revivre une belle époque ; celle de la Renaissance.

La communication est accompagnée de la présentation de monnaies par :

M. Ursy : Monnaies de Charles VI présentant un écu. Écu d'or à la couronne, 1re émission (11 mars 1385), 3, 9 g, Dy 369. Blanc dit guénar, 1re émission (11 mars 1385), 3 g, Dy 377. Blanc dit florette (régence du dauphin Charles), 1re émission (avril 1419), 3 g, Dy 417. François Ier (1515-1547), écu d'or au soleil, 2e type, 1re émission (23 janvier 1515) Lyon, 3, 5 g, Dy 771. 5e type, 3e émission (21 juillet 1519) Lyon, 3,1 g, Dy 775.

M. Delpit : Écu d'or au soleil, 1540 Toulouse, 27 x 26 mm, 3,26 g, 4 h, Laf 639 ; Ci 1074 ; Dy 775.

M. Dugros : Monnaies d'argent. Teston, 26e type, Lyon, 31 mm, 9,75 g, Ci 1121, Dy 904. Teston de Gênes, 1515x1528, 23 mm, 9,45 g, Ci 1210, Dy 951v. Douzain à la croisette, Dijon, bil., 2,20 g, Ci 1170, Dy 927. Douzain de Dauphiné, Romans, bil., 2,05 g, Ci 1166, Dy 849B.

#### Autre présentation :

M. Chalmin : France. Révolution, monneron de 5 sols " au pacte fédératif ", tranche en creux, 1792, br., Mazard 140.

### Séance foraine du 20 avril 1997 au Musée d'Aquitaine de Bordeaux

Présidence du Dr Debruge, président

#### Communication :

M. Lecœur : *Bertrand Andrieu (1761-1822), un Bordelais inconnu, graveur illustre de médailles.*

Notre cercle d'études numismatiques, qui fonctionne au sein de la Société archéologique de Bordeaux, a été créé il y a cinquante ans. Sa première séance s'est tenue le 21 décembre 1947. Puis, par décision du 12 janvier 1952, il s'est placé sous le patronage de Bertrand Andrieu, graveur en médailles

natif de Bordeaux, actif à Paris aux époques de la Révolution, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration.

Un tel recours contribue au maintien de la mémoire d'un artiste qui a connu de son vivant une notoriété sérieuse, mais de la personnalité duquel sans doute bien des traits se sont estompés au fur et à mesure de l'écoulement du temps.

Son nom, certes, se rencontre assez fréquemment sur les catalogues de vente de médailles dans la présentation de ses œuvres. Son portrait se trouve exposé au musée de l'Hôtel des Monnaies à Paris. A Bordeaux même, une rue modeste porte son nom.

Cependant depuis sa mort il y a 175 ans, une seule étude d'importance lui a été consacrée, il y a près d'un siècle. Ainsi, il n'apparaît pas inopportun de mettre à profit la circonstance de notre jubilé pour raviver le souvenir de Bertrand Andrieu, en le rappelant à ceux qui le connaissent et en le révélant aux autres.

Les sources pour l'étude de sa vie et de son œuvre ne manquent pas, tels que documents personnels demeurés longtemps aux mains de la famille, mais probablement dispersés aujourd'hui, matériel professionnel, notamment poinçons et coins gravés remis quelques années après sa mort à la Monnaie, pièces d'état civil, correspondances entretenues avec commanditaires, bordereaux administratifs de règlements, etc.

Surtout, ce sont ses productions mêmes, abondantes, qui expriment en plénitude ce qu'il fut continuellement, un artiste. Les médailles présentées aujourd'hui ici l'illustrent, tirées principalement des plateaux du Cercle, c'est-à-dire des collections de la Société archéologique.

De courtes notices publiées ici et là au cours du XIXe siècle, exceptionnellement du XXe, l'évoquent, ainsi qu'un article écrit par l'un de ses arrière-petits-fils, Edmond Johannet, pour la revue *L'Art* en 1883.

Mais l'ouvrage fondamental le concernant, biographique et documentaire, reste celui de A. Evrard de Fayolle, érudit local, qui l'a rédigé dans les dernières années du XIXe siècle. En 1899 l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux décerna à ce mémoire le prix du concours relatif à la numismatique sur la fondation, datant de 1871, du marquis Lelièvre de La Grange et Fourille. Il fut ensuite publié

dans la *Gazette numismatique française*, années 1900 et 1901, puis il fit en 1902, par les soins des arrière-petits-enfants et de petits-neveux de Bertrand Andrieu, l'objet d'une édition, en 250 exemplaires.

Ce livre, préfacé par Fernand Mazerolle, archiviste de la Monnaie, s'intitule *Recherches sur Bertrand Andrieu de Bordeaux 1761 - 1822, Sa vie - son œuvre*. Même s'il ne s'affirme pas exhaustif, il demeure la référence essentielle.

Bertrand Andrieu naquit à Bordeaux, aux Chartrons sur la paroisse Saint-Rémy le 4 novembre 1761. Il fut baptisé le jour même à l'église Saint-Seurin. Il était le fils de Pierre Andrieu aîné, tonnelier, et de Françoise Dubourdieu.

La famille Andrieu, de condition modeste, était présente à Bordeaux dès le XVIIe siècle. Le père, né en 1724, plus tard marchand vinaigrier, mourut en 1785 ; la mère, née en 1734, mourut en 1799. Les Andrieu eurent vingt et un enfants, dont neuf au moins atteignirent l'âge adulte.

Sans doute le jeune Bertrand dont les enfances demeurent obscures, montra de bonne heure des dispositions pour le dessin. Il avait presque seize ans déjà lorsque, le 1er septembre 1777, son père le mit en apprentissage, pour huit années, chez André Lavau, graveur en armoiries, jetons et pierres fines, rue Neuve à Bordeaux. Lavau, né et mort à Bordeaux (1722-1808), jouissait d'un excellent renom d'homme de goût, de technicien habile et de formateur attentif.

Andrieu allait remplir auprès de lui tout son temps, avec profit, en s'initiant plus spécialement à la gravure de médailles, tout en suivant aussi, avec assiduité, les cours de dessin dispensés par l'Académie de peinture, de sculpture, d'architecture civile et navale de Bordeaux. Il y remporta divers prix, notamment de sculpture d'après le modèle vivant.

Puis, ses longues études terminées, muni d'attestations de son maître et de l'Académie qui auguraient pour lui une bonne carrière, Bertrand Andrieu, âgé de près de vingt-cinq ans, allait quitter le milieu artistique local qui l'avait façonné pour un théâtre plus vaste d'activité, à Paris. Le 7 septembre 1786 à six heures du matin il prit la diligence à La Bastide. Il ne revint jamais dans sa ville natale.

La vie d'Andrieu, vouée totalement à son art, se déroula désormais dans la capitale, à proximité des hôtels monétaires.

Il entra rapidement dans l'atelier du médailleur Nicolas Gatteaux, artiste réputé, qui se trouvait d'ailleurs en relations avec Bordeaux, puisque auteur de récents jetons de l'administration municipale de la ville.

La vocation d'Andrieu à manier le burin s'y affirma. Il continua de se perfectionner, tandis que le temps approchait où affronté à des événements historiques majeurs, en premier lieu la Révolution, il allait pouvoir manifester, par lui-même, avec éclat ses qualités d'homme de métier.

C'est tout au long de périodes politiquement tourmentées que pendant plus de trente ans, de 1789 à 1821, il produisit un très grand nombre de médailles de circonstance, toujours de qualité, mais variables en quantité selon les moments. A suivre sa carrière l'on revit de grandes heures de notre histoire.

Sa première œuvre personnelle connue, publiée dans les premiers jours de 1790, immédiatement appréciée, et bientôt contrefaite, commémora la prise de la Bastille le 14 juillet 1789. Il entreprit ensuite de rappeler de la même manière d'autres scènes patriotiques : l'arrivée du roi à Paris le 6 octobre, l'offrande à la Nation des citoyennes de la Commune de Paris, la fête de la Fédération le 14 juillet 1790, et à la même date l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Il s'en tint toutefois là, l'évolution, rapide et tragique, de la situation à Paris ne se prêtant plus guère à des glorifications fugaces.

La suite de la décennie 90 constitua dans l'existence d'Andrieu une sorte de période intermédiaire, d'activité apparemment réduite, comme en retrait des tourmentes qu'il semble avoir traversées sans encombres. L'avenir confirma qu'il sut s'adapter aux changements de régimes politiques.

Ses seuls travaux connus sont : en 1791 sa participation au concours pour la place de graveur général des monnaies, qui fut attribuée à Augustin Dupré, avec un essai d'écu de six livres ; en 1793 le dessin de figures secondaires pour assignats, et à la fin de l'année la gravure d'une médaille de la Liberté allusive à Le Peletier et à Marat ; en 1796 seulement des mé-



daillons aux figures d'Apollon et de Minerve ; en 1797 des jetons de la Caisse d'escompte du commerce et de la Société philotechnique ; la même année des dessins et gravures destinés à la remarquable édition de Virgile par Firmin Didot, avec surtout les portraits en médaillon des inventeurs de l'imprimerie ; en 1798 l'envoi au Salon d'un cadre de médailles, démarche qu'il renouvela maintes fois pendant vingt ans.

Du moins il fonda un foyer, en épousant le 3 pluviôse de l'an III (27 janvier 1794) Félicité, la fille âgée de seize ans et demi d'un marchand orfèvre parisien Jean-Baptiste Beckers (1726-1814) et de feu Marie-Victoire Du Tertre (morte en 1778). Les Andrieu eurent trois filles, nées respectivement en 1795, 1796 (celle-ci décédée l'année suivante) et 1799 ; aînée et cadette, mariées, eurent chacune une fille, aux descendance développées. Nicolas Gatteaux fut témoin au mariage, son épouse fut marraine de la fille aînée.

Par ailleurs, c'est en 1798 qu'un ami d'Andrieu le peintre Delafontaine fit de lui ce portrait unique dont l'original fut donné par la famille à la Monnaie cent ans après : on y voit le grave médailliste et père de famille presque quadragénaire figuré en fringant et juvénile sportif qui patine avec élégance sur la glace. La toile fut, l'année de sa composition, récompensée par une médaille d'or à l'exposition des Beaux-Arts à Paris.

Avec le Consulat puis l'Empire s'ouvrit à la carrière d'Andrieu un champ beaucoup plus étendu d'activité. Bénéficiant du soutien éclairé de Vivant-Denon (1747-1825), dessinateur et homme de grande culture devenu directeur de la Monnaie des médailles, il allait produire intensément, toujours sur commandes, à l'occasion de la multitude d'événements militaires et civils qui marquèrent le destin de Bonaparte, bientôt Napoléon.

Dès 1799 voici un buste du Premier consul en uniforme, puis en 1800 en costume d'apparat. Cette même année deux médailles célèbres allaient, de par la qualité de leur facture, imposer dans le monde de son art le nom d'Andrieu :

- *le Passage du Grand-Saint-Bernard*, qui constitue non pas la copie mais une réminiscence appropriée du tableau de David ;
- *la Bataille de Marengo*, plus originale, où le dessin détaillé des péripéties du combat tient du tour de force.

Non moins prisés furent en 1801 *la Paix de Lunéville*, allégorie on ne pouvait plus classique, puis en 1802 *le Rétablissement du culte*, scène emplie d'emblèmes symboliques où la France relève la Religion assise sur les ruines d'une église, avec en toile de fond la façade de Notre-Dame de Paris. En 1803 ce fut *le Pont sur la Durance*, œuvre moins parlante où Minerve fait connaître à la nymphe locale le lieu de la première pierre.

Ces pièces majeures sont les plus connues du moment, mais Andrieu coopéra à nombres d'autres productions, d'intérêt moindre ou de sujets plus banals. Comme ses confrères il fut requis par l'administration d'ordres très divers, qui pouvaient toucher aussi bien des données plus générales, ainsi l'organisation de l'instruction publique ou le perfectionnement des monnaies, que l'événement du jour, à illustrer rapidement.

De plus dessin et gravure pouvaient être, et furent souvent, de mains différentes ; il en allait de même de l'avvers et du revers des médailles, volontiers confiés à deux artistes distincts. Andrieu excellait dans le portrait ; considérés comme des modèles ceux des princes qu'il servit furent utilisés et réutilisés continuellement au droit de documents dont l'autre face, descriptive d'un sujet, était gravée par tel ou tel. L'œuvre d'Andrieu apparaît donc à la fois profuse, fragmentaire, et relativement répétitive d'autant que l'on refrappait souvent avec des variantes. Ceci n'ôte rien à la valeur d'un métier que tout un chacun pratiquait ainsi de son temps.

Ajoutons que dès la période du Consulat et durant toute sa carrière, une clientèle privée fit appel à lui pour la confection tant de jetons, d'organismes financiers et de chambres de commerce, que de médailles de récompense ou de souvenir ; ainsi fit-il un projet de jeton pour la Banque de France, qui en préféra un autre.

Sous l'Empire allaient continuer de s'affirmer, au-delà de ces productions courantes, quelques grandes œuvres, dont la haute renommée resta attachée à l'histoire même du régime qu'elles exaltaient. L'alternance de temps de guerre et de paix en fit varier sensiblement les thèmes.

Le couronnement de Napoléon en 1804, les distributions de couronnes à sa famille en 1806, le remariage de l'empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise

en 1810, l'année suivante la naissance et le baptême du roi de Rome, tous ces événements dynastiques constituèrent autant d'occasions de mettre en relief des effigies à la fois solennelles et expressives gravées par Andrieu sur des médailles appelées à une large diffusion dans le public, tandis que le dessin des revers appartenait en général à d'autres artistes.

Et chacun des membres de la famille impériale eut à un moment donné son portrait tracé par Andrieu, lorsqu'ils vinrent visiter la Monnaie des médailles.

Il y eut aussi les batailles, ainsi celle d'Iéna en 1806 où Napoléon en empereur romain passe au galop de son cheval sur le corps de deux ennemis, avec la vigoureuse inscription BORUSSI DIDISCERE NUPER ; les conquêtes, comme celle de la Silésie en 1807, où la Paix arrête la Victoire, ou bien en 1809 l'entrée à Vienne, avec les portes Saint-Martin et de Carinthie ; les négociations, ainsi à Presbourg en 1805, avec le temple de Janus portes fermées, puis à Tilsitt en 1807 où Andrieu dessina au droit le profil des trois empereurs, et à Vienne en 1809 avec un Napoléon dans sa nudité héroïque.

Les œuvres civiles furent également magnifiées. Parmi elles relevons : en 1804 l'ouverture du Musée Napoléon au Louvre avec la vue perspective des salles de l'Apollon et du Laocoon ; en 1809 le canal de l'Ourcq, où la nymphe de la rivière arrose le bras et celle de la Seine les pieds de la ville de Paris ; les Prix décennaux de 1810 à la Minerve assise, image type reprise d'innombrables fois tout au long du XIXe siècle.

Et avant tout la si élégante *Vaccine*, de 1804, promise elle aussi à une assez longue carrière ; elle exprime la Santé protégeant la Beauté, c'est-à-dire qu'Esculape debout, drapé, pose sa main gauche sur l'épaule de la Venus Médicis parfaitement nue dont le bras est entouré d'un léger bandage. Johannet écrivit à son sujet : " Il dépend de l'artiste de rendre la nudité chaste, même pour un modèle qu'on n'a pas déifié pour son amour de la vertu "...

L'impulsion à tout ce renouveau de la médaille était largement le fait de la Monnaie des médailles dirigée diligemment par Vivant-Denon. On sait qu'à l'époque il y avait lieu de distinguer la Monnaie de Paris, dite des espèces, installée depuis la fin du XVIIIe siècle quai Conti, et la Monnaie du Louvre, ou des

médailles, créée en 1551, supprimée pendant la Révolution, rétablie en 1804, et finalement réunie à l'autre en 1832, qui frappait médailles et jetons ; au XIXe siècle, elle était installée rue Guénégaud.

De 1804 à 1814, on dénombre plus de cent médailles officielles où s'inscrivit la signature d'Andrieu, le plus souvent au seul avers, celui de la figure impériale, alors que toute une pléiade de concurrents ou amis concourut aux revers, tels que Jeuffroy, Jaley, Brenet, André Galle, Jouannin, Droz, Dubois, Depaulis, Michaut, Gayraud, Deschamps, Gatteaux fils, etc...

Toutefois une relative éclipse se révèle quant aux travaux qu'Andrieu dans les dernières années de l'Empire.

Mais d'autres que la Monnaie des médailles recoururent à ses services, des compagnies consulaires encore ou de notaires, des académies provinciales, même quelques princes allemands. De même les nouvelles cartes à jouer décrétées pour tout l'Empire et dessinées par Monget en 1808 furent gravées par Andrieu. Et celui-ci s'appliqua, en 1812, probablement à l'occasion de l'hymen de sa fille aînée, à la confection d'une médaille de mariage, très classique, dont le succès dura longtemps.

Andrieu vivait largement de son métier. Les états de paiements de l'administration en font foi. A défaut d'être fort ponctuels, ils se montraient généralement substantiels.

Il faut remarquer tout de même que s'il était bien rémunéré, Andrieu ne reçut pas de distinction officielle. Seule l'Académie des beaux-arts de Vienne, en 1811, l'élut membre honoraire.

Cependant l'Empire touchait à sa fin. Les événements se précipitèrent en 1814 et 1815 ; aussi est-il curieux de suivre les activités d'Andrieu au cours de ces deux années.

Avant la première abdication de Napoléon, il signa seulement le portrait impérial sur de rares documents.

Sous la Première Restauration, Andrieu grava immédiatement des effigies en buste nu de Louis XVIII, qui furent tout de suite adoptées officiellement, et dont certaines furent réutilisées tout au long du règne.



En même temps sortirent de son burin plusieurs médailles, de circonstance, qui sont de celles qui font le plus d'honneur à son art :

- *l'Entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux*, commande de la ville, avec les armes de celle-ci et une inscription rappelant sa députation auprès du prince en Angleterre ;
- *le Débarquement de Louis XVIII à Calais*, accompagné de l'Europe, et accueilli bras ouverts par cette cité ;
- *le Refus de Varsovie*, évocation du refus par le roi alors en exil (1803) de se démettre de ses droits ;
- *la Charte constitutionnelle*, remise par le roi à un pair et à un député aux échines ployées.

Andrieu grava aussi le buste de l'empereur de Russie, Alexandre Ier, et lui en remit lui-même la médaille.

Aux Cent-Jours, le retour de l'île d'Elbe de Napoléon donna lieu à la frappe d'une médaille, tout entière de la main d'Andrieu, avec au droit les bustes superposés de Napoléon, du roi de Rome et de Marie-Louise, et au revers l'empereur accueilli par un paysan et un grenadier.

Advint la Seconde Restauration. Cette même année 1815, Andrieu multiplia les bustes royaux et travailla à plusieurs médailles de choix :

- *le Départ de Louis XVIII de Paris*, dont il grava seulement le revers, la France voilant à demi un écusson fleurdelisé ;
- *la Décoration de l'ordre du Lys* ;
- surtout, *le Duc d'Angoulême préside le Collège électoral de la Gironde*, avec sur une face le profil du prince, qui fut jugé d'une ressemblance frappante, et comparable aux médailles romaines d'Antonin le Pieux (*Le Moniteur universel* dixit) ; sur l'autre face, un fauteuil vide devant une table qui porte écritoire, sonnette et urne ; cette médaille fort majestueuse fut la seule à comporter (sur la plinthe de l'exergue) le texte de signature "Andrieu de Bordeaux".

Désormais, avec la royauté bien rétablie, la Monnaie des médailles, que conduisait Puymaurin, lui aussi ami et protecteur d'Andrieu, consacra son activité aux fastes nouveaux de la dynastie bourbonnienne.

Pour sa part Andrieu, vieillissant, ne coopéra plus guère à de grandes œuvres, du moins pendant un temps. Il se contenta de travailler de-ci, de-là à des jetons particuliers, à des essais monétaires (double

louis, écu, etc.), à la gravure du billet de mille francs type 1817 de la Banque de France, s'agissant principalement de figurines de cartouche.

Il fallut attendre 1818 pour que fut produit le document considéré souvent comme l'un de ses chefs-d'œuvre, *le Rétablissement de la statue de Henri IV* (sur le Pont-Neuf à Paris), avec le buste nu de Louis XVIII à l'avant, et au verso la statue équestre sur son socle orné d'un bas-relief qui retrace un épisode du siège de la capitale en 1594, celui des assiégeants distribuant du pain aux assiégés. La noblesse des traits du souverain et l'extrême finesse du bas-relief valurent à Andrieu un concert de louanges. La médaille avait été commandée par le ministre de l'intérieur, le baron Lainé, Bordelais, qui, le jour de l'inauguration, présenta l'artiste au roi.

Notre médailleur, entre temps, avait reçu quelques hommages plus généraux à son talent. Fait chevalier du Lys à la Première Restauration, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1817.

Cependant, atteint de plus en plus dans sa santé, il avait cessé à peu près de travailler. Il fallut les circonstances spéciales de l'assassinat du duc de Berry puis de la naissance de son fils posthume le duc de Bordeaux en 1820 pour qu'Andrieu fût sollicité à nouveau, de façon pressante. Il allait alors graver un remarquable buste en uniforme du défunt, et surtout deux médailles vouées au tout jeune dynaste, avec sur la première le buste du roi, et au revers la France et un génie ailé tenant le nouveau-né dont la France écrit le prénom, Henri, sur un bouclier que domine un buste d'Henri IV ; sur la seconde, aux bustes superposés des plus expressifs de la duchesse et du duc de Berry répond au verso la France accueillant l'enfant présenté par la ville de Paris.

Après ce court regain d'activité qui révélait des facultés intactes, Andrieu continua de s'affaiblir. Il s'éteignit chez lui, entouré des siens, le 10 décembre 1822. Un moulage de son visage fut exécuté ce jour-là, mis plus tard en buste, conservé aujourd'hui par le Musée d'Aquitaine de Bordeaux.

Bertrand Andrieu fut inhumé au cimetière de Vaugirard, et réinhumé en 1837 dans celui de Montparnasse. Son épouse mourut en 1855.

Bertrand Andrieu laisse donc une œuvre considérable, bien datée tant par ses sujets que par le style, qui lui valut de son temps une réputation flatteuse.

L'homme était d'un naturel affable, en bonnes relations avec ses collègues, attentionné à ses quelques élèves (Gatteaux fils, Depaulis). Et ses contemporains s'accordaient aussi à voir en lui un artiste doué particulièrement bien exercé en dessin comme en gravure, et travailleur acharné.

Au-delà de son savoir-faire, ils apprécièrent en général un style épuré, répondant à leurs goûts. Non seulement la minutie de certains détails le fit reconnaître comme un virtuose du burin mais l'expressivité des effigies souveraines, de Napoléon puis de Louis XVIII, séduisit au point d'en faire des modèles, très utilisés ; et l'harmonie d'images où s'allient la dignité des attitudes, la souplesse des lignes et la clarté de lecture ne laisse pas d'impressionner.

L'influence de l'art antique revu par David et son école est évidente sur lui. Mais ce classicisme d'époque, plutôt sévère, appliqué à des ouvrages de circonstance, se tempère volontiers de vivacité, de fraîcheur, même parfois d'inspiration.

Le médailleur Bertrand Andrieu patron de notre cercle fut une figure intéressante de son époque, ayant fait honneur au beau métier qui le passionna.

La communication, tenue très exceptionnellement sous l'égide du buste du maître graveur grâce au bienveillant accueil ménagé par le Musée d'Aquitaine qui le conserve, est illustrée par la présentation de médailles provenant de la collection de la Société archéologique (fonds O. Miller) et de celle de M. Dugros.

Autres présentations :

**MM. Lecœur et Debruge** : Empire romain, Auguste (27 av.-14 ap. J.-C.). Monnayage d'or et d'argent estimé avoir été frappé à l'occasion de la présentation de Gaius Caesar (\* 20 av. † 4 ap. J.-C.), fils adoptif d'Auguste, à l'armée du Rhin, en 8 av. J.-C. Au droit, tête laurée d'Auguste (exceptionnellement à gauche sur l'aureus, à droite sur le denier). Légende : AVGSTVS DIVI.F. Au revers, effigie équestre de Gaius Caesar, la bulla suspendue au cou, galopant à droite, tenant les rênes de la main droite et le glaive de la main gauche ; derrière lui, une aigle légionnaire dressée entre deux enseignes militaires. Inscriptions :

CCAES II AVGVS.F. Frappe attribuée à l'atelier de Lyon. Aureus, 19 mm, 7,78 g, 3 h, C 41, Giard 70-1b. Denier, 18 mm, 3,75 g. Réf. pour le prince : TACITE, *Annales*, I, 3 ; SUÉTONE, *Auguste*, LXIII-LXV ; DION CASSIUS, *Histoire romaine*, LIV, 18 sq. ; M. BEULÉ, *Auguste, sa famille et ses amis* (1863) ; G. GLOTZ, *Histoire ancienne*, t. 3 (1933) ; L. HOMO, *Auguste* (1935). Pour le monnayage : H. COHEN, *op.cit. sub C* (1880-92) ; M. VON BAHRFELDT, *Die Römische Goldmünzenprägung während der Republik und unter Augustus* (1923) ; A. BANTI et L. SIMONETTI, *Corpus Nummorum Romanorum* (1972-79), *B. M. C. Catalogues* ; MATTINGLY ; SUTHERLAND ; etc. et J.-B. GIARD, dans *Catalogue des monnaies de l'Empire romain à la Bibliothèque nationale* (1976) et dans *Le monnayage de l'atelier de Lyon* (1983).

**MM. Charon et Pujo** : Médaille représentant un projet de place Royale à Bordeaux avec une statue équestre du roi Louis XV, gravée par Duvivier, 1733, br., 60 mm.

Séance du 25 mai 1997

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

**M. Bardet** : *Les monnaies de nécessité depuis la Révolution.*

La communication est illustrée par la présentation de monnaies.

Autre présentation :

**M. Dugros** : France. IVe République, 100 fr. Cochet, type courant 1954-1958, cu.-ni., Gad 897. Essai, 1954, cu.-ni., Gad 897 ; FK 190. Piéfort-essai, 1958, arg., 14, 32 g., FK 219.

Séance du 15 juin 1997

Présidence du Dr Debruge, président

Communication :

**M. Wiedemann** : *Les noms de l'argent.*

La communication est illustrée par la présentation de tableaux. (Trop longs pour être reproduits ici, un exemplaire, accompagné des conclusions tirées par l'auteur, est déposé aux archives du Cercle).



**Présentations :**

M. Debruge : République romaine, as frappé, à l'effigie des anciens rois Numa Pompilius et Ancus Martius, par Censorinus, pendant la guerre civile qui a opposé Marius et Sulla, pour exalter leurs vertus.

M. Dugros : Naples-Sicile. Charles II, 50 G, 1693, arg. Charles III (1734-1759), 120 G, 1749, arg., KM 23. 120 G, 1753, arg., KM 25. Ferdinand IV (1759-1799), 120 G, 1798, arg., KM 66B. 12 T, 1798, arg., KM 36. Ferdinand IV (1799-1816), 120 G, 1805, arg., KM 99<sup>3</sup>. Ferdinand Ier (1816-1825), 120 G, 1818, arg., KM 126a. Ferdinand II (1830-1859), 1841, arg., KM 153B.

**Séance du 19 octobre 1997**

*Présidence du Dr Debruge, président*

**Communication :**

M. Bresson, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux III : *Monnaies rhodiennes et imitation : perspectives de recherche.*

La cité de Rhodes acquit une immense réputation lorsqu'elle résista victorieusement au siège de Démétrios Poliorcète en 305/304 av. J.-C. D'une certaine manière, Rhodes représentait l'idéal de la cité grecque indépendante, à une époque où pourtant les successeurs d'Alexandre dominaient la Grèce et le bassin méditerranéen oriental. Soucieuse de sa bonne réputation, la cité eut aussi un monnayage assez abondant et de qualité. Au III<sup>e</sup> siècle et au début du II<sup>e</sup> siècle, sur les monnaies d'argent, on trouvait à l'avvers Hélios de trois-quarts face, au revers la rose de Rhodes vue de profil. Depuis ca 275 av. J.-C., le nom d'un monétaire figurait sur le revers des monnaies d'argent. À une date qu'il faut situer dans le premier quart du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les types changèrent : on trouva à l'avvers une tête d'Hélios de profil portant une couronne rayonnante, le tout dans un carré creux (d'où le nom de monnaies plinthophores que leur donnent les textes épigraphiques). De façon générale, ces monnaies étaient de très bonne qualité, comme tendent à le montrer les résultats des analyses physiques en cours du monnayage rhodien. Mais en outre, à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au début du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., le monnayage rhodien préplinthophore a connu diverses imitations en Crète et dans les îles de l'Égée, en Grèce propre et en Asie Mineure.

Un certain nombre de critères typologiques permet de distinguer monnayages rhodiens authentiques et monnayages d'imitation. Mais l'analyse physique donne des résultats tout à fait surprenants. Pour ce qu'il est convenu d'appeler les «imitations crétoises» émises à l'extrême fin du III<sup>e</sup> siècle et au tout début du II<sup>e</sup> s. avant J.-C., l'analyse physique révèle des proportions de cuivre variables selon les séries mais pouvant atteindre 37 %, ce qui tranche globalement avec la grande pureté des monnaies rhodiennes de la période (laquelle d'ordinaire atteint ou dépasse 99 % d'argent). En outre, on peut montrer que la proportion de cuivre dans les imitations crétoises n'est pas aléatoire mais que chaque série semble posséder une concentration caractéristique. Le paradoxe est que, selon toute vraisemblance, ces monnaies étaient destinées aux mercenaires qui tenaient les garnisons que Rhodes installa temporairement en Crète après la fin de la Guerre crétoise à l'extrême fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. On est donc conduit à admettre que, parallèlement au monnayage d'excellente qualité qu'elle émettait chez elle, la cité de Rhodes n'hésita pas, par l'intermédiaire de ses représentants en Crète, à émettre des monnayages de qualité très inférieure destinés aux mercenaires dont elle avait besoin dans l'île. Bien entendu, rien ne dit qu'il en alla de même pour les nombreuses autres imitations de Grèce centrale, de mer Égée et d'Asie Mineure. Mais la piste de l'analyse physique vaut d'être poursuivie.

Il convient donc maintenant de multiplier les analyses, tant pour le monnayage rhodien que pour les imitations provenant de régions autres que la Crète pour essayer de dégager ce que pouvait être la politique monétaire des cités ou autres autorités temporaires d'émission qui elles aussi frappèrent des drachmes rhodiennes d'imitation. Nul doute que ces recherches réservent encore bien des surprises.

Référence : Jean-Noël BARRANDON et Alain BRESSON, "Imitations crétoises et monnaies rhodiennes : analyse physique", *RN*, 1997, 137-155.

La communication est illustrée par la projection de cartes, de graphiques et de représentations de monnaies et par la présentation de monnaies rhodiennes par MM. Debruge et Pujo.

**Autre présentation :**

M. Lecœur : France. 100 F André Malraux, 1997, arg., 31 mm, 15,2 g, 6 h.

**Séance du 16 novembre 1997**

*Présidence du Dr Debruge, président*

**Communication :**

M. Bost : *Les monnayages antiques de la péninsule Ibérique.*

La communication est illustrée par la projection de cartes et de représentations de monnaies.

**Présentation :**

M. Dugros : Napoléonides de Sicile. Joseph Napoléon, 120 G, arg., VG 1519. Joachim Napoléon, 12 carlini, 1810, arg., VG 2226. 5 lire, arg., VG 2255. 2 lire, 1813, arg., VG 2256. 1 lire, 1813, arg., VG 2259.

**Séance du 21 décembre 1997**

*Présidence du Dr Debruge, président*

M. Lecœur, archiviste du Cercle, indique que la séance du jour est jubilaire car elle se tient très exactement 50 ans après la première. Il donne lecture du procès-verbal de la séance inaugurale du dimanche 21 décembre 1947, ce qui permet de constater que M. Dugros était présent parmi les membres fondateurs. De vives félicitations lui sont adressées. Pendant quelques minutes, des souvenirs sont évoqués par les membres du Cercle les plus anciens, notamment MM. Dugros et Bénusiglio, sur les origines, les premiers membres, les premiers travaux du Cercle qui a pris le nom de Bertrand-Andrieu en 1952. M. Dugros souligne combien fut importante pour l'existence du Cercle l'action de M. Forton qui amena le collectionneur O. Miller à céder sa collection à la Société archéologique de Bordeaux.

**Communication :**

Dr Debruge : *Les tétradrachmes séleucides selon leurs ateliers de frappe.*

L'abondant monnayage séleucide est présenté selon les différents ateliers de frappe et non selon la suite chronologique habituelle des rois de Syrie.

Cette formule permet de mieux suivre l'évolution historique et géographique de ce vaste territoire sous l'emprise de cette longue dynastie. Elle évoque plus clairement les modifications de cet empire selon de nombreuses conquêtes, pertes, voire reconquêtes de provinces et de cités. Elle illustre davantage aussi les intrications de règnes plus ou moins synchrones en des régions différentes et les usurpations de trône suivies de retours de dynastie légitime parfois en plusieurs épisodes successifs. Bref, elle fait mieux comprendre l'histoire particulièrement troublée de cette dynastie et la variété considérable des types monétaires émis.

L'histoire des Séleucides est d'abord rapidement esquissée sur une carte géographique et selon des tableaux chronologiques synoptiques concernant les différents territoires de l'empire. Puis, les différents ateliers monétaires sont évoqués principalement selon la classification géographique de Newell et de Houghton, en fonction de leurs périodes d'activité, des règnes correspondants et, lorsqu'elles existent, de leurs caractéristiques numismatiques.

La communication est illustrée par la présentation de cartes et la projection d'environ 120 diapositives uniquement de tétradrachmes selon la limitation initialement prévue de l'étude.

**Présentation :**

M. Dugros : France, rois et frères. François II (1559-1560), demi-gros d'Ecosse, 1560, arg., Ci 1339. Charles IX (1560-1574), teston, 1575 Toulouse, arg., Ci 1362. Henri III (1574-1589), franc, 1576 Paris, arg., Ci 1427. Louis XVI (1774-1791), écu de 6 livres, 1791 Paris, VG 149. Louis XVI constitution (1791-1792), écu de 6 livres, 1792 Paris, VG 252. 1<sup>re</sup> Restauration (1814-1815), 5 francs, 1814 Marseille, VG 2365. Louis XVIII (1815-1824), 5 francs, 1821 Paris, VG 2528. Charles X (1824-1830), 5 francs, 1828 Rouen, VG 2657.



## Annexe

### Trésors et événements historiques : quelques documents monétaires relatifs à la troisième guerre de Religion (1568-1570)

Il est malheureusement très rare que l'on puisse mettre en relation un trésor monétaire avec un événement historique tel qu'une guerre ou une invasion et ce, quelle que soit l'époque concernée<sup>1</sup>. Il manque le plus souvent les indices formels qui permettraient de distinguer un dépôt (ou une non-récupération) accidentel et banal d'un trésor enfoui ou perdu dans la hâte engendrée par l'approche d'un danger et les deux catégories d'enfouissements – car elles ont évidemment toutes deux existé – produisent dans une région donnée des effets généralement identiques. Il y a pourtant des exceptions qui concernent le XVI<sup>e</sup> siècle et s'avèrent riches d'enseignement pour l'histoire et la numismatique comparées.

La troisième guerre de Religion (1<sup>er</sup> septembre 1568-8 août 1570)<sup>2</sup>, qui vit s'affronter dans le grand Ouest français huguenots regroupés autour de Louis de Condé, Jeanne d'Albret et Gaspard de Coligny, et troupes royales aux ordres de Charles IX et de Catherine de Médicis, donna lieu à l'intervention peu connue d'une armée de plus de 15 000 reîtres et lansquenets allemands commandée par Wolfgang, duc de Palatinat-Deux-Ponts (Pfalz-Zweibrücken)<sup>3</sup>, un prince luthérien du Saint-Empire venu spectaculairement porter secours à ses coreligionnaires calvinistes après avoir traversé l'Alsace, la Franche-Comté, la Bourgogne, le Nivernais, le Bourbonnais, le Berry et le Limousin<sup>4</sup>. L'armée étrangère entra dans le royaume le 23 avril 1569 après avoir reçu le renfort, le 6 avril, de quelque 2 000 fantassins et cavaliers allemands et français conduits par Guillaume d'Orange-Nassau et ses deux frères Louis et Henri, et, tout au long de son trajet, elle fut accompagnée à quelque distance par une double armée catholique commandée par les ducs d'Aumale et de Nemours, qui ne parvint jamais à engager autre chose que des escarmouches avec elle à cause de la désunion de ses chefs. Après la mort soudaine de Wolfgang, survenue à Nexon, au sud de Limoges, le 11 juin 1569, son armée passa sous le commandement de Volradt (ou

Wolfrad) V de Mansfeld et s'agréa à l'armée de Coligny, vainquit les Royaux d'Henri, duc d'Anjou (futur Henri III) à la bataille de La Roche-l'Abeille le 25 juin, pilla le Bas-Limousin et une partie du Périgord avant de marcher sur Poitiers qui subit un siège de six semaines (24 juillet-7 septembre 1569)<sup>5</sup>. Après avoir été contrainte de lever le siège, l'armée huguenote gagna ensuite la Touraine, puis affronta de nouveau, au nord de l'actuel département des Deux-Sèvres, l'armée royale dans la bataille dite de Moncontour où, Coligny blessé et la cavalerie s'étant déban-

1. On connaît l'exemple rarissime cité par A. Blanchet (*Rev. num.*, 1936, p. 265) de la cassette de Bollingen (Wurtemberg) datée de la guerre de Trente Ans, qui contenait un billet où l'on pouvait lire, en vieil allemand : "le Suédois est venu ; il a tout emporté ; j'ai enterré cela ; 1634, Bozehartt".

2. L'ouvrage le plus complet sur cette guerre, jusqu'à la bataille de Moncontour, reste celui de St.-Cl. Gigon, *La troisième guerre de Religion. Jarnac – Moncontour (1568-1569)*, Paris, s.d. [1911].

3. K. Menzel, *Wolfgang von Zweibrücken, Pfalzgraf bei Rhein, Herzog in Baiern, Graf von Veldenz, der Stammvater des bayerischen Königshauses (1526-1569)*, Munich, 1893.

4. J.-H. Bachmann, *Herzog Wolfgangs zu Zweibrücken Kriegsverrichtungen*, Mannheim, 1769 ; L. Molitor, *Geschichte einer deutschen Fürstenstadt : Vollständige Geschichte der ehemals pfalz-bayerischen Residenzstadt Zweibrücken*, Zweibrücken, 1885, p. 216-238. Le récit détaillé de cette expédition nous est donné par un manuscrit anonyme conservé dans les archives de la Graf von Schönborn'sche Schloßbibliothek de Pommersfelden (ms 247[2867], f° 21r-41r) intitulé *Bericht über die Kriegstaten des Pfalzgrafen Wolfgang in Frankreich, die Weiterführung der Truppen unter dem Prinzen von Navarra und den Frieden im August 1570* qui vient d'être remarquablement étudié et traduit par Mlle A. Klingbeil, *Le périple du duc de Deux-Ponts et de ses cendres (1569-1571), édition critique de sources contemporaines*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Limoges, 1995, p. 121-155.

5. *Le siège de Poitiers par Liberge, suivi de la bataille de Moncontour et du siège de Saint-Jean-d'Angély*, édité par H. Beauchet-Filleau, Poitiers, 1846 ; L. Babinet, "Le siège de Poitiers en 1569", *Mém. Soc. antiq. Ouest*, 2e sér., 11, 1888, p. 463-613 ; Gigon, *Troisième guerre de Religion*, p. 280-299.

dée, 4 000 lansquenets furent massacrés au couteau par les Suisses du colonel Cléry<sup>6</sup>. Les 3 000 reîtres rescapés (commandés par les deux frères de Guillaume d'Orange et par Volradt de Mansfeld) se replièrent alors sur Parthenay, Niort puis Saintes, et, à partir du 18 octobre, prirent part à ce que l'on appela l'"Anabase de l'amiral". En compagnie des jeunes princes Henri de Condé et Henri de Navarre (futur Henri IV) et pendant neuf mois, Coligny tenta, à la tête de ses troupes, de gagner Paris en passant par... le Périgord, l'Auvergne, le Quercy, l'Agenais, le Toulousain, le Languedoc, le Vivarais et le Forez. Après une dernière bataille en Bourgogne, près d'Arnay-le-Duc, la conclusion, le 8 août 1570, de la paix de Saint-Germain mit fin aux combats. Le 13 septembre, ce qui restait de reîtres franchit la frontière et pénétra en Lorraine.

Ces événements ont laissé des traces numismatiques sous la forme de trois trésors et de quelques découvertes secondaires caractérisés par l'"exotisme" de leur composition.

### Le dépôt funéraire de Sommières-du-Clain (Vienne)

Le 20 novembre 1879, Gerasime Lecointre-Dupont signala à la Société des antiquaires de l'Ouest la découverte, près du pont de Sommières-du-Clain, à quelque 35 km au sud de Poitiers, d'une monnaie de Zug (légende MONETA NOVA TVGIENSIS) avec "quelques autres, de Suisse, de Strasbourg ou des villes impériales, mêlées à des ossements humains"<sup>7</sup>. Bien qu'aucune donnée chronologique précise n'ait été fournie quant à la date d'enfouissement de cette bourse, elle doit probablement être mise en relation avec le passage des armées huguenotes dans la région lorsque, parties de Confolens le 9 juillet 1569, elles se dirigèrent vers le nord-ouest pour venir mettre le siège devant Poitiers. À l'occasion de l'annonce de cette découverte, l'archiviste Alfred Richard, présent à cette séance, fit observer en outre "qu'un lot de plus de 100 monnaies d'argent allemandes et suisses d'avant 1569 [avait été] trouvé il y a quelques années près du rocher de Coligny". Cet accident topographique dominant le pont Joubert de Poitiers tire son nom du fait que, selon la tradition, il aurait servi de protection à l'amiral de Coligny lors du bombardement de la ville<sup>8</sup>. Un hasard providentiel nous a permis de retrouver, il y a quelques années, la trace de ce trésor.

### Le trésor de Poitiers

Un collectionneur poitevin du siècle dernier, chef de bureau à la préfecture de la Vienne, nommé Henri Pinchaud, a tenu à jour pendant quarante années (du 1<sup>er</sup> mars 1847 au 30 octobre 1887), sur des carnets manuscrits, ses achats et échanges d'objets trouvés – il s'agissait principalement de monnaies de toutes époques, mais aussi de marques sur céramique sigillée ainsi que de toutes sortes de petits objets mobiliers – lors des innombrables travaux effectués dans Poitiers et ses alentours immédiats<sup>9</sup>. Parmi cette documentation considérable, on remarque aisément la présence d'un lot de 136 monnaies d'argent issues de l'aire germano-helvétique, convenablement décrites, achetées 20 francs, le 9 novembre 1874, à M. Cartier (probablement Étienne Cartier fils) et correspondant sans doute aucun à tout ou partie du trésor évoqué en 1879 par Alfred Richard. Nous savons par ailleurs que ce dernier connaissait Henri Pinchaud dont il devait acquérir, après sa mort, la partie non numismatique de la collection, léguée en 1914, avec toute la collection Richard, à la Société des antiquaires de l'Ouest et aujourd'hui conservée au musée Sainte-Croix de Poitiers<sup>10</sup>. Les monnaies décrites étaient des dénominations de valeur moyenne (groschen, kreuzer, etc.), toutes antérieures à 1569 – ce que l'on pouvait dé-

6. Sur tous ces événements militaires, on peut se reporter à la biographie publiée par Mme L. Crété, *Coligny*, Paris, Fayard, 1985.

7. *Bull. Soc. antiq. Ouest*, 2e sér., I, 1877-1879, p. 510.

8. P. Dez, *Histoire des Protestants et des Églises réformées du Poitou*, nouv. éd., I, La Rochelle, 1936, p. 118.

9. Médiathèque de Poitiers, ms 904.

10. Alfred Richard a publié en 1889 les marques sur sigillée de la collection Pinchaud ("Épigraphie poitevine : marques de potiers et petites inscriptions gallo-romaines, notes sur une collection poitevine", *Mém. Soc. antiq. Ouest*, 3e sér. XII, 1889, p. 1-77, pl. I-XII). La collection de monnaies d'H. Pinchaud a été vendue aux enchères à Paris (*Collection de feu M. P..., de Poitiers : monnaies françaises et étrangères, médailles grecques et romaines*, vente des 3 et 4 mai 1892 ; commissaire-priseur M. Delestre ; expert H. Hoffmann). Les numéros susceptibles de correspondre à des monnaies du trésor de Poitiers sont les suivants : 389, 393-396, 397, 399, 401-405, 407-409. Malheureusement, les pièces ne sont pas décrites, mais comportent parfois des millésimes.



duire de l'examen des seules monnaies millésimées. Voici la liste des autorités émettrices représentées (fig. 1) <sup>11</sup> :

Autorité émettrice	Dénomination	Nb
1. Charles d'Égmond, duc de Gueldres (1492-1538)	cavaliers	2
2. Marguerite de Brederode, abbesse de Thorn (1531-1557)	groschen	1
3. Guillaume V, duc de Juliers, Clèves et Berg (1539-1592)	pièce de 6 hellers	1
4. Georges d'Autriche, évêque de Liège (1544-1557)	double patard	1
5. Frédéric III, comte palatin du Rhin (1559-1576)	halbbatzen	2
6. Ville impériale de Metz	gros	2
7. Ville impériale de Strasbourg	vierer kreuzer pfennig	2 18 1
8. Ville impériale de Colmar	doppelvierer rappenvierer	5 1
9. Ville de Thann	doppelvierer plappert	10 1
10. Charles III, duc de Savoie (1504-1553)	pièce de 4 grossi	1
11. Christophe, duc de Wurtemberg (1550-1568)	groschen	1
12. Ville de Brisach	doppelvierer vierer	1 3
13. Ville de Fribourg-en-Brigau	demi kreuzgroschen	5
14. Ville de Laufenburg	plappart	1
15. Ville impériale de Constance	schilling	1
16. Ville impériale d'Isny	groschen	1
17. Ville impériale de Kempten	halbbatzen groschen	4 4
18. Ville impériale de Kaufbeuren	pièce de 3 kreuzer	2
19. Ville impériale d'Augsbourg	pièce de 3 kreuzer	1
20. Duché de Bavière Guillaume IV et Louis X (1516-1545) Albert V (1550-1579)	halbbatzen halbbatzen	2 1
21. Ville impériale de Nördlingen	halbbatzen	1
22. Georges-Frédéric, margrave de Brandebourg-Ansbach (1543-1603)	halbbatzen	1
23. Ferdinand I <sup>er</sup> , archiduc d'Autriche (1521-1564)	pièces de 3 kreuzer	6
24. Ferdinand I <sup>er</sup> , duc de Silésie (1526-1564)	halbbatzen	1
25. Duché de Saxe Ernest, Guillaume III et Albert IV (1464-1484) Frédéric III, Johann et Georges (1507-1525) Maurice (1547-1553) Auguste (1553-1586)	zinsgroschen zinsgroschen spitzgroschen groschen	5 1 4 1
26. Comté de Mansfeld Gebhard VII et Jean-Georges I <sup>er</sup> (1540-1558) Volradt V, Johann I <sup>er</sup> et Charles I <sup>er</sup> (1560-1567)	groschen groschen	2 1

Saint-Empire (atelier indéterminé)	Mariengroschen (?)	1
27. Ville de Bâle	plappart doppelvierer vierer	4 15 1
28. Ville de Zurich	groschen	3
29. Ville de Saint-Gall	groschen	1
30. Canton de Zug	groschen ou böhmisch	1
31. Cantons d'Uri, Schwyz et Unterwalden	groschen	1
32. Ville de Berne	halbbatzen	1
33. République de Genève	sol	1
Suisse ou Saint-Empire	pièce de 3 kreuzer	1
34. Henry VIII, roi d'Angleterre (1509-1547)	halfgroat	1
35. Royaume de France Charles VI (1380-1422) Charles IX (1561-1574)	blanc dit guénar monnaie d'argent	1 1
36. Ferdinand I <sup>er</sup> , roi de Hongrie (1527-1564)	groschen	1
37. Ferdinand et Isabelle de Castille et d'Aragon	pièces d'argent (sans doute réaux)	3
38. Juan de Omedes, grand maître de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem	tari	1

128 pièces sur 136 (soit 94 % de l'ensemble) proviennent, on le voit, de l'espace germano-helvétique, et, parmi elles, 95 exemplaires ont été frappés dans des ateliers du sud-ouest de cet espace (dont 38 en Alsace, 28 en Suisse, 14 en Souabe et 10 dans le Brisgau). Nous avons, dans un premier temps, envisagé de mettre ce trésor en relation avec le bref séjour (quelques jours) dans la proximité de Poitiers (à La Bugellerie) des Suisses de l'armée du duc d'Anjou, commandés par le colonel Pfyffer, en novembre 1568 <sup>12</sup>, mais la durée bien supérieure du siège de Poitiers, la localisation précise de la découverte et sa composition nous ont très tôt convaincu que cette bourse a très probablement été perdue par un soldat allemand qui l'aura constituée dans son pays d'origine ou lors de son passage en Alsace et en Franche-Comté.

11. J. Hiernard, "Une bourse de mercenaire allemand de l'époque du siège de Poitiers par Gaspard de Coligny (1569)", dans : *Die Münze, Bild – Botschaft – Bedeutung, Festschrift für Maria R. Alföldi* (H.-Chr. Noelke et H. Schubert éd.), Francfort-sur-le-Main, 1991, p. 242-252 ; id., "Au temps des reîtres et des lansquenets : quelques documents numismatiques relatifs à la troisième guerre de Religion (1568-1570)", *Bull. Soc. antiq. Ouest*, 5e sér., VI, 1992, p. 6-13.

12. Gigon, *Troisième guerre de Religion*, p. 116-117.

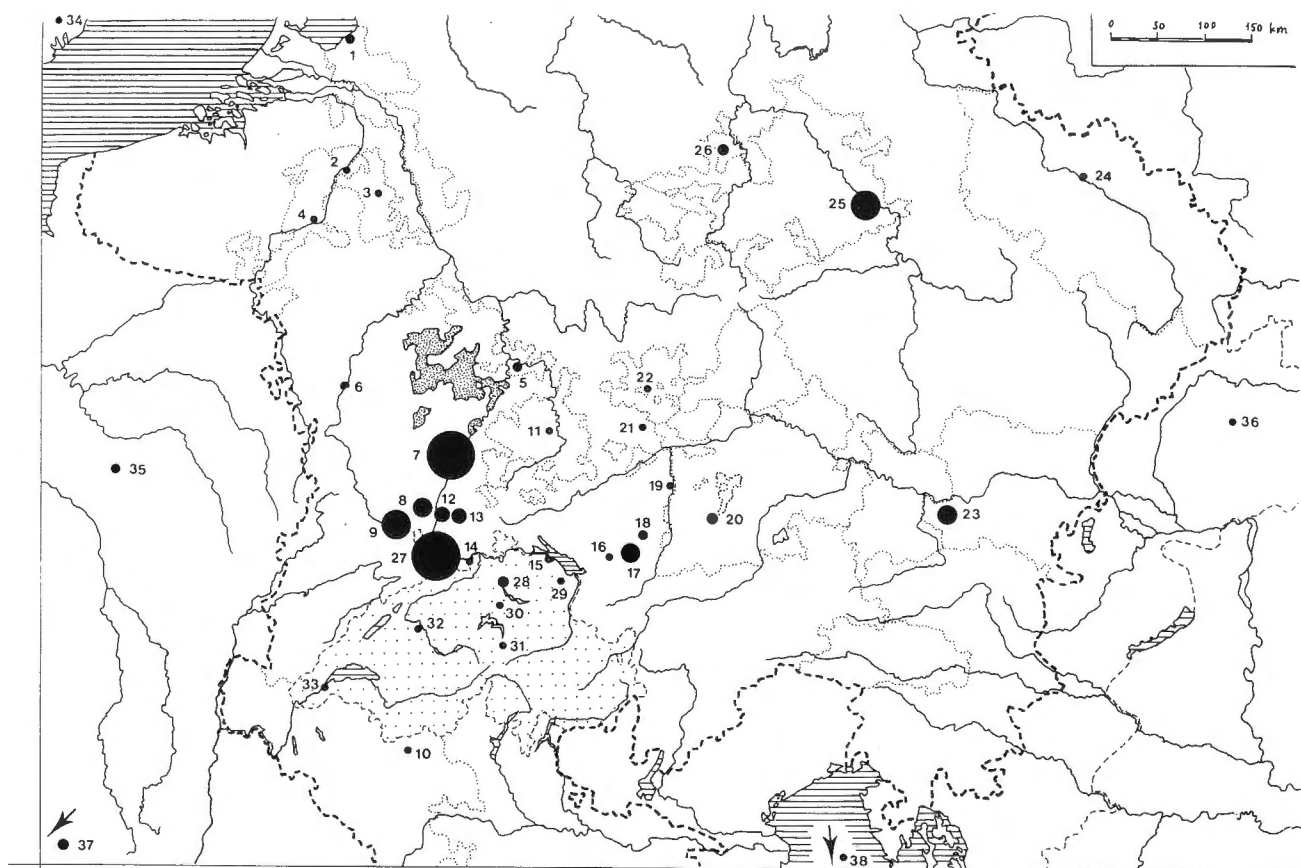


Fig. 1. — Trésor de Poitiers, provenance des monnaies.

N. B. : Les symboles sont proportionnels aux quantités ; les numéros renvoient au tableau ; le territoire grisé sombre correspond au duché de Palatinat-Deux-Ponts ; les tiretés délimitent le Saint Empire (dessin J. H.).

## Le trésor de Dun-sur-Auron (Cher)

Peu de temps après la publication par nos soins du trésor de Poitiers, Olivier Jeanne-Rose nous apprit l'existence d'un autre ensemble, trouvé en 1874 à Dun-sur-Auron, et autrefois signalé par Paul Moreau dans son *Histoire de Dun-le-Roi* parue en 1895 : "en 1874 on retira de l'abreuvoir [de Dun-sur-Auron] plusieurs bourses de cuir contenant quantité de piécettes allemandes, saucières ou bractéates, de cette époque [le XVI<sup>e</sup> siècle], provenant sans doute de quelques reîtres arquebusés en menant leurs montures au gué aux chevaux" <sup>13</sup>. Un peu plus tard, Albert de Grossouvre, ingénieur en chef des mines, présenta à la Société des antiquaires du Centre seize pièces et un objet de cuivre ayant fait partie de cette trouvaille et qui furent aussitôt publiés <sup>14</sup>. L'objet, malheureusement figuré sans échelle, pourrait être une pièce de harnachement

(ou un *umbo* de bouclier). Bien que les monnaies aient été assez bien décrites, leur identification, conforme aux connaissances de l'époque, était peu précise : "des hellers émis au XVI<sup>e</sup> siècle par les villes rhénanes de Cologne, Mayence, Nassau, Aix-la-Chapelle, Worms, Trèves, Juliers, Liège et Phillipsbourg". Il est remarquable que, d'emblée, les éditeurs aient alors rapproché cet ensemble du passage des troupes de Wolfgang de Deux-Ponts à Dun-sur-Auron, attesté par des documents contemporains, le 28 mai 1569. Nous avons pu procéder à une "actualisation" des identifications

13. P. Moreau, *Histoire de Dun-le-Roi précédée d'une notice sur le canton, Saint-Amand*, t. I, 1895, p. 315, note 4.

14. Buhot de Kersers, Mater et Chénou, "Bulletin numismatique n° 19", *Mém. Soc. antiq. Centre*, 21, 1895-1896, p. 249-253, 1 planche.



d'au moins quinze pièces sur seize <sup>15</sup>, en particulier grâce aux dessins publiés par Grossouvre. Toutes les monnaies étaient des "pfennigs en forme de coupes" (*Schüsselpfennige*), très petites dénominations d'argent convexo-concaves dotées d'un seul motif, un blason surmonté en général d'une lettre, imprimé en relief sur une face et en creux sur l'autre face :

Autorité émettrice	Nb
1. Ville impériale de Cologne (après 1511)	2
2. Hermann V de Wied, archevêque-électeur de Cologne (1515-1547)	2
3. Albert IV, margrave de Brandebourg et archevêque-électeur de Mayence (1514-1545)	1
4. Wolfgang, duc de Palatinat-Deux-Ponts-Veldentz (1532-1569)	4
5. Théodore de Bettendorf, évêque de Worms (1552-1580)	1
6. Johann II, duc de Palatinat-Simmern (1509-1557)	2
7. Frédéric III, comte-électeur palatin du Rhin (1557-1576)	2
8. Ville impériale de Worms (après 1515)	1

Les coins monétaires de Gennes (Maine-et-Loire)

On doit ajouter à ces documents sur lesquels le doute n'est pratiquement pas permis deux coins monétaires de Thann (Haut-Rhin) découverts en 1900 et 1937 dans un champ proche du hameau des Roches de Milly, commune de Gennes (Maine-et-Loire) <sup>16</sup>. Bien que leur localisation soit assez éloignée du trajet de l'armée conduite par Volradt de Mansfeld, comment ne pas penser que ces coins aient été déro-bés dans l'ancien atelier alsacien, clos en 1565, lors du passage de l'armée de Deux-Ponts, à la mi-mars 1569, à proximité de la ville, alors possession autrichienne ? Les reîtres et lansquenets, rappelons-le, disposaient de chariots où ils entassaient le produit de leurs pillages <sup>17</sup>, en particulier les métaux de toutes sortes (jus-que, dit-on, aux toitures de plomb des églises), et il est évident que le vol de coins monétaires permettait la fabrication ultérieure de fausses monnaies.

D'autres trésors pourraient, ici ou là, être rap-prochés sans doute de ceux qui précèdent <sup>18</sup>, mais il convient d'être prudent en ce qui concerne, en particulier, les découvertes de thalers qui devaient, par leur contenu métallique, circuler plus facilement dans des régions éloignées des ateliers émetteurs <sup>19</sup>. Il ne faut pas non plus oublier qu'il y avait également des mercenaires étrangers, en particulier allemands, dans les armées royales (celle du duc d'Anjou par

exemple) <sup>20</sup>. Il n'est enfin pas non plus exclu que certaines bourses aient pu être apportées par des marchands, mais nous n'en avons pas trouvé d'exemples en Poitou ou en Saintonge : il conviendrait de scruter les régions littorales, autour de La Rochelle,

15. J. Hiernard, "Les Allemands en Berry (1569) : le trésor de Dun-sur-Auron (Cher)", *Bull. Soc. franç. num.*, 48, 1993, p. 524-529.

16. G. Collin, "Deux coins monétaires alsaciens du XVI<sup>e</sup> siècle retrouvés en Anjou", *Bull. Soc. franç. num.*, 43, 1988, p. 333-334, 2 fig.

17. Un témoin oculaire, D. Généroux, parle à plusieurs reprises de "chariots-reîtres" (B. Ledain, "Journal historique de Généroux, notaire à Parthenay (1567-1576)", *Mém. Soc. stat. Deux-Sèvres*, 2e sér., 2, 1862, p. 1-147).

18. Nous avons proposé de mettre quelques autres trésors du haut Poitou en relation avec ces événements (J. Hiernard, "Quelques trésors poitevins inédits de l'époque de Charles IX (1560-1574)", *Bull. Soc. franç. num.*, 45, 1990, p.848-857). Plusieurs de ces ensembles ne sont constitués que de monnaies françaises et pour-raient, à vrai dire, dépendre de causes autres que militaires. On signalera toutefois que le trésor des environs de Couhé (Vienne), contenait au moins trois testons de Lorraine tout à fait étrangers à la circulation normale poitevine. Que faut-il penser également du trésor de Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), publié par M. Dhénin ("Le trésor de Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) : monnaies d'or du XVI<sup>e</sup> siècle", *Bull. Soc. franç. num.*, 31, 1976, p. 116), dont la dernière pièce était un écu de Charles IX daté de 1565 ?

19. Il n'est peut-être pas aussi sûr que nous le pensions en 1992 (J. Hiernard, "Au temps des reîtres", p. 28-29) que le petit dépôt trouvé en 1899 aux environs de La Rochelle et composé de sept monnaies françaises (Henri II) et de 13 monnaies étrangères d'ar-gent (dont un demi thaler de Gustave Ier de Suède, et 9 thalers de la ville impériale de Nimègue, d'Adolphe III de Schaumburg, archevêque-électeur de Cologne, de Rodolphe de Steremberg, abbé de Murbach et Lure, de Melchior Zobel de Giebelstadt, évêque de Wurtzbourg, de la ville impériale de Kaufbeuren, de Karl-Wolfguy, Ludwig XV et Martin, comtes d'Ettingen, de Ferdinand Ier, archiduc d'Autriche, de Maurice et Jean, ducs de Saxe et d'Albert-Philippe et Jean-Georges, comtes de Mansfeld) soit obligatoirement à rattacher à un événement militaire plutôt qu'à de simples relations commerciales, dont on sait qu'elles de-vaient être intenses dans la région de La Rochelle-Brouage.

20. Gigon, *Troisième guerre de Religion*, p. 241. Le 9 juin 1569, lorsque l'armée de Wolfgang de Zweibrücken franchit la Vienne à Saint-Priest-Taurion, les auxiliaires allemands de l'armée du duc d'Anjou, présents sur l'autre rive, refusèrent de combattre et provoquèrent la fureur de Catherine de Médicis, présente sur les lieux (Fr. Delage, *La troisième guerre de Religion en Limousin. Combat de La Roche-l'Abeille, 1569*, Limoges, s.d. [apr. 1935], p. 29 ; cf. lettre de Catherine de Médicis au roi (Limoges, 12 juin 1569) citée par L. Duval, *Mém. Soc. sc. nat. archéol. Creuse*, 4, 1881, p. 284 : "les reïstres ont refusé de marcher le jour de la Fête-Dieu (9 juin), ce qui est cause qu'on n'a pas obtenu la victoire qui eust mis fin à la guerre civile".

Brouage ou de la baie de Bourgneuf, par exemple <sup>21</sup>. Nous avons voulu montrer, en tout cas, par cette étude que, dans certaines conditions bien précises, on pouvait mettre en relation trésors monétaires et événements historiques, ce qui intéresse, du point de vue méthodologique, les spécialistes de toutes les époques. Cette enquête, née du hasard, s'est surtout centrée sur le Poitou et a permis de réhabiliter quelques documents angevins et berrichons méconnus. Peut-être les historiens et numismates des pays garonnais et des régions concernées par l'"Anabase de l'amiral" <sup>22</sup> découvriront-ils un jour, en scrutant les réserves de musées et les publications anciennes, des ensembles comparables à ceux que je viens de présenter. Voici résumées, à l'aide du manuscrit récemment étudié par Mlle Antje Klingbeil <sup>23</sup>, les étapes parcourues par les reîtres au sein de l'armée des Princes, de la bataille de Moncontour (3 octobre 1569) à l'entrée en Alsace (20 septembre 1570) (fig. 2) :

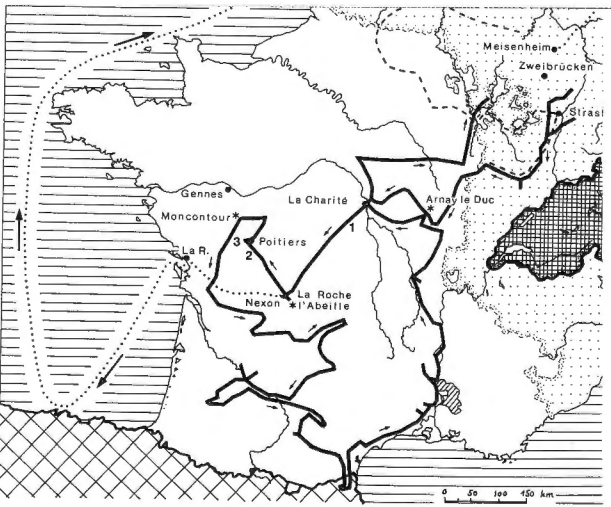


Fig. 2. — L'itinéraire des soldats allemands de 1568 à 1570 et la localisation des trésors monétaires étudiés (1 = Dun-sur-Auron ; 2 = Sommières-du-Clain ; 3 = Poitiers).

N. B. : Le tireté indique le trajet de Guillaume d'Orange-Nassau avant sa jonction avec Wolfgang de Zweibrücken ; le pointillé à partir de Nexon et dans l'Océan correspond au rapatriement du corps de Wolfgang de Zweibrücken (dessin J. H.).

		1569
Deux-Sèvres	Parthenay ; Niort ; Frontenay-Rohan-Rohan	4-7 octobre
Charente-Maritime	Saintes ; Saint-Jean-d'Angély (siège) ; Pons	9-18 octobre
Charente	Barbezieux ; Villebois-Lavalette	19-20 octobre
Dordogne	Brantôme ; Beaumont (?) ; Terrasson-la-Villedieu ; Salignac-Eyvigne	21-25 octobre
Lot	Hôpital-Saint-Jean	26 octobre
Corrèze	Le Pescher ; Lagarde-Enval ; Argentat	27-29 octobre
Cantal	Laroquebrou	6-7 novembre
Lot	Figeac (près de)	8 novembre
Aveyron	Livinhac-le-Bas ; Anglars-Saint-Félix	9-15 novembre
Lot	Beauregard ;	16 novembre
Tarn-et-Garonne	Montauban ; Lauzerte	20 nov. – 5 décembre
		1570
Lot-et-Garonne	Frespech ; Montpezat ; Port-Sainte-Marie ; Aiguillon ; Prayssas ; Hauteffage-la-Tour ; Caillac	5 déc. – 9 janvier
Tarn-et-Garonne	Montjoi ; Camparnaud ; Montauban (près de)	10-22 janvier
Haute-Garonne	Cheny (?) ; Montastruc-la-Conseillère (siège) ; Lanta ; Bourg-Saint-Bernard ; Loubens-Lauragais ; Caraman (siège) ; Auriac-sur-Vendinelle ; Saint-Félix-Lauragais (siège) ; Toulouse (près de) ; Gardouch	23 janv. – 19 février
Aude	Saint-Amans ; Brugairolles ; Montréal ; Bagnols ; Conques-sur-Orbiel (siège) ; Puichéric ; Laredorte ; Argeliers	1er-18 mars
Hérault	Capestang ; Servian ; Castelnau-de-Guers ; Agde (devant) ; Candillargues ; Lunel (siège)	19 mars – 16 avril

21. Voir *supra*, note 19.

22. Sur cette expédition, aussi spectaculaire que le "voyage de France de Monsieur des Deux-Ponts" : P. Courteault, "L'invasion de l'armée des Princes en Agenais", *Revue de l'Agenais*, 25, 1898, p. 234-250 et 461-477 ; Cl. de Vic et J. Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, t. XI, Toulouse, 1889, p. 527-536 et t. XII, Toulouse, 1889, p. 23-29 ; L. Crété, *Coligny*, p. 377-383.

23. A. Klingbeil, *Le périple du duc de Deux-Ponts*, p. 144-155 (f° 34v-41r du ms 247 [2867] de Pommersfelden). On notera que les reîtres ont aussi accompli un certain nombre d'incursions audacieuses s'écarter du parcours mentionné par l'anonyme allemand. Ainsi, du 20 décembre 1569 au 3 janvier 1570, plusieurs partis de cavaliers, commandés par La Loue, "coururent vers Villefranche-de-Queyran [Lot-et-Garonne], Bazas [Gironde] et, à travers les Landes, vers Roquefort, Saint-Justin et Mont-de-Marsan [Landes], puis retournant par Sos, Bruch et Port-Sainte-Marie [Lot-et-Garonne]" (La Popelinière, *La vraie et entière histoire des troubles et choses mémorables advenues tant en France qu'en Flandres et pays circonvoisins depuis l'an mil cinq cents soixante et deux*, Bâle, 1578, t. I, f° 368v).



Gard	Nîmes ; Marguerittes ; Collias ; Lussan ; Barjac	18-26 avril
Drôme	Siège de Montélimar par Louis de Nassau <sup>23</sup>	avril
Ardèche	Lanas ; Saint-Sernin ; Aubenas ; Privas ; Le Pouzin ; Charmes-sur-Rhône ; Lamastre ; Rochepaule ; Le Fressenet	29 avril – 24 mai
Haute-Loire	Riotord	26 mai
Loire	Le Chambon-Feugerolles ; Saint-Étienne ; Saint-Galmier ; Feurs ; Saint-Symphorien-de-Lay ; Perreux	27 mai – 16 juin
Saône-et-Loire	La Clayette ; Mazille ; Saint-Loup-de-Varennes (?) ; Buxy ; Chagny	17-24 juin
Côte-d'Or	Molinot ; Arnay-le-Duc (bataille)	25-26 juin
Saône-et-Loire	La Varenne (commune d'Ignoray)	29 juin
Nièvre	Saint-Honoré-les-Bains ; Châtillon-en-Bazois ; Montenoison ; Châteauneuf-Val-de-Bargis ; Entrains-sur-Nohain ; Saint-Amand-en-Puisaye ; Neuvy-sur-Loire	30 juin – 20 juillet

Yonne	Tannerre-en-Puisaye ; Chassy ; Toucy (près de) ; Lézennes	31 juillet – 16 août
Aube	Les Riceys	17 août
Côte-d'Or	Montigny-sur-Aube	25-31 août
Haute-Marne	Arc-en-Barrois ; Luzy-sur-Marne ; Levécourt (près de)	31 août – 14 septembre
Vosges	Frizon ; Bazien (commune de Moyemont)	15-18 sept.
Meurthe-et-Moselle	Baccarat ; Blâmont	19 septembre
Bas-Rhin	Saverne	20 septembre

Jean HIERNARD,  
professeur d'histoire ancienne  
à l'Université de Poitiers.

24. Le siège dura 27 jours (Vic et Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, t. XI, p. 534).

*Revue archéologique de Bordeaux*  
*tome LXXXVIII, année 1997*  
*Sommaire*

<i>L'archéologie girondine en 1997</i> .....	3
Julia ROUSSOT-LARROQUE <i>La Lède du Gulp et la métallurgie du Bronze moyen dans le Médoc</i> .....	33
Alain BEYNEIX <i>Nouveaux bronzes découverts en Bazadais</i> .....	57
Jean HIERNARD <i>Bituriges du Bordelais et Bituriges du Berry : l'apport de la numismatique</i> .....	61
Michelle GABORIT <i>Découvertes de peintures murales dans la cathédrale Saint-André de Bordeaux</i> .....	67
Joseph BOYREAU <i>Sur quelques grands aspects de l'Ancien Régime et de la Révolution dans un village de Gironde : Saint-Morillon de 1610 à 1799</i> .....	103
Laurent COSTE <i>Les tableaux des bourgeois et des citoyens de Bordeaux au temps du Roi Soleil</i> .....	111
Jean-Bernard FAIVRE <i>L'église Notre-Dame de Gensac, de sa restauration à sa reconstruction (1769-1897)</i> .....	119
Séverine HUTIN-ORY <i>Vie et œuvres d'Antoine Gonzalès</i> .....	139
Pierre COUDROY DE LILLE <i>Quelques documents concernant la loterie impériale à Bordeaux</i> .....	149
Delphine COSTEDOAT <i>Le Mémoire d'Antoine Gautier : les beaux-arts, idées esthétiques</i> .....	153
Jean-François FOURNIER <i>Pierre Billard (1900-1971)</i> .....	165
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1997 .....	171
Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique Procès-verbaux des séances de l'année 1997 .....	173



# Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 05 56 44 48 18  
permanence le jeudi après-midi

## Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	100 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle</i>	1 500 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)
<i>Catalogue du Centenaire</i>	125 F
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i> (1988)	50 F

## Collection «Mémoires»

1 <i>Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde</i> (1989)	150 F
2 <i>Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau</i> (1990)	160 F
3 <i>L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution</i> (1993)	broché : 335 F

## Collection «Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

1 Marie-France LACQUE-LABARTHE, <i>Meubles bordelais, meubles de port</i>	50 F
2 Robert COUSTET, <i>Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux</i>	45 F
3 Christophe SIREIX (dir.), <i>Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux</i>	100 F

## Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

**Cotisation pour 1999 : 180F. Pour les étudiants : 120 F.**

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux. Un reçu pour l'administration fiscale sera adressé sur demande.

(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)  
**Société Archéologique de Bordeaux**  
**Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau,**  
**33000 Bordeaux - Tél. : 05 56 44 48 18**  
Païement cotisation = entrée gratuite aux Musées municipaux

## Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	160 F
Bulletins entre 1923 et 1960	70 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	120 F
Tables 1924-1973	70 F

## Conseil d'administration pour l'année 1997

*Présidents d'honneur :* M. le Professeur MARCADÉ,  
membre de l'Institut  
*Président :* M. J.-P. AVISSEAU  
*Vice-présidents :* M. P. COUDROY DE LILLE  
M. P. PUJO  
*Secrétaire Général :* Mme D. THOMAS  
*Trésorier :* M. X. ROBOREL DE CLIMENS

*Conseillers :* Mme MULLER,  
MM. BÉNUSIGLIO, CHARON, COUSTET, FAIVRE  
LACOSTE LAGRANGE, LASSERRE, PUYRAVEAU,  
RÉGALDO-SAINT BLANCARD, VIVEZ

*Comité directeur des publications :*  
MM. FAIVRE, RÉGALDO-SAINT BLANCARD, ROBOREL DE CLIMENS

*Pour le comité directeur des publications*  
Jean-Bernard Faivre, Pierre Régaldo-Saint Blancard, Xavier Roborel de Climens

Maquette de la couverture :  
Presse-Papiers

Maquette intérieure et composition :  
Concept 99  
1 rue Charles Boubès  
33700 Mérignac

Impression : 2-4940  
La Nef-Chastrusse  
87 quai de Brazza  
33015 Bordeaux cedex

Dépôt légal : mars 1999.



Sommaire

L'archéologie girondine en 1997 .....	3
Julia ROUSSOT-LARROQUE, <i>La Lède du Gurp et la métallurgie du Bronze moyen dans le Médoc</i> .....	33
Alain BEYNEIX, <i>Nouveaux bronzes découverts en Bazadais</i> .....	57
Jean HIERNARD, <i>Bituriges du Bordelais et Bituriges du Berry : l'apport de la numismatique</i> .....	61
Michelle GABORIT, <i>Découvertes de peintures murales dans la cathédrale Saint-André de Bordeaux</i> .....	67
Joseph BOYREAU, <i>Sur quelques grands aspects de l'Ancien Régime et de la Révolution dans un village de Gironde : Saint-Morillon de 1610 à 1799</i> .....	103
Laurent COSTE, <i>Les tableaux des bourgeois et des citoyens de Bordeaux au temps du Roi Soleil</i> .....	111
Jean-Bernard FAIVRE, <i>L'église Notre-Dame de Gensac, de sa restauration à sa reconstruction (1769-1897)</i> ....	119
Séverine HUTIN-ORY, <i>Vie et œuvres d'Antoine Gonzalès</i> .....	139
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Quelques documents concernant la loterie impériale à Bordeaux</i> .....	149
Delphine COSTEDOAT, <i>Le Mémoire d'Antoine Gautier : les beaux-arts, idées esthétiques</i> .....	153
Jean-François FOURNIER, <i>Pierre Billard (1900-1971)</i> .....	165
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1997 ...	171
Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique Procès-verbaux des séances de l'année 1997 .....	173